

UNIVERSITE PARIS III (SORBONNE NOUVELLE)

A 186

U. F. R. DE LINGUISTIQUE ET PHONETIQUE

**Thèse**

de Doctorat présentée

*par*

ADOPO ASSI-FRANÇOIS

**LES APPROCHES DE L'ENONCIATION  
DANS LA LINGUISTIQUE CONTEMPORAINE**

*Sous la Direction* du Professeur JEAN PERROT

5457

Année Universitaire 1987 - 1988

N'est-il pas possible que le siècle prochain voit  
la naissance, grâce au travail combiné des philosophes  
des grammairiens et des autres praticiens traitant du  
langage, d'une science du langage authentique et générale?

J. Austin, in "IFS and Cans", proceeding of British  
Academy, London, Oxford university press, 1950, pp.131-132

## TABLE DES MATIERES

Introduction	pp.1-17
I. De l'énonciation: problématique, définition et condition d'émergence.	pp.18
/ 1.0. Problématique et définition.	pp.18-26
/ 1.1. Condition d'émergence.	pp.26-39
1.2. Quelques considérations théoriques sur F.de Saussure et N. Chomsky.	pp.40
1.2.1.S'agissant de F. de Saussure.	pp.40-46
1.2.2.La vision chomskyenne de la langue. conclusion partielle	pp.46-52 pp.53-56
1.3.0. F. de Saussure et N. Chomsky, base de la linguistique de l'énonciation?	pp.56-66
II- Les mutations en linguistique	- 67
2.1. Philosophie et question du langage.	pp.77
2.1.1.De Parménide aux stoiciens	pp.77-80
2.2.2.Le cas des sophistes	pp.81-91
2.3. Platon et le problème de l'être et du langage.	pp.92-99
2.4. La voie d'Aristote	pp. 99-101
2.4.1.Le langage dans la quête de l'être chez Aristote	pp.101-114
2.5. Théorie du signe, théorie du symbole.	pp.114-124
2.6.1.La théorie de la signification chez Aristote	pp.125-130
2.6.2. Ousia, signification et discours	pp.130-143
2.6.3. Limite et spécificité du discours humain	pp.143-147
2.7.0. L'approche stoïcienne de la question.	pp.147-150
2.7.1. Quelques considérations sur "l'ontologie" stoïcienne.	pp. 150-157
2.7.2. Place et intérêt du langage chez les stoiciens	pp. 158-164

2.7.3. Place de la dialectique dans la  
théorie stoïcienne du langage pp. 164-181

Conclusion partielle pp. 181-185

2.8.0. L'approche austinienne du langage  
et ses retombées en linguistique pp. 185-192

2.8.1. Incidences de ces notions en linguistique. pp.192-195

2.8.2. L'illocutoire, le perlocutoire, le locutoire: leur  
statut linguistique. pp.196-199

2.8.3. L'illocutoire et ses caractéristiques. pp.199-203

2.8.4. De la linguistique de la langue  
à la linguistique de l'énonciation. pp. 204-208

2.8.5. Impasses de la linguistique du langage. pp.208-214  
Conclusion partielle. pp.214-217

2.8.6. La communication linguistique. pp.217-220

2.8.7. La question de l'énonciation. pp.220-232

2.9.0. Le schéma de Jakobson. pp.233-238

III- Eléments de pragmatique linguistique. pp. 239-256

3.1. Analyse du message verbal. pp. 256-261

3.2. Les outils pour l'analyse du message: le cas de  
l'opposition thème/rhème. pp.261-268

3.2.1. Remarques sur ces énoncés. pp.269-281

Epilogue. pp.282-293.

## CORRECTIONS

## I Guillemets ou traits d'union à mettre

## a) Guillemets

L. 3 P. 8	" langue"
L. 30(fin page)	Parag. 2 p.8 " se libérer"
L.10 " "	" p.15 " d'ostension"
L. 17 fin 3è Parag.	p.54" langues"
L. 27 fin 4è " "	" " "innées"
L.4 p. 61	"réciproque"
L.14 p.62	"généralité"
L.3 p.62 2è Parag.	"apprend"
L.15 p.71	"les progrès"
L.14 p.87 2è parag.	" De la rencontre...qualité"
L.33 p.88	porte".
L. 11 p.126	"celui..."
L.2 p. 134	"Qu'elle n'est pas...."
L.6 p.147	"Philosophes"
L.14 P.153	"Quasi-êtres"
L.16 p.206	"Il ne s'agit pas...faits"
L.10 p.214 2è paragr.	sémasiologique"
L.19 p.221	"lorsqu'on passe..produisent"
L.12 p.222 3è parag.	"discours"
L.26 p.229	"dans l'instance..."
L.3 p.232	rhème"
L.7 fin paragr.1er.p.236	"La communication
L.16 p.237	" pragmatique"
L.11 p.240	"purgatoire"
L.5 p.245 parag.2è.	"les linguistes"
L.10 vers la fin p.246	illocutoires"
L.13" " " p.249	articulations"
dernière ligne p.273	"perceptifs"
L.6 parag.1 p.278	" le je et le tu... destinée"
L.7 " " 2 p.287	"philosophie"

## b) traits d'union

L.10 p.94; L.4 p.109 non-être

## II Parenthèses à mettre

L.18 p.30 (d'entre eux)  
 Ex1. P. 268 (tour de France 85)  
 L. 3-4 parag. 2è p. 279 (terme)

## III Mots ou lettres à supprimer.

L.32(71.bas) p.3 Plus (dans ajouter en plus)  
 L.11 2è parag. p.5 à transmettre( dans la transmission du message)  
 L.8 p.53 m dans sommes (sommes)  
 L.6 p.102 un des "rendre" est à supprimer  
 L.14 p.186 un "s" dans essentiel(essentiel)  
 L. 1 p. 210 que (dans veut que...)

- L.14 fin p.249 s(dans des ses)
- L.3 fin 1er parag. p.255 ent dans semblent (semble)
- L.11 p.256 s dans nécessaires (nécessaire)
- L.9 p.258 le, l'(dans le moi, l'ici)
- L.8 vers fin p.273 est (dans est devient ...)

#### IV Mots ou lettres à ajouter.

- L.2 p.3 plus à plausibles
- L.38 (dern.ligne)p.3 où à "l'énoncé en contexte où...."
- L.9 2è parag. p.7 s à règles (des systèmes)
- L.6 " " p.11 s à performatif (performatifs)
- L.5 p.21 ne à on s'est jamais( on ne s'est jamais...)
- L.32(8 ligne.bas) p.36 e " abordé (abordée)
- L.22 p. 42 r à occurrence (occurrence)
- L.9 p.124 " " " " " " " "
- L.4 parag.2è p.2 " " " " " " " "
- L.28 p. 81 que à ni les stoiciens...que
- L.14 2è para. p.116 pas à de ressemblance
- L.9 P.126 a à apparaître (apparaître)
- L." 2è. parag.p. 138 de à bon recourir(il est bon de recourir..)
- L.13 p.146 de à il n'ya pas science.....(il n'ya pas de science...)
- L.7 2è parag.p.161 s à dicours (discours)
- L.6 1er para. p.167 ne à de prendre.... de ne prendre.....
- L.14 2è. parag.p.169 elle à exerce (elle exerce.....);
- L.8 P.184 i à néopositivisme (néopositivisme);
- L.5 1er para.p.204 à intérêt (intérêt)
- L.15 p.208 à à ces fins
- L. 5 2è.paragr.p.209 i à unverselles( universelles)
- L.10 p. 212 l à bloomfied( bloomfieldien)
- L.3 p.243 a prgmatique (pragmatique)
- L.9 dern. Paragr.p.244 s à diverse (diverses);
- L.6 vers la fin p.248 la à structure (la structure);
- L.2 " " " p.248 pas à il ne faut (il ne faut pas...)
- L.3 " " " p. 253 chose à autre( autre chose..)
- L.8 " " " p. 258 s à relation syntaxique( relations syntaxiques)
- L.10 p.277 en à prend compte (prend en compte..)
- L.13 vers fin p.279 de à compte

#### V Mots à corriger

- L.1 3è.paragr.p.2 réhabilitation au lieu de réhabilitatibr; voir aussi L.10 2è. Paragr. P.64; L.2 2è.parag.P.186
- L.5 fin 2è.paragr.P.6 performative et non performantive;
- L.1 p.6; L.4 fin p. 13 genevois et non genevoix;
- L.5 3è parag.p. 70 à un comportement
- L.13 p. 72 comment et non comme
- L.11 2è.parag.p.73 s'exercent et non s'exerce
- L.7 P.76 en effet et non en efet.
- L.4,5 p.79 théa et non théia, voir aussi L.11 p.93 et L.6 fin para. p.92
- L.4 3è.parag.p.103 à conclure et non de concluree
- L.7 p.120 signification et non signification
- L.15 2è. parag. p. 121; L.8 2è.parag.p.135; L.9

- 2è.paragr.p.143;l.4.P.229 il s'agit de "le" topique et non de la topique.
- L.17 2è.paragr.p.122 fait linguistique et non linguiste
- L.13 P.127 pourquoi en un seul mot
- L.3 2è paragr.p.156 les et non le stoiciens
- L.29 p.172 il s'agit de signifiants
- L.5 p.192 incontestable et non inconstestable
- L.12 3è.paragr.p.193 présupposition et non ~~présupposition~~ voir aussi l.10 p.261; l.9 2è para.p. 267
- ~~L.7 dernier parag créé et non crée~~
- L.10 p.219 opposition et non opposition
- L.3 p.225 quantification et non quantification
- L.3 p.62 voir aussi l.3 2è para.p.235; l.3 p.259
- L.6 vers la fin p.239 renonciation et non ~~renonciation~~
- L.11 vers la fin attestent et non atteste p.241
- L.1 p.275 développé et non developpé
- L.1 p.282 post saussurien et non post sausrrien
- L.21 p.110 sont un pas au lieu de est un pas
- L.5 p.55 engendré en un seul mot
- L.7 dernier parag.p.244 constitutives
- L.3 P.245 quelle que
- l.4 p.246 conversationnelles
- L.1 p.261 posent
- L.10 p.261 présupposé voir aussi l.2 fin p.267
- L.16 p.267 présupposition
- L.3 fin 1er.parag. p.271 parti
- L.1 2è.parag.p.282 sont pris.
- L.9 " " p.142 il s'agit d'exigence et non d'~~existence~~
- L.13 p.127 pourquoi un seul mot

#### VI guillemets à effacer

- L.17 2è. paragr.P.64 les guillemets à Todorov ~~sont à effacer~~
- L.5 " " " p.245 " " " " parmi
- L.13 2è.parag. p.245 les guillemets de ~~Linguistique~~ sont à effacer

#### VII Mots ou expressions à mettre à la place de :

- L.13 P.3 ce qui... au lieu de ce qu'il...
- L.14 p.3 d'immanentisme au lieu de l'immanentisme
- L.23 p.16 surgir et non sugir
- L.18 2è.paragr.p.27;L.3 2è.paragr.p.275 il s'agit de ~~Malinberg~~
- L.20 p.144 de dans ne se préoccupe pas de....
- L.6 p.178 profèrent au lieu de proférent
- L.1 2è.paragr.p.235 non essentiel au lieu de ~~inessentiel~~
- L.9 p.240 affaire par histoire
- L.15 vers fin p.240 il est vrai à la place de ~~c'est vrai~~
- L.2 p. 241 tellement à la place de ~~suffisamment~~
- L.20 P.241 que la syntaxe.... de dont la...
- L.9 P.242 affectivité à la place de affections
- L.6 P.245 Cette orientation à la place de l'~~orientation~~
- L.19 p.249 de quoi à la place de ~~qu'est-ce que??~~
- L.14 vers fin p.249 de ses à la place des ses
- L.8 " " p.257 discriminer différents ordres ~~de prénoms~~ à la place de sérier

L.16 " " p.283 et l.12 P.283 signifié et non signifier.  
L.9-10 p.12 seul le curé au lieu de parce que le curé  
L.2 2è paragr. p.280 le vague au lieu de vacuité.  
L.12 vers bas p.5 lire c'est non seulement d'avoir ignoré...  
L.12 fin p.6 lire mais que ce sont  
L.17 bas p.260 lire dans les langues où la signalisation de  
l'information porte sur...  
p.334 no 300 lire sa réflexion  
p.359 " 350 il s'agit d'une assertion  
p.341 " 377 lire soliloquiale

Lu et approuvé  
Le 11 Mars 1989

M. A. Morel



## Introduction

C'est dans les Problèmes de linguistique générale qu'Emile Benveniste proposait une conception du fait linguistique qui allait rompre définitivement avec une forme de linguistique prisonnière de certaines vues saussuriennes et déplaçait ainsi l'analyse vers l'énonciation qu'il définissait alors comme l'acte individuel d'actualisation de la langue. Ainsi s'opérait le passage d'une "linguistique de la langue", celle qui s'est spécialisée dans la quête des phonèmes, des morphèmes, de la grammaire établissant des conditions d'emploi des formes, à l'analyse d'emploi de la langue envisagée comme activité de signifiante de l'unique locuteur.

Ce passage frayé pour l'avènement d'une linguistique de "l'intenté" et de la "signifiante" sera suivi par bon nombre de linguistes. Non pas tellement pour reproduire servilement les vues benvenistiennes sur la question, mais pour tenter d'élaborer, selon l'appartenance linguistique, le cadre conceptuel pour rendre compte de celui que d'aucuns appellent le "sujet parlant" (O. Ducrot) ou énonciateur, (A. Culioli) ou encore "énonceur psychosocial" (C. Hagège), considéré comme base de l'énonciation. Ces appellations, on le sait, détermineront chacune une manière spécifique d'appréhender ce locuteur, la relation qu'il noue avec les énoncés de la langue qu'il émet à l'endroit de celui à qui il parle. Ainsi, de Ducrot-Anscombe à Culioli et ses disciples ou à C. Hagège en passant par les autres, ce n'est pas la problématique benvenistienne de départ qui a radicalement changé, mais ce sont les prises de position en vue de saisir ce qu'il appelle lui-même ce grand "phénomène". C'est dire que dans le fond, "les approches de l'énonciation" entreprises par les linguistes post-benvenistiens, ne sont pas à considérer comme des désaveux prononcés à l'encontre du célèbre linguiste mais sont des prolongements de ce projet initial: comme telles, elles sont donc à prendre comme des apports qui amélioreront la question de l'énonciation telle qu'elle a été posée d'abord par le linguiste. On montrera que l'un des apports les plus décisifs, dans ce domaine, c'est d'avoir, entre

autres choses, posé et introduit dans l'analyse du processus énonciatif les conditions d'énonciation, les opérations énonciatives, les aspects pragmatiques ou des facteurs comme la prosodie comme étant déterminants dans la production et la réception du message.

Contrairement à ce que l'on pourrait penser, la thématization de ces questions en linguistique n'est pas un désaveu porté aux théories linguistiques traditionnelles: le structuralisme et la grammaire générative et transformationnelle en l'occurrence. Autrement dit, bien loin de croire que la place de choix accordée aujourd'hui dans la recherche en linguistique à ces différentes questions (énonciation, pragmatique, subjectivité dans le langage, etc.) soit le fait d'un échec qu'auraient subi les théories saussurienne et chomskyenne dans leur incapacité à les intégrer en leur sein, leur problématisation correspond au contraire à une priorité et même satisfait à une exigence d'ordre heuristique. En réhabilitant en effet ces données, qu'on avait hâtivement reléguées dans le "musée obscur" de l'extralinguistique, on signifie aujourd'hui, à travers les recherches qui ont été entreprises par les différents chercheurs, la volonté de se démarquer d'une conception de la science linguistique qui, jusqu'alors, refusait de prendre en considération ces facteurs dits non linguistiques en faisant l'apologie de la linguistique de l'immanence: s'ouvrira alors une ère nouvelle, en matière de recherche, avec cette ambition d'asseoir une méthode d'approche qui fera appel sans aucun doute à un type nouveau d'investigations dans la mesure où la tendance est de repenser les pourtours du fait linguistique en l'arrachant de la clôture saussurienne.

La rhéhabilitation ou cette validation des données, comme par exemple la question des relations interlocutives qui se tissent et scellent le locuteur et le locuté du discours, entreprise par les linguistes ces dernières années, est l'un des signes les plus visibles de la volonté des spécialistes des langues de tourner le dos à toute forme de sectarisme en matière de recherche. En étendant donc ses bases à l'enjeu et à la dialectique de la

pratique langagière, la réflexion en linguistique aujourd'hui fournit l'une des preuves les <sup>plus</sup> plausibles de ce refus (de tout sectarisme) et fait le choix d'ouvrir des horizons nouveaux à la linguistique comme science, ce choix, celui entre autres de chercher des fondements linguistiques à ce que nous appelons la pratique langagière des actants du discours, s'accompagne d'un choix plus radical opéré par les linguistes favorables à l'énonciation et/ou à la pragmatique. Problématiques qui ont conduit certains linguistes à refuser ce que l'on appelle les "dichotomies saussuriennes" en sciences du langage. C'est toujours dans ce même cadre qu'il a été considéré inopérant voire non fructueux d'opposer la linguistique de l'immanence ou interne à celle dite externe et de se verrouiller dans ce qu'il est connu sous le terme de "l'immanentisme" en tant qu'approche ou vision du fait linguistique qui a toujours exclu de l'analyse, les enjeux du discours et neutralisé ceux de la prise de la parole par les principaux protagonistes du discours. Ce n'est donc pas le fruit d'un pur hasard si aujourd'hui les linguistes s'interrogent sur les opérations (au sens Culiolien du terme) qui fondent la pratique langagière comme telle. Car on découvre qu'il n'y a pas de parole sans langue, que l'opposition tranchée entre langue et parole n'est plus féconde dans la mesure où l'on découvre (avec retard) que l'acte de parole ou la parole énoncée n'est pas chaotique, évanescence car le locuteur laisse toujours des traces linguistiques, dans la parole émise, traces repérables et codifiables par le chercheur. C'est ici qu'il faudrait peut-être reconnaître que cette tâche, dans la mesure elle exige la recherche du discret dans la chaîne parlée, est une tâche éminemment linguistique et commande que l'on ne se désolidarise pas de la démarche strictement linguistique, qui est d'abord de se soucier de la "structure des langues". Ce qu'il faut ajouter en plus, et c'est ce qui fait la différence entre la linguistique de l'immanence et de l'extra-linguistique, c'est qu'il faut aussi se soucier des sujets parlants dans leur activité d'actualisation de la langue. C'est pourquoi l'on pense que cette façon d'appréhender la réalité linguistique demande un type nouveau d'approche dont la spécificité ici est de faire une part non négligeable à l'énoncé en contexte; il s'agira non

d'analyser des énoncés artificiels mais il s'agira de mettre en évidence, à partir de tels énoncés, un système d'interactions discursives dans lesquelles les interlocuteurs se trouvent intégrés et reconnus comme usagers qui laissent des traces linguistiques dans la parole qu'ils énoncent. C'est alors que peuvent être exploitées dans l'analyse, des notions comme celles de thème/rhème, supposition/présupposition, posé/présumé ou encore celui des modalités en tant qu'opération énonciative qui marquent les rapports que le locuteur entretient avec ses énoncés et son interlocuteur dans la langue. Notons que c'est donc en tant qu'éléments de langue et de parole que ces outils sont opératoires pour le linguiste. Autrement dit, ces outils ne traduisent pas seulement les rapports que le locuteur entretient avec les énoncés qu'il produit et dont il assume la responsabilité avec son interlocuteur, mais ils mettent en valeur ce que l'on a appelé plus haut la dialectique de la parole et de la langue. Mais ce souci de mettre sous les mêmes jugs les questions relevant aussi bien de la langue que de la parole, c'est-à-dire de son procès (au sens de processus) d'actualisation, nous oblige à invalider, à l'instar des autres linguistes, bon nombre de dichotomies que nous a léguées une certaine tradition en linguistique : celles notamment de langue / parole ou compétence / performance, extra-linguistique/intra-linguistique.

En invalidant ces dichotomies, on amorce de façon certaine un tournant et on pose avec détermination la question de l'orientation ou du "devenir" de la linguistique comme science, c'est-à-dire comme approche méthodique et rigoureuse du fait linguistique. Dans la mesure où il s'agit précisément d'inclure ce que l'on a appelé alors le non linguistique parmi lesquels on rangeait l'intonation et les divers implicites (par exemple les gestes, les mimiques, etc.) qu'on ne contrôle pas toujours mais qui ne participent pas moins à l'émission du message, mais il s'agit d'intégrer tous ces ingrédients (J.B. Grize) sans faire de la linguistique le lieu du fourre-tout. Pour cela, il faut donner au linguiste et à sa science des outils nouveaux d'analyse ou, plus précisément, redécouvrir certains outils que la

tradition nous a laissés, afin de pouvoir rendre compte de ce qui peut l'être du point du vue linguistique.

L'étape la plus importante que semble avoir franchie les linguistes favorables à l'intégration de ces facteurs, c'est d'avoir contribué, de façon certes éparse, à l'avènement d'une approche du fait linguistique qui non seulement exorcise les fameuses dichotomies en les ignorant mais considère la question des interlocuteurs comme étant essentiellement linguistique. Ou plutôt qu'une réponse linguistique peut être donnée à la question du "je" et du "tu" dans le discours dans le cadre d'une linguistique de l'énonciation qui pose dans toute sa "systématicité" la question de la communication et de la transmission du message à transmettre à l'autre (tu) que "je" rencontre dans la parole échangée.

Sans doute convient-il de penser que la validation linguistique de certaines données et le souci de se consacrer à l'analyse du message constituent une étape importante vers le dépassement de la linguistique de l'intra-linguisticité (celle de la langue et de la compétence) qui étale ses limites, incapable qu'elle est de s'interroger sur le fondement linguistique de ceux qui se rencontrent, se disent et se rendent compte dans cette parole échangée et partagée. Dans cette parole échangée, certaines choses viennent à l'explicite. D'autres non. L'erreur de la linguistique de la langue (F. de Saussure) et de la compétence (N. Chomsky) c'est d'avoir ignoré non seulement "l'implicite" (C. Kerbrat-Orecchioni) ou de s'être cantonnées uniquement au "manifesté" et à "l'explicité" mais d'avoir hâtivement résolu aussi la question de la parole, de la performance et/ou des interlocuteurs en les considérant comme les lieux qui n'offrent aucune garantie, du point de vue épistémologique ; car lieu de l'évanescence de la fluidité, du fluctuant et de l'insaisissable. En faisant donc le choix d'ajourner la question d'une linguistique de la parole ou de la performance (ce qui revient au même), F. de Saussure a opté pour une linguistique qui reporte à plus tard les questions "sémantico-pragmatiques" ou "rhétorico-pragmatiques". Car on sait

que chez le linguiste genevois notamment, la liberté créatrice, c'est-à-dire l'actualisation de la langue en acte de parole est une oeuvre purement subjective, opposée à la langue qui est objective et se fonde sur l'anonyme collectif des locuteurs qui reproduisent les éléments emmagasinés dans la mémoire. C'est donc en tant qu'elle est considérée comme oeuvre collectivement produite, fait social et fait objectif, que l'étude sur la langue échappe au subjectivisme, au relativisme qui caractérisent la parole (performance) et accède ainsi au rang d'objet de science. Mais si pour F. de Saussure la capacité créatrice du locuteur ne fait pas partie de l'objet de la science du "sèmeion", N. Chomsky réservera pour sa part un sort particulier au "locuteur-auditeur-idéal" dans une linguistique de la compétence (sens Chomskyen).

Il a été dit par plusieurs linguistes que la problématique Chomskyenne du locuteur-auditeur idéal est une pure abstraction et n'intègre ni les variations de situation de prise de parole, ni celles des locuteurs et ne prend pas non plus en compte les composantes situationnelles du sens. C'est d'ailleurs pourquoi la grammaire générative et transformationnelle a été incapable elle aussi de poser la question de l'échange verbal et d'en tirer toutes les conclusions qui s'imposaient. Mais en dépit de "l'idéalité" pure dans laquelle se meut le locuteur-auditeur idéal qui n'a certes rien à voir avec le sujet concret qui prend la parole et se pose comme "je" véritable en "chair et en os", on doit à la problématique, même si ce n'est pas le but visé par N. Chomsky lui-même, d'avoir rendu possible ou contribué à l'éclosion de la question de l'énonciation comme jeu verbal ou transactions verbales intersubjectives. Cela, les linguistes post-saussuriens l'ont bien compris et commencent à poser l'existence non d'une linguistique de la langue ou de la compétence, antithèse absolue de celle de la parole, mais une linguistique qu'on peut baptiser "sémantico-performative" qui finira bien par imprimer une nouvelle direction à la linguistique tout entière en tant que théories qui proposent une explication du phénomène langagier. Ce travail une fois à terme devrait pouvoir intégrer celui plus ancien de M. Bréal ou de G. Guillaume

et radicalisera la problématique de l'énonciation non comme oeuvre siloquiale mais comme activité colloquiale, c'est-à-dire comme lieu commun de trans-actions sémantico-référentielles entre celui qui prend la parole (le Je) et celui qui l'écoute (le tu) et qui, dans la dialectique de la pratique langagière est un "je" virtuel.

Aujourd'hui, contrairement aux points de vue étriqués d'un structuralisme orthodoxe et dogmatique et d'une grammaire générative et transformationnelle préoccupée uniquement de syntaxe et de grammaire, on considère à juste titre que la parole, qui fait le lien entre les interlocuteurs, n'est pas une activité purement individuelle (subjective) qui baignerait dans l'insaisissable et dans la vacuité pures, mais qu'on peut découvrir, dans cette parole échangée des traces, des systèmes de règle que le linguiste peut identifier et codifier (voir plus haut). Cet avis n'est pas seulement le fait de quelques linguistes épris d'analyse du discours, réclamant à cor et à cri "la linguistique de la parole", mais il est partagé par des linguistes d'obédience structuraliste qui se sont récemment ralliés à la problématique; ce ralliement des linguistes est ici symptomatique et constitue en lui-même une preuve qui porte le démenti sur le fait qu'il est impossible de problématiser en linguistique la question de l'énonciation. En se ralliant en effet à la problématique, ces linguistes fournissent (à tort ou à raison) la preuve tangible du fait que la linguistique de la langue ne doit pas s'opposer à celle dite de la parole, mais sont en réalité deux linguistiques complémentaires qui éclairent le fait linguistique du même faisceau lumineux. Même si on les a tenues pour incompatibles à partir d'une certaine lecture du linguiste de Genève. En se ralliant à la question les structuralistes apportent aussi à la problématique, la rigueur qui caractérise leur démarche. Tous ces compromis devaient pouvoir contribuer à asseoir l'énonciation comme question linguistique avec des objectifs bien précis; l'occasion sera surtout propice pour mettre par exemple en exergue que la problématique requiert que les questions de la parole et de la langue soient placées sous les mêmes jougs. Dans la mesure où

elles ne semblent plus être des "linguistiques incompatibles". Ce mouvement qui réconciliera pour ainsi dire "la linguistique de la langue (compétence) et de la parole (performance) devrait pouvoir apporter le supplément d'âme (H. Bergson) dont les théories saussurienne et chomskyenne ont besoin, en couvrant les insuffisances dont elles ont fait montre dans la conception du fait linguistique.

On rapellera que la linguistique Saussurienne s'est uniquement préoccupée de la langue, fournissant le matériau conceptuel pour mettre en exergue les valeurs, les oppositions ou les différences qui composent les éléments ou les structures des énoncés. La linguistique Chomskyenne s'est arrêtée, quant à elle, à la phrase (P) en se contentant toutefois de mettre en lumière le jeu des règles de transformation qui conditionnent (P). Il est évident que si l'on s'arrête à cette présentation sommaire des fondateurs de la linguistique Moderne et Contemporaine, on perd de vue ce que la question de l'énonciation doit à ces théories. On tentera de montrer plus loin que ce n'est pas ce qui constitue en fait le soubassement de ces théories qui fera éclore directement la problématique énonciative, mais ce sont paradoxalement les notions quelque peu subalternes, apparemment sans enjeu véritable (les concepts de performance et de parole), qui la libèreront. Car la question énonciative semble être avant tout une affaire de performance et de parole échangée par le canal privilégié de l'organon qu'est la langue, c'est-à-dire finalement une affaire de relation que les locuteurs entretiennent avec la langue dans la parole transmise. Si cela est vrai, c'est-à-dire si c'est d'une question de langue actualisée qu'il s'agit, alors on peut rendre compte linguistiquement de l'énonciation. Quelle serait alors la manière linguistique de parler de l'énonciation ? Ya-t-il des structures (linguistiques) qui soient propres à l'énonciation ? Si oui, comment se déploient-elles dans l'acte d'énonciation entendue comme instance de prédication mettant en présence des énonciateurs qui assument leur énonciation ? Nous allons voir que pour traiter (linguistiquement) de ce phénomène, il est nécessaire de placer quelques garde-fous : se libérer d'abord du



structuralisme dogmatique, aveuglément attaché au système de la langue , échapper ensuite à la fascination des paroles contingentes qui méconnaissent le terreau de la langue où elles puisent les principes de leur vie" (C. Hagège) pour prendre en considération les relations que le producteur et le récepteur de sens créent dans la dialectique qui lie la langue à la parole; en clair, c'est de la conjugaison de la langue et de la parole dans l'énonciation du message qu'il s'agit, comme on l'a dit, de problématiser quand on aborde le phénomène général de l'énonciation. Il est nécessaire de poser cette "conjugaison" comme l'une des conditions nécessaires et suffisantes pour que la transmission du sens ne soit plus considérée comme "quelque chose" de purement subjectif, chaotique même, mais comme étant "objectif", parce que résultant de l'oeuvre indivisible de la langue et de la parole qu'on saisit ici comme étant elle-même une oeuvre "objective". Ce sera alors cette "objectivité" qui conditionnera la relation d'interlocution et qui fera qu'elle obéira à des normes que se donneront implicitement les "sujets parlants", lesquelles feront que chaque interlocuteur ne se sentira pas libre de dire n'importe quoi, c'est-à-dire quelque chose qui n'ait pas de rapport avec ce qui fait l'objet de leur discours. Si "l'objectivité" de cette relation (interlocution) commande que les interlocuteurs ne se dispersent pas mais signifient une et une seule chose pour qu'il y ait compréhension et sens, on ne doit cela qu'à la "capacité sémantique" de la langue. En effet cette relation interlocutive, fondée sur l'échange de la parole, ne peut s'instaurer que parce qu'il existe une langue que les interlocuteurs ont en commun, et qui est à la fois un système de représentation du monde et une technique de transmission de sens. Et nous devons à ce qu'on appelle "la linguistique de la parole" d'avoir montré que le sens est aussi lié à l'action exercée par ce qui est dit dans la parole par un locuteur sur celui à qui l'on parle (auditeur).

Au cours de ce travail nous allons procéder à une série de liaisons et parvenir à des alliances ou à des affinités insoupçonnées entre des questions qui, apparemment, ne présentent aucun lien. Nous allons lier par exemple l'avènement de la

linguistique de la parole à celui de la philosophie dite du langage, celle qui a mis en exergue l'idée selon laquelle le sens surgit à partir du dire (c'est l'idée d'une assomption contextuelle du sens à partir du dire). Ici le dire ou la parole devient le vecteur ou le lieu où le sens s'élabore et se propage par le canal privilégié qu'est le discours. Cet aspect du sens, dans l'absolu, ne présente aucun lien avec cette autre manière d'appréhender le sens: ce que Mme F. Armengaud appelle "l'assomption de la vériconditionnalité" du sens, qui fait reposer le sens sur les conditions de vérité des phrases (ici la sémantique est concernée par le sens dans ces rapports avec la vérité) et la dimension "compositionnelle" du sens, telle qu'elle a été perçue par Katz sous les catégories de la sémantique compositionnelle, qui met l'accent sur ce fait important que le sens d'une phrase est fonction du sens des mots dont elle se compose. Si ces deux aspects du sens, sur le plan de la recherche linguistique stricte, ne semble pas avoir fait évoluer la question d'une approche linguistique du sens, ils ont été, en revanche, à l'origine de la théorie des descriptions qui ont permis la mise en cause par les positivistes du cercle de Vienne, des énoncés métaphysiques d'une part, et, à la base de ce que S. Ullmann appelle la théorie philosophique du sens, d'autre part. C'est ici, c'est-à-dire au niveau de la philosophie sémantique, que s'est développée toute la problématique du sens comme effet, comme l'ont posée les philosophes de Parménide à Austin. Et c'est justement dans ce cadre que seront développés des concepts comme ceux d'actes de langage, de performatif, d'illocutoire, de locutoire et de perlocutoire fournissant ainsi la plupart des matériaux nécessaires à une linguistique de la parole. Ce qui prouve, que dans le fond, l'usage de ces concepts relève moins des faits de langue que de parole.

La deuxième affinité que nous allons découvrir concerne les rapports que l'énonciation entretient avec la "pragmatique". Elle montre que la question énonciative, qui a consacré la parole comme problématique linguistique, est elle-même liée à la question de la pragmatique qu'elle prolonge. C'est ainsi que la pragmatique a quitté peu à peu le giron de la sémiotique de C.W. Morris pour se restreindre à la logique, à la philosophie et à la

linguistique. De Frege à Stalnaker( aspect formel de la pragmatique) en passant par Karl Otto Apel( la transcendentale) ou Jurgen Habermas (l'universelle) ou par H. Parret (la stratégique), etc. c'est de la pragmatique qu'il s'agit mais avec des orientations diverses et divergentes. Si certains ont tenté de lui trouver des assises logico-mathématiques( Tarski), d'autres, à l'instar de Austin ou de Searle, lui donneront des justifications philosophiques. La pragmatique, extirpée de la sémiotique de Morris, ne répond plus, on le voit, à une préoccupation unique: elle est devenue le lieu de multiples préoccupations. En effet si chez Morris elle traite des aspects biotiques de la "sémiosis", c'est-à-dire l'ensemble des phénomènes psychologiques, sociaux, biologiques liés au fonctionnement des signes, aujourd'hui elle prétend "éclairer" les questions les plus diverses: traiter des rapports les plus généraux entre l'énoncé et l'énonciation, entre les phrases et leurs contextes et fournir une réponse aux questions de la "subjectivité", de l'altérité" ou l'autre dans le discours, des actes de langage, du contexte de langage, etc. C'est en ce sens que nous soutenons l'idée qu'elle rejoint et prolonge l'énonciation comme question linguistique et philosophique. Il n'est donc pas surprenant que les premiers pragmaticiens aient été des philosophes (Strawson) ou des logiciens (Wittgenstein, Carnap, Bar-Hillel), dans la mesure où la pragmatique pose la question de l'utilisation de la parole qui tend à effacer le clivage ou l'opposition ( et ce, depuis Stalnaker et B. Hansson) que l'on fait entre la pragmatique formelle et l'analyse du langage ordinaire: prise sous cet angle, la pragmatique paraît bien être l'héritière de la rhétorique d'hier avec ses trois figures (la métaphore, la synecdoque et la métonymie).

Revenons à ces concepts philosophiques élaborés par Austin, puisqu'ils occuperont une large place tout au long de ce travail, pour noter qu'ils présentent l'avantage de mettre en relief l'enjeu des protagonistes du discours. Un concept comme celui de performatif illustre bien la problématique. Comment cela se manifeste-t-il? On sait que Austin nomme performatif des énoncés dont l'énonciation correspond à l'exécution d'un acte. Dans la théorie austinienne, les performatifs ont des caractères

essentiels: ils n'existent qu'en fonction de l'existence de conventions sociales qui déterminent la valeur de certains actes d'énonciation. Ainsi dire "je jure de dire la vérité et rien que la vérité"; ou "je te baptise au nom du père, du fils et du Saint Esprit" n'engage que le locuteur, et si cet énoncé ne l'engageait pas, il n'aurait aucune valeur. C'est-à-dire qu'au performatif est liée cette caractéristique que, pour qu'il y ait un acte qui ait valeur performative, il faut que l'acte soit accompli par qui de droit et dans les circonstances appropriées; seul parce que le curé ou le prêtre est socialement investi peut énoncer la phrase "je te baptise au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit" pour qu'elle ait un sens et une portée réelle, c'est-à-dire juridiquement significative. A ces caractéristiques, ajoutons que le présent de l'indicatif est le seul temps qui, du point de vue linguistique, marque le performatif en tant qu'acte de discours ponctuel.

Ce qu'il faut retenir du performatif, c'est qu'en tant qu'acte de discours, il réfère au présent d'énonciation, soumis à l'exigence d'un seul temps ; le présent de l'indicatif et seul "je" ou ego est le sujet d'un énoncé performatif. Mais ici il ne faut pas imaginer que ce "je" annule la présence d'un "tu" car seule l'existence effective, concrète et réelle d'un alter ego peut fonder l'énonciation de l'énoncé d'ego. Bien loin d'ignorer l'enjeu des "je et du tu" du discours, le performatif nous semble au contraire poser le problème de l'exigence de la communication et des transactions verbales auxquelles se livrent les principaux participants du discours. La problématique des performatifs s'enrichira par ailleurs de celle de la force illocutoire, qui détermine comment l'énoncé doit être reçu par celui à qui il est destiné (assertion, promesse, ordre, etc). Comme on peut le voir, la théorie des performatifs, comme celle des actes de langage (Searle), contribuent sans aucun doute à jeter la lueur sur l'énonciation comme question linguistique. Puis qu'ils posent la question fondamentale de la parole qui s'échange entre ego et son alter ego. A cela, il faut ajouter ceci que ces concepts philosophiques, dans le cadre d'une linguistique de la parole, ont permis de mettre en relief l'idée importante et non négligeable que pour comprendre et décrire un énoncé le cadre

juridique ou son contexte d'énonciation est nécessaire, voire prioritaire, et que, par conséquent la linguistique de la phrase isolée, arrachée de son contexte d'énonciation est peu fructueuse au moment où l'on prend de plus en plus en considération les aspects socio-culturels de la langue dans l'analyse linguistique. On découvrira alors que la langue n'est pas que simple instrument de communication: elle est une condition, un mode de vie social qui fonde l'interlocution qu'elle provoque, entretient et oriente sémantiquement dans la collaboration et la solidarité qu'elle développe avec la parole. On n'aura donc pas tort de dire à la suite de F. de Saussure que la langue est à la fois le produit et l'instrument de la parole, mettant ainsi au premier plan sa valeur discursive dans cette solidarité qui la lie à la parole; solidarité qui devrait, normalement, donner naissance à une linguistique dynamique et opérative qui valoriserait les données de la parole et de la langue. Cette linguistique, E. Benvéniste a failli la fonder. Mais ses recherches ne sont pas allées au-delà d'une linguistique de la parole qu'il a simplement posée à côté de celle de la langue en laissant ouvert une sorte d'espace qui favorisa le développement d'une double linguistique; l'une qui s'occupera de sémiotique, l'autre de sémantique. Mais comme toute opposition qui méconnaît tout compromis, la radicalisation de la dualité benvénistienne (de sémantique et de sémiotique) finira par imposer des obstacles à la réalisation d'une linguistique "socio-opérative" (C. Hagège). Certes par rapport à F. Saussure, E. Benveniste opère une véritable "révolution copernicienne" en donnant sens linguistique à la phrase et par voie de conséquence à la parole; phrase qui, selon lui, "constitue un tout et qui ne se réduit pas à la somme de ses parties". Mais avec la phrase on est, chez E. Benveniste, relié aux choses hors de la langue ; c'est seulement avec le signe que l'on atteint la réalité intrinsèque de la langue. Ceci n'est pas sans rappeler la priorité de la langue sur la parole établie par F. de Saussure lui-même et fait de E. Benveniste le continuateur du linguiste genevois en faisant justement l'apologie de deux linguistiques distinctes. On peut alors comprendre que ce sera moins par cette dichotomisation ou cette atomisation du fait linguistique que par sa théorie de l'énonciation de la

"subjectivité dans le langage", que l'auteur des Problèmes de linguistique générale innovera véritablement par rapport à F. de Saussure pour qui l'ajournement de la linguistique de la parole reste solidaire de l'élimination de la phrase dans la recherche sémiologique. Car pour F. de Saussure la phrase appartient à la parole et non à la langue. Comme telle, elle ne peut être l'objet d'investigation linguistique, comme ne peut aussi l'être tout ce qui a rapport à la sémantisation et à la mise en discours. C'est E. Benveniste qui problématisera la question sémantique. Mais chez lui l'ordre sémantique s'identifie pratiquement au monde de l'énonciation et à l'univers du discours. La sémantique elle-même est tantôt présentée comme centrée sur la phrase, tantôt comme engendrée par le discours et dans le discours sans qu'on sache réellement le lieu où elle s'exerce. Certes chez lui on peut découvrir que la relation interlocutive qui se noue entre les partenaires du discours comme transmission de message, nous introduit à la problématique de la subjectivité dans le discours mais seulement elle ne résout pas avec clarté la question de "l'unité phénoménale" du message. Comment en effet la séparation que le célèbre linguiste maintient entre la sémantique et la sémiotique peut préserver justement cette "unité phénoménale" du message transmis comme constitué de phrases "dont le sens résulte autant des sens individuels des signes que celui de leurs combinaisons" dans l'interlocution où le message se livre au récepteur comme phénomène total et indissoluble? Toute volonté de sectorisation ne conduit-elle pas en réalité à l'atomisation du fait linguistique et à l'éclatement du sens dont le linguiste doit rendre compte? Sens qui, retenons-le, résulte de la mise en acte (de parole) de la langue. Ici on s'aperçoit que le sens n'est le fait ni de la langue ni de la parole, mais il est le résultat de la "coalition dialectique" qui lie la langue à la parole lors de la production et de la réception du message. Or si la question du sens se pose ainsi, cela revient à dire que tout ce qui conditionne la production et la réception du sens, les composants situationnels du sens (entre autres) intéresse au plus haut point le linguiste; l'analyse du sens doit alors s'étendre donc à ces "composants situationnels" du sens, même s'ils ne peuvent tous être codifiés et rendus par le linguiste.

Et ceux qui échapperont au "pouvoir" du linguiste seront traités ailleurs par des disciplines, comme la philosophie, qui revendiquent, elles aussi, le sens.

Cette revendication plurielle du sens par les différents compartiments du savoir connexes à la linguistique, montre que l'acte de parole, c'est-à-dire la volonté manifestée de transmettre "du sens" met en jeu d'innombrables facteurs qui s'interfèrent. Aussi s'impose-t-il au linguiste dans sa quête du sens d'opérer des "tris" et des séparations: sérier les choses pour se limiter à ce qui est identifiable et repérable à travers les énoncés des énonciateurs. En problématisant la question des "appareils formels" de l'énonciation, celle des indices de personne, d'ostension" ou de modalisation, d'aspects et/ou celle des opérateurs de discours, les linguistes tracent déjà la voie qui rend possible ce tri et impriment du coup une nouvelle direction à leur science en mettant au premier plan des recherches non seulement l'énoncé comme produit (d'une énonciation) mais aussi les mécanismes qui rendent possibles ces énoncés. Cette voie n'a été ouverte que grâce à ce que l'on appelle aujourd'hui "l'énonciation", dont les approches commandent, semble-t-il, au linguiste une attitude nouvelle. Cette attitude est nouvelle en ce qu'elle semble demander et exiger du spécialiste des langues de ne plus se verrouiller dans sa discipline; ce qui ne veut nullement dire qu'il doit maintenant se désintéresser de la langue, mais il s'agit aujourd'hui d'un intérêt porté à la langue prise avec la parole dans ce qu'on a appelé la dialectique de production et de réception de sens. Mais nous soutenons que sa tâche n'est pas de codifier dans cette dynamique de production et de réception de sens tous les facteurs qui participent et activent ce processus, car vouloir identifier et codifier tous ces facteurs suppose "une connaissance universelle doublée d'une prophétie illimitée" qu'on ne peut demander à un homme de science d'avoir dans l'absolu. Dans la mesure où l'homme de science ne travaille que sur du "réduit", sur un genre. Aussi, dans cette dynamique de création et de transmission de sens, le linguiste doit-il se limiter à identifier et à codifier le sens et la forme à travers les traces (linguistiques) que le sujet laisse non en tant que

"subjectivité pure" mais en tant qu'"énonceur psychosocial" qui se sert de la langue, de sa structure pour dire le réel et le monde. Telle est l'idée qu'il convient de retenir pour ce travail. Mais pour parvenir à cette conclusion, nous n'avons pas hésité de nous référer et de puiser chez certains auteurs des thèses, des idées connues de tout le monde. Ceci montre que nous n'avons pas le souci de prétendre à "l'originalité" et d'apporter des arguments nouveaux susceptibles de guérir ou même d'apaiser les tourments que certains linguistes éprouvent face à l'orientation nouvelle de leur science et de son objet. Mais nous avons mis le doigt sur le fait que s'il existe chez certains linguistes une sorte de conscience malheureuse du fait des problèmes nouveaux qui se posent à la linguistique aujourd'hui par le "croisement" ou l'interpénétration des disciplines, c'est que ces derniers refusent soit d'ouvrir leur science aux préoccupations qui sont celles d'aujourd'hui, soit débordent exagérément le cadre, le domaine de réflexion impartis à la linguistique en tant que science. C'est pourquoi nous n'allons pas toujours partager ces points de vue extrêmes, non pas tant parce qu'ils ne sont pas justes et "défendables", mais bien parce qu'ils n'offrent pas de garantie épistémologique suffisante ici pour la démarche que nous nous proposons de suivre au cours de ce travail. Travail qui fait surgir la question de l'énonciation à partir de la problématique philosophique du langage et de l'avènement des sciences dites du langage, avec des prolongements en pragmatique. En montrant que même si les chemins du philosophe, du linguiste ou d'autres spécialistes du langage se croisent et s'éclairent mutuellement, il est toutefois nécessaire qu'une ligne de démarcation s'instaure entre ces démarches pour que clarté se fasse autour du phénomène langagier dont elles prétendent toutes rendre compte. Ceci nous a amenés à poser la question du propre de la science linguistique dans cet univers des sciences du langage, en concluant que le développement prodigieux de ces sciences qui forment le monde des sciences dites humaines, a quelque peu sapé les bases sur lesquelles s'étant confortablement assise la linguistique en l'obligeant ces dernières années à renoncer d'être la science pilote, sorte de reine des sciences, qui fournissait alors les moyens d'existence



aux autres par la rigueur de sa méthode. Si aujourd'hui, elle doit traiter des problèmes comme ceux qui ont trait à l'usage communicationnel ou pragmatique de la langue, elle doit le faire sans honte: elle répond ainsi aux exigences des temps nouveaux. C'est dans cette perspective que nous traitons d'une "pragmatique linguistique", radicalement coupée des préoccupations logisantes ou formelles mais qui prend appui par contre sur la tripartition opérée par B. Hansson au sein de la pragmatique elle-même: elle prendra en considération ce que Hansson appelle "pragmatique de premier et de troisième degré", celle qui, précisément, traite de la langue à travers ce que Russell qualifie d'"egocentric particular" ou des symboles indexicaux( selon Y. Bar- Hillel, P. Gochet) et de la parole, c'est-à-dire la théorie des actes de langage.

## I DE L'ENONCIATION; PROBLEMATIQUE, DEFINITION ET CONDITION D'EMERGENCE

La plus importante tentative pour dépasser  
 Les limites de la linguistique de la langue est...  
 Le champ ouvert pour ce qu'il est convenu  
 d'appeler l'énonciation.

(R. Robin, langage et idéologie, p.9)

### 1.0. PROBLEMATIQUE ET DEFINITION

L'étude du langage, qui s'est fondée comme science en dénonçant le lien gemellaire qui l'unissait aux Belles lettres pour devenir la pensée positive et historique du seul signifiant retrouve le discursif, le sujet, le sens, écrit Cerquiglioni<sup>1</sup>. A l'heure où la quasi totalité des linguistes se raille à l'idée d'une linguistique "socio-opérative", cette affirmation de Cerquiglioni peut paraître déplacée car aujourd'hui l'on a tendance à oublier que la linguistique a été longtemps science du seul signifiant. En effet, toute l'analyse de la langue, à l'exception des analyses de G. Guillaume, était dominée par les principes méthodologiques établis dans le domaine de la phonologie. Cette situation était favorisée par l'influence de L. Bloomfield qui écartait des préoccupations du linguiste l'étude du sens, jugée inaccessible à l'investigation scientifique. Le problème de la signification, c'est-à-dire celui de la langue face au réel, restait dans la coulisse; on jugeait alors plus pertinent et économique de prendre en considération dans l'analyse qui était d'ordre phonologique et morphologique, les oppositions entre les signes, et l'on se contentait d'analyser uniquement la face signifiante du monème ou du morphème sans qu'aucune recherche soit véritablement consacrée à leur face signifiée. Ce souci de ne prendre en considération que le signifiant apparaît aussi chez A. Martinet dans les Eléments de Linguistique. En faisant la distinction certes fondamentale d'une double articulation (la première et la seconde) et de types d'unités linguistiques, les monèmes chez A. Martinet sont toujours traités comme des phonèmes, uniquement en tant qu'unités oppositives sans que leur partie signifiée ait droit à une

analyse. On ne se situe donc pas fondamentalement dans le faux ou l'erreur en faisant remarquer que la linguistique, telle qu'elle a été vue par L. Bloomfield ou A. Martinet, est une linguistique de "l'unique signifiant".

C'est aujourd'hui que la linguistique sort des limites dans lesquelles on l'avait enfermée. Ce, grâce à la sémantique qui n'est plus un domaine interdit à l'investigation scientifique; les linguistes ont montré en effet qu'il est parfaitement possible de déterminer des "traits pertinents" du sens et de la signification. On peut citer aussi, parmi les facteurs qui ont validé sur le plan linguistique la réflexion sur le sens, la grammaire générative et transformationnelle qui a mis en valeur tout un ensemble de concepts permettant de dégager les règles par lesquelles, à partir de certaines structures fondamentales, s'opèrent des transformations qui aboutissent aux données dites supérieures recensées par la morphologie; tout ceci s'inspire d'une conception générale qui situe au niveau de la "performance" les réalisations du locuteur ou sujet parlant et au niveau de la "compétence" un système fini de règles permettant de reproduire un nombre infini de phrases.

En abordant la question de l'énonciation, on cherchera à restituer non seulement le sens plein de la langue en tant que signe à double face mais aussi problématiser l'action de ceux qui la manipulent, c'est-à-dire les empreintes (linguistiques) de ceux qui se servent de cette langue. Or en voulant problématiser la question des empreintes des usagers de la langue on a surtout mis l'accent sur celles produites par l'ego de la langue et négligé celles de l'autre. C'est alors qu'on a pu assister à une hypertrophie sur le plan de l'analyse proprement dite de l'unique "je" de la langue, situation qui a naturellement submergé et placé au second rang la question de "l'autre" dans le discours. Même en mettant au premier plan l'activité de l'unique "je" et en négligeant celle du "tu", la problématisation de la question énonciative n'exigera pas moins certains impératifs; lesquels commandent et exigent du linguiste des dispositions précises et

des tâches particulières. Le linguiste saura désormais que la tâche qui lui incombe est une recherche non seulement du sens et de la signification, mais elle s'étend aussi aux interlocuteurs dans l'acte de prédication qu'ils posent ensemble. Et c'est cet acte de co-prédication, qui met en jeu des structures linguistiques, que le linguiste doit analyser à la fois en tant que message et en tant qu'énoncé.

Mais la problématique au départ a rencontré de la part de certains linguistes une sorte de blocage: on a refusé de reconnaître en effet que la problématique pouvait avoir quelque chose avec la linguistique proprement dite. Si l'on est parvenu à ces genres de conclusions c'est que visiblement les rapports que la nouvelle problématique doit avoir avec les théories traditionnelles étaient mal définis; l'on ne s'est pas interrogé par exemple sur la portée d'une telle problématique et sur ce qu'elle peut réellement apporter à la linguistique comme telle; on était comme obnubilé par l'idée que la problématique n'entretient de rapport véritable qu'avec l'extra-linguistique. A ce titre, elle ne pouvait naturellement rien avoir avec ce qui était considéré comme étant la linguistique. La question de l'énonciation exige-t-elle un dépassement du structuralisme et de la grammaire générative et transformationnelle, ou, au contraire ces théories doivent-elles prendre en considération cette problématique nouvelle? Si oui comment cela est possible? Voilà la question que nous allons tenter de débattre en interrogeant les travaux issus de Saussure et de Chomsky.

S'agissant de ce courant, qui prétend poursuivre l'oeuvre déjà amorcée par F. de Saussure, disons que les positions face au problème de l'énonciation comme préoccupation linguistique varie selon la sensibilité des chercheurs. Certes on a connu une époque en linguistique qui n'a pas voulu prendre en considération ce problème.

Mais si à l'époque, la question n'a pas été favorablement accueillie par la majorité des linguistes "structuralistes", parce qu'elle relevait, selon certains, de l'extralinguistique, il s'est trouvé des chercheurs comme T. Todorov, O. Ducrot ou E.

Benveniste qui n'ont pas manqué de lui réserver le meilleur accueil. Certes il est vrai que cet accueil fut prudent, même s'il est question de se pencher sur ce que l'on a appelé " la subjectivité" et les différentes opérations énonciatives dans lesquelles elle s'insère et se manifeste, mais ici aussi on s'est jamais engagé à fonder ou à justifier l'extralinguistique du point de vue linguistique. Cette attitude prudente transparait par exemple dans l'oeuvre d'un chercheur comme E. Benveniste chez qui la problématisation d'un thème comme celui de l'énonciation ne doit contribuer en rien à mettre en cause les bases du structuralisme. Autrement dit, c'est en structuraliste, c'est-à-dire en linguiste soucieux de la langue et des ses articulations structurelles, qu'il envisage de traiter du problème de l'énonciation: tout ce qui relève de l'usage de la parole n'entre donc pas dans la linguistique.

Mais c'est T. Todorov ( dans les années 70) qui posera la question d'une linguistique de la parole à partir de celle de l'énonciation, déduisant pratiquement celle-ci de celle-là.

En prenant au sérieux l'ouverture opérée par Benveniste ou Todorov, on peut dire sans risque de se tromper, que leurs travaux montrent que l'énonciation comme question linguistique n'est assurément pas née de l'échec du structuralisme; en la problématisant, on ne nourrit donc pas la prétention de résoudre les apories que soulève le structuralisme en tant que théorie. La linguistique de l'énonciation a ceci de particulier qu'elle ne se pose pas en "panacée" pour résoudre les problèmes et difficultés qu'aurait engendré la linguistique de la langue; elle ouvre au contraire à un nouvel espace de recherche et se cherche même une nouvelle épistémè : elle cherche aujourd'hui en effet à poser et à résoudre les problèmes du fonctionnement du langage par rapport aux interlocuteurs et au contexte de prise de parole ; comme on peut le remarquer, elle ne naît donc pas d'un prétendu échec du structuralisme; elle inaugure simplement une nouvelle voie d'approche du "fait linguistique". Dans cette approche, où se manifeste ordinairement le souci d'analyser le discours, l'accent sera surtout porté sur la réalité ou "l'actualité" de l'unique locuteur, sur les processus qui conduisent à l'énonciation de ses

énoncés et sur les modes de signification de son discours: l'approche paraît globalisante. Mais en fait il n'en ait rien; car en réalité elle renferme une double problématique: celles que Benveniste, l'un des grands penseurs de la question a nommées respectivement "sémantique" et "sémiotique". Notons que chez le linguiste le domaine de la sémiotique demeure essentiellement celui du signe; le domaine sémantique est pensé, quant à lui, comme étant le lieu de "la compréhension du phénomène langagier dans sa totalité". Aujourd'hui, on s'aperçoit que l'intérêt de la recherche linguistique consiste à opposer non le sémiotique au sémantique (Julia Kristéva et O. Ducrot feront alors bon ménage) mais à les tenir pour indissociablement liés dans une approche du "fait linguistique" où l'on ne se prive guère de penser que non seulement les gestes, les mots et leur sens font certes partie de la quête (linguistique) mais que les situations et/ou contextes de discours sont aussi des facteurs à prendre en considération, eu égard au rôle essentiel qu'ils jouent dans la production et l'interprétation des énoncés: sont alors prises en considération dans cette approche (qu'on qualifie d'approche globalisante) le problème de la référence lié à l'énonciation et à l'aspect indiciel du langage, celui de la vérité et de la signification (la tendance logico-mathématique de la linguistique), la question des présuppositions telle que Frege, Strawson, Austin, Fillmore, Bendix, Ducrot, etc. l'ont posée. Cette approche permet de découvrir le lien qui existe entre ces problèmes apparemment divers. Ces problèmes en effet se recoupent dans l'énonciation, entendue comme acte de mise en discours. Mais qu'il s'agisse de l'un de ces problèmes ou de l'ensemble des problèmes liés à l'utilisation du langage, il n'est question, selon E. Benveniste, que de sémantisation de la langue comme mise en "oeuvre d'un mécanisme total et constant qui, d'une manière ou d'une autre, affecte la langue entière comme répertoire de signes et système de leurs combinaisons". Toutefois, la difficulté est de "saisir ce grand phénomène, si banal qu'il semble se confondre avec la langue elle-même, si nécessaire qu'il échappe à la vue": ce qui est dit ici "grand phénomène" n'est en fait que l'autre nom de l'énonciation que E. Benveniste définit comme étant "cette mise en fonctionnement de la langue par un acte individuel

d'utilisation"<sup>2</sup>. Qu'il s'agisse de l'acceptation benvénistienne du "phénomène" ou de celle que C. Kerbrat-Orecchioni lui donne, une constante peut être mise en relief: l'énonciation est seulement envisagée comme une sorte "d'ergon", de disposition, plus précisément comme étant un ensemble d'opérations qui ne concernent que l'unique "Je", utilisateur de la langue. C'est, renforcèrent Anscombre-Ducrot, l'activité langagière exercée par celui qui parle au moment où il parle<sup>3</sup>. Ce qui importe donc pour ces auteurs, c'est uniquement le résultat de l'énonciation, le concept d'énonciation n'impliquant pas celui d'un auditeur, c'est-à-dire que l'énonciation qui est le fait que l'énoncé ait été produit n'est pas dirigé aussi vers une autre personne. Il s'agit de la pure occurrence d'une phrase réalisée sous une forme particulière en un point et un moment particuliers. Comme les autres, on ignore aussi que l'énonciation certes sert à référer à l'énonciateur, au lieu et au moment de l'énonciation, mais elle est une instance de prédication qui met en oeuvre des opérations linguistiques assumées collectivement par les principaux agents de l'énonciation. Dans ces conditions, on peut dire que l'énonciation obéit ou est soumis nécessairement à un système de relations prédicatives entre des protagonistes et qu'il est possible de mettre en place un système qui les intégrera dans ce que la terminologie culiolienne appelle les "repérages" qui permettent la référenciation. Les repérages correspondant chez A. Culioli aux opérations de déterminations, c'est-à-dire d'ancrage aux coordonnées repérées de l'énonciateur. La relation que cet énonciateur ou ces "agents" entretiennent avec la langue n'est pas simple et ne se laisse pas facilement analyser, du fait de l'hétérogénéité des facteurs qui la soutiennent et autour desquels s'organise l'information elle-même. Mais en dépit de cette complexité, on peut, si l'on s'appuie sur les travaux de E. Benveniste, envisager de l'étudier sur un triple plan: celui de la parole d'abord, ensuite le plan de la transformation de sens ou sémantisation, enfin le plan du cadre formel dans lequel s'actualise la présence du sujet énonciateur.

L'auteur des Problèmes de linguistique générale nous

demande expressément de faire la part des choses pour rendre l'approche plus opérationnelle; distinguer dans l'énonciation comme procès d'appropriation des mécanismes de la langue d'une part, les éléments symboliques ou dénominatifs, et de l'autre, les éléments indiciels ou pragmatiques, c'est-à-dire les interlocuteurs, le temps et le lieu d'allocution (maintenant, ici) ses modalités (les relations entre les différents interlocuteurs et leurs énoncés, etc.) On le voit, les problèmes qui se sont posés aux chercheurs ayant tenté de fonder linguistiquement l'énonciation sont certes innombrables mais ils concernent principalement la langue en tant que véhicule du message ou activité manifestée dans l'instance du discours; c'est pourquoi les premières préoccupations ont porté sur la façon dont il était possible de penser et de rendre compte du fonctionnement discursif de la "subjectivité dans le langage", son point d'ancrage et les différentes opérations verbales mises en œuvre. Telle semble être la voie d'accès, à la recherche, que propose la vision benvénistienne pour saisir le fait énonciatif comme tel.

C'est beaucoup plus tard que la génération post-benvénistienne jugera utile de procéder autrement en envisageant la problématique à partir d'un dépassement de ce qu'elle appelle le structuralisme. Dépassement qui devait se conclure par une sorte de re-situation, de redéfinition d'un cadre épistémologique nouveau qui ne fasse plus l'économie des problèmes hâtivement renvoyés à l'extra-linguistique, à la sociologie, à la psychologie ou à la philosophie, mais qui intègre ces différentes questions au sein de la linguistique. Notons ici que cette restructuration de la linguistique doit, dans l'esprit de ceux qui la réclament, démarquer l'objectif de la science linguistique de celui poursuivi primitivement par les linguistes dits structuralistes, objectif qui est, grosso modo, de décrire les langues, trouver leurs lieux d'opposition, rendre manifestes leurs articulations formelles, et, si besoin se fait sentir, les classer. Mais avec la re-situation, telle qu'elle a été annoncée et abordée par certains linguistes, se dégageait l'impression que réfléchir sur les données intrinsèques de la



langue c'est s'adonner à une sorte d'activité surannée, démodée, quasiment en dehors des préoccupations linguistiques du moment. On orientera alors les recherches vers le chemin du "grand phénomène" dont l'ambition ou objectif, on l'a dit, est de cerner le "Je" du discours. Or, cette ouverture opérée sur le "je du discours" n'ira pas sans poser de problèmes épistémologiques et méthodologiques. Ces problèmes, nous tenterons de les aborder dans les pages qui vont suivre. Mais avant d'entrer dans toutes ces considérations, il importe ici d'explorer (pour elle-même) cette question; d'où est venue l'idée de concentrer la réflexion linguistique sur l'activité discursive de cet ego, considéré comme le principal agent de l'activité de langage et qui néglige la présence de l'autre dans le discours? Autre question: comment s'expliquer alors le passage d'une linguistique de la langue, successivement marquée par les empreintes de F. de Saussure puis par N. Chomsky, à une "linguistique de l'énonciation" qui semble montrer que l'important aujourd'hui réside moins dans l'effort consenti pour dévoiler les traits structuraux ou formels des langues, que dans celui qui devrait être investi pour cerner ce fameux "je-dans-son-discours"? Ici, l'activité principale du linguiste consiste non plus à décrire les langues mais à rechercher dans l'activité du sujet, les facteurs (relevant aussi bien du verbal que du paraverbal) qui la contrôlent et la rendent possible.

Il y a là un problème qui se pose sur le propre ou la spécificité de l'activité du linguiste qu'on ne doit pas perdre de vue. Les nouvelles orientations de la linguistique drainent une série de questions qui ont besoin de réponses. Ces questions concernent surtout le linguiste, sa méthode et ses visées sur l'objet de sa science. Que doit-il faire? Doit-il se lancer, comme semble l'indiquer ici, à la recherche de l'ego qui, comme l'alloculaire (alter ego) ne sont pas empiriquement donnés, ou doit-il, au contraire, affiner sa recherche ou conforter sa "position" dans la description de la "structure des langues du monde"? Ou est-ce qu'il lui est possible d'envisager une troisième solution, celle qui lui permettra de mettre sous les mêmes jougs ces différentes questions et les traiter comme unique

et même problématique? N'anticipons pas le débat. Pour l'heure bornons-nous à rechercher d'abord ce qui a rendu la question de l'énonciation possible, tout en gardant à l'esprit la question de savoir s'il ya des structures qui sont propres à l'énonciation et comment l'information elle-même se structure, s'organise dans cet acte d'énonciation.

### 1.1. LES CONDITIONS D'EMERGENCE DE LA QUESTION

D'où est donc venue l'idée, en linguistique, de problématiser l'énonciation ? Autrement dit, quels sont les facteurs qui ont pu faire éclater la question au point qu'elle s'est imposée, à l'instar de la pragmatique, comme discipline à part entière? La rapidité avec laquelle ces "deux nouvelles disciplines" se sont installées fait penser qu'il y a comme un "quelque chose de déjà là" qui a permis l'éclosion, l'éclatement de la problématique. Peut-on alors envisager l'existence d'une sorte de passerelle ou d'un pont qui aurait facilité le passage d'une linguistique de la langue ou de l'intralinguisticité, dominée par le souci constant de rendre explicite l'implicite ou le discret dans les langues, à une linguistique de l'extralinguisticité, à prétention globalisante qui veut valider, c'est-à-dire donner sens linguistique à tout ce que le structuralisme dogmatique a repoussé sans explication dans l'extra-linguistique ?

multiples questions qui convergent en réalité vers un seul et unique objectif: saisir la charpente et le lieu du surgissement de la problématique telle qu'elle s'est posée aux linguistes d'après guerre dans sa singularité et dans son étrangeté. Singulière et étrange, l'énonciation l'est en effet dans "toute sa problématique". D'abord sa problématisation implique un changement d'attitude, une sorte de vision nouvelle à imprimer à la recherche linguistique. Une révolution copernicienne en quelque sorte. Ce ne sont ni Ducrot-Anscombe ni Mme C. Kerbrat-Orecchioni qui viendront contredire la thèse du changement d'attitude, de démarche épistémologique et méthodologique nouvelle à avoir, puisque sous l'effet ou l'impact

du phénomène, ceux-ci n'ont pas hésité un instant à réclamer l'ouverture, l'élargissement à une vue plus globale de ce que nous appelons le fait linguistique ; pour Mme Kerbrat-Orecchioni, en effet, l'énonciation commande un élargissement des bases et de l'objet même de la linguistique<sup>4</sup>.

Ensuite, singulière et étrange, l'énonciation l'est pour avoir fait irruption et de n'avoir pas su réconcilier les tendances (minimalistes et maximalistes) qui gouvernent la recherche, mais d'avoir plutôt opté, semble-t-il, pour la tendance maximaliste.

En dehors du fait qu'elle porte la marque de l'étrange, du singulier et même de l'insolite, on doit reconnaître à "l'énonciation" le mérite d'avoir contribué à "épousseter" les "placards" de la linguistique et relancé la recherche sur cette nouvelle épistémè dont nous parlions tout à l'heure. Alors que les investigations linguistiques du siècle dernier et de la première moitié du 20e siècle étaient surtout marquées par le souci de ne rendre compte que de la langue (les études philologiques, typologiques, génétiques entreprises alors illustrent à merveille l'option intra-linguistique de la recherche linguistique comme telle), aujourd'hui la systématisation de l'énonciation comme fait linguistique semble couvrir de nuées cette tendance. Ici tout semble se passer comme si les préoccupations de F. Bopp, de Finck ou même de F. de Saussure ne sont plus d'actualité; les nostalgiques de la linguistique historique et comparative ne trouveront donc plus leur compte dans la perspective. Puisque "les nouvelles tendances"(B. Malmbert) portent moins sur la parenté génétique ou sur les aspects historique et comparatif que sur ce que Benveniste appelle "la subjectivité dans le langage". Evoquer ici le nom de Benveniste n'est pas fortuit et gratuit ; il est en effet le repère et la référence, c'est-à-dire le détour incontournable en ce domaine. Ses recherches ont été profondes, décisives et déterminantes ici qu'il est impossible de parler de la question sans passer par elles.

Héritier en effet de la linguistique comparative et historique, telle qu'elle a été enseignée par A. Meillet, fidèle représentant donc de la linguistique de la langue, E. Benveniste fera montre d'une dextérité intellectuelle peu habituelle pour l'époque, en ouvrant précisément un nouvel espace pour la recherche linguistique: faire cohabiter à côté de la linguistique de la langue une linguistique de la parole avec un certain nombre de problèmes (les rapports je-tu, langue et signification du monde, langue/je-tu et indices de l'ostension, etc.) qui demandent des solutions linguistiques précises, solutions qu'il a lui-même esquissées dans les célèbres Problèmes de linguistique générale<sup>5</sup>. En validant la recherche sur la parole, E. Benveniste se démarque donc de son époque et semble annoncer par la même occasion que le travail proprement linguistique, qui consiste à dévoiler "la structure des langues", n'est pas du tout incompatible avec le souci de rendre non seulement compte du je(u) de l'utilisation de langue mais aussi des différents facteurs et paramètres qui conditionnent sa mise en discours. C'est l'impression qui se dégage des Problèmes de linguistique générale précisément en sa partie consacrée à "la communication linguistique"<sup>6</sup>. De fait, il n'y a pas à proprement parler d'incompatibilité entre une linguistique de la langue, en gros tout ce qui peut être envisagé du point de vue de la langue pour en conserver sa pureté d'une part, et une linguistique de l'énonciation préoccupée essentiellement des (en)jeux de parole, de l'autre. Telle est la préoccupation que nous voulons faire ressortir à travers ces pages. C'est donc un travail qui s'inscrit en faux, quant à son but et à l'objectif fixés, aux points de vue étroits et étriqués de ceux qui ont refusé d'accorder droit de cité à une linguistique de la parole pour ne pas avoir à déjouer "les pièges de la parole"<sup>7</sup> et/ou de ceux qui, comme O. Ducrot ou P. Bourdieu, ne vivent que pour la linguistique de la parole. Il y a donc un compromis à trouver, un équilibre à établir entre deux positions qui, à bien réfléchir, ne s'excluent pas, contrairement à ce qu'on nous avait enseigné. C'est donc à tort que des linguistes ont posé l'émergence de la question de l'énonciation à partir d'une sorte de démarcation à prendre à l'égard du structuralisme, comme représentant de la

linguistique de la langue. Au nombre de ces linguistes, qui ont considéré le structuralisme dans ce qu'il a d'orthodoxe et de dogmatique, comme l'obstacle à vaincre pour asseoir la nouvelle problématique, on peut citer O. Ducrot, J.C. Anscombe et C. Kerbrat-Orecchioni. Mme C. Kerbrat-Orecchioni a surtout insisté, à la suite de Z. Harris, sur l'idée d'un élargissement de la linguistique et de son objet, car "l'énonciation de la subjectivité dans le langage" fait apparaître des facteurs qui supportent de moins en moins la marginalisation dont ils sont l'objet. Pour leur donner statut linguistique, M. Ducrot pense alors qu'il faut opter pour des solutions radicales: en définissant la langue non "comme un système de signes" (saussure est renvoyé à lui-même) mais comme un "jeu", un jeu qui se confond largement avec l'existence humaine; par cette notion de "jeu", O. Ducrot renoue non seulement avec L. Wittgenstein (les jeux de langage) mais aussi avec Austin et Searle: il n'est donc pas surprenant que M. Ducrot s'intéresse particulièrement aux concepts austiniens d'illocutoire, de perlocutoire et de locutoire (et d'actes de langage (Searle)<sup>8</sup>. Ceci correspond bien à l'idée qu'il se fait de la recherche en linguistique: une recherche qui reste à tout le moins favorable à la philosophie, à ses apports dans l'explication du phénomène langagier et aux jeux de langage, c'est-à-dire les différentes transactions qui se déroulent entre les protagonistes du discours. D'où l'importance que revêt dans sa pensée ce qu'il appellera la "preuve et le dire". Faire la preuve du pouvoir dire et être apte à déceler les lieux argumentatifs dans la logique du discours, tel semble être sinon le fond, du moins le fondamental de l'oeuvre du linguiste chez O. Ducrot.

Ce point de vue semble d'ailleurs être partagé par la quasi-totalité des linguistes qui sont favorables à l'énonciation et à l'analyse du discours; on découvre alors avec M. Ducrot que l'orientation de la linguistique aujourd'hui se situe moins du côté de la classification, de la comparaison des langues ou de la description des phonèmes que du côté du pouvoir argumentatif que la langue semble posséder intrinsèquement. On le voit, le changement de perspective n'est pas rien; en effet, c'est une

nouvelle façon de saisir le fait linguistique qui est ici demandée aux spécialistes des langues; et les observations sur l'analyse du discours, sur les mécanismes de fonctionnement du langage sont les signes visibles de cette orientation. Le langage lui-même ne se conçoit plus dans son opposition à la langue ou à la parole; il n'est plus le lieu du multiforme et de l'hétéroclite à califourchon sur plusieurs domaines: il reçoit désormais statut linguistique; à preuve: on prétend tenir un discours et cohérent sur ce langage considéré alors par Saussure comme étant multiforme. Ne parle-t-on pas à cet effet de science(s) du langage? Il est particulièrement troublant de voir que l'important pour la plupart des épistémologues des sciences du langage, le nouvel objet proposé à la réflexion des linguistes n'est plus la langue en tant que "système" mais le comportement du "je" utilisateur de cette langue, c'est-à-dire son "comportement langagier". Certains linguistes ont conscience de l'immensité de la tâche qui s'impose à eux. Aussi la plupart (d'entre eux) annoncent-ils, honnêtement, comme pour réduire à néant la prétention de rendre compte du "tout langagier", que l'étude du langage n'appartient pas au seul linguiste; elle exige dans son accomplissement une pluridisciplinarité; mais dans cette interdisciplinarité la tâche importante devrait revenir de droit à la linguistique en tant qu'étalon qui devrait donner mesure et être à toutes ces sciences qui ont en partage avec la linguistique, ce même objet. Mais poser le problème en termes de primauté d'une discipline sur les autres, c'est poser maladroitement le problème. C'est non seulement oublier le sort subi par la philosophie au cours de son histoire (sort que partage aujourd'hui la linguistique comme science), mais c'est surtout perdre de vue et ignorer le développement prodigieux de ces sciences qui ont acquis une autonomie dans l'analyse de l'objet qu'elles partagent en commun avec la linguistique. Développement de ces disciplines qui relance le jeu de la scientificité, de l'autonomie et /ou des interpénétrations des sciences humaines. Comme la philosophie, jadis reine des sciences, réduite aujourd'hui à n'être que réflexion critique, la linguistique au sein de ces sciences semble perdre aussi sa position de science-maîtresse en abandonnant l'univers de la

langue pour celui du langage. C'est un signe visible de cette perte de primauté et de prééminence que d'annoncer que la question qui se pose aujourd'hui au linguiste est moins celle de la constitution d'une science autonome que celle de se mettre à l'écoute permanente des autres sciences, notamment celles en "psi". L'ennuyeux dans cette histoire c'est qu'aucun chemin, qui serait une sorte de voie d'approche praticable par tout le monde en vue d'aboutir à un résultat global, symbole de l'effort communément consenti pour saisir et expliquer le phénomène langagier comme tel, est loin d'être envisagé: les psychologues continuent de cerner le langage de leur point de vue strictement, tout comme les psychanalistes. Et l'on sait que ces points de vue s'accordent rarement avec ceux défendus par les linguistes; P. Bourdieu, sociologue qui s'intéresse aux aspects et aux conséquences sociales du langage ou de l'acte de parole en a donné les preuves en étalant les divergences entre la sociologie du langage et la linguistique du langage, qui sont deux manières d'appréhender la même réalité qui s'affrontent. Et l'affrontement ou l'écart se creusera en se faisant plus visible lorsqu'il s'agira surtout d'envisager une sorte de tronc commun entre "les sciences en psi" d'une part et la linguistique proprement dite, de l'autre.

Ce qui caractérisait la science linguistique, c'était son souci, depuis au moins F. de Saussure, de délimiter son espace d'investigation dans l'acte de communication, en le tenant à l'abri de tout ce que peut l'encombrer; elle s'occupait de la langue en tant qu'instrument de communication verbale qui s'articule autour des systèmes de signes formels. Et c'est en se consacrant à la recherche de ces "formes" que les linguistes d'alors pensaient avoir fait véritablement oeuvre scientifique, c'est-à-dire rigoureuse et méthodique. Aujourd'hui, en proposant de prendre en compte le tout langagier dans l'analyse linguistique, on se heurte à des obstacles souvent insurmontables. Parce que la question est mal posée et le débat naturellement mal engagé. Pour sortir de toutes ces apories, il faut que le débat porte ici sur ce que nous appellerons la scientificité de la démarche choisie par l'une et l'autre

tendance. Sur ce plan, et compte tenu des résultats accumulés, on peut dire que c'est la linguistique de la langue, telle qu'elle été vue et pensée par Saussure et ses continuateurs, qui a droit à tous les honneurs, eu égard aux résultats acquis.

Or depuis maintenant deux décennies la réflexion sur le langage ne parvient pas à s'imposer du point de vue des résultats obtenus. D'abord parce qu'elle opère à partir d'autres critères que ceux légitimés par la démarche dite intralinguistique; ensuite parce que la réflexion, qui porte sur les conditions de possibilité du langage et les facteurs le rendant possible, éloigne le linguiste de son but premier et fondamental en l'entraînant dans des secteurs ou compartiments du savoir où lui-même a du mal à se retrouver: l'issue de l'aventure n'a toujours pas été heureuse. Cela a pu conduire certains linguistes à adopter des points de vue métaphysico-philosophiques désuets. N. Chomsky nous a déjà donné l'exemple en faisant l'apologie de l'innéisme (cartésien) et en faisant planer sur la linguistique les fantômes de la grammaire de Port-Royal et du cartésianisme de façon permanente. Sous prétexte d'asseoir l'avènement d'une linguistique, qui se débarrasserait du poids de Saussure, on arrive à intégrer de force dans l'analyse linguistique, des données de la communication humaine (tels que les gestes ou les mimiques) dont on ne peut rendre compte parce que ne s'y prêtant pas. Ici, nous ne voulons en aucun cas mettre en lumière la thèse selon laquelle pour son propre être, la linguistique n'a pas à se nourrir d'idées philosophiques nouvelles; au contraire, la linguistique comme réflexion sur le fait linguistique doit plonger ses racines aux sources mêmes des idées qui mènent le monde; mais elle doit refuser, en tant que "science", d'être le porte-parole d'une idéologie quelconque.

Or, n'est-ce pas d'ailleurs de l'idéologie (au sens marxien du terme), que de vouloir asseoir une science du langage, comme on le prétend aujourd'hui? Sur quoi reposera-t-elle ses fondements? Quels seront son objet et ses prétentions? Ce sont là des questions qui se posent aux théoriciens de la science linguistique, mais dont aucun d'eux (à l'exception peut-être de



Derrida)<sup>9</sup> n'a voulu faire mention explicitement. Peut-être est-ce parce que la question elle-même a été court-circuitée par des dispositions plus ou moins scientifiques ! Le résultat c'est que le débat lui-même a tourné court; plutôt on a trouvé plus intéressant de fonder, de donner matière nouvelle à enseigner dans nos universités que de s'attarder à réfléchir sur les conditions de possibilité de cette même "science" que l'on veut faire enseigner; on ne parle plus de la science linguistique mais des "sciences du langage", confiant ainsi de nouveaux pouvoirs à l'enseignant et à l'enseignement lui-même. Mais seulement le changement de perspectives et d'analyse du fait linguistique (orientation portée sur l'analyse du discours) va occulter un certain nombre de problèmes fondamentaux. A quelles conditions une "science" du langage est-elle possible ? Y a-t-il une forme scientifique (selon le sens que les hommes de science donne à ce terme) de rendre compte d'une entité, comme le langage qui selon Saussure est caractérisé par une "hétéroclité" déconcertante et par le fait qu'il véhicule une multitude de facteurs, à califourchon sur plusieurs domaines de l'activité humaine? Ce sont là des questions qui n'ont pas eu de réponses et dont les travaux, même les travaux les plus méritants, ont laissé dans l'ombre, c'est-à-dire occulté. Citons parmi ces travaux celui que P. Charaudeau consacra aux Conditions de l'analyse linguistique<sup>10</sup>. Véritable apologie des "sciences du langage", cet excellent ouvrage a laissé aussi en suspens la question de la possibilité même d'une science ou des sciences qui s'occuperaient du langage comme tel; P. Charaudeau a surtout cherché à donner sens et justification à l'analyse linguistique du discours. C'est d'ailleurs dans cette perspective qu'il validera les travaux de E. Benveniste sur les catégories de personne, ceux d'Austin et de Searle sur le performatif, l'illocutoire et autres notions empruntées soit à la philosophie du langage (référence, signification) soit à la sémantique frégéenne (notamment des concepts de dénotation et de connotation).

Il importe de préciser qu'il y a problème non pas parce qu'on a institué une discipline universitaire appelée "sciences du langage", mais bien parce qu'on a refusé de s'interroger sur

ce que nous avons appelé les conditions de possibilité de l'existence à la fois de cette science et de son objet. Ce refus de s'interroger, qui est en fait une façon habile de contourner ou d'ignorer le problème, est en lui-même symptomatique: ce refus laisse émerger "à la surface" qu'il y a un blocage, un obstacle qui sommeille quelque part. Pour surmonter l'obstacle, il n'est plus suffisant de postuler a priori l'existence des "sciences du langage". Encore faut-il les prouver! Prouver notamment qu'en dépit de l'hétérogénéité qui le traverse, l'objet des sciences du langage est cernable de façon précise. Or la saisie de l'objet-langage nécessite l'intervention de plusieurs points de vue (scientifiques) en tant qu'il est complexe, hétéroclite, divers et multiple. Il convient alors de renoncer à formuler le problème de l'avenir de la linguistique en termes de sciences du langage, dans la mesure où l'objet de cette science (du langage) pose problème dans son principe même; science du divers multiple, l'objet qu'elle veut saisir ne peut avoir que les mêmes caractéristiques; or il n'y a de science que du simple (aplos) et de l'individu. Il n'y a donc pas de science de la totalité, du multiple et du complexe.

Il est devenu clair à notre niveau que le devenir de la science linguistique demeure encore (re)conquête de la langue en tant que système de sons et de sens. Mais la conquête de ses sons, qui s'associent pour se faire sens, demande désormais qu'on se dote d'outils formels, logiques et mathématiques qui en permettent la description. Il s'agit de décrire non seulement ces sons et de trouver des caractéristiques formelles qui régissent le sens, mais trouver aussi les traces (linguistiques) de ceux qui se rencontrent dans le discours. Ce, parce que l'activité du linguiste, selon Culioli, est par définition méta-linguistique, c'est-à-dire qu'elle consiste à décrire à symboliser et éventuellement à réorganiser sous formes de modèles, les phénomènes observés, c'est-à-dire les énoncés et l'activité langagière. Et, aussi et surtout, parce que le problème clé de la linguistique aujourd'hui c'est celui des formes, du sens, de la signification et de la "subjectivité" qui insuffle un sens à son dire: la question dès lors est d'aboutir à une construction

scientifique et théorique qui prenne en compte toutes ces questions soulevées et les envisage comme problème unique dont il convient de trouver la solution linguistique. C'est dire qu'il faut s'efforcer, pour que la science linguistique qui ne soit pas uniquement celle du phonème et des morphèmes ou linguistique de la langue se réalise, reconstruire aussi un cadre formel non seulement de l'ensemble des marques linguistiques, mais aussi des opérations linguistiques du sujet. Peut-être est-ce pour cette raison qu'on pense qu'il n'est plus permis au linguiste d'ignorer les retombées philosophiques, psychologiques, sociologiques, etc., qui conditionnent la mise en discours. Soit. Mais cela n'est pas le but premier que poursuit le linguiste<sup>11</sup>.

Pourquoi toutes ces observations sur la légitimité des sciences du langage et du poids épistémologique et heuristique de son objet alors que les préoccupations initiales, tout au moins pour ce paragraphe, étaient de parler des conditions d'émergence de l'énonciation ? La réponse est simple et se résume en peu de mots; c'est parce que l'émergence de l'énonciation comme question philosophique et linguistique ne se conçoit qu'à l'aune de la problématique des sciences dites du langage. C'est donc bien au coeur de la question que nous nous situons quand nous parlons de l'institution académique des sciences du langage et que nous lions l'histoire de l'énonciation pratiquement à celle qui a vu naître les sciences du langage. Comment cela aurait pu être autrement, si l'on ne s'accordait pas à voir dans l'énonciation, "la pointe" qui ouvrirait la brèche à une sorte de nouveau départ en linguistique?

A la question précise de savoir comment le phénomène de l'énonciation a pu surgir dans la conscience des linguistes, il convient alors de répondre que c'est parce que ceux-ci ont donné une orientation nouvelle à leur démarche: saisir le mécanisme des jeux de la langue à travers l'activité de ceux qui s'en servent pour signifier leur-être-au-monde; dans cette nouvelle approche, l'on a tendance à mettre plus l'accent sur la nécessité d'annexer, dans la quête linguistique, toutes les données du x signifié que sur celles du signifiant. C'est-à-dire qu'il n'est

plus rentable pour la recherche elle-même que les chercheurs se verrouillent dans la quête du signifiant, (pierre d'angle du structuralisme orthodoxe) mais que ceux-ci opèrent une ouverture sur le signifié. De fait, la linguistique d'après guerre a été fidèle à cette ouverture; elle a surtout montré qu'en s'occupant du sens, de la signification et de la référence, le linguiste ne verse pas pour autant dans l'extralinguistique: sa démarche peut être conforme ou se plier aux exigences de l'intralinguisticité. Tout semble se passer alors comme si une solution venait d'être trouvée à la question des oppositions classiques de signifiant/signifié, d'intralinguistique/extralinguistique, de langue/parole, qui ont longtemps bloqué l'avènement d'une linguistique du signifié. Mais en fait il n'en est rien. Car les oppositions restent encore vivaces dans l'esprit de maints chercheurs en linguistique. Seulement l'astuce, aujourd'hui, consiste à ne plus opposer brutalement, comme on l'a fait par le passé, des concepts comme ceux de langue et parole ou linguistique/extralinguistique par exemple, mais de les envisager dans une opposition dialectique (au sens de Hegel). Car la problématique nouvelle exige que l'on repense ces différents rapports qui régissent les termes les uns aux autres; c'est pourquoi il est envisagé de plus en plus de trouver une stratégie qui tienne compte du caractère indissociable de la question de la langue, en tant qu'instrument de communication, et celle des relations (interlocutives) qui se créent entre ceux qui prennent et se donnent la parole dans le temps et l'espace du discours. Dépassement dialectique de ces oppositions binaires, mise en relief de la "subjectivité" engagée dans l'activité discursive, voilà donc le véritable but que devrait s'assigner la linguistique de l'énonciation dès le départ. Mais les chercheurs favorables à la question l'ont abordé selon deux perspectives; les uns partent d'un point de vue linguistique proprement dit (c'est ce que nous appellerons facteur endogène); les autres, en particulier les défenseurs des diverses pragmatiques<sup>12</sup> l'envisagent à partir d'un point de vue strictement philosophique (d'où la dénomination de facteur exogène que nous employons ici pour qualifier cette tendance<sup>13</sup>. Cette pragmatique, initiée par M. Ducrot, s'articule autour de l'analyse strawsonienne des

"particuliers". Que dit ce philosophe? Ce philosophe logicien part dans son analyse du fait que l'on aperçoit des particuliers dans le langage. Ces "particuliers", le langage les exprime au moyen des noms propres, des pronoms et des syntagmes nominaux que B. Russell appelait des " descriptions définies" et G. Frege des "noms propres". Or chez Strawson comme chez Russell, il s'agit de verbaliser la perception des particuliers, ceux-ci ne pouvant être "décrits": ils ne peuvent être que montrés linguistiquement. C'est ainsi que le langage, par sa fonction de référence identifiante, met en jeu un système d'identification (catégorisation des objets impliquant un repérage d'ordre spatio-temporel). D'où, puisque la fonction référentielle suppose des allocutaires pour que s'établisse la communication, la nécessité de situer dans un "secteur de l'univers"

- a) l'objet perçu
- b) la présence du locuteur et de l'auditeur.

Ici la pratique langagière n'est finalement que l'explicitation de la relation de voisinage entre des individus en situation illocutive. En parvenant à cette conclusion, Strawson ouvrira donc la voie à une linguistique qui tiendra compte dans la description des expressions linguistiques de tout ce que véhicule la relation entre les "sujets parlants" et leur place dans l'univers du discours. Pour éviter tout malentendu sur la spécificité de la démarche du philosophe, notons que sa tâche de penseur philosophe se limite à poser un système d'interactions entre ce qu'il appelle les particuliers et le langage: la description de ces particuliers et des situations linguistiques de prise de parole ne l'intéressent donc pas. Cela relève de la tâche de la linguistique; de fait c'est l'objet de la pragmatique (linguistique) que les linguistes tentent aujourd'hui de cerner et de préciser. Laquelle linguistique pragmatique veut surtout prendre en considération les problèmes de situation d'énonciation (A.Culioli) et la force illocutoire qui se dégage de l'énoncé en tant qu'acte du sujet parlant ou énonciateur. Cette pragmatique porte la marque des linguistes comme O.Ducrot, C. Kerbrat-Orecchioni, A. Culioli, etc. C'est dire que les bases sur lesquelles elle reposera varieront d'un

linguiste à l'autre. On remarque en effet que si la pragmatique "ducrotienne", héritière des approches de Strawson ou d'Austin, met l'accent sur la notion de sujet parlant et la force de son énoncé, celle issue des travaux de Culioli mettra l'accent sur les problèmes de situation d'énonciation et de situations d'énoncé (entendues comme construction de coordonnées repérées dans l'énonciation à partir de l'énonciateur). Pour A. Culioli et ses disciples, les questions de la pragmatique et de l'énonciation permettent de référer à l'énonciateur, au lieu et au moment de l'énonciation; les opérations linguistiques qui résultent de ce processus énonciatif ne s'étudient qu'à partir des énoncés attestés, qui obéissent d'abord à un système de relations prédicatives relevant des relations intra-énoncés (une sorte de syntaxe), ensuite à un système qui intègre les relations à repérages qui permettent la référenciation, repérages qui correspondent aux opérations de détermination, c'est-à-dire d'ancrage aux "coordonnées-repères" de l'énonciateur. Ici, un énoncé n'a de valeur référentielle que déterminée, c'est-à-dire repérée par rapport à un contexte ou à une situation d'énonciation. Chaque énoncé peut s'analyser comme le résultat d'un agencement d'opérations énonciatives et prédicatives. Ici, il n'est plus possible de dissocier l'étude de la structure syntaxique d'un énoncé de celles de ses déterminations énonciatives: c'est ce que la théorie culiolienne nous apprend et que l'on ne trouve pas dans des approches, comme celles de M. Ducrot ou de Mme Kerbrat-Orecchioni, qui sont orientées sur l'argumentation dans la langue et qui font l'apologie de la force illocutoire. Plus loin, nous esquisserons pour notre part une linguistique pragmatique que nous voulons intégrée dans la langue et qui tienne naturellement compte des opérations énonciatives du locuteur et du locuté. Ce qu'il importe de tenir pour essentiel pour l'instant au moment où ce paragraphe tire à sa fin, c'est l'idée qu'on ne peut poser la question d'émergence de l'énonciation, qu'elle soit perçue du strict point de vue linguistique ou philosophique, sans la placer dans le contexte qui l'a vu naître: la volonté exprimée d'un côté comme de l'autre de prendre au sérieux la problématique de "la subjectivité dans le langage", point sur lequel s'accordent donc

philosophes et linguistes favorables à l'énonciation: c'est en cela que se justifie le long paragraphe que nous avons consacré à l'approche philosophique du langage de Parménide à Austin et à Searle. Le mérite de ce chapitre, c'est de prétendre non à l'exhaustivité ou d'avoir pu passer en revue les approches philosophiques du langage, mais de marquer que ces deux approches sont fondamentalement opposées, car ne poursuivant pas les mêmes objectifs<sup>14</sup>. La question qu'il importe d'explorer maintenant est celle concernant les rapports de l'énonciation, entendue comme préoccupation strictement linguistique, avec les soucis qui ont été ceux de F. de Saussure d'une part et de N. Chomsky de l'autre. Y a-t-il oui ou non, chez l'un comme chez l'autre, des dispositions de nature à favoriser ou au contraire à étouffer l'éclosion de ce fait important qu'est l'énonciation ? Autrement dit, F. de Saussure et N. Chomsky se sont-ils posés oui ou non par leurs travaux, comme étant de véritables obstacles épistémologiques pour la linguistique de l'énonciation ? S'agissant de ces auteurs d'abondantes recherches ont été consacrées à leurs travaux, nous n'allons donc pas commettre l'impair de nous lancer dans une représentation de ces auteurs. On se contentera tout simplement de rappeler en quelques phrases quelques unes des idées-directrices qui ont marqué ces approches et conduit à la systématisation du fait linguistique comme objet de science.

## 1.2. Quelques considérations théoriques sur F. de Saussure et N. Chomsky

### 1.2.1. S'agissant de F. de Saussure

Un courant de pensée, qui a dominé les sciences dites humaines, se réclame du fondateur de la linguistique ou plus exactement, est rattaché à sa démarche: le structuralisme. Or F. de Saussure, n'a jamais employé le terme de structure. Il s'est contenté du concept de système pour désigner les règles intérieures par lesquelles une langue s'organise. Le terme de structure apparaît en linguistique au congrès des philologues slaves (1929) dans un manifeste anonyme dont les principaux inspirateurs ( linguistes russes) ont pour noms: Jakobson, Karcevsky, Troubetzkoy. La notion de structure, chez eux, est liée à celle de relation à l'intérieur d'un système. Elle désigne la dépendance réciproque de deux ou plusieurs traits d'une langue. L'exemple classique qu'on a coutume de citer est celui-ci: le p de père et le m de mère sont dits être dans une dépendance réciproque , ces deux consonnes ont en commun le fait d'être "bilabiales" mais en même temps s'opposent entre elles, l'une étant sourde (P), l'autre nasale (m). Cette relation, cette structure (c'est le cas de le dire) permet à Troubetzkoy d'établir une distinction qui sera décisive pour le cours de la linguistique: la phonétique (qui étudie le fonctionnement physiologique de la prononciation), la phonologie (qui étudie les sons de la langue du point de vue de leur fonction dans le système de la communication linguistique et qui met en valeur les relations, les rapports de dépendance (les structures) entre voyelles ou entre consonnes). Ses bases posées, la linguistique peut se développer comme science; c'est-à-dire comme modèle de science, comme "patron" des sciences; c'était d'ailleurs le projet que F. de Saussure assignait à la linguistique en tant qu'elle fait partie intégrante d'une autre science ; celle qui "étudiera la vie des signes au sein de la vie sociale": la sémiologie.

Revenons précisément à F. de Saussure pour dire que ses idées sont consignées dans le Cours de linguistique



générale(1916). Dans cet ouvrage, le linguiste élabore un cadre conceptuel théorique et ouvre des perspectives nouvelles pour l'analyse linguistique interne ou intralinguistique. Certes Saussure doit sa formation à la linguistique comparative, historique et philologique. Mais le linguiste venu de Genève a fait montre d'une originalité, laquelle le place aujourd'hui au rang des fondateurs de la linguistique moderne et contemporaine: ne pas la lui reconnaître revient à faire preuve d'une certaine malhonnêteté (intellectuellement parlant). L'originalité dont il a fait preuve a consisté en fait à poser pour la première fois dans l'histoire des idées les bases d'une science qui prenne ses marques par rapport aux spéculations faites sur ce qu'on appelait alors la grammaire, la philologie et la grammaire comparée. L'objectif qu'il fixait alors à cette science naissante c'était qu'elle s'occupât uniquement et véritablement de la langue: "la langue envisagée en elle-même et pour elle-même"<sup>15</sup>. Dans cette perspective, il s'agissait non de perpétuer les orientations diachroniques ou historiques qui ont marqué les premières amorces de la réflexion sur les faits de langue, mais de s'abstraire à une étude synchronique de la langue, abstraction faite de l'action du temps sur elle, des modes ou de ses conditions d'emploi. Ici sont définis clairement le lieu et le champ épistémologique dans lesquels doit évoluer celui que l'on appellera linguiste et dont la science reçoit chez F. de Saussure, la vocation de rendre compte de la langue en faisant premièrement: la description et l'histoire de toutes les langues qu'elle pourrait atteindre, ensuite en cherchant les forces qui sont en jeu d'une manière permanente et universelle dans toutes les langues(...), enfin en se délimitant et en se définissant elle-même"( C.L.G. p.20) dans l'univers de la sémiologie. Dans cet univers, seule la linguistique possède l'objet qui est "susceptible d'une définition autonome et fournit un point d'appui satisfaisant pour l'esprit", dans la mesure où " c'est un tout en soi et un principe de classification"(C.L.G.p.25) dont l'étude permet de dégager des lois générales en tant qu'il est un "objet homogène". Pour le linguiste genevois cet objet qu'est la langue se caractérise essentiellement par son unique présent (son état synchrone), les "conditions d'évolution" et/ou d'emploi ne

déterminent nullement la langue! On peut ne pas souscrire à cette thèse saussurienne. Mais on ne peut pas ne pas comprendre que c'est ce contexte qui justifie les fameuses dichotomies de synchronie/diachronie, langue/parole, signifiant/signifié, langue/langage, linguistique interne/externe. Dichotomies dont le but est de mettre en "épingle" le concept de langue comme unique objet de recherche. Devenue l'unique objet de la linguistique, la langue est non seulement définie comme un système de signes à double face (sa/sé), mais elle est aussi perçue comme n'étant pas une fonction du sujet: "elle est un phénomène essentiellement institutionnel" qui s'impose à l'individu. Ou encore, "c'est un ensemble de conventions nécessaires adoptées par le corps social pour permettre l'exercice de la faculté de langage chez les individus"<sup>16</sup>. A côté de la langue, Saussure reconnaît l'existence d'autres concepts comme ceux de parole, de langage et d'extralinguistique, qui ont chacun un contenu et une définition bien précis<sup>17</sup>. Contenu et définition qui finiront bien par les écarter de la réflexion linguistique telle que la conçoit F. de Saussure lui-même. Pour lui, en effet la science linguistique ne peut s'occuper que de l'étude des unités signifiantes ou significatives. C'est du reste cette forme d'étude, celle du signifiant en l'occurrence, qui est la voie unique et la garantie irrécusable qui mènent inmanquablement à la construction de cette science qu'il voudrait rigoureuse, cohérente et qui échapperait au primat de l'artificiel, du "sans fondement" et du subjectif. On comprend alors que tout ce qui ressort du domaine du signifié, principalement de l'usage de la parole, soit relégué dans le terme générique d'extralinguistique car c'est aux yeux du linguiste le domaine du fluctuant, de l'évanescence, bref, lieu qui ne saurait être l'objet d'investigation scientifique (au sens de Saussure). C'est ici que Saussure installe la "coupure épistémologique", génératrice d'une compréhension nouvelle du système langagier. A la différence des philosophes de l'antiquité grecque classique qui se sont interrogés sur le langage (Platon dans le Cratyle) en partant d'un savoir constitué, la logique de la langue<sup>18</sup>, Saussure opère en effet une véritable "révolution méthodologique" suivie d'un déplacement notable de l'ancienne problématique du langage. Si la

problématique ancienne, principalement chez les philosophes, était de remonter, telle l'ascension platonicienne vers la quintessence du langage, et, que, la linguistique comparative du dix-neuvième siècle posait le problème de l'évolution des langues à partir d'un soi-disant langue-mère, Saussure appliquera sa méthode scientifique à l'état synchrone des langues; méthode qui consiste, globalement, à dévoiler non seulement les structures "immanentes" ou internes des langues mais aussi à mettre en valeur les différentes forces et valeurs qui sont en jeu, indépendamment de toute évolution diachronique. Saussure est bel et bien "le fondateur" d'une nouvelle linguistique, la linguistique synchronique ou interne<sup>19</sup> qui "a pour unique et véritable objet la langue envisagée en elle-même et pour elle-même"<sup>20</sup>. Linguistique interne dont le souci premier et fondamental est de rendre compte des langues dans leur systématité et dans leur "structure", indépendamment des facteurs psychologiques, physiques ou socio-culturels.

Cette approche, apparaissait dans le milieu intellectuel d'alors comme véritable antithèse de la méthode en cours, essentiellement dominée par le courant néo-grammairien. Il a fallu donc attendre le déclin de ce courant pour que les idées de Saussure germent et donnent naissance à ce qu'on a appelé le structuralisme européen. Structuralisme développé surtout dans des écoles ou cercles et qui ont servi de relais à la diffusion des idées saussuriennes. Ces cercles ont par ailleurs servi de cadre de formation aux linguistes européens les plus célèbres: R. Jakobson, N. Troubetzkoy, L. Tesnières, A. Martinet et d'autres participaient par exemple aux travaux du cercle de Prague. Dans la tourmente de la guerre, le flambeau structuraliste fut repris avec beaucoup de rigueur et de précision, à partir des considérations d'ordre logiques par Brøndal et Hjelmslev. Celui-ci accentua la démarche "systémique" et immanente du Cours de linguistique générale et s'attacha à démontrer la nature exclusivement formelle de la langue. L'école qui est issue de ses travaux est connue sous le nom de cercle linguistique de Copenhague. La vie de ces cercles étaient fonction des manifestes ou des thèses défendues au sein de ces

écoles. Le cercle de Prague défendait par exemple neuf thèses, insistant fortement sur les caractères de système et de fonction assumés par les langues. On ne peut selon eux, comprendre aucun fait de langue sans faire référence au système auquel il appartient d'une part, et, d'autre part, que la langue comme toute activité humaine, a une finalité, qui est la communication ou l'expression qui fonde le discours<sup>21</sup>.

Qu'il s'agisse du cercle de Prague ou de celui de Copenhague avec la tendance logique qui a vu aussi l'éclosion de la sémiologie perçienne, une constante se dégage: le souci manifesté jadis par Saussure lui-même de ne s'occuper que de langue, de son état synchrone, de sa "systématicité" et des différentes relations qui se fixent au sein même de cette langue. Certes le développement de ces cercles a abouti à l'élaboration de certaines thèses contradictoires avec certaines idées soutenues par Saussure; ainsi les changements phonétiques ne sont pas perçus par les membres du Cercle de Linguistique de Prague, par exemple, comme des "destructurations" s'opérant selon les lois du pur hasard; pour eux, tout changement affecte le système. La fonction de ce changement est de maintenir le système affecté par une sorte d'activité "compensatoire". Mais fondamentalement, l'essentiel de leur ligne de recherche s'inscrivait dans le cadre général tracé par Saussure. La langue sera toujours perçue non seulement comme un système mais un système entretenant des réseaux de dépendance dont l'analyse linguistique a tâche de dévoiler les composants phonologiques, morphologiques et syntaxiques. Cette tâche n'a été possible, en linguistique, que grâce à la voie frayée par Saussure. Par une double distinction, Saussure rend en effet possible la problématique et contribue à libérer la linguistique que Hjelmslev qualifiera d'immanence, en rompant définitivement avec la tradition philosophico-théologique et néo-grammairienne du langage. La double distinction en question consiste à opposer, nous l'avons vue, la recherche descriptive (synchrone) et l'histoire (diachronique) d'une part, et, à affirmer avec force d'autre part que langue et parole sur le plan de la recherche et des méthodes font appel à des critères qui s'excluent mutuellement. Ceci lui permet de

délimiter l'objet de sa recherche dans le contexte global d'une réflexion sur le langage: la langue comme système grammatical existant virtuellement chez les individus; elle est comme le professe le Cours de linguistique générale, la partie sociale du langage <sup>22</sup>. La méthode qui est appliquée à cet objet, c'est celle qui l'isole dans son statut de signifiant, la partie concernant l'étude du signifié, qui relève de la linguistique "externe", se voit exclue, à cette époque, des investigations linguistiques. En homme de science, qui sait que toute étude pour être sérieuse doit être sérielle, Saussure s'est contenté donc de ne prendre en considération que le signifiant, c'est-à-dire en s'en tenant par hypothèse et par choix méthodologiques au domaine de la connaissance maîtrisable pour l'heure en tenant à l'écart le "reste", lieu où se manifeste l'individuel. Sans doute parce qu'il a vécu en une époque marquée par le positivisme de A. Comte et de E. Durkheim qui exige que tout ce qui est susceptible d'être objet de science doit être traitée comme chose. Attitude qui transparait sans aucun doute dans la volonté qu'il manifeste de ne s'occuper que de ce "phénomène institutionnel", à caractère social, c'est-à-dire la langue. Mais cela ne doit pas signifier que ce "reste" soit inessentiel aux yeux de Saussure: son étude a été simplement différée. Ou plus exactement, elle appartient comme on l'a dit à un autre domaine de l'analyse linguistique. Il a fallu attendre K. Bühler puis R. Jakobson pour savoir, qu'une fois pris au sérieux, ce domaine, qui est celui de l'étude du "signifié", peut conduire à déterminer des "fonctions du langage". Mais si F. de Saussure a écarté ce qu'il est convenu d'appeler par commodité le "reste", c'est qu'il "veut ignorer" que le sociologique par exemple fait partie intégrante et est inséparable du linguistique. Mais même s'il oublie de valider ce genre de recherche, on ne peut pas passer sous silence le fait que Saussure contribua à asseoir d'une certaine manière la linguistique sur le signifié. L. Porcher note à cet effet que grâce à la notion de "valeur", Saussure fait apparaître un aspect constamment ignoré de celle de "contexte", concept en vogue actuellement en linguistique de l'énonciation. Un contexte linguistique est défini autant en termes d'absence que de référence explicite: en ce cas, ce n'est

plus la signification qui est en jeu, mais la valeur d'un mot<sup>23</sup>. Celle-ci n'est pas "fixée tant qu'on se borne à constater qu'il peut être échangé contre tel ou tel concept, c'est-à-dire qu'il a telle ou telle signification; il faut encore comparer les valeurs similaires, avec les autres mots qui lui sont opposables. Son contenu n'est vraiment déterminé que par le concours de ce qui existe en dehors de lui. Faisant partie d'un système, il est revêtu, non seulement d'une signification, mais aussi et surtout d'une valeur, et c'est tout autre chose<sup>24</sup>.

Plus loin, on tentera de voir plus globalement, ce que la linguistique de l'énonciation doit ou ne doit pas à Saussure. Mais pour l'heure, parlons de N. Chomsky, plus précisément de sa vision linguistique de la langue et des présupposés qui la sous-tendent.

### 1.2.2. La vision Chomskyenne de la langue<sup>25</sup>

Il est exact de penser, et même d'écrire, que F. de Saussure et N. Chomsky sont les deux principales figures dont les travaux ont sinon orienté la linguistique comme science, du moins donné élan et essor à ce qu'on appelle de nos jours les "sciences du langage". A la différence du premier pour qui l'objet de la science en question ici n'est rien d'autre que la langue "envisagée pour elle-même et en elle-même"; et pour qui la tâche "linguistique" consiste, en dernière instance, à saisir cet objet comme système de signes cultivant des rapports "entre les différents éléments composant ce "système de signes", l'effort du second sera de battre d'abord en brèche les présupposés (théoriques) sur lesquels s'est justement fondée la linguistique du premier. C'est donc à juste titre qu'on a pu dire que c'est en réaction contre le structuralisme que l'approche Chomskyenne de la linguistique vit le jour. Mais si l'oeuvre de Chomsky se veut comme une sorte d'antithèse de ce qu'il appellera volontiers la linguistique traditionnelle, le point de départ de l'oeuvre partage les mêmes soucis que ceux du pionnier de la linguistique structuraliste, à savoir s'occuper du signifiant. C'est en effet dans ce cadre (l'étude du signifiant) que Chomsky entreprit son

oeuvre en opérant tout d'abord par le biais de la syntaxe. Mais le refus du linguiste de jeter un regard positif sur l'histoire de la linguistique le contraint, malheureusement, à "ignorer" les vues pénétrantes de ceux qui ont consacré bon nombre d'années à parler de syntaxe: L. Tesnière et les membres du cercle de Prague à l'image de Frei, de Hjelmslev ou de Benveniste, sur la syntaxe. Tesnière montrait, s'agissant de la syntaxe, la nécessité surtout d'une étude paradigmatique en ce domaine: "ce qui signifiait que la syntaxe n'était pas seulement un enchaînement, une concaténation, qu'elle comportait diverses possibilités, et que ces possibilités étaient entre elles en rapports hiérarchiques". (Hagège, 1976).

Opposé au structuralisme, Chomsky en dénoncera son incapacité à rendre compte de la dynamique interne des langues et des règles de transformations qui les régissent. D'où l'option du linguiste américain de fonder une "linguistique" qui soit capable de rendre raison de la capacité créatrice de l'activité langagière; c'est justement le but que s'assignera de façon précise la grammaire générative et transformationnelle. Une grammaire dont la préoccupation est d'aboutir à des règles. Et c'est en introduisant la récursivité au niveau des règles de réécriture et surtout à celui des transformations généralisées que Chomsky prétend combler cette lacune<sup>26</sup> propre à la linguistique traditionnelle. En dénonçant cette carence et en proposant une nouvelle façon de saisir le fait linguistique, N. Chomsky opérait "le passage d'une grammaire syntaxique de surface à une grammaire générative et transformationnelle qui a pris souvent l'allure d'une véritable révolution dans la conception du langage, note Bronckart<sup>27</sup>.

C'est Syntactic structures (1957) qui servira de relais de diffusion de la Grammaire générative, marquée, on le sait, par un a-sémantisme borné au départ. Il a fallu attendre les critiques de certains disciples du maître, tels Mc Cawley, Lakoff, etc. pour que naisse ce qu'on a appelé "la sémantique générative" à côté de la syntaxe générative. Ayant été attentif à ces critiques, Chomsky acceptera de modifier des aspects de sa

théorie, principalement dans Aspects de la théorie syntaxique et élaborera la dernière version du modèle: la théorie standard-étendue<sup>28</sup> où la question du sens est prise en compte. Voilà en très peu de mots la situation de la grammaire générative (seconde génération) de Chomsky. Cette brève présentation de "l'évolution" de Chomsky montre effectivement que "pour Chomsky, des Structures syntaxiques(1957) à Aspects de la théorie syntaxique (1965), puis aux Conditions sur les transformations (1971) et aux Réflexions sur le langage (1975) ce n'est pas seulement la théorie qui a changé, c'est surtout la représentation de l'objet-langue"<sup>29</sup>. En effet, N. Chomsky ne s'était donc pas contenté uniquement d'élaborer une grammaire, sorte de théorie de la langue, il a aussi posé le problème de l'acquisition du langage, milité en faveur de l'innéisme des structures mentales<sup>30</sup> et a finalement choisi de faire une place à la sémantique dans les investigations linguistiques. Cette valorisation de la sémantique s'est accompagnée d'un renforcement des concepts-clefs du chomskysme comme ceux par exemple de "Deep structure/surface structure": toute l'information sémantique est contenue dans la "Deep structure".

Mais malgré "cette évolution", les aspects philosophique, épistémologique et méthodologique n'ont pas subi de variation: la grammaire continue d'être présentée comme un ensemble de règles qui peuvent être créées pour engendrer un nombre indéfiniment grand de structures phrastiques; les mêmes présupposés théoriques de départ sont plus que jamais affirmés: le mentalisme, le recours à l'intuition du sujet parlant, le caractère a-sémantique des transformations, etc. sont encore conservés. Bref, on ne s'était pas séparé des principes qui ont préexisté à la formation de la doctrine. Mais pour Chomsky, la systématisation ou la mise en communauté de ces principes, doit aboutir à la construction d'un modèle formel, (Syntactic structures (1957) qui rendra compte des "principes et des processus selon lesquels les phrases sont construites dans les langues particulières"<sup>31</sup>.

Le plus précieux de ces principes semble être la création



dont témoigne le comportement langagier du sujet parlant. Tout ego de la langue est en effet apte à produire et comprendre un nombre infini de phrases en se dotant d'un nombre fini d'éléments ou d'unités. De sorte que toute phrase émise par un locuteur et reçue par un auditeur est à proprement parler "nouvelle", c'est-à-dire soumise à un mécanisme de création et de recreation de la part du locuteur et de l'auditeur. Edifier donc une grammaire, ce serait tenir compte de cette dimension essentielle, c'est-à-dire que la grammaire sera une représentation des procédures qui sous-tendent la créativité dans le langage: le "rule governed creativity" (création gouvernée par des règles) que Chomsky oppose au "rule changing creativity" (créativité par changement de règles).

Le second critère ou principe admis par Chomsky, à côté de celui de la créativité, est le concept de grammaticalité. Avec cette notion, référence est explicitement faite à la capacité intuitive du locuteur d'accepter ou non une phrase émise avec les mots d'une langue dont il possède le mécanisme. Comme ce locuteur dispose intuitivement d'une connaissance parfaite de la langue, il possède aussi en puissance, selon Chomsky, une intuition de la "grammaticalité". Et c'est cette intuition qui fonde justement le jugement d'acceptabilité des critères sur lesquels "s'assoit" la grammaire générative. La tâche du linguiste dès lors est de construire une grammaire formulant des lois applicables à tous les systèmes langagiers envisageables. Chomsky pose que toute grammaire, digne de ce nom, doit obéir à deux critères principaux; elle doit tout d'abord satisfaire au critère d'adéquation aux données; les phrases engendrées ou générées sur le modèle doivent être acceptées par le locuteur de la langue, puis à un critère de généralité; car "la grammaire d'une langue donnée doit être construite conformément à une théorie spécifique de la structure linguistique dans laquelle les termes, tels que phonème ou syntagme, sont définis indépendamment de toute langue particulière"<sup>32</sup>. C'est ainsi que N. Chomsky prétend dépasser la linguistique structuraliste ou traditionnelle "en rejetant le concept saussurien de la langue (...) pour revenir à la conception humboldtienne qui fait de la compétence sous-jacente un

système de processus génératifs"<sup>33</sup>. Mais, comme on le sait, ce rejet ne conduit pas chez l'auteur de Aspects au refus du concept même de langue, puisqu'au coeur du projet de la linguistique générative, figure le souci de rendre compte des phrases de la langue. Seulement, Chomsky ne concevra plus la langue comme un système de signes ou une "structure", mais comme "compétence", c'est-à-dire comme ensemble fini de règles permettant d'engendrer un nombre infini de phrases. Tout l'effort de Chomsky et de ses disciples sera donc de radicaliser la question de la "compétence" en tenant pour "presque rien" celle de la performance; puisque l'objectif poursuivi est d'aboutir à une théorie de la langue dont la grammaire est perçue comme un ensemble de règles à trois composants; syntaxiques, phonologiques et sémantiques<sup>34</sup>. A ces trois composants sont assignées des fonctions précises et spécifiques; les composants phonologique et sémantique n'ont qu'une fonction d'interprétation; c'est au composant syntaxique, concept central, auquel revient le rôle de "caractériser pour chaque phrase une structure profonde qui en détermine l'interprétation sémantique et une structure de surface qui en détermine l'interprétation phonétique"<sup>35</sup>.

Les langues semblent aux Chomskyens des systèmes réguliers que l'on peut décrire à l'aide de règles. En ce sens, la grammaire générative en tant qu'elle se présente comme un algorithme, c'est-à-dire comme un ensemble d'instructions, peut permettre non seulement de rendre compte de la régularité des systèmes grammaticaux des langues, mais de fournir aussi le processus conduisant à la génération des phrases dans les langues. Mais pour déterminer quelles sont ces instructions ou ces règles qui constituent une grammaire d'une langue humaine, il est nécessaire de formuler un certain nombre d'hypothèses que l'on confronte à la réalité empirique. Comme on le voit, ce sera donc à coups d'hypothèses que l'on pense pouvoir, chez les générativistes, déterminer les règles des langues. C'est là l'une des nouveautés que le Chomskysme introduit dans les analyses linguistiques. On comprend alors aisément pourquoi il a fallu nécessaire de rejeter le concept saussurien de langue. Car de

toute évidence, chez le linguiste genevois, l'idée ou la conception de la langue n'évoque pas l'existence préalable de règles génératives et transformationnelles, ni ne présuppose de conditions de possibilité ou d'actualisation de règles de réécriture, ni l'existence d'un locuteur-auditeur idéal qui allierait avec aisance, compétence et performance dans le langage. Tout ce que Saussure reconnaît et affirme, c'est le caractère "institutionnel" et "systémique" de la langue. C'est pourquoi la tâche du linguiste dès lors est de manifester (dèloi) ce système et les différents rapports qui se créent à l'intérieur même de ce système<sup>36</sup>.

Or, par Chomsky, une telle approche est essentiellement réductrice; c'est d'ailleurs le lot des "grammaires traditionnelles et structuralistes", selon Chomsky, qui se sont montrées incapables de dépasser le stade de la description et de la taxinomie simples. Comme telles, elles signent donc leur incapacité à émettre non seulement des hypothèses sur le fonctionnement des langues, mais s'avouent aussi inaptes à expliquer leurs régularités et les universaux du langage. De cet échec découle naturellement l'option Chomskyenne de poser les bases d'une pensée linguistique qui soit apte à rendre raison des différents mécanismes de "génération et de transformation" qui sous-tendent le phénomène langagier dans les langues du monde. La tâche du linguiste n'est plus tellement, ici, de décrire les langues, mais d'expliquer leur fonctionnement interne, en ayant pour objectif la construction d'une grammaire universelle et particulière. Puisque dans sa tâche, "le linguiste est toujours (à la fois) entraîné dans l'étude de la grammaire universelle et de la grammaire particulière (...). Lorsqu'il construit une grammaire particulière, il est guidé par certaines suppositions sur la forme de la grammaire et ces suppositions appartiennent à la grammaire universelle. Réciproquement, sa formulation des principes de grammaire universelle doit être justifiée par l'étude de leurs conséquences si on les applique aux grammaires particulières"<sup>37</sup>.

Au point où nous nous sommes rendus, une mise au point

s'impose dans l'unique but de mieux cerner, préciser l'objectif qui est le nôtre: tenter de suivre F. de Saussure et N. Chomsky dans leur souci de comprendre le fonctionnement du langage. Rappelons qu'il ne s'agit pas de présenter toute la philosophie linguistique de ces fondateurs de deux courants linguistiques différents, mais d'interroger modestement leurs oeuvres pour savoir si la question qui nous préoccupe ici ne "sommeillait" pas dans leurs oeuvres. En d'autres termes, il s'agit de savoir si F. de Saussure et N. Chomsky dans leur effort de systématisation du phénomène langagier n'annonçaient pas, sans le vouloir peut-être, le projet d'une "linguistique de l'énonciation" en élaborant précisément des concepts comme ceux de "parole" et de "performance"<sup>38</sup>, dans la mesure où c'est au niveau de ces concepts que semble se poser la question de l'énonciation.

On a voulu montrer que pour l'un comme pour l'autre, la linguistique a pour unique objet la langue. Mais si F. de Saussure le pense comme un système de signes soumis à l'action d'un signifiant et d'un signifié, N. Chomsky le concevra comme une sorte de système gouverné par des règles: les "rule governed creativity". Sur le plan des préoccupations théoriques qui ont engendré ces deux mouvements à l'intérieur ou au sein de la science linguistique, nous sommes en présence de deux approches, de deux modalités différentes et spécifiques dans la saisie du même et unique réel, la langue. L'une, celle issue de Saussure, affirmant le caractère "système" et "structure" de la langue, l'autre inspirée par Chomsky, les régularités internes des langues; les vues de N. Chomsky sur la langue ne sont donc pas celles de F. Saussure: c'est un fait acquis et reconnu comme tel. Mais, s'agissant de la caractérisation de la langue comme "compétence" ou connaissance intériorisée et de son utilisation concrète comme "performance", des linguistes (non pas les moindres)<sup>39</sup> ont prouvé l'étrange similitude avec les concepts saussuriens de langue et parole. Si les dichotomies chomskyennes de compétence et de performance recouvrent celles de langue et parole, il y a tout lieu de penser qu'il n'y a pas à proprement parler chez Chomsky, d'innovation, de création véritables<sup>40</sup>. Mais de là à penser que Chomsky et Saussure parlent de la même chose malgré les "apparentes divergences" est un pas qu'il faut se garder de franchir. Tout ce qu'il convient de retenir c'est que les concepts chomskyens de compétence, de performance, tout comme les termes saussuriens de langue et parole, sont deux modalités d'un réel unique et ne fondent pas deux linguistiques incompatibles. Même si Saussure et son oeuvre sont à rattacher volontiers à la lignée des précurseurs de la linguistique de la langue, tels que F. Bopp, Schelgel ou Finck, c'est-à-dire de tous ceux qui ont contribué, par leurs travaux, à asseoir la linguistique comme science de la langue, et que les seules autorités dont se réclame le linguiste américain sont celles de Descartes (y compris tout le mouvement intellectuel qui va de Leibniz à la grammaire raisonnée de Arnauld et Nicole) et de Humboldt<sup>41</sup>. N. Chomsky s'en (en) réfère pour justifier le

concept d'innéité<sup>42</sup> qu'il pose comme déterminant dans l'apprentissage des langues<sup>43</sup>.

A propos du choix et de la démarche de Chomsky à l'égard de la tradition on est tenté de se demander: comment se situer dans la perspective d'une linguistique de la langue sans devoir de tribut au passé de la linguistique?

Une chose est de refuser Saussure et autre chose est de méconnaître la portée heuristique de tout ce passé sur le "cours" de la linguistique. Cet "oubli", véritable méconnaissance, a donné souvent l'impression au chercheur de se trouver sur des "terrains vierges" et de se réjouir d'avoir fait des "découvertes". On a l'impression que ce sentiment de découverte et de conquête d'une sorte de terrain nouveau a quelque peu habité le linguiste outre Atlantique lorsqu'il forgea les concepts de "compétence et performance" - qui sont une reprise, disent les spécialistes, de la dichotomie langue/parole (saussure)- et qu'il se mit à spéculer sur le concept "d'universel". Ici encore (s'agissant de la question des universaux) le refus de Chomsky de regarder positivement l'oeuvre de F. de Saussure ne lui a pas permis de voir que Saussure fixait à la linguistique, une fois accomplie, "la tâche de rechercher les forces qui sont en jeu d'une manière permanente et universelle dans toutes les langues"<sup>44</sup>.

Avant Saussure, le concept d'universel, a figuré au nombre des préoccupations philosophiques de la scolastique au douzième siècle, notamment avec Abelard. Les modistes ont contribué, à leur tour, à répandre le problème des universaux. Et on aurait aimé, qu'en abordant ce problème, Chomsky en rappelle l'origine, c'est-à-dire le lieu de l'émergence de la question. Mais il n'en était rien. Tout au plus Chomsky s'est-il contenté de poser que la quête des universaux reste liée "au primat de l'hypothèse, à l'idée d'une compétence innée, et inséparable des structures profondes innées"<sup>45</sup>

Ne pas rappeler ce passé, concernant surtout les points cardinaux d'une doctrine, c'est manquer à nos yeux de souplesse intellectuelle, qui défie les exigences élémentaires de la recherche et de ses méthodes. La déontologie de la recherche

n'exige-t-elle pas, qu'une théorie naissante passe par le canal obligé qu'est la mise au point objective? Il est difficilement accepté qu'une théorie, quelles que soient l'originalité et la force novatrice qui la meut, passe sous silence ou maintienne sous l'éteignoir, les balbutiements, les tâtonnements engendrés, enregistrés au départ de la problématique. Ce sont des données dont il faut tenir compte, même si par la suite l'exigence de la théorie recommande leur dépassement. Elles font partie de ce que l'on peut appeler "l'histoire": et c'est comme telles qu'il convient de les traiter. Malheureusement, ce sont à ces exigences que Chomsky semble vouloir se soustraire en ne faisant pas mention de ces données (mentionnées plus haut). S'il est vrai que la "tradition" participe à l'évolution des choses, au sens où elle sert à la fois de référence et de point de pulsion, alors nous considérerons comme décisives et fondamentales pour la linguistique structuraliste et générativiste (c'est-à-dire qu'elles ont permis et contribué en un certain sens, à l'éclosion de ces deux tendances), les recherches philologique, étymologique et typologique entreprises alors. C'est ce qu'atteste l'esprit qui a conduit, le long de leurs recherches, ceux qui constituaient alors l'ossature de ce que l'on a appelé l'intelligentsia parisienne en linguistique. Il n'est que d'évoquer simplement A. Meillet et son élève E. Benveniste<sup>46</sup> pour se convaincre de la justesse de ce point de vue. A l'instar de Saussure, ces linguistes ont inscrit leur recherche dans le sillage des études comparatives et de la classification des langues. Comparatisme et classification des langues qui ont amené les premiers théoriciens à postuler "l'existence" d'une ur-sprache ou proto-langue dans le cadre des langues indo-européennes; le sanscrit<sup>47</sup>. C'était l'époque où l'on prenait au sérieux les questions de la monogenèse ou de la polygenèse des langues. Nul ne doit douter que la linguistique, en tant qu'elle se définit comme science, se soit enrichie (au sens où elle doit son évolution) de ces travaux qui ont été effectués non seulement pour reconstruire "l'indo-européen" à travers ses sons et sens, mais à rendre aussi compte, phylogénétiquement, des langues. L'aspect le plus remarquable dans cette tentative de reconstruction et de restitution de sons

ou phonèmes, fut l'établissement des lois dites d'évolution phonétique, domaine où s'était particulièrement exercée la dextérité de J. Grimm et de toute l'école néo-grammairienne de façon générale. En grammaire générative et transformationnelle, on ne juge pas utile d'en parler. Parce qu'on pense que le but du linguiste est d'expliquer la dynamique, la potentialité créatrice des langues et d'élaborer une grammaire. Tout ce qui concerne la phylogenèse des langues, leur classification semblent être jetés dans le "musée obscur" de la grammaire traditionnelle et dans le structuralisme.

### 1.3.0 F. de Saussure et N. Chomsky, base de la linguistique de l'énonciation ?

Si pour Saussure et le structuralisme, l'important dans l'analyse linguistique consiste à dévisager la langue, du point de vue de sa structure interne et "immanente", Chomsky mettra au contraire l'accent sur l'aspect "créateur" et "transformationnel" de la langue. Deux conceptions différentes qui ne cherchent pas moins à appréhender la même réalité devant lesquelles il importe de s'interroger, c'est-à-dire il faut chercher à savoir si elles annonçaient ou pas dans leur fondement même, l'avènement d'une linguistique de l'énonciation. Autrement dit, l'oeuvre de Saussure et de Chomsky portent-elles en puissance (au sens aristotélicien du terme) la problématique de l'énonciation, ou au contraire, parler d'énonciation en linguistique saussurienne et chomskyenne, c'est commettre tout simplement un crime de lèse-majesté?

S'agissant de F. de Saussure, la réponse à cette question, peut paraître anachronique, voire négative. Car en fixant à la linguistique une fois accomplie, la tâche de "rechercher les forces qui sont enjeu d'une manière permanente et universelle dans toutes les langues qu'elle peut atteindre", le linguiste genevois n'entend pas rompre les maillons de la chaîne du comparatisme, de la classification ou de la description des langues. C'est pourquoi penser que son oeuvre contient, quant à sa conception, un volet latent qui aurait favorisé l'éclatement



de la question, question qui relève nettement de la parole ou de "la mise en discours"<sup>48</sup>, peut sembler aller contre l'esprit même du structuralisme rattaché à la pensée de Saussure. Comment d'ailleurs un tel phénomène aurait été possible dès lors que pour lui, seule l'intra-linguisticité est l'unique objet des investigations linguistiques? L'intra-linguisticité comme but à explorer par la science linguistique ne souffre en effet d'aucune ambiguïté dans les Cours de linguistique générale présentés par Bally et Séchehaye. Pour ces auteurs, qui ont diffusé la pensée du maître, il y a en effet une barrière, un fossé qui doit séparer l'ordre de l'intra-linguistique d'avec celui de l'extra-linguistique et du trans-linguistique, toute démarche qui ne contribue pas à saisir la langue comme système, devrait pour ainsi dire être relégué dans l'extra-linguistique ou dans la parole, pour dire simplement les choses. Des générations entières de linguistes furent marqués et nourris par cette lecture qui enferme Saussure dans les dichotomies bien connues de langue/parole, extra-linguistique/intra-linguistique ou synchronie/diachronie. Or il semble que l'image de Saussure tranchant, décisif, séparant la sphère de la langue d'avec celle de la parole, ne reflète pas totalement les points de vue du linguiste. C'est M. Calvet<sup>49</sup> qui, si nous l'avons bien saisi, soutient cette thèse. Thèse que vient confirmer, d'ailleurs, des caractéristiques que Saussure lui-même reconnaît au concept de langue. On a vu, de façon cavalière certes que chez lui la langue est le concept central. Elle est non seulement définie comme "système de signes", mais elle demeure fondamentalement un phénomène social qui "permet la faculté de langage chez les individus". Voilà qui pose, nous semble-t-il, un type nouveau de question qui n'a eu de retentissement ni dans la présentation que nous avons eue des élèves de Saussure, ni dans les commentaires savamment mis au point par les continuateurs du Maître de Genève. Mais reconnaître à la langue "la faculté (...) de langage chez les individus", qu'est-ce à dire? C'est sans aucun doute affirmer ce qui est le propre de l'individu, c'est-à-dire ce qui le sépare radicalement de l'animal, mais ce n'est pas moins mettre l'accent sur la socialisation ou l'homonisation des individus dans le langage et par le langage et la portée

communicative de celle-ci à l'intérieur d'une communauté qui l'a en partage. Ici nous proposons une lecture qui ne s'aligne pas sur l'interprétation officielle du linguiste, mais elle rejoint néanmoins les préoccupations qui sont celles d'un linguiste comme Calvet qui déplore la mutilation dont la pensée de F. de Saussure a été l'objet. En effet c'est parce que la pensée du linguiste a subi des amputations diverses qu'elle ne rend pas compte aujourd'hui d'une "linguistique sociale". On comprendra alors sans peine que M. Calvet formule la demande expresse de faire place, dans les analyses linguistiques, à cette "linguistique sociale", car, l'idée n'est pas totalement "contre" les points de vue de Saussure. En voulant rendre compte d'une telle linguistique, on s'engage à redynamiser le concept de langue. Il s'agit donc de retrouver dans cette perspective, le statut plein de la langue dans les stratégies énonciatives ou communicatives, c'est-à-dire la prendre sous son acception de moteur de communication et vecteur d'information.

Au moment où l'on pose le langage ou la communication langagière, comme question qui a besoin d'une réponse linguistique, il ne semble pas inintéressant d'interroger Saussure à travers son oeuvre et de découvrir qu'il l'a annoncée sous les termes de la linguistique de la parole, même si pour des options épistémologiques et méthodologiques, il devait ajourner ce domaine de la recherche.

On objectera sans doute à cette lecture qu'il n'existe nulle part, chez Saussure, mentionné, que le projet de la linguistique doit donner naissance à une linguistique de l'énonciation. Mais l'objection elle-même ne se fonde ni ne justifie du fait que l'on ne dispose pas d'éléments affichant l'hostilité de Saussure face à la question de l'énonciation. Puisqu'il n'est mentionné nulle part à notre connaissance, tout au moins, que ce que nous appelons "la linguistique de l'énonciation" soit incompatible avec celle dite de la langue, nous osons dire que les préoccupations d'une linguistique autre que celle canonisée par Saussure ne sont pas alors en contradiction avec les options les plus fondamentalement saussuriennes. Pour s'en convaincre, il suffit de citer les efforts de R. Jakobson dans la compréhension

du mécanisme "des fonctions du langage" ou de E. Benveniste dans la problématisation de la "subjectivité dans le langage", en dépit de leur fidélité au structuralisme, pour juger de la fragilité de la thèse qui prétendrait soutenir la thèse de l'incompatibilité. Donc, la linguistique de la langue et celle du discours ne s'excluent pas mutuellement. Elles ne s'excluent pas du fait de la langue envisagée comme capacité et comme "pouvoir.. exerçant la faculté de langage", comme vecteur de communication et comme "ensemble de conventions nécessaires adoptées par un corps social". Par là peut donc s'ouvrir (avec Saussure) la brèche qui allait être merveilleusement exploitée non seulement par la socio-linguistique mais et surtout par l'énonciation, puisqu'il s'agit ici de thématiser des problèmes qui touchent à la communication des hommes entre eux, c'est-à-dire le domaine de la parole, de la signification. Même en excluant la question de la parole ou de la "mise en discours" de la langue dans le procès (au sens de processus) d'une science linguistique, on est tenté de dire que Saussure la rend paradoxalement possible<sup>50</sup>. Même si, selon ses élèves, au moment où se jetaient les bases de cette science "pilote", ces questions n'offraient pas d'intérêt véritablement heuristique. Mais ce domaine, qui n'avait pas reçu statut (intra) linguistique, n'était pas pour autant évacué des investigations linguistiques (au sens large)<sup>51</sup>, puisque la finalité assignée à cette science par Saussure était, de prendre en considération "les forces qui sont en jeu (...) dans les langues". Peut-être faut-il comprendre ici que "ces forces" ne font pas seulement allusion à "l'universel grammatical ou syntaxique", mais pourraient suggérer aussi l'idée d'une sorte "d'universel discursif". Il y aurait alors comme l'idée qu'au fondement de l'acte de discours, il existerait "un quelque chose" de communément partagé, en dépit des diversités des langues et des situations des locuteurs de ces langues, par les sujets parlants. Et si ce quelque chose pouvait jouer un rôle, ce serait celui de rendre possible la traduction d'une langue dans une autre.

Mais pour que cette science, approche du sêmeion, prenne forme et sens, c'est-à-dire se détermine comme science à part

entière, il faut que soit inclus cet aspect significatif du langage. C'est-à-dire que la sémeio-logie aujourd'hui ne peut plus se réduire à être seulement la science de l'unique signifiant, elle devra pouvoir clairement exprimer aussi sa volonté, son intention de cerner le signifié<sup>52</sup>. Si d'aventure un tel projet venait à terme ou se réalisait, il engloberait alors ce que Saussure appelle lui-même "l'extra-linguistique", c'est-à-dire en gros le domaine qui concerne les questions des interactions du locuteur/auditeur/situations de discours et touchent à la "Psychologie". Ainsi nous acheminerons-nous progressivement vers ce que M. Perrot appelle le plan du langage où la linguistique panchronique cherche à se déterminer des concepts<sup>53</sup>. Quelques uns des concepts sur lesquels doit s'appuyer cette linguistique du langage sont ceux de "parole" et de "performance", pensés l'un par Saussure et l'autre par Chomsky. Aujourd'hui, en linguistique, des travaux ont été entrepris pour "contribuer" à l'éclosion de ce que M. Bouton qualifiera de linguistique de la parole où les questions du sens et de la signification feront l'objet d'une attention particulière. C'est dire que seule une théorie linguistique de la performance est capable de prendre en considération les diverses manifestations du sens et de la signification dans le discours. Cette idée semble être partagée par nombre de linguistes: ceux surtout qui exigent que les dichotomies langue/parole ou performance/compétence soient bannies ou, tout au moins atténuées, dans l'unique but de faire ressortir que les questions du je(u) de la parole sont autant de problèmes qui intéressent le linguiste que le fait de rechercher à donner statut phonologique à un phonème ou à décrire les "faits de langue observables".

La tendance au dépassement de la dualité langue/parole est ouvertement annoncée par Mme C. Orecchioni, qui s'appuie sur Harris Zellig dans l'excellent travail qu'elle consacra à l'énonciation<sup>54</sup>. De ce travail, une conclusion s'impose: dépasser bien sûr le hiatus langue/parole, mais concevoir surtout une sorte "d'opposition dialectique"<sup>55</sup> qui montrera ou prouvera que l'acte individuel de prise de parole reste intimement lié au procès d'appropriation du système de la langue. Dans la mesure où

précisément il n'y a pas de parole sans langue. Ou encore: "langue et parole ne s'opposent pas comme deux aspects irréductibles du langage; elles entretiennent des rapports de compréhension réciproque"<sup>56</sup>. Tel est le chemin véritablement nouveau frayé par la linguistique post-saussurienne. En instituant ce rapport dialectique entre langue et parole ou, ce qui revient au même, entre compétence et performance, les linguistes post-saussuriens ont non seulement invalidé les dichotomies dites saussuriennes mais ont su placer les investigations linguistiques sur un autre ordre versant (de la démarche linguistique): le niveau où l'on tente de systématiser les composants qui entrent en ligne de compte dans la communication humaine. Le domaine de la parole, véritable lieu de l'évanescence et de la fluidité, a cessé d'être l'obstacle épistémologique majeur. Le concept lui-même aujourd'hui, a eu statut linguistique<sup>57</sup> en faisant éclater les verrous qui le maintenaient dans "l'extra-linguistique". Désormais, la linguistique se trouve devant un nouveau problème: "celui de l'analyse de la parole ou du discours tout court où la liberté créatrice (du je) devient particulièrement grande"<sup>58</sup>. Avec l'analyse du discours, émerge à la surface des investigations, le phénomène du "Je-tu" ou, plus exactement, celui des rapports qui se tissent entre les protagonistes du discours. Et l'un des soucis de la linguistique post-saussurienne, c'est de pouvoir éclairer cette problématique du locuteur/auditeur. Chomsky pensera résoudre le problème en postulant l'existence d'un "locuteur-auditeur idéal" comme objet premier de la théorie linguistique<sup>59</sup>. Mais il ne prend peut-être pas conscience que "l'idéalité" reconnue à ce locuteur-auditeur ne correspond pas souvent à la réalité de chaque jour. Car on n'est pas toujours "locuteur-auditeur idéal"; très souvent en effet des facteurs comme la fatigue, les trous de mémoire, etc, inhérents à l'humaine condition peuvent ternir notre "performance" linguistique. N'ayant pas été suffisamment attentif à cet aspect, N. Chomsky développera une théorie linguistique en direction de ce locuteur-auditeur idéal, considéré comme "l'objet premier de la théorie linguistique". Ceci n'est pas demeurer sans conséquences sur l'histoire tumultueuse du chomskysme. Certaines

idées ont été avancées et retenues comme fondamentales. Citons le cas qui identifie la tâche du linguiste à celle de l'enfant qui apprend une langue: "la tâche du linguistique comme celle de l'enfant qui apprend la langue" consiste "à déterminer à partir des données de la performance, le système sous-jacent des règles qui est maîtrisé par le locuteur-idéal et qu'il met en usage dans sa performance effective"<sup>60</sup>. Conclusion déduite alors par le linguiste outre atlantique c'est que, la théorie linguistique sera non seulement mentaliste<sup>61</sup> mais elle se chargera de renforcer l'idée qu'au fondement de l'acte d'apprentissage préexistent des structures innées. C'est ici qu'apparaît l'une des tâches importantes qui incombe désormais au linguiste générativiste: l'élaboration "d'un traitement des universaux", étude des propriétés de toute grammaire générative<sup>62</sup>. Ces universaux sont de deux catégories: les universaux de forme et de substance. En traitant des universaux, on traite du problème des structures préalablement établies, c'est-à-dire innées que se partageraient les hommes.

La préoccupation ici c'est moins d'agréeer avec Chomsky que dans l'approche de la langue, la tâche qui incombe au linguiste est celle préalablement exercée par "l'enfant qui apprend, ni de célébrer avec lui l'innéité des structures du langage chez l'apprenant, que de considérer comme déterminante et décisive pour la problématique de "l'énonciation" la place exceptionnelle réservée à celui qu'il appelle "locuteur-auditeur idéal" dans l'élaboration d'une théorie linguistique. Non qu'il s'agisse en linguistique de l'énonciation de rendre compte de l'existence d'un "locuteur-auditeur" idéalisé, mais de problématiser les marques et les empreintes de la dyade locuteur-auditeur en situation de dialogue, qui s'empare des mécanismes de la langue pour signifier le "réel". Chomsky a donc contribué, peut-être sans le vouloir, à l'émergence de la question énonciative. Mais ce seront surtout des linguistes d'obédience Chomskyenne, comme G. Lakoff, qui tenteront sur fond de sémantique générative, de poser la question des "postulats de conversation"<sup>63</sup> à partir du constat qu'il existe dans un énoncé deux niveaux d'acte: l'acte littéral (invariable) et les actes communiqués (variables selon

les contextes)<sup>64</sup>, se replaçant ainsi dans la trajectoire de la théorie des actes de langage. En distinguant les énoncés performés et la compétence du sujet parlant, sa connaissance intuitive des règles, la grammaire générative et transformationnelle facilite indirectement, note J. Dubois, cette réintroduction du sujet dans les modèles linguistiques (de performance), celui-ci étant défini par son attitude relativement à son propre discours.

Que retenir finalement? Disons que de cette lecture de F. de Saussure et de N. Chomsky, forcément simplificatrice aux yeux des défenseurs de l'orthodoxie, nous osons déduire que la question de l'énonciation, avant qu'elle ne soit problématisée par les linguistes aujourd'hui, existait en puissance chez ceux que l'on considère à juste titre comme les "pères fondateurs" de la linguistique moderne et contemporaine. On nous objectera que ni Saussure ni Chomsky n'ont fait de l'analyse du sens du discours, le but recherché par la linguistique. Soit. Mais le fait que des chercheurs d'obédience structuraliste (tel E. Benveniste) ou générativiste aient réservé une place non négligeable à l'analyse du discours dans leur tâche de linguistes montre et permet d'ailleurs d'aboutir à la conclusion que les théories des maîtres ne sont nullement incompatibles avec les exigences nouvelles de la linguistique<sup>65</sup> de l'énonciation. Ainsi, on peut donc penser que les exigences d'une réflexion linguistique aujourd'hui étaient déjà en gestation dans les préoccupations qui ont été celles d'hier. Tel nous semble l'enjeu véritable des concepts de parole (Saussure) et de performance (Chomsky). Mais les recherches axées essentiellement sur la langue comme telle n'ont permis ni chez l'un, ni comme chez l'autre, de radicaliser les questions qui leur sont sous-jacentes. Il a fallu attendre l'avènement de la philosophie analytique, avec ses concepts nouveaux et opératoires, pour que la question prenne sens et forme en linguistique.

Avec l'apparition de ces outils opératoires, le domaine de la linguistique a connu, singulièrement, de profondes mutations<sup>66</sup>, dues à deux causes principales. Groupons-les, de

façon grossière en causes ou facteurs exogène et endogène. Ce qui a rapport à l'exogène s'adressera particulièrement à tout ce qui est extérieur à la linguistique elle-même, mais qui, en dépit de cette extériorité ne contribuera pas moins aux mutations de la linguistique. C'est le cas notamment des concepts d'illocutoire, de perlocutoire, de performatif, ou d'actes de langage<sup>67</sup>, venus des philosophies d'Austin et de Searle. Outre cet apport de la philosophie, la linguistique n'a pas échappé aussi à l'influence logicienne ou logisante de l'approche du langage. Cette tendance a été à la base des travaux de M. Ducrot sur les suppositions, les présuppositions, par exemple.

La place de choix acquise ces dernières années par le concept de parole dans les recherches linguistiques et disciplines annexes, permet de nommer le second facteur, l'endogène. La prise en compte des données de la parole, ou mieux, la sortie du "purgatoire" de la linguistique de la notion de parole constitue un fait qui est parti des linguistes eux-mêmes, pour trouver soit des traces linguistiques dans l'acte de parole, soit se sensibiliser sur les opérations paralinguistiques qui sont en jeu dans la parole prononcée. Le fait marquant dans cette sorte de rhéhabilitation du concept de parole dans les analyses linguistiques, c'est qu'elle s'est accompagnée de celle du sujet ou de la "subjectivité". Elle vient comme mettre fin à la suprématie scientiste de type béhavioriste qui la mettait entre parenthèses ou en faisait l'"epochè". La parole en tant qu'elle est considérée comme un acte n'est pas "chaotique", elle est quantifiable et saisissable: c'est ce qu'énonce expressément M. Todorov<sup>68</sup>. Il y a là posée toute la question du "je" qui parle et de la signification de son dire<sup>69</sup> ou de sa parole. Et les recherches qui se font actuellement sont un aménagement fait en direction de ce paramètre subjectif du discours. L'héritage des sciences humaines et celui des "sciences du langage" elles-mêmes sont des repères essentiels en la matière. On a déjà fait allusion à l'apport déterminant de M. Benveniste, dont les travaux consacrés à la valorisation de la "subjectivité" constituent une caution portée explicitement à ce que M. Bouton appelle la linguistique de la parole ou



linguistique de l'énonciation selon une autre terminologie. L'intérêt de l'ouvrage de M. Bouton, dans ce cadre, n'est pas moins significatif. Cet auteur met en évidence que les questions qui ressortissent à celles de la "signification" ne se "résolvent" que dans l'optique d'une linguistique de la parole, comme on le soulignait tout à l'heure. Mais ce que nous célébrons ici comme la conclusion qui éclaire notre démarche, ignore cette "autre chose" qui la sous-tend: la problématique austinienne et Searlienne du langage. En effet à aucun moment, M. Bouton ne fait référence explicitement à cette approche. Peut-être a-t-il cru que cette approche, qui est philosophique, ne puisse rien à voir avec les considérations intrinsèquement linguistiques. Si tel est le cas, il faut donc dénoncer ce qui nous paraîtra être, ici, comme une erreur. Car, qu'on le veuille ou non, on ne peut pas ignorer même en linguistique, l'apport d'Austin ou de Searle, surtout quand il s'agit de la naissance d'une linguistique qui s'occuperait de la parole et de ses effets. Pour n'avoir pas été attentif à cette dimension, M. Bouton laissera donc un vide que viendront combler d'autres travaux. Ce sera l'une des tâches que l'on pourra assigner à Ce que parler veut dire(1983). Accusant les linguistes d'avoir mutilé l'une des dimensions essentielles de l'activité langagière dans leurs analyses, l'approche sociologisante, de M. Bourdieu vient en effet actualiser une problématique qui intéresse de plus en plus les linguistes, à l'heure où l'on parle d'élargissement<sup>70</sup> des bases de la linguistique, en dénonçant les insuffisantes et "l'étroitesse" du champ dans lequel meut la linguistique. Mais l'élargissement des bases anciennes sur lesquelles reposait la linguistique ne peut pas s'accomplir sans conséquence, puisqu'il s'agit de susciter ou de provoquer chez les linguistes des attitudes nouvelles pour rendre compte, par exemple, des structures interlocutives des je(ux) de la parole du "Je" et du "tu" qui co-signifient et co-réfèrent dans une situation de discours. Au nombre de ces changements d'attitude qu'imposent les nécessités de la recherche, signalons encore la remise en cause de la dualité langue/parole, dualité conçue comme n'étant plus statique, mais prise dans une sorte de dynamisme que Bronckart qualifiait de dialectique qui fera émerger le "Je-tu" comme paramètres en

direction desquels seront orientées les recherches depuis que Benveniste les a présentés comme des "personnes" sinon essentielles, du moins fondamentales pour une analyse du discours. Aujourd'hui, la quasi-totalité des linguistes sont favorables à l'analyse du discours et à la question de l'énonciation, l'idée a donc fait son chemin et semble même être venue à bout des derniers remparts et des dernières résistances du structuralisme orthodoxe. C'est ainsi qu'on a tenté d'explorer l'univers de l'énonciation, conçue au départ comme étant une activité individuelle de prise de parole. Mais de recherche en recherche, on se rend compte que l'énonciation n'est pas essentiellement une activité égocentrique aux principes égologiques bien déterminés, mais qu'elle est une activité dialogique et interlocutive nécessitant la participation d'au moins deux énonciateurs.

C'est dire donc que les "je(ux)" de parole qui forment la trame du discours ne sont pas purement et simplement l'unique fait de celui que Benveniste nomme la "subjectivité", mais sont au moins le fait<sup>d'</sup> deux interlocuteurs qui créent l'intersubjectivité dans le langage. L'énonciation est bel et bien "une mise en communauté" des "ingrédients" qui fondent, activent le discours. On comprend effectivement que l'acte de prise de parole soit différent de l'acte qui a conduit à la prise de la Bastille comme le pense F. Jacques dans la mesure où, précisément", l'exercice de la parole n'est pas une activité purement individuelle, elle est une activité collégiale. La tâche qui incombe dès lors au linguiste est de trouver les traces, les marques et les empreintes de ceux qui "prennent et se donnent la parole". Ce seront toutes ces recherches qui contribueront aux "bouleversements" et provoqueront des mutations dans l'analyse linguistique.

## II. LES MUTATIONS EN LINGUISTIQUE

Socrate: Et maintenant parler, n'est-ce pas une sorte d'acte?

Hermogène: si.

Cratyle: 387b-387d

Parler de mutation en linguistique qu'est-ce à dire? Sinon évoquer les problèmes de modifications, de "rectification de tir" et de changement de perspectives observées, enregistrés ces dernières années chez les linguistes dans l'approche du fait linguistique. Modifications dues non seulement au développement spectaculaire des sciences dites humaines (psychologie, psychanalyse, psycholinguistique, etc.) depuis leur avènement (au dix-neuvième siècle), mais modifications renforcées aussi par l'apport de la philosophie, lequel apport s'est surtout manifesté par les concepts nouveaux qu'elle proposa aux spécialistes du langage ou des langues. Si donc l'idée d'un changement de cap ou de perspectives, dans l'analyse des données linguistiques, peut tenir pour acquise, il convient alors de comprendre ou de chercher les processus qui l'ont rendu possible. C'est ce qui explique d'ailleurs le paragraphe sur les conditions de possibilité de la problématique.

Mais de façon plus schématique, on a noté que le processus lui-même obéit à un double mouvement; un mouvement d'abord exogène, qui est sans aucun doute les résultats ou les conséquences découlant d'une certaine attention que les linguistes prêtent aujourd'hui aux résultats et aux conclusions des sciences humaines. Un mouvement, ensuite, endogène: ici, c'est la volonté manifestée par les linguistes eux-mêmes de sortir, c'est-à-dire d'ouvrir, pour leur science "qui se sentait comme à l'étroit" des horizons nouveaux. Cette deuxième condition tire sa légitimité de la première et vice-versa. À telle enseigne que, ce que nous appelons mutations ici, n'auraient jamais eu lieu si ces deux facteurs qui, dans le fond s'interfèrent et appellent à un même mouvement, à une même force, ne convergeaient pas vers le même but: dépasser l'approche prétendue "traditionnelle" du fait linguistique, en prenant en compte des

facteurs jusqu'ici négligés et refoulés dans l'extra-linguistique. Accepter de trouver des fondements linguistiques à l'extra-linguistique, constitue dans les faits un moment important qui engage et déclenche les "mutations" en linguistique. On prendra le temps d'en discuter dans les pages qui vont suivre.

Mais, s'agissant des "modifications de perspectives" survenues à la suite du contact entre linguistique d'une part et les sciences voisines, de l'autre, notons que la situation, à proprement parler, n'est pas nouvelle. Car l'histoire de la linguistique, du moins depuis Saussure, nous montre qu'il a toujours existé une sorte de complicité créatrice entre la science inaugurée par celui-ci et les autres sciences sociales. Cette sorte de complicité s'est surtout précisée dans les moments aussi importants que celui qui a conduit Saussure à "donner être" à l'objet de la science linguistique ou à circonscrire le champ épistémologique dans lequel elle doit se mouvoir. En pensant la langue dans ses rapports avec les structures sociales, ou plus exactement, en la définissant comme institution sociale, Saussure semble prolonger les préoccupations socio-positivistes qui ont été celles de A. Comte et de E. Durkheim (rendre compte du fait social, le traiter comme chose; car il est contraignant et coercitif). Certes Saussure ne reconnaîtra pas explicitement ces propriétés à la langue, objet de la linguistique, mais la tendance positiviste ou "scientifique" qui sous-tend sa démarche n'est pas sans lien avec l'esprit comtien de la science. Ayant baigné dans le même univers culturel que Comte, Saussure ne pouvait échapper à l'influence de celui qui est considéré comme le père fondateur de la sociologie. Mais si l'influence de Durkheim et de Comte sur Saussure peut provoquer quelque doute, celle de la psychologie béhavioriste sur Bloomfield, par contre, ne souffre d'aucune ambiguïté. En optant franchement pour une analyse béhaviorisante du fait linguistique (la fameuse histoire de Jill, Jack et de la pomme) Bloomfield transpose en linguistique les outils et les méthodes d'analyse qui ont été celles des psychologues comme Wundt ou Watson. Mais c'est Skinner qui, on le verra, radicalisera la question. Au nombre des influences, citons celle du philosophe phénoménologue E.

Husserl<sup>1</sup> et de l'ethnologue Malinowski sur E. Benveniste, dans la "détermination" d'une analyse du langage dans laquelle la fonction ou l'être du sujet, de la subjectivité, serait mis en relief. Aujourd'hui personne ne semble se plaindre de cette influence; on peut donc la considérer comme salubre pour la linguistique. Dans la mesure où elle semble avoir permis à Benveniste de "dépasser" non seulement le cadre structuraliste de l'analyse de la langue en tant que système formel, mais de proposer une forme d'analyse qui tienne compte des problèmes du fonctionnement du langage, de sa mise en acte par rapport aux interlocuteurs et au contexte d'énonciation en général. Le linguiste ouvrait ainsi un nouvel espace pour l'approche du fait linguistique: l'analyse du discours où l'accent sera particulièrement porté sur la subjectivité, les processus d'énonciation, l'appareil formel de l'énonciation, sur les deux modes de signification (le sémantique et le sémiotique) etc.

A propos d'analyse du langage, disons que l'effort de Benveniste semble rejoindre celui plus ancien de K. Bühler et de R. Jakobson et d'un certain nombre de psychologues comme Watson, Skinner ou Piaget qui se sont penchés, selon leur centre d'intérêt, soit sur la question du fonctionnement du langage, c'est-à-dire le rôle assumé par les conduites langagières à l'égard des autres comportements humains, soit sur l'apprentissage du langage, son rapport avec ce qu'on appelle "l'intelligence" (piaget). Terminons cette série rapide des influences en notant en dernier lieu l'attrait des concepts mathématiques de "récursivité ou de génération" dans la linguistique Chomskyenne<sup>2</sup>.

Tout ceci prouve que, malgré l'autonomie que réclame la science linguistique ou, encore, malgré sa prétention de se concevoir comme "science pilote" dans l'univers des sciences humaines, elle a toujours été liée au développement de celles qu'on a coutume de considérer comme des sciences "annexes" ou même subalternes. L'influence de ces sciences sur le cours de la linguistique est réelle et ne souffre pour ainsi dire pas d'ambiguïté, de contestation. Cette influence, comme on peut le

déduire, ne s'est pas effectuée sans laisser de séquelles dans la conception même de l'objet de la linguistique ou du fait linguistique tout court. Trois exemples suffiront ici à illustrer cette affirmation.

Pour Saussure, la langue en tant qu'elle est institution sociale (le sociologisme saussurien héritage direct du positivisme comtien, comme nous le disons) ne se laisse saisir au plan scientifique que comme système de signes; pour Chomsky ce qui la caractérise au contraire c'est non son aspect institutionnel mais son caractère dynamique, créatif, transformationnel ou génératif (influence mathématique) et son pouvoir de fonctionner selon des règles. Bloomfield concevait déjà pour sa part que l'étude "du langage" se situe sur un autre plan. C'est-à-dire qu'il ne s'agit plus de déterminer les lois de fonctionnement interne des langues, ni celles qui les régissent en tant que système régulier, mais de concevoir le langage "comme la somme des habitudes verbales d'un individu" et la pensée comme "un langage sub-vocal". Ici, le langage et la pensée se trouvent réduits à des comportements "dont la genèse, les lois d'organisation et les modes de fonctionnement sont analogues à ceux des autres comportements". C'est de façon précise ce que Bloomfield tente de faire saisir dans son récit de Jill/jack et de la pomme, en voulant non seulement prouver que l'acte de parole ou la parole en acte est un comportement, mais qu'il n'échappe pas au "conditionnement" socio-politique (au sens psychologique du terme).

Et l'histoire des idées connaîtra alors des savants qui radicaliseront la problématique du langage comme comportement. C'est ce que fera B. F. Skinner dans The behaviorism of linguistic (1938) et Verbal behavior (1957), en réduisant pratiquement le langage humain à un comportement objectif, seule condition satisfaisante conduisant à une approche sinon scientifique, du moins "fonctionnelle" du langage. Réduire le langage à un comportement, appliquer la méthode fonctionnelle au "verbal" en tant qu'il est effectivement considéré comme un "behavior" tel semble être, fondamentalement, le but que poursuit

le "verbal behavior" de Skinner. C'est à ce titre que les conclusions auxquelles il est parvenu ont été intéressantes pour la linguistique<sup>3</sup>. Dans cet ouvrage Skinner s'astreint à identifier les "variables" qui régissent ce comportement en prenant soin de définir comment ces variables s'inter-agissent pour déterminer ou "conditionner" une réponse. Pour atteindre ce but, il a été nécessaire au psychologue d'élaborer un cadre conceptuel qui fonctionne selon la dialectique stimulus/réponse/renforcement, le même schéma qui a servi à l'observation des animaux en laboratoire. Tout se passe comme si Skinner tenait à sa disposition les moyens de prédire et de régir le comportement verbal du locuteur. Pour Skinner d'ailleurs, prédire et régir le comportement verbal par l'observation et la manipulation physique sont parfaitement concevables. Car, pense-t-il, les progrès enregistrés dans l'étude expérimentale du comportement animal en laboratoire sont un facteur déterminant pour la compréhension du comportement verbal chez l'homme, puisque les relations et les processus fondamentaux qui donnent au comportement verbal ses caractéristiques particulières sont maintenant assez bien compris (...). Les résultats de ces travaux (récents) ont montré que les méthodes peuvent être appliquées sans modification importante au comportement humain"<sup>4</sup>. La question est alors de savoir, face à la conviction de Skinner, si les méthodes peuvent être appliquées réellement à l'humain, sans que celui-ci souffre d'une amputation dans l'essence de son être à communiquer! Autrement dit, est-il possible de prédire le comportement verbal comme on a pu, sous condition, prédire les réactions de l'animal?

On n'a pas besoin, pour répondre à cette question, d'aller chercher des réponses chez d'autres psychologues<sup>5</sup>. Car l'affirmation de Skinner porte, semble-t-il, la marque de sa propre destruction. En reconnaissant en effet que "ces méthodes peuvent être appliquées sans modification importante" à l'homme, le psychologue signe sans le vouloir la fragilité de sa thèse, en annonçant notamment que la dite méthode dans l'absolu ne s'applique pas entièrement à l'humaine condition. Il faut penser donc ici que la thèse se détruit d'elle-même du fait qu'elle

laisse ouverte une brèche, celle du relativisme, qui lui porte préjudice. Autrement dit, si les méthodes s'appliquent "sans modification importante", c'est que dans le fond, elles ne sont pas totalement appropriées et conformes à la situation particulière de l'homme et de son activité langagière. Il y a donc lieu de chercher "autre chose", car ce que nous propose ici le psychologue est pour le moins insatisfaisant, insatisfaction due surtout au fait que Skinner semble oublier que dans les situations de locution ou d'interlocution, "personne ne sait quels stimuli (...) fonctionnent jusqu'à ce que le locuteur parle" et que l'interlocuteur, à son tour, réponde. Et ce processus d'échange qui s'effectue entre les interlocuteurs, nul ne sait encore comme cela s'organise: le phénomène demeure encore incontrôlable. On ne peut pas hâtivement identifier le processus à ce qui se passe chez les bêtes mises en cage pour les besoins de la "science" des hypothèses et de l'expérimentation. Ce que Skinner définit comme "comportement verbal", s'il a besoin d'être analysé, ne peut pas s'effectuer comme l'envisage ici l'auteur du Verbal behavior. Dans la mesure où le "comportement verbal" ou le langage humain échappe, à notre sens, aux prévisions, aux calculs en laboratoire et au réductionnisme. C'est en dénonçant ce "réductionnisme" simplificateur que N. Chomsky notera à juste titre que "l'affirmation (...) selon laquelle le système (de Skinner) permet de diriger le comportement verbal est tout simplement faux"<sup>6</sup>. Nécessité s'impose donc au linguiste de concevoir une autre stratégie ou méthode d'analyse, dans la mesure où celle que propose Skinner engendre des contradictions et des obstacles (épistémologiques).

Des linguistes se sont laissés prendre aux pièges et ont fait les frais du mécanisme bloomfieldien. La recherche linguistique s'était alors confinée dans le cadre étroit de ce "physicalism" en envisageant le verbal non comme un fait arbitraire mais comme étant un fait physique, empiriquement déterminé et soumis irrémédiablement aux lois du déterminisme rigoureux. Ceci a engendré une nouvelle conséquence dans la compréhension du signe linguistique; le signe va pouvoir échapper



désormais au "pouvoir" de l'"arbitraire" ou de la convention tel que F. de Saussure le lui reconnaissait et prétendre revêtir d'autres attributs. Les manifestations langagières seront, à leur tour, perçues comme étant uniquement des comportements soumis inéluctablement aux lois du déterminisme.

Or l'expérience quotidienne d'inter-locution ou de dialogue montre assez bien que cette conclusion est inadmissible, voire absurde. Car, même en ayant un objet commun de discours, c'est-à-dire en se trouvant dans les mêmes conditions de discours, les réactions des locuteurs-interlocuteurs demeurent imprévisibles. Fort heureusement. Ici, il ne serait pas faux de penser que seule l'imprévisibilité caractérise le discours humain en tant que tel. C'est-à-dire qu'il est impossible de prévoir, de diriger ou de programmer les réactions verbales; autrement dit, l'inter-locution ou le dialogue comme jeu et construction commune de sens où s'exerce les libertés des agents du discours ne sont possibles que parce que l'imprévisibilité est au fondement même de l'acte de parole. Car si l'on savait (toujours) d'avance ce que son interlocuteur devait dire, on n'aurait plus besoin de s'investir dans un dialogue: il suffirait de parler et d'agir (au sens d' Austin et de Searle) à sa place et se passer ainsi de sa médiation dans le discours.

Revenons à notre point de départ, en concluant à la suite de ces exemples rapidement présentés, que l'apport de ces sciences qui ont acquis leur autonomie à l'égard de la philosophie, est réel en linguistique. Il s'ensuit donc que la linguistique en tant que science, n'évolue, c'est-à-dire ne prend conscience d'elle-même et de son propre objet que dans une perpétuelle démarcation d'avec les autres sciences dites humaines ou sociales. C'est cette situation d'interpénétration des disciplines qui obligera le linguiste à être "à l'écoute permanente" des autres disciplines telles que la logique, la sociologie, la psychologie, la psychanalyse. etc.

Mais si la linguistique doit, en un certain sens, son évolution à ces sciences, elle ne s'était pas réalisée sans avoir

eu le regard tourné vers la philosophie, la logique mathématique de G. Frege ou la tendance logisante de L. Wittgenstein. Qu'il s'agisse de l'influence exercée par la philosophie, en particulier celle dite analytique, ou de celle des sciences on voit, d'une part, que l'histoire de la linguistique est dépendante de celle des sciences "annexes"<sup>7</sup> et que, d'autre part, le fait linguistique n'est pas pur, c'est-à-dire qu'il n'est pas donné comme un a priori mais que sa saisie exige du linguiste une part de construction, de schématisation (J.B. Grize), parce qu'il est le seul à savoir qu'il est assis au sommet de ce que Monsieur Hagège appelle la pyramide. Ce sera donc dans le cadre de "l'impureté" du fait linguistique qu'il faut comprendre les "nouvelles tendances" et les mutations en linguistique. Ici, il est demandé aux linguistes de faire montre de plus de rigueur scientifique et méthodologique dans la façon d'appréhender et de saisir notamment l'objet de leurs investigations devant les exigences nouvelles.

Nouvelles exigences présentées par les linguistes, qui dès le départ, ont été favorables à l'énonciation, comme étant le moment qui leur impose solennellement le tracé d'une sorte de ligne de démarcation entre la linguistique de l'intralinguisticité d'une part et celle de l'extralinguisticité de l'autre. C'est dans ce cadre que s'est développée, après que Benveniste l'ait inaugurée, toute la problématique du discours en linguistique. Laquelle a fini par faire ressortir, avec les générations post-benvénistiennes, que le projet nouveau que doit défendre le linguiste est à chercher moins du côté de "l'intralinguisticité", c'est-à-dire du souci d'orienter les recherches sur la structure interne ou "immanente" des langues et des composants de l'énoncé, que de celui qui consacre le temps à expliquer les mécanismes et le pourquoi de "l'énonciation". Ainsi a-t-on, ces dernières années, abondamment développé les problèmes touchant aux aspects logico-sémantiques du discours (Ducrot-Anscombe), ceux concernant les marqueurs de la conversation (E. Roulet) et ceux qu'on appelle les marqueurs pragmatiques de l'énonciation ou les régulateurs du discours (J. Caron), en négligeant la langue elle-même.

Or, à bien réfléchir sur ces exigences qui se font pressantes en linguistique, on se rend compte qu'il s'agit moins d'une ligne de partage à instituer, qu'une articulation à trouver entre la linguistique de l'intralinguisticité et celle de l'extralinguisticité. Pour ne l'avoir pas perçue, les recherches en linguistique se sont confondues, par moments, au vieux projet philosophique du langage qui remonte, au moins, à Héraclite. Ceci a suscité une forme de collaboration entre philosophes et linguistes qui ne manque pas d'intérêt pour la recherche elle-même. L'ennuyeux dans cette forme de collaboration, c'est que linguistes et philosophes ne parlent toujours pas de la même chose. C'est-à-dire que philosophes et linguistes, malgré leur prétention à parler du langage, ne posent pas en des termes identiques la question du fonctionnement du langage et de son analyse.

Pour le philosophe, par exemple, le discours sur le langage est une question de recherche sur le langage, ses conditions de possibilité, son caractère inné ou acquis ou, tout simplement, sur " ce que parler veut dire", c'est-à-dire sur ce que l'on peut finalement faire avec les mots du discours. Les notions austiniennes d'illocutoire, de perlocutoire et de locutoire sont à cet égard instructives et pleines de promesse, en ce qu'elles traduisent, pour la plupart tout au moins, la dynamique interne des mots de la langue qui, émis en situation de discours, peuvent commander au locuteur et au locuté des dispositions ou des attitudes socialement déterminées.

Tout autre semble être l'attitude du linguiste. Aujourd'hui le linguiste conçoit sa tâche non comme étant uniquement une affaire d'inventaire des signifiants des langues du monde, mais comme étant aussi une oeuvre qui tend à une systématisation de la langue sous son double aspect de signifiants et de signifiés. On comprend alors aisément que la validation linguistique du sens, de la référence (Frege et Russell), de la signification du discours ne soit plus considérée comme une activité vaine et extralinguistique. De moins en moins, on rencontre de

détracteurs de cette forme d'analyse linguistique, qui commande une vue plus globale du fait linguistique: tout semble donc être mis en place pour donner assise linguistique à tous ces facteurs qui participent et donnent être au discours en les intégrant dans un système axiomatique avec l'ambition de les formaliser (c'est la tâche à laquelle se consacre M. Culioli). Comme on le voit, les tâches du philosophe et du linguiste divergent; en effet, ce sont deux approches différentes du même réel qu'il ne faut pas confondre. L'une des préoccupations de ce travail c'est de montrer les marges qui séparent ces deux visions du fait linguistique. Dans un premier temps on va s'attarder à définir la spécificité de la réflexion philosophique sur le langage en montrant comment les continuateurs de l'oeuvre de Socrate ont été sensibilisés à la question que pose le langage dans la vie des hommes et quelles ont été les différentes solutions qu'ils ont pu fournir.

Notons qu'à l'origine ces philosophes se sont intéressés au langage non pas tant pour décrire les mécanismes de la langue, comme tenteront de le faire plus tard Platon ou Aristote<sup>8</sup> mais pour interroger et comprendre son statut réel, son rapport avec la pensée et la vie des hommes. Cette interrogation sur le statut ou sur la fonction réelle du langage dans la vie des hommes (la dimension pragmatique du langage) donnera naissance à un courant de pensée: la philosophie analytique telle qu'elle a été initiée par Austin et l'école d'Oxford. Sous les auspices d'Austin vont donc s'ouvrir de nouveaux horizons pour la réflexion philosophique sur le langage avec l'ambition d'englober dans un même mouvement non seulement les projets aristotélicien<sup>9</sup>, stoïcien et platonicien du langage, mais aussi une partie du projet sophistique du langage, en choisissant de mettre en relief le pouvoir du dire ou en postulant que le dire et le faire peuvent coïncider quand certaines conditions sont remplies (les conditions de félicité). L'approche que propose Austin peut être considérée comme le terme achevant une entreprise qui prend sa source depuis que l'homme a commencé à réfléchir sur ses propres activités. Avant d'exposer la théorie austinienne du langage, il ne serait pas inutile de faire l'état

de la question, c'est-à-dire de faire une brève présentation de l'approche du langage telle qu'elle a été vue par les philosophes depuis les origines, précisément depuis Parménide, afin d'en dégager les "moments" essentiels.

## 2.1. Philosophie et question du langage

### 2.1.1. De Parménide aux Stoïciens

Du point de vue de la vie et de la production intellectuelle, rappelons que cette époque correspond grosso modo à l'âge d'or du monde des hellènes. C'est elle en effet qui a été témoin sur le plan philosophique, du développement des grands systèmes (philosophique, théologique, anthropologique) que le monde grec a légués à la postérité. Parmi ces systèmes qui, s'étaient constitués et qui avaient marqué non seulement le monde hellénistique mais aussi la pensée occidentale dans son ensemble, citons (les plus illustres) ceux de Platon, d'Aristote et des stoïciens<sup>10</sup>. Mais avant ces "grands systèmes philosophiques", la Grèce a connu aussi l'avènement de la pensée parménidienne, de la sophistique et de bien d'autres courants de mouvement de pensée qui ne nous intéresseront pas directement ici. Parménide et l'école sophistique (notamment avec Gorgias, Antisthène) par contre nous serons d'une grande utilité, car à travers eux s'est problématisé un thème qui prendra plus tard l'allure d'une constante philosophique: le problème du langage ou, plus généralement, la question du rapport qui se tisse entre l'être et le dire. Mais s'il y a constante philosophique, cela, ne veut nullement pas dire qu'il y a "continuité" de solution philosophique. C'est d'ailleurs ce que semblent attester Platon, Aristote ou Chrysippe en reprenant, sous divers angles, le problème du rapport de l'être et du langage, tel que l'ont vu et pensé les sophistes. Si la plupart des exégètes, qui se sont intéressés à cet aspect de la pensée grecque ancienne, s'accordent à dire que le problème tire sa source des spéculations sophistiques, il existe, à côté de cette opinion largement partagée, une prétention à faire naître le problème

aussi à partir de ce qu'on appelle les "fragments" d'Héraclite. Pour "défendre leur thèse", les partisans de cette tendance se réfèrent et citent ce passage du vieil Héraclite: "le maître dont l'oracle est à Delphes ne dit (legei) ni ne cache (chruptei) mais signifie (sêmeinei)<sup>11</sup>. Le problème lié à ce fragment sur lequel maints interprètes s'appuient, est qu'il attribue la vertu de signifier (semainein) non à l'homme mais au "maître". Car la parole humaine, lorsqu'elle essaye de distinguer chaque chose selon la nature et à dire ce qu'elle est manifeste l'absence d'expérience de ces hommes, dans la mesure où ils sont incapables de maîtriser le logos selon lequel toute chose advient et acquiert l'être. De plus, vivant dans l'apparence<sup>12</sup>, ces mêmes hommes ne savent ni comprendre ni dire (eipein). Si donc ces hommes ne savent "ni dire ni comprendre", il est donc clair qu'il ne faut pas attendre d'eux qu'ils disent l'être. Voilà qui remet totalement en cause l'idée répandue selon laquelle les origines du problème sont à chercher d'abord chez Héraclite. Certes les fragments de texte que nous avons d'Héraclite attestent que l'auteur a réfléchi sur le logos<sup>13</sup>, posé le problème du dire et de la signification<sup>14</sup>. Mais en posant ces problèmes, Héraclite tout comme Parménide, n'entendront pas les confier aux mortels. Car pour eux, - Héraclite et Parménide - les hommes ne savent ni signifier (Héraclite), ni dire l'être comme un (Parménide). C'est ainsi que Parménide se chargera d'étaler au grand jour l'incapacité et les limites (ontologiques) de l'homme, quant à sa prétention de rendre raison de l'être par le biais du logos. Ce sera d'ailleurs l'un des principaux thèmes que le poème de Parménide aborde: montrer notamment que l'homme, parce qu'il est ontologiquement déficient, ne peut, de par cette limite même, approcher dans son discours l'être clos, fermé sur lui-même. Autrement dit, la situation particulière de l'homme dans la sphère des êtres le contraint à ne pouvoir dire, nommer, ni penser l'Être sous sa forme sphérique et monadique (comme le représente le poème de Parménide (De la nature<sup>15</sup>)).

Mais en posant au fondement du problème de l'être, l'incapacité originaire de l'homme à l'énoncer comme un, immuable et vrai, Parménide rejoint en profondeur les préoccupations qui,

jadis, ont été celles d'Héraclite: confier la question aux supra-sensibles, c'est-à-dire à l'oracle de Delphes (chez Héraclite) et à la théia (chez Parménide). Si Parménide a surtout fait ressortir l'idée fondamentale que seule la théia, parce que sa parole est "crisis" est investie de toutes les vertus ou, du moins, de tout pouvoir pour énoncer l'Être comme véritablement un, immuable et vrai", l'un des passages d'Héraclite viendra comme porter caution à Parménide en faisant le constat que, les hommes ne peuvent comprendre ni dire (l'être), parce que plongés dans "l'apparence". On s'explique alors pourquoi l'homme dès qu'il s'aventure à penser ou à dire l'être, l'énonce toujours divers, c'est-à-dire à la fois "être et non-être"<sup>16</sup>. Car le logos échappe à l'homme en tant que tel; delà le drame et la confusion qu'il institue au niveau de tout ce qui se présente à lui, pourtant, sous le mode de l'unité. Ici toute ambiguïté est levée ; dans la mesure où il est clair que chez Parménide - tout comme d'ailleurs chez Héraclite - l'homme n'est pas en mesure d'énoncer "l'einaï" dans toute sa vérité et sa totalité, incapacité qui tient pour l'essentiel à ce que nous appelions tout à l'heure la déficience ontologique qui traverse de part en part l'être même de l'homme. Faute d'avoir perçu la dimension ou l'être essentiel de l'homme, on a prétendu que, chez Parménide, l'homme par la force de son discours peut connaître l'être<sup>17</sup>. Or nous venons de voir qu'il n'en est rien. Car la connaissance (logique) que peut avoir l'homme de l'être n'est en définitive qu'une connaissance constituée de "bribes d'être". Mais en réfléchissant sur cette connaissance, on peut arriver à comprendre qu'elle n'est pas du tout dévalorisante pour l'homme; elle révèle simplement la situation étrange et paradoxale du discours humain dont le but n'est pas dire l'être dans sa totalité ou réalité ontologique, mais l'approcher d'une certaine façon ou, plus précisément, de le dire de multiples façons (pollachos legomenon) comme le prétendra plus tard Aristote. Mais si le problème du rapport de l'être et du langage doit être clairement défini, il convient non de s'adresser uniquement à Héraclite et à Parménide, mais (aussi) à ceux qui l'ont conçu et pensé en dehors de toute idée de "transcendance" et qui l'ont inscrit dans les enjeux de l'existence quotidienne des hommes de

cette époque. Parmi eux, mettons à l'honneur les sophistes, Platon, Aristote et les stoïciens.



### 1.2.2. Le cas des sophistes

Les premières amorces d'une réflexion sur le phénomène langagier apparaissent véritablement dans l'histoire des idées avec les sophistes. Non qu'ils aient, dans leur approche apporté la solution ferme et définitive à l'épineux problème de l'être et du dire, mais bien parce qu'ils ont fait montre d'une certaine originalité en anthropologisant la question, celle qui devait régir l'être et le langage. Si pour Héraclite et Parménide, le problème qui est finalement celui de la signification de l'être dans le discours semblait pour le moins impensable en dehors des supra-sensibles, c'est-à-dire l'oracle de Delphes d'une part et la théia de l'autre, l'école sophistique engageait au contraire la question, nous l'avons dit, sur le terrain spécifiquement humain. Non qu'ils n'auraient pas voulu, s'ils se considéraient comme des dieux ou même s'ils étaient simplement théistes, poursuivre le problème tel quel, mais parce qu'ils étaient surtout conscients des enjeux que (leur) conférait leur statut dans la polis. Rhéteurs et maîtres incontestés de la parole, les sophistes ne feront d'autre choix que de tirer profit de ce statut en assimilant, en confondant même le problème du dire avec cette fonction de sophistes. C'est ainsi que des sophistes comme Gorgias, Antisthène ont tiré toutes les conséquences qu'exigeait cette fonction. On en parlera plus loin. Mais d'ores et déjà, disons que l'anthropologisation de la question du rapport de l'être et du dire par les sophistes constituait, en tant que telle, un tournant qui certes rompt d'avec le passé dans ce qu'il avait de naïf, mais ouvrait surtout des perspectives pour les philosophies platonico-aristotéliciennes et stoïciennes. Ce ne serait donc minimiser ni Platon et Aristote ni les stoïciens<sup>quc</sup> de considérer que leurs vues sur la question soient nées des cendres de la sophistique. On s'expliquera alors pourquoi Platon les considère comme des "intellectuellement pauvres" en ce domaine, qu'Aristote pousse à l'absurde les thèses de Gorgias ou d'Antisthène et qu'enfin l'aspect "logique" des spéculations sophistiques ait retenu l'attention de l'école stoïcienne. Car, s'agissant de ce problème, tout se tient dans un même mouvement

dialectiquement mené. Mais les solutions, préconisées varieront selon qu'on s'appelle Platon ou Aristote et/ou Chrysippe. Et si l'on peut malgré les écarts tant du point de vue chronologique que celui de la recherche spécifiquement philosophique, opposer Platon à Parménide, Aristote aux stoïciens ou aux sophistes, c'est que ces philosophes se sont retrouvés confronter à un même problème<sup>18</sup>, résoudre la question des rapports de l'être et du langage. Ces philosophes étaient surtout préoccupés de savoir si ce jeu (de l'être et du langage) a valeur de fusion ou de séparation! Autrement dit, on s'interrogeait sur le type de rapport qui peut lier l'être, le langage et la pensée! S'agit-il d'un rapport d'identification ou est-il question au contraire d'un rapport qui échappe aux lois de cette identification et se range sur un tout autre rapport? C'est donc en tentant de répondre à cette question que s'édifieront, plus tard, ces philosophies de l'être que nous nous employerons à exposer ici dans les grandes lignes en partant d'abord des sophistes.

La contribution des sophistes est inséparable de la conception logique de l'être chez celui que Platon appelle "notre père à tous", c'est-à-dire Parménide. Que ce soit chez Héraclite ou Parménide, rendre compte des rapports de signification entre l'être et le langage ne revient pas à l'homme, on l'a vu. L'homme, en tant qu'il est dit être, ne peut que faire l'expérience de sa condition de mortel en pensant chez Parménide, à la fois l'être et le non-être, s'écartant ainsi de "la haute destination" du discours qui est de dire ou de communiquer l'être. Ne pouvant donc pas cerner "l'einai", objet du discours un et cohérent, l'homme dans ses prises de parole est condamné à n'énoncer que des bribes d'être, dans la mesure où précisément il perçoit ou appréhende l'être non dans sa forme totalisante et monadique mais comme une infinie diversité<sup>19</sup>. De plus, il ignore l'identité stricte entre le dire et l'être ou encore entre ce qui est dit et ce qui est à dire. D'où l'inéfficacité de son discours. Inéfficacité et opacité liées pour l'essentiel à la "nature" même de l'homme ou des mortels; parlant à tort et à travers, les mortels commettent l'erreur de méconnaître la portée de l'identité, celle non seulement de l'être et de la pensée mais

plus encore celle du discours et de la logique. Mais dans cet "oubli" ou méconnaissance, il ne demeure pas moins vrai que le vécu des hommes reste toujours lié à ce rapport qui devait régir et rythmer leur langage et l'être. Seulement leur discours s'abîme et s'anéantit dans la doxa. Car ces mortels sont incapables (ontologiquement) de passer de l'apparence de la doxa à l'aléthéia du discours. Cette situation prend ici une signification toute particulière: car elle est à la fois une limite et symbolise, dans cette limite même, l'ordre spécifique du discours humain, lequel discours n'est pas, même si l'apparence nous présente le contraire, de dire ou de signifier l'être dans toute sa vérité mais de le signifier d'une façon diverse (Aristote). Or c'est contre cette diversité de significations et la prétendue impossibilité de dire l'être comme vrai que s'est constituée toute l'approche sophistique du langage. Projet qui semble prolonger celui plus ancien de Parménide. Avec cependant cette différence fondamentale que, si avec les anciens notamment avec l'approche présocratique de la question nous nous sommes retrouvés comme en face d'une sorte de degré zéro de la problématique du dire de l'être, en ce qu'ici le discours ne parvient pas à se dégager comme activité spécifiquement humaine: car c'est l'époque de la parole transparente, incantatoire et cartharsique; avec les sophistes le paradis de la transparence se perd: un nouvel ordre du discours s'instaure; celui du discours opaqué, ambigu et séparé et séparant: le logos va alors perdre de son caractère supra-humain, pour ne se présenter que comme un simple objet d'étude et d'interrogation. Ce qui peut apparaître comme un renversement de situation ou de perspective correspond ici chez le sophiste à un objectif bien précis; le discours est non seulement appréhendé comme une science universelle, mais aussi et parce que, comme le souligne M.P. Aubenque, "aucune compétence humaine ne s'actualise et ne devient efficace si le discours ne lui prête sa force". On connaît dans le cadre de l'efficacité du discours et de "sa force"<sup>20</sup> les fameux paradoxes que Platon attribuait à Gorgias<sup>21</sup>. Mais au-delà de cette force que le sophiste reconnaît à "l'acte de discours", qu'est-ce qui motive véritablement son intérêt pour le langage? Une des solutions à la question posée consisterait à

penser comme le Platon du Phèdre que si le sophiste s'intéresse au langage, ce n'est pas tant parce qu'il excèle dans l'art du discours mais c'est parce qu'il croit surtout que la rectitude est la propriété essentielle de la langue<sup>22</sup> et qu'il en possède le secret. Pour avoir saisi en effet l'enjeu de la problématique, les sophistes comme Gorgias, Antisthène ou Protagoras, finiront par ouvrir la brèche d'une question qui allait avoir des répercussions sur la postérité: ce que nous avons appelé l'anthropologisation de la question du langage.

Dans le cadre de ce travail, nous choisissons de nous intéresser aux cas spécifiques de Gorgias et d'Antisthène, parce que les différents points de vue défendus par l'un et par l'autre, reflètent, semble-t-il, la position de l'école sophistique tout en entière. Ce choix, d'autre part, ne veut nullement ignorer ce que dit Diogène Laërce de Protagoras<sup>23</sup>. Tous ces témoignages rentrent au contraire dans le cadre du projet qui est celui de Gorgias: fonder, c'est-à-dire rendre possible une science du discours ou l'art oratoire<sup>24</sup> qui régisse la polithéia, c'est-à-dire la vie commune des hommes. Qu'il s'agisse des efforts entrepris par Prodicos pour constituer une sorte de discours sur la rectitude des mots<sup>25</sup> ou de ceux de Gorgias et d'Antisthène pour identifier l'être au vrai ou concevoir le discours comme l'ultime lieu où l'être se révèle dans sa vérité, en bannissant toute idée de contradiction, tout se ramène fondamentalement à une question de "Jeux de langage"<sup>26</sup>. Dans la mesure où l'enjeu de la problématique se trouve inscrit ou figure comme partie prenante d'un contexte plus global: celui des rapports politiques entre les vivants qui se communiquent par le canal de la parole. Ou plus précisément qui prétendent dire et révéler l'être dans la parole. C'est dans ce cadre en effet que se justifie (entièrement) l'approche de ceux que nous brandissons ici comme agents véhiculaires de la pensée sophistique du langage.

S'agissant d'Antisthène, Proclus rapporte le principe directeur de sa réflexion en ces termes: "tout discours, dit-il, est dans le vrai, car celui qui parle dit toujours quelque

chose, or celui qui dit quelque chose dit l'être, et celui qui dit l'être est dans le vrai<sup>27</sup>. Deux remarques s'imposent ici avec force, concernant l'emploi, chez le sophiste, du terme "légein". D'abord le caractère essentiellement "transitif" que le sophiste reconnaît à ce verbe; ce qui revient à dire clairement que "legein" ou parler ce n'est pas parler de, mais dire toujours quelque chose<sup>28</sup>. Et ce quelque chose que l'on dit ou qui est l'objet du discours doit nécessairement porter les marques indélébiles de l'être.

Tout se passe alors comme si chez le sophiste il n'ya pas de distance à concéder entre "einain et légein" ou entre "l'ov et le logos". Cette identification de "l'einain" au "légein" pourrait laisser croire que la sophistique serait un prolongement des efforts de Parménide dans la conquête de l'être. Mais il n'en est rien. Certes la conception sophistique de l'être est inséparable de la vision logico-ontologique de Parménide, mais il importe de noter que les sophistes ont découvert et systématisé la dimension discursive, dimension intrinsèquement liée à la nature même de l'être en tant qu'il est dit être. Autrement dit, ce que les sophistes ont mis en exergue c'est non le caractère immuable de l'être, mais bien sa portée logique, c'est-à-dire l'impossibilité de le concevoir en dehors du discours. On s'explique alors pourquoi l'effort des sophistes ait porté non sur l'être comme l'envisageait Parménide, mais sur le discours dans ce qu'il a de "dynamique et de créateur". Le discours semble avoir de sens pour eux que quand il parvient à créer une sorte d'espace (discursif) où s'accomplit effectivement l'adéquation de l'être et du langage. D'où la conclusion, soutenue déjà par Antisthène, qu'il n'y a, dans le fond, de discours que vrai, ou encore, le discours, dans la mesure où il s'adresse à l'être, ne peut que traduire le vrai ou révéler le vrai de l'être. Mais si le discours sur l'être est un champ privilégié pour réduire, voire bannir la distance pouvant exister entre l'être et le langage, c'est-à-dire si le discours est dévoilement de l'être dans son intégralité et dans sa vérité, alors il n'est plus possible de mentir, de se contredire, de se tromper ou même d'avoir des "trous" de mémoire en parlant. Telle semble être la principale

conclusion à laquelle parvient la sophistique. Et c'est justement cette conclusion qui sera rejetée à la fois par Platon et à Aristote. Mais même si la conclusion semble pour le moins insatisfaisante à Platon et à son disciple, il ne demeure pas moins vrai qu'elle joua un rôle déterminant dans la dialectique de l'être et du langage. En effet en partant de l'analyse du discours, les sophistes inaugurent la première grande aventure du langage, affirmant d'une part qu'il ne saurait avoir d'être comme le pense Parménide (ce sera à quelques mots près la thèse de Gorgias) et que, d'autre part, n'importe quoi peut être par la force du discours. Or, les points développés par Gorgias dans le traité du Non être semblent s'inscrire en faux contre la thèse à tout le moins optimiste selon laquelle n'importe quoi ou toute chose peut advenir à l'être par la seule force du discours. Car dans ce traité, Gorgias s'est appliqué à démontrer que:

- 1) Rien n'existe,
- 2) S'il existait quelque chose, ce quelque chose serait inconnaissable
- 3) Et quand bien même ce quelque chose serait connaissable, il ne pourrait être communiqué à autrui<sup>29</sup>,

On s'aperçoit ici que le sophiste pose les charpentes d'une argumentation qui rejette et nie, par le fait même, ce que l'on peut appeler le principe de la communicabilité du sens et des sens. Pour Gorgias en effet les sens sont incommunicables, tout comme le sont le discours et ce sur quoi porte le discours. Car le discours est perçu non comme une sorte de réalité fluide mais bien comme une réalité sensible, solide, au même titre que tout ce qui frappe la sensibilité, c'est-à-dire ce qui est finalement doté d'être. Réduit donc à l'état d'un sensible sans sens, le discours finit par subir le même sort que l'être en demeurant quasiment sans valeur significative ou communicative. Mais tout se passe comme si la thèse de l'être indicible et incommunicable affirmée par Gorgias ne donnait pas, paradoxalement, satisfaction. Car le sophiste cherche à savoir ce qui fonde et

rythme quand même la communication de l'être. C'est pourquoi il se demande si ce sont par les sens comme la vue ou l'ouïe que nous communiquons ou appréhendons l'être, ou si c'est par autre chose! Même en supposant qu'on puisse l'appréhender par les sens, il n'en reste pas moins que la réalité extérieure nous est communiquée par autre chose que la parole. Or comment ce qui est visible pourrait-il exactement devenir audible sous la forme de la parole? De fait, ce n'est pas la parole qui traduit ce qui est hors de nous, mais c'est le donné extérieur qui devient révélateur de la parole<sup>30</sup>.

La conclusion de Gorgias face au problème de l'être et du langage, telle que le rapporte ici Sextus Empiricus, montre du doigt non seulement le nihilisme qui sous-tend l'approche ontologique du sophiste mais met encore plus en exergue les limites, les insuffisances d'une théorie de l'être qui ignore et mutile la portée significative du discours. En effet, le discours dans l'optique de Gorgias ne signifie pas. Car il ignore "le dédoublement par lequel, le discours réalité sensible s'effacerait devant une autre réalité qu'il signifierait"<sup>31</sup>. Puisque le discours est perçu comme une chose. Ni plus ni moins. Mais à cette différence que, si la chose n'est pas en elle-même significative et demeure comme telle, le discours, lui, peut, par des détours, parvenir à un type de rapport de signification, basé sur la rencontre(.. ). De la rencontre avec le liquide, note le sophiste, naît pour nous le discours relatif à cette qualité. Pour le sophiste donc le discours naît par suite des choses qui nous frappent de l'extérieur. S'il en est donc ainsi "ce n'est pas le discours qui traduit ce qui est hors de nous, mais bien ce qui est hors de nous qui devient révélateur du discours"<sup>32</sup>.

Pour comprendre le fond de la pensée de Gorgias, rappelons que le problème de départ est celui de la communication tel qu'on le trouve exposé par le sophiste sous son triple aspect<sup>33</sup>. Ce que l'auteur du traité sur le Non-être tente de mettre en valeur, c'est que n'ayant rien à communiquer le discours ne peut être fondamentalement le lieu du message où le sens se livre et se donne à autrui. Car de façon absolue (aplos), le discours n'est

pas porteur de signification, de sens. Mais si d'aventure nos paroles parvenaient à atteindre autrui en éveillant en lui quelque sens, c'est que, selon Gorgias, autrui a forcément conscience du lieu et de ce sur quoi porte le discours. Autrement dit, le discours ne devient compréhensif et significatif pour autrui que dans la mesure où autrui perçoit, voire "s'aperçoit" de ce dont on parle. C'est donc la perception de la chose par autrui qui donne un sens pour lui à nos paroles et non le fait que ces paroles aient une signification, un sens intrinsèques. Il n'y a chez Gorgias ni compréhension ni même à proprement parler passage ou communication, mais seulement rencontre accidentelle qui fait que nos paroles, au lieu de se perdre, sont reprises en quelque sorte par autrui à son propre compte, c'est-à-dire comme expression de sa propre expérience<sup>34</sup>. Si le discours n'est pas le lieu du sens et qu'autrui par des artifices intellectuels ou psychologiques parvient à donner sens au discours, c'est que chez Gorgias l'idée même d'une existence de l'être comme matière à communiquer ou encore comme point de référence de la pensée fait problème. En tout état de cause il ne peut y avoir adéquation d'aucune sorte de pensée à son objet. Bien plus, "le langage diffère de ce qu'il signifie et ne peut rien communiquer à autrui qui soit au-delà de sa propre nature"<sup>35</sup>. C'est-à-dire que la relation des choses à la Pensée et d'une pensée à une autre par l'intermédiaire du discours reste toujours une relation d'extériorité et "ne comporte ni véritable représentation ni relation de signe à cet objet désigné"<sup>36</sup>. Car pour Gorgias, on l'a vu, le discours est une réalité sensible au même titre que les "corps célestes". On comprend alors que le discours demeure incommunicable, c'est-à-dire sans sens. Cette conclusion gorgienne montre bien que les mécanismes du discours échappent au sophiste ; " il est impossible, dit-il, du fait qu'il est une chose et qu'il est, que le discours nous révèle la chose sur laquelle il porte<sup>37</sup>. Chose parmi les choses et identique à lui-même, le discours ne peut renvoyer à rien d'autre qu'à lui-même. Il est donc clair que son rapport avec les choses ne soit pas de l'ordre de la signification, mais seulement de la rencontre fortuite. Mais si le discours ne signifie pas, il instaure néanmoins la communication ( de façon accidentelle),



Preuve manifeste qu'en dépit de cette précarité, le discours ne se détruit pas pour autant: il demeurera toujours l'arme efficace et redoutable qui régira les rapports d'existence entre les hommes, et dont seul le sophiste saura maîtriser.

Que dire ou retenir des positions de Gorgias et d'Antisthène face au problème du langage? Ces positions sont-elles conciables ou au contraire sont-elles antinomiques au point de penser que l'école sophistique dans son fondement et dans ses prises de positions n'offre pas l'image d'une pensée unie? Remarquons avant toute autre considération que la découverte du discours comme objet d'interrogation par le sophiste rompt d'avec la naïveté et la transparence du discours telles qu'elles se sont dégagées chez Héraclite et Parménide. En rompant avec cette transparence, les sophistes ont dédoublé, en quelque sorte, le langage et l'être libérant ainsi l'être de la clôture parméniennienne. Même si Gorgias affirme l'identité absolue du discours avec lui-même, c'est-à-dire qu'il ne communique rien, et, qu'Antisthène reconnaît au discours la capacité de ne dire que ce qui est, c'est-à-dire le vrai, on peut accepter sans chicaner que les points de vue s'intègrent admirablement dans le projet sophistique du langage. Ce, parce que que Gorgias et Antisthène visent le même but: celui de préférer notamment l'adhérence totale de l'être à l'être, du discours au discours. La conséquence, on l'a vue, c'est qu'il est impossible de se contre-dire et de se tromper, puisque le discours est lui-même discours du vrai. C'est alors que surgit à nouveau la question maintes fois posée, celle de savoir si l'espace du discours est un lieu de référence ou un moment de signification de l'être. Les sophistes par Antisthène et Gorgias ont prouvé que l'instance de la signification ne permet pas d'appréhender l'être comme tel, c'est-à-dire chose sensible (Gorgias) ayant commerce avec le vrai (Antisthène). Ceci a conduit les sophistes à rejoindre naturellement l'éléate dans sa détermination à identifier l'être à l'être, c'est-à-dire à ne voir dans l'être que le reflet de sa propre image.

En identifiant l'être à lui-même et en faisant du discours

sa propre référence (au sens linguistique du terme), les sophistes à la suite des éléates n'avaient pas eu conscience que ce discours, qui est en fait tautologique, condamnait le discours humain aux ronrons et lui enlevaient, par le fait même, toute portée "dialogique". Le discours s'exile donc des enjeux et des jeux du langage. On se trouve comme devant une situation qui fait prévaloir que, du point de vue de l'être, le discours qui se dit à son propos peut sinon extravaguer, du moins errer sans critère. Car même si le sophiste admet que l'être est sa propre référence dans le discours, cela ne constitue pas moins un obstacle majeur pour le discours humain en tant que tel, dans la mesure où précisément le discours fait montre de son incapacité à sortir d'une autarcie, d'une sorte de clôture qui l'enveloppe et dont il n'a pas conscience. C'est donc pour donner conscience au discours, ou, plutôt pour en dévoiler ses limites dans la saisie de l'être que Platon et Aristote s'insurgeront contre les conclusions de l'école sophistique. Ici, il faut surtout préciser que c'est Aristote qui développera les arguments les plus virulents contre ces thèses et non Platon. Car contemporain des sophistes et jugeant surtout leur pensée a-philosophique, donc peu apte à saisir l'être comme tel, Platon s'est surtout confiné à expliquer le processus qui rend possible la connaissance qui s'instaure entre l'Être et les êtres: il n'a pas été suffisamment attentif à la question posée par les sophistes, celle de savoir si l'être adhère ou pas au langage ou si le discours est un lieu où s'établit la vérité. Aristote se chargera de répondre à la question par delà Platon en dépassant "l'ironie supérieure" pour se situer sur le terrain et sur la brèche ouverte par les sophistes eux-mêmes. Sans doute est-il raisonnable de reconnaître le mérite aux amis de Protagoras d'avoir non seulement postulé ce que nous avons appelé l'exil du discours, mais d'avoir aussi éveillé l'attention du philosophe Aristote sinon sur la nécessité, du moins sur l'urgence du problème de l'être et du langage.

### 2.3. Platon et le problème de l'être et du langage

Selon M. Joly, l'oeuvre de Platon dans son fondement, est un projet de "renversement"<sup>38</sup>, renversement qui vise à clarifier trois secteurs bien précis: les domaines de la polis, de l'épistémé et du logos. Prise dans son ensemble, l'oeuvre philosophique de Platon paraît effectivement jouer ce rôle de clarification, de précision et d'explication. Mais s'agissant du problème précis, objet de notre préoccupation, le renversement ne s'était pas véritablement opéré, dans la mesure où l'apport platonicien, concernant le logos, n'a pas pu contribuer à poser le problème sur les bases de la prédication de l'être: l'apport de Platon, si apport il y a eu, a débordé le cadre strict du rapport de l'être et du langage sans chercher à le couvrir. De telle sorte qu'on peut dire avec le risque d'ébranler des conclusions déjà acceptées que la réaction de Platon face à la question du dire et de l'être est restée mitigée, ambiguë. Non que Platon n'ait pas manifesté un certain intérêt pour la question, mais bien parce que la voie qu'il a choisie "pour colmater les brèches ouvertes par les sophistes"<sup>39</sup> et résoudre ce que H. Joly appelle la crise simultanée du langage<sup>40</sup> est ruineuse. Dans la mesure où la conception platonicienne de l'être s'est faite obstacle épistémologique pour la clarté et la compréhension de la question du rapport de l'être et du langage. En effet pour Platon l'être à proprement parler n'est pas soumis aux lois de la prédication, de l'ontologie, mais l'être est régi par la question de la "séparation", c'est-à-dire ne se comprend que dans le jeu complexe de cette "participation". Or il s'agit bien de rendre manifestes les articulations logiques de l'être telles que les sophistes l'ont posées et non de savoir (connaître) le système qui régit l'être et l'idée de l'être. Rappelons que pour Antisthène, Gorgias et toute l'école sophistique, le rapport qui unit l'être au langage se conçoit en termes d'adhérence; en un mot pour eux l'être adhère au langage. Et qu'il n'est pas possible de penser l'être et de le dire sans l'énoncer à la fois comme identique à lui-même et comme vrai. La conséquence qui s'était dégagée alors, on l'a vue, était que le dire faux ou se tromper ne sont pas pensables dans les limites

mêmes du discours que l'on tient sur l'être. Autrement dit, les lois du discours sur l'être imposent, donc l'impossibilité de se contredire et de dire autre chose que l'être comme vrai ou le vrai de l'être. Mais s'il existe un "vrai de l'être" qui, tout compte fait, ne rend pas compte de la totalité de l'être, il reste à envisager une autre façon de dire l'être qui laisse la possibilité de l'énoncer non comme un, vrai et immuable mais comme un et autre. C'est le point de vue adopté par Platon contre la théorie parménidienne de l'être: l'être est aussi relatif. Si le poème de Parménide nous enseigne qu'à la notion d'être est liée immédiatement les attributs d'unité, de vérité, d'immuabilité, et, que tout discours qui ne "refère pas" à l'être comme décrit ici est sinon légitimation du "non être" du moins volonté de substitution de la multiplicité confuse à l'unité, Platon de prime abord semblait avoir pris acte de la nécessité de sortir la problématique de l'être de cet entonnoir, prétendant que dire autre chose que l'être, n'est pas emprunter ce que l'on appelle chez Parménide la voie à éviter, c'est au contraire énoncer une manière d'être autrement. Ainsi Platon enfreint-il, courageusement, l'interdit solennel de la "théia" et restaure du coup le discours sur et de l'être comme possibilité de dire autre chose que l'être, le vrai de l'être. Il est donc devenu clair que l'on peut se contre-dire, même si Platon lui-même conçoit que "tous les mots" soient justes<sup>41</sup> et qu'il soit littéralement impossible de dire faux<sup>42</sup>.

Cette conclusion, qui institutionnalise l'erreur et la contradiction, est en opposition non seulement avec les thèses parméniennes de l'être et du langage mais aussi avec celles défendues par les éléates. Si pour Parménide toute pensée autre que celle qui prend l'être pour objet, conduit inéluctablement à porter appui à l'erreur et à la contradiction, les éléates saisiront le discours sur l'être comme un procès d'identification (de l'être à l'être) et condamneront par le fait même ce discours au ronron. Mais en annonçant que l'être se dit aussi différent, c'est-à-dire relatif, Platon montre comment dans l'être, considéré comme attribut général et objet universel de la pensée, s'introduit par l'existence même de cette pensée la relation du

même et de l'autre et établit du coup le sens du jugement attributif. Nous nous plaçons ici devant une série de données qui font "croire" que la question de l'être chez Platon est inséparable d'une conception linguistique de l'être en tant que tel. Mais il n'en est rien. Ou plutôt si cette conception sous-tend la quête ontologique de l'auteur du Cratyle, elle est restée uniquement au plan du rôle qu'elle a joué: montrer à la fois à Parménide et aux éléates que l'être s'attribue ou se dit relatif. Platon n'est pas allé au-delà de cette affirmation, puisque l'intéressant pour lui, c'était moins de montrer en combien de sens l'être s'attribue, que d'inscrire son projet ontologique véritable dans le paradigme d'une philosophie de la "participation" et de la communication des genres suprêmes. Genres suprêmes ici qui, à ses yeux, mènent à la connaissance de l'être et garantissent en un certain sens son unité malgré la multiplicité de déterminations auxquelles il est soumis<sup>43</sup>. Assurer le dire relatif de l'être, en assurer une garantie qui se manifesterait par la présence de l'idée comme une sorte de système de référence, voilà le but que poursuit Platon. Pour ne l'avoir pas trouvé les Anciens, selon l'avis de Platon ignoreront la question et les sophistes feront preuve d'une "telle pauvreté intellectuelle"<sup>44</sup> qu'ils se situeront hors des limites de la problématique. Autrement dit le problème est donc resté entier jusqu'à l'avènement de la philosophie platonicienne des Idées. Mais, s'étant surtout préoccupé de justifier les relations qui existent entre les formes ou genres, Platon s'est éloigné de la question du lien qui doit exister entre le prédicat et le sujet. C'est ainsi que l'opposition qu'il afficha face au monisme éléatique finit bien par s'emmurer dans la transcendance des genres, situation qui n'éclairera en rien l'enjeu de la prédication et de la "catégorialité" de l'être. Qu'il s'agisse en effet de la difficulté insurmontable qu'éprouvaient les anciens à faire coexister l'un et le multiple<sup>45</sup> ou qu'il soit question de l'existence nécessaire d'un non être qui échappe aux connotations voulues par Parménide, en un mot qu'il s'agisse du problème entier de l'être, aucune ouverture ne se précisera si l'on ne répond pas d'abord à l'aporie de l'être du langage. Autrement dit, seule une attention au mécanisme du langage et du

parler permettra de sortir de l'embarras. C'est avec raison qu'Aristote fera remarquer que la "participation" des genres, comme se l'imagine Platon ne fait pas évoluer le problème: au contraire, elle ajoute des difficultés supplémentaires, dans la mesure où elle part non d'une réflexion sur le langage, c'est-à-dire sur l'être se disant, mais sur des présupposés métaphysiques<sup>46</sup> qui occultent le véritable problème. Ceci réduit pratiquement à néant l'effort de Platon à poser contre la rigidité éléatique et parménidienne de l'être, la catégorie de la relation ou du non être relatif pour fonder pour la première fois dans l'histoire des idées, la notion d'attribution. Pour être efficace, le discours sur l'être doit couler dans le moule de la catégorisation de l'être. Or on a vu que ce qui importait pour Platon c'était de voir quels sont les principes fondamentaux qui conditionnent la connaissance de l'être. Certes Platon reconnaît deux façons de dire l'être.

Mais si par rapport à Parménide et aux éléates la vision platonicienne de l'être ici a incontestablement valeur de rupture, c'est-à-dire de séparation d'avec le passé, Platon introduira malheureusement des concepts comme ceux de repos ou de mouvement qui occulteront la question de l'être et du langage. La question est occultée parce que l'introduction de ces principes ou "archai" ne vise pas à fonder la problématique de l'être et du langage. En effet, par ces principes, Platon prouvera aux détracteurs du mouvement comme Zénon que le mouvement existe bel et bien d'une part, et ces "archai" fondent d'autre part la multiplicité et la diversité ontique.

Mais s'il est vrai que par ces principes la multiplicité et le mouvement sont effectivement introduits dans l'être pour faire obstacle aux thèses mécanistes en cours, Platon va curieusement tomber sous le coup de la critique qu'il adressait lui-même aux physiciens; car Platon a aussi multiplié les principes. Multiplication des principes qui, on le voit, n'apportera rien à la question de l'être qui se dit.

Certes il est vrai que l'effort de Platon a consisté en philosophie à fonder et à donner sens à l'être sensible désontologisé dans la mouvance du monde sub-lunaire. Du Theétète au Sophiste en passant par les dialogues qui posent le problème de l'existence des formes en soi, il apparaît nettement que l'être se pense toujours dans son étroite dépendance avec l'Etre en soi: l'être, autrement dit, participe de la vie de l'Etre en soi. La question qui se pose est celle de savoir comment la participation intervient dans la saisie de l'être en tant qu'être dit! Comment, en d'autres termes, la question de la participation peut rendre compte des "onta" qui sont à dire? La dialectique de la participation sur ce plan semble bien inefficace car on ne sait pas encore comment par la dialectique l'être peut se dire. Alors que la connaissance que nous avons du monde et des êtres qui le peuplent est aussi fonction de la manière dont nous les disons ou les affirmons être dans le

langage! Sur la connaissance de l'être par le canal du langage, la philosophie Platonicienne semble bien embarrassée. Et pourtant des interprètes comme V. Goldschmidt<sup>47</sup>, H. Joly<sup>48</sup> ou Sister Larkin<sup>49</sup> ont sagement défendu la thèse selon laquelle la philosophie de Platon a été une philosophie qui s'était préoccupée du langage et de ses enjeux. La thèse est confirmée par Desbordes et Baratin qui ont tiré les conclusions qui, linguistiquement, s'imposaient<sup>50</sup>. Or cette thèse qui fait explicitement référence au Cratyle<sup>51</sup> s'oppose à une autre qui, elle, pose qu'il n'y a pas chez Platon la volonté d'aller à l'être par le langage et dans le langage. C'est en gros la thèse développée par L. Méridien puis P. Aubenque. Nous suivons cette seconde thèse parce qu'elle nous semble correspondre à la fois aux textes où il est expressément question de langage et à l'esprit de la philosophie de Platon. La première thèse ne se défend pas dans le cadre de notre travail, parce qu'elle ne rend pas manifeste l'idée que même si chez Platon il a existé des considérations sur le langage, ces considérations ont fini par être englouties et se sont fondues dans et par la problématique générale des Idées. Ce qu'il importe de noter c'est qu'il y a eu chez Platon une volonté incontestable d'aller à l'être non pas pour poser ses conditions de "dicibilité" mais pour en dévoiler sa quiddité et sa raison d'être: la quête de l'être ne s'est donc pas effectuée en ayant le regard fixé sur le langage (mais bien fixé sur les Idées). Dans ces conditions, il est bien difficile de conclure à l'existence d'une véritable théorie du langage chez Platon. On ne peut même pas dire, même en tenant compte de certains données du Cratyle, que son auteur a voulu thématiquer une philosophie qui cherchait à saisir les mécanismes de l'être par le langage<sup>52</sup>. Certes Platon y pose la question du statut de ce que Baratin-Desbordes appellent les "constituants de phrase". Mais l'objectif de Platon c'est d'aller au-delà de ce qui s'offre à nous comme phénomènes pour trouver ce que l'on a appelé le "gisant au fond" des choses. On comprend alors que la question de l'essence du langage ait eu une place privilégiée dans le Cratyle.

Mais à la question de savoir si l'essence du langage et du



mot est conventionnelle ou naturelle, Platon ne prend pas ouvertement position. Hermogène et Cratyle, supposés faire le clair sur la question sont renvoyés à la fin du dialogue dos à dos ; on ne sait toujours pas (encore) si le langage par essence est naturelle à l'homme ou s'il s'acquiert chez Platon<sup>53</sup>. Mais une conclusion semble s'imposer: par ce renvoi, Platon atteste le peu d'intérêt qu'il accorde à une philosophie du langage, dont les brèches furent pourtant ouvertes par les sophistes: Platon prouve, écrit très justement L. Méridier, qu'il méprise une philosophie qui s'arrête au langage<sup>54</sup>. Penser le contraire, ce serait vouloir obliger Platon à s'intéresser à ce qui, de premier chef, n'entraîne pas dans le cadre de son projet. Revenir aux choses par delà le langage, savoir si l'acte de langage est un acte de mimétisation de la nature ou de l'idée des choses ou des mots, s'interroger sur la justesse des mots "primitifs", tels sont quelques uns des piliers autour desquels s'est bâti le dialogue. La conséquence qui s'en est suivie c'est que le savoir des choses n'implique pas celui des signes. La discussion entre Hermogène et Cratyle finit bien par briser ce rapport du signe et de la chose. Car ce qui compte pour Platon, c'est l'essence ou l'idée. D'ailleurs, renvoyant les deux protagonistes (Hermogène et Cratyle) Socrate peut bien signifier que l'important, s'agissant de ces problèmes, se situe uniquement au plan de l'Idée: ce qui est important donc, c'est l'Idée; voilà pourquoi le législateur a déjà les yeux là-dessus. On comprend alors que Platon "paraisse ne pas choisir entre les deux thèses"<sup>55</sup> car il n'y a plus d'autres choix à faire. La conséquence est que la question de savoir si le signe "mime ou désigne" ne semble plus avoir d'intérêt véritable; la problématique des signes est récusée (car posée en fonction du soubassement philosophique de Platon) ainsi que celle de la signification; le problème de la spécificité de l'ordre sémantique se trouve aussi différé, ou plus précisément, est radicalement absorbé dans celle de l'Idée.

On s'explique pourquoi la question de l'être dans sa spécificité "logique" ait échappé à Platon. Car c'est de la sémantisation et des modes d'attribution de l'être qu'il s'agit. En maintenant donc l'être sous la pression de la participation, Platon choisit ouvertement de tourner le dos à la question de

l'être- dit. De là l'échec certain de Platon, échec pour avoir en effet pensé le problème de l'être (et du langage) à l'aune des Idées. Même si l'on admettait avec Platon que l'Idée soit ce qui véritablement insuffle l'être à la matérialité sensible, que la vision de l'être suppose un séjour et une remontée de la caverne, on s'aperçoit dans tous les cas, que ce "passage" ne nous éclaire en rien sur la façon dont l'être est à dire ou plutôt est dit. Le problème du dire de l'être demeure donc entier.

cependant, on doit à Platon d'avoir élucidé le problème de la coexistence de l'un et du multiple et du non-être (qui n'est pas une négation de l'être) à partir du discours attributif<sup>56</sup>.

Mais ici encore les efforts de Platon vont s'anéantir dans des considérations "métaphysiques" qui finiront par reléguer au second rang le problème de la prédicabilité de l'être. Platon s'est donc détourné de la question. Car le problème de l'être est moins une question de définition de rapport qui doit régir l'Être à l'être qu'une véritable préoccupation sur les possibilités de l'énoncer. Il ne s'agit pas, autrement dit, de chercher vaille que vaille à fonder l'existence du divers sensible ou de dire qu'il est un simulacre ou une copie de l'Être, mais d'ouvrir la question sur l'espace de la discursivité. Pour Platon la sémantisation ou le procès de l'être sont des catégories ou des façons d'envisager l'être qui ne l'atteignent pas: l'être n'a d'assise ontologique que parce qu'il est sinon le reflet, du moins la copie d'un Être en soi. On le voit, le souci de Platon ne s'est pas porté sur la façon de philosopher sur l'être et le langage mais de poser les conditions qui rendent possible l'existence de l'être sensible, ou plutôt qui lui donnent sens et raison d'être. Certes le Cratyle nous montre que Platon n'est pas resté indifférent au problème. Mais l'intérêt de Platon pour la question du langage est resté uniquement, comme on a pu le voir, au plan de la simple interrogation et de l'aporie. Or une chose est de s'interroger sur le langage en cherchant la justesse des noms et une autre est de s'engager résolument à poser les conditions qui, philosophiquement, rendent possible la question. Mais tout se passe chez Platon comme si le double aspect de cette affirmation,

s'interroger d'une part et s'engager à problématiser la question d'autre part, était une et une seule chose. Pour avoir fondu en quelque sorte cette double question en une seule, la philosophie de l'être de Platon s'est écartée de la dimension dialectique de l'être; elle n'a donc pas pu se constituer comme onto-logie, puisque l'onto-logie au sens de discours sur l'étant ne peut faire l'économie des questions fondamentales comme la formulation du principe de contradiction, la systématisation de la dialectique comme axiomatique du discours; ce sont là des questions que la philosophie de l'Idée a négligées, ou plutôt qui sont employées dans un sens autre que celui exigé d'une philosophie du langage. Ces questions laissées en suspens par Platon seront reprises et systématisées par Aristote puis par les stoïciens.

#### 2.4. La voie d'Aristote

Par rapport à Platon, Aristote fait figure de celui qui, dans l'Antiquité grecque classique se préoccupera très sérieusement de la question des rapports de l'être et du langage. L'originalité dont il a fait montre consistait à poser pour fondamental que toutes les questions qui concernent aussi bien le problème de la coexistence de "l'un et du multiple, de "l'Un et du Bien", que celui de reconnaître ou d'admettre l'existence d'un "non-être non absolu" ( qui ne soit pas la négation de l'être), se pensent en termes de catégories linguistiques. Puisqu'il s'agit, en dernière instance, d'en distinguer les significations multiples en les soumettant au jeu du langage. Et c'est pourquoi à ses yeux seule une attention portée au mécanisme du parler permettra de contourner les nombreuses apories.

Pour n'avoir pas été attentifs en effet à ce "jeu de langage" les Anciens se sont vu contraindre d'admettre que "l'un et le multiple" ne peuvent coexister. Cette même situation a amené Platon, on l'a vu, à des solutions ontologiques qui ont fini par se neutraliser dans une métaphysique de l'être participant qui a éludé la problématique réelle du discours attributif en dépit de l'effort qu'il a consenti à instituer

la catégorie de la relation comme fondatrice de l'attribution. En ignorant l'enjeu de la signification de l'être par le langage et dans le langage, Platon et ceux qu' Aristote appelle d'un terme générique les Anciens (probablement les mégares et éléates) ont conduit les préoccupations ontologiques à des échecs, du moins ont-ils condamné le discours humain sur l'être à n'être qu'un simulacre de discours. Puisque le discours qui tend à mettre à nu l'être dans sa complexité ne peut pas ne pas prendre appui sur ce que nous appelions plus haut la catégoricalité ou "l'attribualité" plurielle de l'être. Malheureusement ce point fondamental dans la quête de l'être ne transparaîtra nulle part chez les Anciens et Platon: la question n'a jamais été inscrite à l'ordre du jour. Le problème qui se pose à Aristote, après avoir introduit et admis que l'être est "substantiellement" pluri-catégoriel est celui de savoir comment rendre raison du discours un et cohérent sur l'être qui se donne à nous sous le mode de la pluralité, de la dispersion. Atteindre cet être qui doit se révéler un dans le discours, dans le jeu complexe de la communication et de la signification, supposera alors un "renversement"<sup>57</sup> de perspectives. Il s'agira alors de ne négliger aucun détail qui puisse porter l'ombre sur la question. C'est pourquoi Aristote s'attellera à faire le point ou l'état de la question en s'adressant aussi bien à la philosophie platonicienne de l'être qu'aux spéculations sophistiques, mégariques et éléatiques. Même si l'approche aristotélicienne de la question de l'être et du langage prend sa source à partir des sophistes, des Mégares et des Eléates, il ne faut pas ignorer que la solution trouvée par le Stagirite comble non seulement les insuffisances de Platon mais ouvre aussi des perspectives ( par une sorte d'opposition dialectique) pour les résultats tenus pour acquis dans l'antiquité (ceux notamment des Eléates et des Mégares). De ce point de vue, on peut considérer les bégaiements des Anciens comme faisant partie de la question et sont donc à considérer sinon comme le point de départ, du moins le canal par lequel il faut nécessairement passer pour rendre raison de la structure logique de l'être. Il convient d'insister particulièrement là-dessus pour que se justifie l'intérêt manifesté par Aristote à ce que Platon qualifiait, sans aucun doute par mépris, de

"pauvreté intellectuelle": signe ou manifestation de l'embarras éprouvé par tous ces pionniers devant la question du langage ou du discours humain sur l'être. En prenant le problème du lieu même où il a surgi, Aristote espérait, peut-être, fournir "la réponse ferme et définitive" à cette question: ici Aristote se représente un peu comme celui qui achève la philosophie de l'être à la manière dont Hegel, plusieurs siècles après, se posera comme philosophe de la totalité qui clôt la philosophie.

#### 2.4.1. Le langage dans la quête de l'être chez Aristote.

Les textes qui, apparemment, n'ont rien à voir avec l'être et le langage sont ceux-là qui nous situent le mieux sur la solution aristotélicienne. Ainsi en est-il du livre Γ. de la "Métaphysique". Ce livre s'ouvre presque ex abrupto sur l'affirmation selon laquelle l'être se dit "pollachos". Affirmation qui vient naturellement s'inscrire en faux contre les différentes théories de l'être que nous avons présentées dans leurs grandes lignes. Ces théories, on l'a vu, ont engendré plus de difficultés qu'elles n'ont fourni de solutions pouvant conduire à cerner mieux "τὸ ἄνυσιν" ou "τὸ ὄν" dans leur problématique. Platon s'est efforcé de sortir "l'être" des impasses épistémologiques qui ont suivi les conclusions des penseurs comme Parménide ou les sophistes. Il s'est surtout évertué à prouver, malgré l'interdit de Parménide, la légitimité et l'exigence qu'il y a à concevoir l'existence de l'erreur, de la contradiction<sup>58</sup>. De même que la possibilité de dire autrement l'être en dehors de la voie jugée meilleure ou fructueuse par celui qu'il considère comme le père du problème de l'être (Parménide) en introduisant dans la "quête" de l'être le problème des cinq genres suprêmes: l'être, le mouvement, le repos, le même et l'autre, fondant ainsi le jugement dit attributif<sup>59</sup>.

Mais la solution aux yeux de son disciple Aristote est insuffisante; insuffisance qui se manifeste d'un double point de vue; d'abord sur le plan de la pure réflexion, ensuite sur celui

des assises épistémologiques qu'elle devait susciter dans la mesure où la "voie" frayée par Platon s'est montrée incapable de prouver qu'au fondement de cette question de l'être gît une autre plus fondamentale, c'est-à-dire unique et insolite: le lien qui unit l'être au langage. Car c'est de ce lien qu'il faut rendre rendre/compte, en mettant à découvert les affinités ou le mécanisme qui conduit l'être à la parole en prouvant surtout que le dire de l'être est l'instance d'une activité pluri-significative de l'être-là humain signifiant l'être. C'est dire que l'être n'est dit être que dans son ultime rapport avec le langage qui l'institue multiplement dit. Ici il ne s'agit donc plus de s'interroger sur la "quintessence" du langage comme le faisait le Cratyle, il est plus simplement question d'observer dans le discours (de chaque jour) le processus qui conduit à l'énonciation plurielle de l'être : (ΠΟΛΛΑ ΚΑΙ ἓν ἔστι γὰρ ἐνόν). Tel est le constat qui, normalement, devait s'imposer à ceux qui prêtent sérieusement attention au mécanisme de signification de l'être: l'être est plurivoque: l'expérience du discours nous l'indique (deloi). Or nous avons vu que ni les Anciens ni même Platon (en dépit de la rupture qu'il a opérée d'avec la tradition) n'ont véritablement pas contribué à faire comprendre que l'être se signifie pluriel (ΠΟΛΛΑ ΚΑΙ ἓν ὁμαίενον...) par le langage et à travers le langage; c'est dire donc qu'on ne saurait envisager "l'être du langage sans passer par le langage de l'être". Dans le célèbre ouvrage qu'il a consacré au Problème de l'être chez Aristote, M. P. Aubenque a montré l'importance qu'il y a à penser ce problème de l'être dans son rapport avec le langage. Les conclusions auxquelles il est parvenu ont permis de percer le "mystère" de l'être dans l'antiquité grecque de Parménide à Aristote.

Au nombre de ces résultats, retenons particulièrement la thèse qu'il a développée à l'encontre de l'interprétation officielle qui veut que la question de l'être chez Aristote soit une réponse à l'ontologie platonicienne<sup>60</sup>; l'auteur a surtout fait valoir que l'oeuvre d'Aristote en ce domaine a consisté moins à répondre ou à prendre à défaut Platon, qu'à suivre et à couler son raisonnement dans le "moule" dressé par la

sophistique. C'est dire que le stagirite a pris l'option de répondre directement aux sophistes en neutralisant en quelque sorte le point de vue cratylien du langage.

En s'en prenant directement aux thèses développées par Gorgias puis Antisthène, Aristote désavoue certes Platon (en jugeant ces conclusions insuffisantes, inadéquates ou "métaphoriques") mais s'inscrit aussi en faux contre la vision réductrice de l'être et du langage, telle qu'elle a été développée et défendue par l'école sophistique.

Rappelons que l'oeuvre de simplification voulue par Antisthène et Gorgias a donné des résultats qui n'ont pas moins contribué à asseoir davantage le sophiste dans ses illusions de rhéteur et de maître de la parole. Antisthène, on l'a vu, n'a pas hésité de conclure, s'agissant de l'usage que l'on fait de la parole, que l'on "ne parle pas de", mais que l'on "dit toujours quelque chose"; et ce "quelque chose que l'on dit toujours" est dans le vrai: le dire toujours quelque chose serait donc l'autre nom du dire vrai, puisqu'on ne peut penser et dire quelque chose qui ne soit pas vrai. Gorgias, quant à lui, affirmera sans ambage, que dans la mesure où le discours n'est pas porteur de signification, il (ce discours) ne communique par conséquent rien (dans l'absolu) à autrui, si ce n'est par détours<sup>61</sup>. On se trouve ici devant deux positions qui vont provoquer la réaction d'Aristote: défendre d'une part la thèse selon laquelle le dire de l'être est une activité qui ne se meut que dans "le toujours dire quelque chose de vrai" et institutionaliser d'autre part le "nihilisme" tant sur le plan de la saisie des choses que sur celui de la communication en tant qu'acte de transmission de sens ou de signification (comme le fait Gorgias), c'est ne rien comprendre au problème de l'être; lequel problème concerne moins les conditions de possibilité de l'être lui-même que les conditions qui rendent possible sa "dicibilité", c'est-à-dire dévoilent sa structure signifiante. On est donc bien loin des préoccupations platoniciennes et sophistiques. Car il s'agit ici de montrer que ce qui caractérise l'être c'est moins le rapport qu'il entretient avec l'Idée (d'être) que celui qu'il développe

avec le langage. Telle est la voie que le Stagirite ouvre pour la conquête de l'être. Certes en choisissant de philosopher sur la question de l'être par le biais du langage Aristote n'invente rien: il ne fait en effet que s'inscrire dans une problématique générale dont l'origine remonte à Parménide. Mais si dans l'absolu, on ne peut parler d'invention véritable, quant à la reprise du thème du rapport de l'être et du langage, on ne peut taire aussi la voie à tout le moins originale ouverte par Aristote dans ce que nous appelions plus haut le "mystère de l'être": l'être se sémantise, dit-il. Cette affirmation vient situer ce "problème de l'être" sur un autre versant: celui de la dialectique comme condition de possibilité du dire l'être ou axiomatique du discours sur l'être, c'est-à-dire le versant de la "linguistique". On conçoit donc aisément qu'Aristote ait en commun avec les sophistes l'intérêt qu'il accorde au langage et au discours et que, sur ce point comme sur bien d'autres, il ait pu considérer comme une échappatoire "l'ironie supérieure" avec laquelle Socrate et Platon donnent congé aux théories sophistiques du langage<sup>62</sup>. En donnant congé à la théorie sophistique du langage, Platon par la "bouche" de Socrate tourne du coup le dos à la problématique. Ce refus de prendre en compte le problème s'est manifesté, chez Platon, sous diverses formes. On retiendra ici la façon dont Platon perçoit le nom. Pour lui on nomme (certes avec les noms) pour parler<sup>63</sup>, nom qui est surtout assimilé à un instrument<sup>64</sup> qui permet d'aller vers l'essence. Ce qui veut dire chez lui le nom doit être dépassé en tant que simple (ὄνομα πρὸς τὸν νοῦν). A la limite, il ne faut même pas soutenir que le mot, l'objet ou même le nom soient le point de départ de la nomination, puisque "ce n'est pas des noms qu'il faut partir, mais que c'est dans les choses mêmes qu'il faut les apprendre et les chercher(...)"<sup>65</sup>. Ici l'acte de nommer ou de parler se confond littéralement avec la recherche de l'essence des choses. Recherche de l'essence de l'Idée qui ne servira à rien pour la question qui nous intéresse ici. Une preuve supplémentaire vient d'être fournie à la thèse selon laquelle la philosophie platonicienne s'est développée en marge de la problématique du langage. Car elle n'a pas su poser les bases d'une philosophie de l'"être-à-dire" qui fasse "l'époque" de la participation.



Pour s'être donc cantonné à la théorie des Idées et de la participation, Platon s'est séparé de la conquête onto-logique de l'être. Et c'est cet écart laissé par Platon qu'Aristote viendra lui-même combler. On comprendra alors que le peu d'intérêt ou même l'indifférence affichée par Platon allait paradoxalement donner assise à une philosophie qui s'assignera désormais pour but de fonder ou de porter au jour les conditions qui rendent possible une philosophie dite du langage. Pour Aristote, au fondement de l'ontologie (au sens de discours sur l'étant), il y a des questions essentielles liées au statut même de l'étant à dire, qu'il faut élucider, au risque d'être en contradiction avec soi-même. On avait cité plus haut la formulation du principe dit de contradiction, la systématisation de la dialectique non comme moyen pour atteindre la "métanoia" mais simplement, comme l'a montré P. Aubenque, comme axiomatique de discours<sup>66</sup>. En posant ces questions comme sorte de prolégomène à toute démarche qui veut conquérir l'être, Aristote signifie qu'il est dans l'Antiquité grecque classique, le philosophe qui ait extirpé "le problème de l'être" (essentiellement lié au langage), du ronron et des bégaiements des Anciens.

Mais Aristote nous propose une définition du langage qui n'échappe pas toujours à l'ambiguïté, à l'équivocité. Le langage est en effet dans le de interpretatione considéré comme un "symbolon", et les sons émis par la voix ( $\tau\alpha\ \acute{\epsilon}\nu\ \tau\eta\ \psi\upsilon\chi\eta\ \eta\ \sigma\upsilon\lambda\lambda\alpha\gamma\mu\alpha\ \tau\alpha\ \tau\eta\ \psi\upsilon\chi\eta\ \dots$ ). Mais même si le langage est assimilé au symbole et que les sons émis par la voix sont considérés comme signifiant ou traduisant des états d'âme, ouvrant ainsi la porte au mentalisme linguistique<sup>67</sup>, Aristote a quand même annoncé une compréhension nouvelle de l'enjeu de l'être et du langage. Souvenons-nous que chez les sophistes, tel Antisthène, ce rapport de l'être et du langage est immédiat ; plus précisément le langage adhère à l'être, c'est-à-dire qu'il le manifeste dans son immédiateté, dans sa totalité et dans sa vérité. Avec Aristote on accède à une autre strate de la philosophie du langage de l'être: l'être n'est plus saisi immédiatement dans le discours, c'est-à-dire que le rapport qui

lie l'être au langage n'est plus immédiat; il s'agit désormais d'un rapport médiatisé par ce qu'Aristote appelle lui-même les "ἵτα θύμα. τ. α. τ. ἴ. ψ. υ. χ. ἴ. σ.".

Aristote qualifie dans certains textes le rapport du langage aux choses de symbole<sup>68</sup>: le langage comme symbole et le rapport du langage aux choses qualifié aussi de symbole sont autant de facteurs qui illustrent bien que la terminologie aristotélicienne dans ce cadre n'est pas très au point. Mais en dépit de ce manque de rigueur (dans la terminologie), Aristote nous dit que le symbole doit être perçu non comme une sorte de substitut de la "chose", mais comme quelque chose de véritablement autre, c'est-à-dire différent. Car il n'y a pas de ressemblance entre la chose et le symbole. Absence de ressemblance ou dissemblance qui ne laisse pas moins apparaître qu'entre le mot et la chose ou l'être et la parole, il y a une distance ou, plus exactement, il existe un rapport conventionnel parce qu'impliquant toujours un certain arbitraire. L'arbitraire ou le caractère conventionnel, qui régit le mot et la chose ou l'être/parole, affecte chez Aristote l'essence du discours. Loin de dévoiler l'essence des choses ou des noms, la parole en acte est simplement perçue comme "un son vocal ayant une signification kata sunthéken"<sup>69</sup>. Car "rien par nature n'est un nom mais seulement quand il devient un symbole, car même lorsque des sons inarticulés, comme ceux des bêtes, manifestent quelque chose, aucun d'entre eux ne constitue cependant un nom"<sup>70</sup>. Et il appartient en propre au discours d'être significatif non par nature (phusei) mais par convention<sup>71</sup>. voilà la nouveauté qu'introduit Aristote dans la question du rapport de l'être et du langage. Nouveauté qui vient mettre un terme à la fois aux hésitations platoniciennes (cf le trilogue entre Socrate/Hermogène/Cratyle dans le Cratyle) et au point vue sophistique du langage. Platon et les sophistes nous apprennent certes que le langage n'est plus l'affaire des supra sensibles, qu'il n'est plus imitation de l'être, mais sa fonction (ergon) est fondamentalement de signifier (θύμα. τ. α. τ. ἴ. ψ. υ. χ. ἴ. σ..) le rapport-au-monde des protagonistes du discours en tant qu'il appartient spécifiquement à l'homme<sup>72</sup>. C'est dire qu'au moment

où le langage entre dans le projet d'une réflexion proprement philosophique, la question de savoir si les mots employés dans le discours sont justes ou révèlent la totalité de l'être de la chose que l'on nomme ne semble plus avoir d'intérêt. Avec Aristote, il devient plus urgent en effet de chercher à fonder les conditions de signification du discours plutôt que s'adonner à l'analyse étymologique des noms comme le fait Platon avec Hermogène dans le Cratyle<sup>73</sup>,

Aussi se préoccupe-t-on de savoir si le discours signifie par nature ou par convention ! Aristote nous dira alors que le discours sur l'être est signifiant non par nature mais par convention (Kata sunthéken). C'est-à-dire que le discours prononcé n'est pas une mise en jeu ou une sorte de procès où l'être se révèle dans son être-total comme vérité absolue, mais simplement instance de pluri ou multisignification de l'être (par convention). Cette plurisignification commandera aux "diseurs" de l'être de ne plus parler pour parler, c'est -à-dire parler pour ne rien dire, ni dire l'être comme vrai, mais le dire tout simplement divers; un divers qui échappe cependant à l'anarchie, parce que la plurivocité ici, loin de détruire le discours sur l'être, l'installe au contraire dans sa dimension véritable tout en rendant possible sa dicibilité. C'est dans ce sens qu'il faudrait comprendre ici l'enjeu des catégories d'Aristote, qui entretiennent des affinités avec le langage. Car elles sont en rapport avec la façon dont l'être est dit ou attribué (ὡς ἔστιν) dans la culture dont Aristote partage intégralement les valeurs.

M. Aubenque et les interprètes anglo-saxons ont mis en évidence le lien ou l'affinité profonde que les catégories d'Aristote entretiennent avec le langage. Il est superflu de reprendre ces considérations puisque notre approche de la philosophie aristotélicienne s'inspire de celle de M. Aubenque<sup>74</sup>. Ici seule l'interprétation que propose Benveniste pour la compréhension de la philosophie de l'être chez Aristote ne nous satisfera pas. Rappelons que le linguiste dans son effort de compréhension des différents systèmes langagiers

indo-européens, découvre que les catégories d'Aristote sont soumises à une opposition qui est selon lui de langue et de pensée<sup>75</sup>. D'éminents interprètes comme P. Aubenque<sup>76</sup> J.Vuillemin<sup>77</sup> et J.Derrida<sup>78</sup> ont eu l'occasion de relever les limites de cette interprétation, en soulignant notamment, surtout Derrida, que l'opposition langue/pensée est inadéquate pour traduire la pensée ontologique d'Aristote. Si le linguiste parvient à cette opposition binaire, c'est qu'il n'a pas interrogé la catégorie commune des catégories (l'ousia) à partir de laquelle tout dire prend sens et raison d'être. Faute d'avoir mis en valeur la catégorie de l'essence, Benveniste est amené dans les Problèmes de linguistique générale, à amputer l'être de sa dimension essentielle: l'être ne se perçoit pas chez Aristote à travers une opposition. Dans la mesure où la tentative aristotélicienne était de pousser l'analyse de l'être jusqu'à son dernier retranchement en supprimant justement toute opposition. Cette quête, qui devait conduire au lieu où l'être surgit comme préoccupation philosophique, exclut toute forme d'opposition, toute sorte d'obstacle. L'être en tant qu'il est révélé par les catégories est à la fois élément de langue et de pensée chez Aristote. Si l'être assume cette double fonction, celle de langue et de pensée, les catégories qui participent à sa compréhension seront aussi de langue et de pensée. Elles sont en effet catégories de langue et de pensée : c'est comme telles qu'elles se déterminent, en dernière instance, comme réponse à la question de savoir comment l'être se dit (*ἵστανται*) et comment est dit ce qui est, en tant qu'il est et tel qu'il est<sup>79</sup>.

Avec Aristote, on assiste à un bouleversement profond dans la quête de l'être: il se dit (legetai) pollakos; c'est-à-dire qu'on peut en définitive l'énoncer, le dire autre, c'est-à-dire non être relatif<sup>80</sup> et le dire aussi faux. Il apparaît manifeste ici qu'il est possible de penser et dire autre chose qui ne soit pas toujours conforme à l'être: la contradiction est possible. D'où l'importance et l'enjeu du principe de contradiction; principe qui demeure inséparable du projet aristotélicien dont le but ultime est d'aboutir à une science du  $\tau\omicron\varsigma\ \acute{\alpha}\nu\ \eta\ \acute{\alpha}\nu$  qui ne soit pas science de l'"ov" en tant que tel, c'est-à-dire physique ou sensible, mais science qui portera sur la manière de dire l'être en quelque sorte. Car l'être s'ouvre à nous d'une manière multiple et s'impose (à nous) dans le dire<sup>81</sup>; mais cette manière multiple de dire l'être n'est pas arbitraire<sup>82</sup>, puis qu'il est soutenu et garanti, on le verra, par l'"ousia".

Mais si cet enracinement de l'être dans le dire multiple ou dans la pluri-signification n'est pas arbitraire, c'est qu'il est soumis et commandé par des procédés discursifs eux-mêmes non arbitraires: entre autres, "le principe le plus ferme de tous"<sup>83</sup>: le principe de contradiction. C'est par ce principe en effet que le discours retrouve sa pleine dimension: la capacité de pouvoir signifier à la fois l'être comme vrai et comme faux. Double possibilité dont les approches parméniennne et sophistique du langage n'ont pas pu rendre manifeste. Cette attitude, avons-nous vu, entraînait des conséquences, qui sont tout aussi ruineuses que stupides; parce que justement on a ignoré ce principe qu'il faut posséder nécessairement avant toute connaissance<sup>84</sup>. Il faut le posséder parce qu'il est non seulement principe du raisonnement<sup>85</sup> mais aussi principe nécessaire pour comprendre<sup>86</sup> l'être comme tel.

Ce principe dit  $\acute{\alpha}\nu\ \eta\ \acute{\alpha}\nu$  Aristote l'énonce comme suit: "il n'est pas possible en effet de concevoir jamais que la même chose est et n'est pas comme certains croient qu'Héraclite le dit; car tout ce qu'on dit, on n'est pas obligé de le penser<sup>87</sup>. Quel

intérêt revêt-il dans et pour une problématique qui veut mettre à découvert l'articulation logique, qui existe entre l'être et le langage? Nous avons vu que le détour opéré par Platon en pensant le problème logique de l'être et du langage à l'aune de la participation nous a détournés de la voie, de la solution puisque la critique platonicienne de l'ontologie des sophistes et des éléates ne nous a pas permis d'échapper à bon nombre d'apories. On comprend alors que le long détour de la participation platonicienne ne dispensât point Aristote de revenir sur les apories mégariques, sophistiques et éléates du langage; ces apories ne sont pas, comme le croyait Platon, signe d'une ignorance de l'ontologie, mais elles sont plutôt signe des difficultés qui sont elles-mêmes ontologiques, puisqu'elles "concernent au premier chef le discours humain sur l'être". C'est pourquoi ce principe de contradiction sera perçu comme un moyen mis en oeuvre par Aristote pour échapper aux contradictions d'une physique de l'être, telle que l'ont pensée mégares, éléates, et, même Platon, en fondant son analyse linguistique des significations de l'être sur lui. Ce principe est donc bien un principe ontologique<sup>88</sup>; sa formulation et son adoption est déjà un pas accompli vers l'édification d'une véritable ontologie qui prenne ses distances par rapport à la vision physique et mécaniste de l'être. Pour n'avoir pas voulu reconnaître cette sorte d'"archè" du discours, les sophistes et tous ceux qui se sont préoccupés des questions de l'être avant Aristote ont conduit le discours humain sur l'être à des impasses. En posant ce principe comme fondamental à toute quête ontologique, Aristote introduit dans l'être et le discours une dimension nouvelle: on peut penser faux et se contredire; et c'est bien ce que le sophiste refuse d'admettre.

S'il était commode pour les éléates, les mégares et les sophistes de concevoir, d'une part que toute pensée, pour être valide, ne peut se déployer que dans le vrai, relevant ainsi l'être dans ce qui le constitue être, et que toute pensée d'autre part qui évolue en dehors de ce vrai de l'être ou en dehors de l'être comme vrai, est sinon pensée perverse du moins non pensée, Aristote nous apprend ici, par la légitimation du principe de

contradiction, que la pensée humaine dans son exercice peut se situer aux antipodes du vrai: on peut se contre-dire et dire ce qui n'est pas, c'est-à-dire penser faux. Dans le fond, dans son être, la pensée n'est pas toujours cohérence et ne pense pas toujours selon la cohérence. C'est ce constat qui mène Aristote à refuter, semble-t-il, cette thèse de l'impossibilité de contradiction. Cette réfutation ou ( *ἡ ἀπολογία...* ) permet au Stagirite non seulement d'échapper au sophisme, mais de ramener surtout le discours de son "exil". Car ce qui appartient en propre au discours, ce n'est ni de se mouvoir dans les *ὄντων περὶ τὸ ὄν* ni de chercher vaille que vaille à dire le vrai, mais de signifier l'être. Or pour les sophistes tout comme les derniers des Anciens<sup>89</sup> il n'a jamais été question de poser l'aventure ou l'avènement de l'être en termes de signification multiple.

Pour prouver contre les sophistes que la signification est ce qui préside à la destinée du discours que l'on tient sur l'être, Aristote choisit de se placer sur le propre terrain du sophiste en "coulant sur son raisonnement". Par ce procédé, il contraint le sophiste à se soumettre à la force du principe même qu'il nie. En se soumettant donc à la force du principe de contradiction dans l'acte discursif, c'est-à-dire en reconnaissant son bien fondé, le sophiste commet inéluctablement une pétition de principe<sup>90</sup>. Car il suffit qu'il dise non pas qu'une chose est ou n'est pas, mais dès lors qu'il ouvre la bouche, il accorde paradoxalement que toute parole proférée a un sens; non seulement pour lui-même mais aussi pour autrui<sup>91</sup>. En un mot, l'amorce du discours par le sophiste est déjà un acte d'auto-destruction, car ce sont les propres paroles de l'adversaire qui montrent qu'il est en contradiction avec lui-même<sup>92</sup>. Mais s'il ne dit rien, il est ridicule de chercher à discuter avec quelqu'un qui ne peut parler de rien; un tel homme, celui qui ne dit rien est dès lors semblable à un végétal<sup>93</sup>. Mais comme il est impossible que le sophiste demeure sans avoir un avis sur tout, le sophiste parlera pour être pris à son propre piège; il dira toujours "quelque chose qui ait un sens ou une signification pour lui-même et pour autrui". Par là

le sophiste atteste que le discours est non seulement signifiant en tant que totalité, mais que chaque terme du discours est porteur de signification. Ou plutôt le discours est signifiant par ses termes parce qu'ils sont soumis eux-mêmes à l'exigence d'un "to ti esti"<sup>94</sup>. Du coup s'explique l'intérêt qu'il y a à poser nécessaire cet ultime principe, qui est naturellement principe (archè) non seulement pour "toutes les actions" mais et surtout principe pour tout discours.

Si la difficulté éprouvée par les derniers des Anciens, tel Lycophron, devant la possibilité de concilier l'être un et l'être multiple a pu trouver solution satisfaisante chez Platon et Aristote (l'un fondant la multiplicité par la catégorie de l'altérité, Platon dans le sophiste), l'autre, c'est-à-dire Aristote (par celle de la relation ou du "pros ti" et ou la légitimation ou le rétablissement du principe de contradiction) ce dernier viendra apporter l'élément nécessaire qui faisait défaut à la vision platonicienne du discours sur l'être en général. On comprend alors que la solution préconisée par Platon aux yeux d'Aristote soit lacunaire et métaphorique. Car Platon, comme tous ceux qui ont investi sur l'être, n'ont pas pu intégrer, dans leurs différentes approches de l'être, ce principe qui est "antérieur", c'est-à-dire premier à toute démarche.

Des commentateurs ont noté que Platon dans la République a approché de fort près l'énoncé correct du principe de non contradiction. Or nous avons vu que le souci de Platon n'a pas ouvertement porté sur la dimension métalinguistique de l'être: toute la théorie de la participation et de la communication des genres le prouvent sans difficulté. Si Aristote a senti le besoin de revenir sur les ontologies mégarique, éléatique et la sophistique pour mettre au point ce principe des principes, c'est que Platon, à ses yeux, n'a pas fourni les réponses adéquates et définitives. En réduisant en effet l'être véritable, l'être en soi à une sorte d'unité générique, Platon ne pouvait que mutiler l'être en transgressant le principe de contradiction et se résigner à faire de l'être sensible l'apparaître de l'être en soi (ὄν τὸ ὄν...). Or Aristote prouve qu'il ne s'agit pas de rendre



compte d'un être en soi, mais de poser les conditions qui rendent possible la prédication de l'être ; montrer notamment que l'être s'attribue selon l'essence et selon l'accident et que cette manière de dire divers l'être n'est pas anarchie mais obéit à une sorte de loi interne propre au fonctionnement de l'être. Comment expliquer alors que l'attribution plurielle de l'être échappe à l'éparpillement arnachique de l'être ? Voilà le problème qu'Aristote va aborder de front et dont les sophistes, ni Platon lui-même ne font écho dans leur conquête de l'être.

Si l'un et le multiple peuvent coexister par la force du discours, et que le discours sur l'être n'est pas désordre, il faut alors trouver ce qui rend possible ce processus, c'est-à-dire chercher la base sur laquelle repose la cohérence du discours. Autrement dit, il s'agit de justifier et de prouver que si l'être n'est pas signifié "un", tout dialogue est ruiné "avec soi-même et les autres". Car "ne pas signifier une chose unique, c'est non seulement ne rien signifier du tout", mais c'est interdire tout dialogue en ruinant "tout échange de pensée entre les hommes et avec soi-même"<sup>95</sup>. Le sort réservé donc à toute approche de l'être qui ne tiendrait pas compte du destin de l'être, qui est d'être le lieu d'interlocution, c'est-à-dire lieu de construction commune de sens, ne peut être que la réfutation. Réfuter les ontologies de l'opaque et de l'ambigu, comme celles de Platon ou des sophistes, qui ont non seulement occulté la question du sens de l'être, mais aussi celle de la dialectique qui lie l'être au langage. Si Aristote adopte cette attitude face à la sophistique de façon générale, c'est qu'il s'est aperçu des dangers dont cette philosophie est porteuse. Notons que si le discours des sophistes est fantaisiste et ambigu, c'est que ce discours a fait principalement de l'équivocité banale "sa règle d'or". Car l'important pour le sophiste c'était moins de signifier l'être que de faire montre de son savoir parler et de sa maîtrise des mots de la parole. Dans cette optique on comprend alors aisément que la signification de l'essence dans le discours soit bannie et que le discours lui-même prenne appui sur l'équivoque, l'accidentel et l'artifice. C'est pour resituer et donner sens nouveau à la

problématique de l'être-se-disant qu'Aristote élaborera une théorie de la signification.

Pour comprendre la théorie aristotélicienne de la signification, comme voie royale pour saisir l'être qui se dit, il est commode, semble-t-il, de passer par une brève présentation du concept de signe chez le Stagirite. Concept qui annoncera non seulement l'acception scolastique de la sémiotique mais ouvrira aussi la voie à une science du "séméion" développée plus tard par le linguiste F. de Saussure<sup>96</sup>. Ici on voit donc qu'on n'a pas attendu l'avènement de la linguistique dite de la langue pour penser l'existence d'un domaine du savoir qui aurait pour objet le  $\sigma\eta\mu\epsilon\iota\omega\nu$  comme tel. L'originalité de cette science, c'est d'avoir prouvé que le signe entretient de véritables rapports avec l'ontologie. De telle sorte qu'une science du signe qui ne tienne pas compte de celle de l'être, ou, plus exactement, qui ne s'articule pas sur une science de "l'ov" est condamnée à l'échec, à la vacuité pure. Car seule l'ontologie donne être à la science du  $\sigma\eta\mu\epsilon\iota\omega\nu$ ... C'est ce que nous allons tenter de montrer dans ce paragraphe.

#### 2.5. Théorie du signe, théorie du symbole.

Une théorie du langage peut-elle faire l'économie d'une théorie du signe et du symbole? Il semble que chez Aristote la réflexion globale sur le langage va de pair avec celle du signe et du symbole. Mais si chez Aristote cette réflexion prend en compte ces questions, signe et symbole n'expriment pas exactement la même réalité linguistique car ne renvoyant pas au même référent. Que recouvrent alors, individuellement, ces notions? Quelle est respectivement la place que chacune d'elle occupe dans l'oeuvre d'Aristote, entendue comme philosophie du langage? Traduisent-elles la même réalité (linguistique) ou sont-elles au contraire deux termes qui n'ont strictement rien de commun?

Rappelons que Chez Aristote la théorie du langage ne fait du discours ni un être ni une chose parmi les choses, comme le croyait Gorgias; elle ne se préoccupe pas non plus de savoir si

le discours peut être le lieu où les noms se révèlent justes<sup>97</sup>: elle est essentiellement une théorie de la signification de l'être. Laquelle théorie viendra naturellement s'inscrire en faux contre celles soutenues par les sophistes et celles que prône le Cratyle par Cratyle lui-même. C'est donc dans le cadre de l'élaboration de cette conception nouvelle du langage que vont prendre sens les Réfutations Sophistiques. Précisons qu'il ne s'agit pas de réfuter les sophistes dans cet ouvrage d'Aristote, mais de dénoncer le sophisme qui oppose d'une part la théorie dite "conventionnaliste" du langage à celle dite "naturaliste", de l'autre. Cette opposition conventionnelle/naturelle a priori n'intéresse pas Aristote comme telle; son problème était surtout de chercher à remonter à l'origine de l'opposition elle-même et non de prendre position sur elle. Ses devanciers ont été amenés à faire l'opposition, semble dire Aristote, parce qu'ils ont méconnu la question de l'essence du langage, c'est-à-dire de sa définition. C'est pour remédier à cette sorte de carence qu'il va proposer une définition du langage qui, malheureusement n'apportera pas la lumière nécessaire à la question: la définition qu'il donne du langage se confond par moments avec la notion de symbole.

Au début du De interpretatione en effet Aristote définit le langage comme symbole ( $\delta\upsilon\mu\beta\omicron\lambda\omicron\nu$ ); les sons émis par la voix ( $\beta\epsilon\lambda\lambda\omicron\gamma\alpha$ ) sont des symboles des états de l'âme ( $\tau\omicron\lambda\theta\eta\tau\alpha$ ) et les mots écrits les symboles des mots émis par la voix<sup>98</sup>. Dans d'autres textes, Aristote qualifie aussi de symbole le rapport du langage aux choses; il n'est pas possible d'apporter dans la discussion les choses elles-mêmes, mais, au lieu des choses, nous devons nous servir de leurs noms comme des symboles<sup>99</sup>. Ce qui est en cause ici, ce n'est pas à proprement parler l'enjeu du rapport de l'être et du langage, mais celui concernant le rapport entre la matérialité du mot prononcé ou écrit et l'état d'âme auquel il correspond éventuellement. Une préoccupation autre fait ici son apparition: le problème de l'être et du langage n'est plus posé en termes "fusionnistes"

comme c'était le cas chez les sophistes. Pour Aristote en effet le rapport du langage parlé avec l'être n'est pas immédiat; il est médiatisé par les "pathèmata tès psuchès" qui ont, eux, le pouvoir de signifier immédiatement l'être. Leur rôle, on le voit, est primordial dans la saisie de l'être. Mais dans un des passages du De interpretatione (1, 165a7) cet intermédiaire est paradoxalement supprimé. La suppression de ces "états d'âme," considérés tout à l'heure comme étant décisifs dans la conquête de l'être, pose problème. Est-ce le signe d'une insatisfaction? Le stagirite serait-il entraîné de revenir sur sa position en épousant les thèses sophistiques du langage? Ou s'agit-il tout simplement d'une autre stratégie qu'il adopte pour résoudre, de façon efficace et définitive, cette question de l'être qui se dit?

En réalité, il ne semble s'agir ni d'une reprise des thèses des sophistes, ni même d'une stratégie nouvelle qu'il chercherait à adopter. Seulement, il existe chez Aristote une sorte de lien qui scelle "états d'âme" et "choses", qui fait que l'un peut se substituer à l'autre sans que l'ordre des choses se bouleverse. La suppression de cet intermédiaire ne gêne en rien l'ordre des choses. Elle est parfaitement concevable et n'a donc rien d'arbitraire ou d'inconséquent, qui viendrait contredire les positions déjà défendues par Aristote lui-même. Mais s'il ya entre les "états d'âme" et "les choses" cette relation d'équivalence qui rend la "substitution ou le passage de l'un à l'autre possible, en revanche le mot ne peut se substituer à la chose, pas plus d'ailleurs que la chose ne pût se substituer au mot. Car "entre les noms et les choses, il n'y a <sup>pas</sup> de ressemblance: les noms sont en nombre limité, ainsi que la pluralité des définitions, tandis que les choses sont infinies en nombre. Mais si plusieurs choses peuvent être signifiées par un seul et même nom"<sup>100</sup>, il ne faut donc pas s'attendre que ce qui se passe dans les noms se passe aussi dans les choses"<sup>101</sup>.

Ces textes ont le mérite, parmi tant d'autres, de nous indiquer ce qu'Aristote entend par symbole. On apprend ici que le symbole ne se substitue pas à la chose; il n'entretient aucun rapport de ressemblance avec la chose, et pourtant c'est à elle

qu'il renvoie et signifie. Mais si le symbole renvoie à la chose et la signifie, et que tout signe est signe de quelque chose, comme la fumée est signe de feu, alors le symbole peut avoir quelque lien avec le signe. Mais dire que les mots émis sont les symboles des états d'âme ou des choses elles-mêmes, puisqu'on a admis qu'il existe une sorte de jeu de substitution entre les états d'âme et les choses", c'est à la fois réaffirmer la réalité d'un lien, mais aussi d'une distance (en quoi le symbole se distingue du rapport de *l'ὄμιοντος*..), ou encore c'est reconnaître qu'il y a un rapport entre le mot et la chose, mais que ce rapport est problématique et révocable, parce que non naturel<sup>102</sup>. Chez Aristote le caractère non naturel ne s'adresse pas qu'aux choses, il englobe aussi l'univers du discours. C'est ce qu'il exprime en définissant le discours (*λόγος*) comme un son vocal ayant une signification conventionnelle (*ἡλτὰ τῶν φωνημάτων*...) <sup>103</sup>; la signification est conventionnelle en ce que rien n'est par nature un nom, mais seulement quand il devient un symbole, car même lorsque des sons inarticulés, comme ceux des bêtes, manifestent (... ..) quelque chose, aucun d'entre eux ne constitue cependant un nom<sup>104</sup>. Pour Aristote donc, tout discours est signifiant, non pas comme un instrument naturel (*ὡς ὄργανον*..), mais ainsi qu'il a été dit, c'est-à-dire par convention<sup>105</sup>. A l'aide de ces textes, on apprend que le langage n'est pas une image ni une imitation de l'être, mais seulement un symbole, c'est-à-dire un signe non naturel.

Il est regrettable que l'effort d'Aristote pour déterminer une terminologie rigoureuse n'ait pas été toujours fructueux dans le domaine concernant les concepts de signe et de symbole. Il ya chez Aristote un mélange constant entre les notions de signe et de symbole. C'est pourquoi la théorie du signe paraît par moments être une véritable théorie du symbole, preuve qu'il ya chez lui comme une incapacité à définir rigoureusement les termes c'est-à-dire à séparer ces deux notions. Car en réalité, il n'ya aucune confusion entre elles. En effet, à la différence du symbole, "le signe n'est pas relié au référent par un lien que l'on puisse d'une manière ou d'une autre justifier ou établir en

raison. Le signe suppose purement et simplement un consensus. C'est donc par convention qu'il est appris et se comporte comme unité à double face qui renvoie aux objets et aux notions; sa propriété essentielle c'est d'être auto-référentiel". Tel n'est pas le cas pour le symbole. Mais Aristote associe la nature du signe dit naturel au concept de  $\sigma\eta\mu\epsilon\iota\omega\nu$ . et le signe conventionnel à celui de  $\sigma\acute{\upsilon}\mu\beta\omicron\lambda\omicron\nu$ . Si le concept de symbole est ce qui rend compte de sa théorie du langage ou, plutôt si le symbole devient le concept central qui détermine toute la problématique du langage chez Aristote, le  $\sigma\eta\mu\epsilon\iota\omega\nu$  est parfois employé pour désigner le rapport du langage aux états de l'âme<sup>106</sup>, rapport qui, nous l'avons dit, est conventionnel au même titre que le rapport du langage aux choses. Mais la définition que propose les Premiers Analytiques semble incompatible avec cet emploi élargi du concept; "le signe veut être une prémisses démonstrative nécessaire ou probable: quand une chose étant, une autre est, quand, une chose devenant, une autre devient antérieurement ou postérieurement, ces dernières sont des signes du devenir ou de l'être<sup>107</sup>, écrit-il. C'est ainsi que si une femme a du lait est signe qu'elle a enfanté; c'est-à-dire ici que l'effet est véritablement signe de la cause. Ici le signe désigne donc une relation naturelle entre les choses. Il appert ici que le  $\sigma\acute{\upsilon}\mu\beta\omicron\lambda\omicron\nu$  s'oppose bien au  $\sigma\eta\mu\epsilon\iota\omega\nu$ ; c'est improprement qu'Aristote utilise ce dernier terme pour désigner le rapport du langage aux choses<sup>108</sup>.

Mais si Aristote a mis expressément l'accent sur la possibilité qu'a le discours d'être signifiant non comme un instrument naturel  $\acute{\omega}\varsigma\ \sigma\acute{\upsilon}\mu\beta\omicron\lambda\omicron\nu$  mais comme lieu où se tisse et s'instaure la signification de façon conventionnelle, c'est qu'il est persuadé que rien en soi ou par nature n'est doté d'un nom; mais c'est conventionnellement que les choses ou les êtres ont un nom, c'est-à-dire seulement quand ils deviennent symbole, car même lorsque des sons inarticulés comme ceux des bêtes, manifestent quelque chose, aucun d'entre eux ne constitue (...) un nom<sup>109</sup>.

Ici on ne voit pas apparaître explicitement que la notion de

signe est le mot d'une chose plurielle. Mais c'est dans ce genre de textes qu'il faut chercher l'origine de la distinction scolastique entre le signe naturel qu'Aristote appelle le *σημασίον*... et le signe conventionnel (*signum ad placitum* qui correspond au *σημαβάλλον* d'Aristote). Distinction qui, on le sait, a été le point de départ de nombreux traités (médiévaux) consacrés aux modes de signification<sup>110</sup> qui ont leur origine dans les écrits de Platon et d'Aristote. C'est dire donc que Platon et Aristote ont été à la base de la distinction scolastique du "signum naturale", considéré comme le signe qui "naturaliter significat et importat relationem realem ad signata" et le "signum ad placitum" ou arbitraire qui, selon Duns Scot, signifie telle ou telle chose, selon ce qui a été convenu entre les utilisateurs du signe<sup>111</sup>. Le signe apparaîtra non seulement comme ce qui désigne, c'est-à-dire objective, mais aussi ce par quoi s'établit une forme de relation et crée une conscience d'être entre les êtres utilisateurs du signe. Ici la problématique du signe recoupe donc celle de la conscience, ou plutôt la question sémiotique rejoint littéralement celle de la "conscience" des sujets qui utilisent et se communiquent par des signes; le signe détourne de lui-même et renvoie à autre chose, note à propos Heidegger. Mais ceci ne veut pas dire que le signe cesse d'être ce qui désigne, indique et montre. Ce qui se dégage ici c'est simplement que le signe se constitue comme fondement de la fonction de renvoi qui rend justement la connaissance du désigné possible. Il s'établit alors une relation entre le signe, le désigné et le désignateur. Analysant ce rapport, c'est-à-dire celui du signe et du désigné, M. Kelkel aboutit à la conclusion qu'il existe deux types de relation: une première relation qu'il qualifie de réelle, et la seconde qui, selon ses propres termes est idéale. D'où il s'ensuit qu'il existe des signes qui recèlent dans leur réalité propre, dans leur nature réelle le renvoi à ce qu'ils désignent; c'est le cas de la fumée dont on dit qu'elle est signe du feu car la représentation de la fumée évoque par elle-même, tout naturellement, la représentation du feu, la fumée étant en quelque sorte une qualité ou un effet indirect du feu, même si le renvoi de l'une à l'autre ne se fait pas avec une nécessité et une certitude absolues. Il y a d'autre part des

signes qui en eux-mêmes, en tant que tels, ne renvoient pas directement et immédiatement à ce qu'ils désignent (....). Ce qui sert de signe peut renvoyer à bien des choses différentes et seule une décision, une institution arbitraire déterminera en dernière instance ce qui est visé effectivement<sup>112</sup>. Ce qui est visé par cette "institution arbitraire" se manifeste dans le discours par l'association du mot et de la signification, "association qui reçoit ici le nom de signe et qui renvoie au domaine des objets qu'elle désigne comme du doigt". Et l'analyse des différentes sphères du réel que le langage humain veut signifier passe nécessairement par l'élucidation du concept de signe. Pour M. Kelkel, le signe se donne à nous comme à la fois porteur de signification (sa dimension logique) et comme signe d'objets, par l'intermédiaire de ces significations. En d'autres termes, le mot ou "sprachgebilde" est signe de la signification, et cette dernière à son tour, signe de l'objet; c'est ce que Duns Scot a exprimé en des termes savants que la tradition philosophique n'a cessé de faire siens; "quidquid est signum signi, est signum signati"<sup>113</sup>. Formule qui introduit sur le plan philosophique, une problématique dont la tradition aristotélicienne s'est nourrie, s'est imprégnée pendant plusieurs siècles; problématique sémiotique et linguistique à la fois puisqu'elle s'adresse à la vox significativa du sujet parlant, mais aussi problématique métaphysique qui a réussi à avoir des prolongements ontologiques puisqu'elle engage ce que M. Kelkel appelle l'ensemble des rapports des trois dimensions fondamentales de l'être: les sphères du grammatical, du logique et de l'objectif<sup>114</sup>; ce qui correspond à la tripartition des dimensions de l'être, telle qu'elle se trouve déjà analysée par Aristote lui-même: les choses d'un côté, les pensées de l'autre, et enfin les mots et les phrases: toutes les trois entrant dans des relations déterminées. "Les choses se tiennent, c'est-à-dire s'objectivent" dans des pensées, lesquelles à leur tour participent à l'agencement des mots et phrases. Ici le signe n'est plus soumis à l'action d'un signifiant et d'un signifié comme devait le soutenir F. de Saussure, maillon essentiel dans la problématique sémiotique qui va des stoiciens à Peirce: il sert seulement à désigner, c'est-à-dire à montrer du doigt. Cette



désignation se situe non seulement au niveau des objets à désigner mais aussi sur le plan de ce qu'Aristote appelle dans le Peri Hermeneias "les pathèmata tès psuchès". Puisqu'il s'agit aussi de communiquer par le langage ou les formes linguistiques ces "états d'âme".

Si l'acception purement linguistique du concept de signe semble peu opératoire en ce qu'il ne rend pas nettement compte de la totalité du réel qu'on veut communiquer par le langage, ici on entre dans une problématique qui fait du signe non une entité quasi amorphe mais bien ce "quelque chose" par quoi se croisent et s'entrecroisent les rapports entre l'être et la pensée, le corps et l'âme, la nature et la société. Autrement dit, la problématique de la sémiotique, telle qu'elle pourrait être envisagée ici pose la question fondamentale du rapport de l'homme et la réalité objective qu'il perçoit et veut communiquer. Quoique apparemment très éloignés des problèmes concrets de la vie de l'homme, le domaine du signe et de sa signification apparaît donc comme le "sol" où s'enracinent les problèmes métaphysiques ultimes, en ce qu'il est considéré en dernière instance, comme la topique où peut s'établir une forme de relation et de conscience d'être entre l'être percevant et l'être perçu. En cela les questions de la sémiotique recourent bien celles de l'ontologie car il s'agit de signifier par le langage l'être-au-monde du sujet qui parle. Et c'est en excluant cet être-au-monde du je(u) du discours que F. de Saussure est parvenu à une science de la langue, science qui s'est assignée pour but fondamental de rendre raison du système de la langue, indépendamment des conditionnements psychosociologiques et historiques du locuteur qui pratique la langue<sup>115</sup>. F. de Saussure confie donc à la science linguistique un domaine épistémologique bien précis, avec des méthodes d'approches spécifiques totalement différentes de celles que pourraient utiliser un philosophe ou un sociologue pour parler de la signification du langage ou de la transsubjectivité de l'expérience linguistique du sujet parlant une langue donnée.

En pensant sociologiquement et philosophiquement le fait

linguistique, on relie les préoccupations du linguiste à celles de l'anthropologue. Cette sorte de pont jeté entre la linguistique et l'anthropologie (au sens large) correspond à ce que André Jacob appelle la phrase opératoire de la linguistique illustrée selon lui par E. Benveniste et N. Chomsky, qui a vu se développer une autonomie de la science linguistique qui ne dément point, mais assure au contraire une certaine interdisciplinarité avec l'ethnologie, la psychologie, la logique et les mathématiques notamment<sup>16</sup>.

Certes à cette phase dite opératoire, la linguistique demeure encore science de la langue, c'est-à-dire qu'on n'a pas totalement rompu avec les préoccupations qui ont été celles des pionniers de la réflexion sur le langage, mais on se préoccupe ici de mettre en relief les profondes et subtiles implications qui sous-tendent la langue et l'usage que les locuteurs en font pour exprimer leur vécu. En décidant de rendre compte dans l'analyse linguistique de cette dialectique (entre la langue et son actualisation), on continue l'oeuvre déjà amorcée par un certain nombre de linguistes qui jugent aujourd'hui insuffisantes les recherches portant uniquement sur les phonèmes. D'aucuns parleront alors d'une conception nouvelle du fait linguistique; Ce qui d'ailleurs ne serait pas faux, puisqu'il s'agit de rendre compte non seulement de la dynamique, c'est-à-dire des aspects pragmatiques de la langue mais aussi de mettre en lumière les différentes forces endogènes et exogènes qui soutiennent le fait linguiste comme tel. Mais s'il ya lieu de parler de nouvelle compréhension (du fait linguistique), il faut noter qu'elle ne peut pas tourner le dos à la linguistique de la langue comme effort de saisir les structures immanentes des langues dans l'acte de communication; point n'a besoin, dans cette approche, d'opposer l'extra-linguistique à l'intra-linguistique comme on le faisait jadis. Ici on cherchera alors à faire seulement toucher du doigt qu'il y a plutôt avantage à décroisonner, c'est-à-dire à ouvrir les recherches sur divers domaines de l'activité langagière, plutôt que de s'enfermer dans ce que l'on appelait alors l'immanence. Sur ce plan, certaines remarques formulées dans, "ce que parler veut dire"<sup>17</sup> méritent d'être

prises en considération. Avec cette conséquence: si "ce que parler veut dire" peut désormais trouver place dans l'oeuvre du linguiste, cela veut effectivement dire qu'il lui est aujourd'hui possible de s'intéresser, voire s'interroger sur les conditions de significabilité du discours et le mécanisme qui, sur le plan des langues, les rend possible. On rejoindrait alors la piste frayée par E. Benveniste en concevant le fait linguistique non comme un bloc clos sur lui-même mais comme quelque chose qui allie à la fois le sémiotique et le sémantique. Ainsi le linguiste semble-t-il entériner et continuer le mouvement de réflexion amorcé depuis Aristote, poursuivi et orienté par les penseurs stoïciens (que nous développeront plus loin.)

En ce qui concerne Aristote, reprenons avec Baratin-Desbordes<sup>18</sup> que le philosophe n'a pas seulement parlé sa langue mais a aussi réfléchi sur elle. En effet, en dehors des traités de grammaire nés à partir des intuitions du Stagirite et qui ont marqué toute la tradition occidentale et dont nous ne parlerons pas ici, on retiendra que pour Aristote l'homme est un animal qui possède la parole<sup>19</sup>, mais que la spécificité de son langage réside moins dans l'émission de la voix ou phonè, que dans la nature des signifiés ou du caractère conventionnel du rapport signifiant/signifié<sup>20</sup>. Nous avons vu par la question du signe que la philosophie du langage, telle qu'elle se dégage des textes d'Aristote, est une démarche qui nous amène à découvrir que l'homme est un être capable de penser (noeiv) et de signifier (σημειώσασθαι) l'être de ses relations dans le langage et par le langage. Mais "ce n'est pas la langage qui est interprété comme expression de la pensée mais inversement la pensée qui est saisie comme un système analogue au langage distinct seulement de lui en ce que la pensée est un langage intérieur". Selon Sextus Empiricus, les stoïciens seraient les premiers à scolariser la distinction entre un langage proféré et le langage purement intérieur qu'est le langage<sup>21</sup>. Mais ce que ne nous dit pas Sextus, c'est que déjà Platon lui-même avait défini la pensée comme "un dialogue silencieux de l'âme avec elle-même"<sup>22</sup>. En omettant cette

précision, Sextus nous met dans l'erreur en nous faisant croire au caractère novateur de la problématique du langage intérieur chez les stoïciens. L'idée, telle qu'elle a été perçue par Platon, a été reprise par Aristote ici. Mais le langage cesse d'être simple expression de "l'horizontalité" de la pensée et de l'expérience dans la perspective aristotélicienne, c'est-à-dire que le langage n'est plus l'élément véhiculaire de la pensée, mais seulement l'instrument de cette pensée pour servir tous les besoins que l'homme lui assigne: signifier en l'occurrence l'être dans ses multiples dimensions. Cette théorie de la signification, qui est un procès de sémantisation de l'être, montre que l'aporie de l'être se résout dans le langage: car c'est bien d'une question logico-linguistique qu'il s'agit. En cela le projet aristotélicien lui-même se présente comme le moment inaugural d'un discours scientifique qui cherche à attribuer à l'être une unité en dépit de sa dispersion.

### 2.6.1. La théorie de la signification chez Aristote

C'est avec raison que E. Husserl (que cite M. Kelkel<sup>123</sup>) fait remarquer que les phénomènes qui répondent aux termes signifier et signification soulèvent des problèmes extraordinairement difficiles. Ceci est particulièrement vrai dans le cas bien précis de la théorie aristotélicienne de la signification, laquelle théorie est inséparable d'une métaphysique de l'être qui se dit et s'analyse pluriel. Cette situation est elle-même source d'une difficulté particulière; difficulté découlant surtout de la prétention que nourrit la théorie de résoudre la question de l'être et du discours de façon générale. La question, alors, qui se pose est de savoir comment l'être qui est plurivoque peut être dit un (par et dans la parole) sans que le discours humain tombe dans l'opaque, l'obscur, l'artifice et se nie par le fait même comme discours signifiant? Voilà, résumé, sous forme de question, le véritable enjeu du problème et le dilemme que la théorie prétend dépasser.

On sait déjà chez Platon que le discours accompagne toujours l'intuition<sup>124</sup>. Mais les mots du discours sont, pense ici Platon, naturellement (phusei) impropres ou inadéquats pour dire vrai<sup>125</sup>. Il s'impose donc au locuteur de rechercher d'autres réalités, hors des mots, qui garantissent son discours et font "apparaître la vérité des choses"<sup>126</sup>. Or la vérité dans les choses existe moins dans le discours que dans le modèle. Ainsi la relation des choses aux mots, comme relation de vérité, exige que l'on aille de la vérité des choses à la vérité des mots. Elle suppose, comme le note H. Joly, l'antécédence de l'*ἀλήθεια* par rapport à l'*ἄξιωμα*...et la priorité du vrai sur le dire vrai. C'est seule cette relation qui permet, semble-t-il, de rendre compte de l'institution du langage. C'est-à-dire de l'articulation des choses dans les mots<sup>127</sup>. Mais cette articulation ou institution du langage pose comme principe, dans un souci de démarcation d'avec les théories antérieures sur le langage, un dépassement des mots pour aller à "l'essence" ou

l'"eidos". Car chez Platon le langage ne renvoie pas à lui-même ni ne signifie: il ne suffira donc pas chez lui de dire quelque chose pour que l'on soit dans le vrai comme les sophistes ont pu le prétendre: il faut surtout dépasser l'usage purement persuasif et rhétorique du discours<sup>128</sup> pour atteindre la dimension véritable du discours, c'est-à-dire l'instance où le discours se fait moyen privilégié d'accès à la connaissance et à la vérité. On voit apparaître ici que le discours n'est pas dévalorisé chez Platon, mais s'assigne un nouvel objectif, celui de révéler non la vérité de l'être comme les sophistes le prétendent, mais de conduire l'homme à comprendre que celui qui passerait le reste de sa vie à mépriser et blâmer le discours serait légalement frustré de la vérité et de la science des choses<sup>129</sup>". Là où le discours fait donc défaut, la vérité et la connaissance manquent aussi, et, lorsque le discours est ruiné, la connaissance est également entraînée dans la même disparition<sup>130</sup>.

C'est cette manière de saisir le langage et son sens qui déterminera et conditionnera la théorie platonicienne de la signification. Laquelle théorie s'édifiera autour de l'idée que Platon se fait du  $\delta\eta\lambda\epsilon\iota\omega\nu$ . A propos de signe, notons que Platon ne fait pas totalement oeuvre nouvelle car sa conception du signe réactualise certaines caractéristiques qui sont traditionnellement attestées. Certes il ne réutilise pas toutes les valeurs archaïques du "sêmeion"<sup>131</sup>; pour lui, comme pour les anciens, le signe est toujours la manifestation de quelque chose; c'est en quelque sorte le signal à quoi on reconnaît quelque chose<sup>132</sup>. Le  $\delta\eta\lambda\epsilon\iota\omega\nu$ ... relève donc du matériel ou du naturel<sup>133</sup> et assume ouvertement une fonction de représentation, de manifestation, surtout quand il est question d'établir les rapports qui doivent régir les mots ( $\text{ὀνόματα}$ ...) les verbes ( $\rho\eta\mu\alpha$ ), les discours ( $\lambda\acute{o}\gamma\alpha$ ) et les choses. Comme on le voit, le signe platonicien n'a pas pour fonction première de signifier; il ne renvoie pas non plus au signifié mais essentiellement à la chose. On comprend alors que l'effort entrepris par Platon pour introduire le sens dans le discours de l'être n'ait pas porté sur les sens de l'être, mais sur l'être lui-même<sup>134</sup>, et que se

justifie l'effort qu'il a consenti à poser le problème de l'être avec la question des cinq genres suprêmes, introduisant ainsi, dans la tentative de saisir ce qu'est l'être, des considérations purement physiques ou matérielles. C'est aussi dans ce cadre qu'il faut comprendre que la théorie platonicienne du signe soit perçue non comme une théorie qui systématise la dialectique du signifié/signifiant dans la communication de l'être, mais simplement une théorie de la manifestation, de la désignation, qui ne prendra pas totalement en considération le signifier multiple qui structure l'être comme tel. Pour Platon en effet le propre du *ὑποκείμενον*... , c'est non de signifier, mais d'être un indice ou un indicatif de la chose qui se manifeste dans sa vérité. C'est ce qui explique pour quoi le signe prend chez Platon des allures d'un miméma ou d'une mimésis<sup>135</sup> et que le modèle originaire de la "signification" soit produit par le langage mimétique et mimique des muets qui "signifient par leurs mains, leur tête et le reste de leur corps"<sup>136</sup>. Sans doute Platon ne s'entendra-t-il pas à cette conception prélinguistique du *ὑποκείμενον* : il distinguera en effet "l'homme qui nomme" du mime du peintre et du musicien et s'interrogera sur la spécificité de son imitation<sup>137</sup>. Mais malheureusement cette interrogation et ce choix n'apporteront pratiquement rien de nouveau à la manière dont doit être perçu et analysé le signe; car le signe est et demeure encore l'élément indicatif ou révélateur<sup>138</sup> de la chose, comme les anciens le concevaient.

Certes chez Platon le signe traduit et montre la "chose" qu'il désigne. Mais Platon note dans le Sophiste avec précaution que ce n'est pas simplement le nom qui, par un logos implicite doit montrer la chose, comme le prouve l'exemple "l'homme apprend", c'est le logos qui, par un enchaînement de mots "montre désormais, à propos des êtres, ce qui leur arrive, leur est arrivé ou leur arrivera et ne se contente pas de nommer, mais achève quelque chose en entrelaçant verbes et noms"<sup>139</sup>. Selon M. Joly cet entrelacement de verbes et de noms assume ce qu'il appelle la fonction de vérité; par cette fonction de vérité, dit-il, le signe peut clore en tous sens la crise ouverte dans le langage<sup>140</sup>. Ce, parce qu'elle apporte une réponse à la question

du rassemblement ou de l'entrelacement des noms et des verbes qui est une question de discours. Et ce discours lui-même est le discours vrai, celui qui par opposition au discours faux<sup>141</sup> dit les choses comme elles sont<sup>142</sup> et les dit d'un objet et d'un sujet<sup>143</sup> autour desquels le discours s'ordonne.

Tout semble se passer comme si on nous demande ici de quitter la "tyrannie rhétorique du nom" pour aborder dans le sens d'une logique de la proposition ou d'une linguistique de l'attribution. Volonté qui n'arrivera pas malheureusement à se libérer de la suprématie de l'Être, c'est-à-dire de "la primauté de ce qui est comme il est, en quoi consiste la vérité"<sup>144</sup>. Tout à la fois visible et dicible, le signe fait donc voir la chose en la disant mais ne dit pas son sens<sup>145</sup>. Si la théorie sophistique et rhétorique du dire de l'être repose sur une logique du mot et de son pouvoir ou de sa force illocutoire, Platon ouvre une voie qui obéit ici à une logique, qui suppose l'entrelacement de noms et de verbes, des choses et des propriétés, "impliquant une théorie de la vérité comme conformité du discours vrai à la vérité de la chose". C'est ainsi que, selon M. Joly, Platon résout la crise du langage et opère le fameux renversement. Un renversement qui nous apprend que la manifestation du signe est au plus haut point révélation et désignation de la chose. En cela le langage signifie non la nature des choses (à dire) mais imite surtout cette nature. Comme on le voit, c'est donc "en termes de vérité et d'imitation" (et non en termes de sens et de signification) que Platon a posé et résolu le problème du langage<sup>146</sup>.

Nous avons toujours contesté que la solution platonicienne soit considérée comme le remède à la crise du langage sur l'être. On voit apparaître ici, qu'en posant ce problème du rapport de l'être et du langage en termes d'imitation, Platon maintient l'identité, c'est-à-dire le lien entre la chose et le monde, entre le *λογος* et l'ἔν. On comprend alors qu'il ait manqué d'élaborer une doctrine de la signification<sup>147</sup> qui tient compte du discours humain et qu'Aristote se soit résolument engagé à mettre à jour une théorie de la signification qui obéisse à l'enjeu du langage:



le langage n'adhère pas à l'être: l'être est séparé du langage. Et c'est dans cette séparation qu'il faut bien concevoir la théorie de la signification. Du moins, c'est cette voie que choisit le Stagirite pour penser la signification comme étant à la fois théorie de la séparation et du rapport entre le langage comme signe et l'être comme signifié<sup>148</sup>. Par cette voie Aristote se libère en libérant la signification de la dimension pré-sémeiologique où Platon l'enfermait pour frayer le chemin véritablement nouveau, qui devait conduire à ce que nous appelions plus haut la théorie aristotélicienne de la signification.

Cette théorie a ceci de particulier qu'elle met d'abord l'accent sur l'enracinement de l'être dans le dire: l'être est *ἄρχειν* révélant ainsi la dimension métalinguistique du projet ontologique d'Aristote. Elle se pose ensuite comme obstacle à toute théorie immanentiste ou fantaisiste du langage. Car on apprend, contre les sophistes, que le langage n'est plus une réalité en soi; il n'est pas non plus un processus d'imitation de l'être: le langage signifie purement et simplement l'être "kata suntheken". En postulant l'absence de distance entre l'être et le mot, les sophistes ont manqué d'aborder de face le véritable problème de l'être: signifier l'être comme un malgré la multivocité qui le caractérise. Tel est l'enjeu véritable de la "science de l'être en tant qu'être" ou science "recherchée". C'est dire que le procès de l'être est éminemment métalinguistique. Aristote nous fournira d'ailleurs un certain nombre de matériaux, à forte dose linguistique, qui montreront le caractère effectivement métadiscours ou métalinguistique du projet qu'il défend. On a pu voir en effet que le rétablissement du principe de contradiction en tant qu'"archè" et condition a priori du discours contribue à asseoir le projet sur des bases linguistiques. Il importe aussi de retenir, toujours dans ce cadre, la problématisation de la question de la dialectique, tout comme celle de l'*ἀπολογία*, comme rendant véritablement compte de cette dimension, c'est-à-dire de la signification de l'être dans le discours. Ici la parole de l'être devient onto-logie, c'est-à-dire discours total sur

l'être, et se confond pratiquement avec le discours en général. C'est pourquoi à cette ontologie est assignée la tâche<sup>149</sup> non moins importante d'établir et de poser les conditions a priori de la communicabilité entre les hommes.

### 2.6.2 · ὄντις, signification et discours

Pour rendre compte de la façon dont l'être est dit et signifié, Aristote s'adonne dans les traités de l'organon et de la "Métaphysique" à un inventaire de ce qu'on a appelé les catégories (de l'être d'Aristote). Cet inventaire ici a une valeur exploratoire et justifie, semble-t-il, le fait que, chez le Stagirite, la réalité n'est pas structurée à l'infini; car la structure de l'esprit humain semble obéir à une sorte de détermination. Tout se passerait comme si pour échapper au danger de la régression à l'infini en matière de prédication et de signification de l'être, Aristote pose que l'homme dans son discours se soumette à l'existence d'une forme de discours transcendantal qui s'appuyerait sur un sujet premier, fondamental et irréductible par rapport (*πρὸς τὸ*) à quoi tout être autre que le sujet se signifierait: "l'ousia".

Nous venons de ranger parmi les conditions a priori du discours, aux côtés de la dialectique (au sens aristotélicien du terme) et du principe dit de contradiction, "l'ousia". Elle assure dans la quête de l'être, qui se signifie pluriel, une double fonction. Celle d'être prédicable elle-même et condition de prédicabilité et de significabilité du discours humain. Cette double attribution confère, à nos yeux, à "l'ousia" non seulement le statut de "sujet premier et irréductible" mais fonde le discours et la communication entre les protagonistes du discours. Ici on ne peut que s'étonner devant la nouveauté que représente la question aristotélicienne de l'ousia. Non qu'elle provoque l'étonnement bête et aphiosophique, mais bien parce qu'elle ouvre la voie qui donne accès à la compréhension du mécanisme du discours sur l'être. Sous cet angle, elle vient se substituer à la spéculation physique des éléments dont le livre A de la Métaphysique rapporte l'écho en annonçant que la question

"qu'est- ce que l'être" ? est une question qui ne se résout que quand l'on prend en considération cette autre question plus fondamentale, parce que principielle, celle de l'ousia ou l'essence. Si donc dans une première approche l'ousia fournit la réponse à la question "qu'est- ce que l'être"? elle prétendra dans un second temps résoudre l'aporie du langage de l'être. Pour n'avoir pas vu que le destin tragique du discours humain sur l'être c'est de se dévoiler comme discours sur les "ousiai" ( entendues comme "unités objectives de signification"), la sophistique et l'école platonicienne ont manqué de fournir la réponse ferme et définitive à la question du rapport de l'être et du langage. Contre la prétention des sophistes, qui admettent que l'attribution reste toujours attribution des accidents et, contre Platon qui fonde le problème du langage dans celui de l'Idée, l'"ousia", comme nous le percevons ici chez Aristote, vient inaugurer l'avènement du discours scientifique sur l'être en frappant d'inutilité l'entreprise commandée par les sophistes d'une part et par Platon de l'autre, et édifier le fonctionnement du mécanisme langagier autour de l'ousia. Ce discours scientifique a pour nom ontologie, c'est-à-dire instance où la pensée de l'être se déploie, du moins se constitue-t-elle comme "catégorielle", c'est-à-dire modalité attributive et significative de l'être. L'oeuvre aristotélicienne de catégorisation, tâche éminemment ontologique, demeurera subordonnée à la catégorie de l'essence et au jugement prédicatif.

Aristote note que parmi les choses, les unes sont affirmées d'un sujet (...). D'autres dans un sujet (...). D'autres à la fois affirmées d'un sujet et dans un sujet (...). D'autres enfin ne sont ni dans un sujet ni affirmées d'un sujet (...). Pour certaines, toutefois rien n'empêche qu'ils soient dans un sujet, car une certaine science grammaticale est dans un sujet<sup>150</sup>.

Le Stagirite distingue donc deux fonctions de la copule: l'une selon laquelle quelque chose est dit d'un sujet, l'autre selon laquelle quelque chose est dans un sujet. Les traducteurs latins d'Aristote rendront cette opposition par le couple:

dicitur de subjecto/in subjecto est.

Les êtres qui ne sont ni dits d'un sujet ni dans un sujet sont les sujets individuels ou essences premières<sup>151</sup>, tout le reste est dit de ces essences ou est en elles. Ceux qui sont dits d'un sujet sans être dans un sujet sont dites essences secondes ou différences<sup>152</sup>. Elles précisent la nature de la prédication. Lorsque la prédication a lieu sans qu'un être soit dans un autre, le prédicat sera dit du sujet de façon synonyme tant pour le nom que pour la définition: "homme est affirmé d'un sujet, savoir de l'homme individuel; d'une part, le nom de l'homme lui est attribué, puisqu'on attribue le nom d'homme à l'individu: d'autre part, la définition de l'homme sera aussi attribuée à l'homme individuel, parce que l'homme individuel est également un homme<sup>153</sup>. Au contraire, lorsqu'il s'agit de choses qui sont dans un sujet, si l'attribution du nom peut parfois se faire synonymement, cette attribution est impossible pour la définition; par exemple, dans le cas des accidents pris in abstracto, l'attribut "blanc" est dans le corps et est dit du corps, mais ni son nom ni sa définition ne peuvent être attribués au corps; dans le cas des accidents pris in concreto, le nom de l'attribut blanc est attribuable au corps, mais non sa définition<sup>154</sup>. Dans tous les cas où, dit Aristote, soient les substances, soient les différences sont prédicats, l'attribution se fait dans un sens synonyme<sup>155</sup>.

Sans vouloir chercher à entrer dans des considérations philosophiques, retenons que ce passage montre que l'être ou les êtres de façon générale sont caractérisés par la présence et l'absence de la possibilité soit d'être dits d'un sujet, soit d'être dans un sujet<sup>156</sup>; et que l'important demeure que l'attribution se fasse de façon synonymique pour que les lois de la compréhension ou de l'interlocution s'appliquent. Ces lois, qui sont en fait des lois du discours sur l'être, ne se réalisent effectivement que parce qu'elles sont soutenues, c'est-à-dire conditionnées à la base par la présence de "l'ousia". C'est par elle en effet que le discours ou la signification de l'être ne s'abîme ni dans l'univocité pure ni se confine dans l'équivocité

du type sophistique. Autrement dit, pour que le discours de l'être, qui est une ousiologie, soit possible, il convient de poser comme nécessaire qu'il existe entre l'univocité et l'équivocité, un système qu'on appelle à la suite d'Aristote "analogie"<sup>157</sup>, qui permet justement au discours d'être compréhensif et significatif pour les interlocuteurs.

C'est à ce prix seulement qu'il ne sera plus contradictoire d'attribuer plusieurs attributs à un même et unique sujet. Ainsi on peut par ce jeu de l'analogie appeler diverses choses d'un même nom sans nuire pour autant à son unité. Qu'on dise du seul individu homme qu'il est long de trois coudées (quantité), qu'il est blanc (qualité) ou qu'il est le double de Socrate (relation), cela n'enlèvera donc rien à l'unité que lui confère son humanité: le fait donc d'attribuer ou de signifier "pollachos" l'être ne porte pas atteinte à son unité: dans l'être "coexistant" l'unité et la multiplicité, cela ne l'empêche pas de se livrer à nous sous le mode de l'unité dans l'expérience quotidienne que nous avons et faisons de l'être.

Toutes ces questions que soulève la "dicibilité" de l'être, la possibilité de l'attribuer notamment divers, malgré qu'il se présente à tout homme sous les apparences d'une unité, trouveront solution chez Aristote dans le tableau des catégories, en tant que réponse à la question de l'attribution de l'être. En effet par le biais des catégories, Aristote nous donne accès au fondement de son ontologie. On doit considérer la table des catégories non comme une rapsodie (kant) mais comme un véritable système de prédication qui donne tournure expressive à l'étant tel qu'il se présente dans la réalité et dans son rapport étroit avec "l'ousia" (ousia entendue comme condition a priori de la discursivité et de la "significabilité").

L'ousia, comme condition d'intelligibilité du discours, suppose naturellement qu'il est le moyen, le canal privilégié grâce à quoi "l'expression de l'"ov" se fait discours; à ce titre, son statut parmi les catégories de l'être exige un autre traitement que celui d'être simple catégorie dans le système

catégorial mis au point par Aristote. On a pu dire, dans le cadre de la détermination d'un être à "l'ousia", qu'elle n'est pas une projection ou une transcription d'une catégorie déterminée dans une autre", mais qu'elle bénéficie d'un statut particulier: la condition "hors catégoriale des catégories" (Derrida). Cette condition fait de l'ousia l'unité significative de référence par excellence: elle enveloppe et couvre donc tout l'univers de la prédication; en tant que telle, elle fonde non seulement l'être des autres modalités de l'être<sup>158</sup> - puisque tout ce qui est dit catégorie doit être saisi par rapport à sa signification - mais elle fait aussi apparaître que les termes du discours ne sont pas de simples homonymes et que la série catégoriale elle-même ne forme ni un rassemblement synonymique, ni homonymique, et que la pensée catégoriale tend en dernière instance vers un discours transcendantal et universel car l'être, objet du discours, est précisément transcendantal.

Le discours que l'on tient sur l'être; avons-nous dit rapidement, est une ousiologie, puisque la question éternellement recherchée est celle de l'ousia<sup>159</sup>. Cette identification de la science de l'être à celle de l'essence, loin d'être une banale réduction et une simplification, ouvre au contraire des perspectives en faisant donc de l'ontologie une ousiologie. Le véritable objet de la recherche ontologique n'est plus à proprement parler l'être comme tel, mais l'essence dans toute sa problématique. C'est ce que situe le livre Z de la métaphysique, où il est expressément traité de la question de "l'ousia", de ce qu'elle est, de ce qui n'a pas "d'ousia", etc. Aristote veut surtout montrer par l'entremise de ce livre de la métaphysique que l'objet quasiment unanime de la recherche philosophique c'est l'ousia et non autre chose. Perçue comme telle, l'ousia devient donc l'élément qui fait l'unité du projet métaphysique; lequel projet nourrit, semble-t-il, l'espoir et l'ambition de rechercher et d'interroger le gisant-au-fond ou la "substance" des êtres aussi bien mobiles qu'immobiles et séparés et de parvenir à leur quiddité. C'est pourquoi tout le mouvement du livre Z de la métaphysique part des êtres sensibles pour s'élever jusqu'à la forme séparée: ousia pure. C'est dire que l'objet

même de la recherche du livre Z ne se limite pas aux essences sensibles, mais enveloppe l'univers des essences immobiles et séparées. Ainsi Dieu sera-t-il perçu comme "l'ousia" immobile et séparée, acte pur et modèle de la réglementation du monde sublunaire. Mais Aristote accorde à "l'ousia" la possibilité d'assumer trois fonctions épistémologiques fondamentales: une première qu'il qualifie de logique, la seconde de gnoséologique et la dernière de chronologique. Nous nous intéresserons aux deux premières<sup>160</sup>. Ici "l'ousia" n'est pas perçue comme un "katholou" mais comme l'"upokeimenon" qui autorise le discours et la connaissance scientifiques (au sens d'Aristote) de l'être.

On a vu chez Aristote que l'être s'attribue, se prédique selon l'essence et les autres catégories. Mais nous avons admis avec le stagirite que ce que nous appelons ici les autres catégories ou accidents ne peuvent sinon s'énoncer, du moins prendre sens et signification que par rapport (*πρὸς*) à l'*οὐσία* qui couvre et conditionne le discours et la connaissance; l'univers du discours, comme celui de la connaissance devient donc la topique où l'on ne traite que des "ousiai". Car ces domaines, celui du discours et de la connaissance, ne se satisfont pas de simples relations accidentelles<sup>161</sup>, mais reposent sur la réalité des "ousiai"; s'il n'y avait donc pas d'"ousia", "toute nécessité serait abolie, toute vie réduite à un chaos d'impression dont on ne saurait que dire"<sup>162</sup>. Bref aucun discours signifiant n'aurait jamais été possible parce qu'il n'aurait eu que des énoncés flottants et accidentés.

Pour éviter que le discours parte en exil comme chez le sophiste ou que la connaissance soit flottante, il faut donc poser comme nécessaire et fondamentale -aussi bien dans l'ordre du discours que dans celui de la connaissance - la présence de l'"ousia". En la posant en effet comme unité objective de signification, on signifie d'une part que les choses sensibles se distinguent entre elles selon une diversité d'essences définies et, que ces unités d'autre part, se déterminent comme des formes qui permettent de saisir cette diversité comme le lieu même où la

signification s'actualise. Mais le discours, pour être performant, c'est-à-dire communicatif et informatif exigera chez Aristote non seulement le posé a priori de l'ousia comme condition d'intelligibilité du discours, mais aussi ce que Pierre Aubenque appelle le refus du dilettantisme de l'accident (les sophistes) et l'exclusivité de l'"ousia" (mégariques). C'est par ce choix en effet qu'Aristote se démarque de ses prédécesseurs. Mais malheureusement ce choix ne comblera pas toutes les attentes; car certaines ambiguïtés persisteront encore. C'est le cas notamment de l'impossibilité devant laquelle l'on se trouve de faire la distinction par exemple entre l'élément qui assume la fonction d'"ousia" et celui qui ne l'assume pas. C'est le cas de l'exemple "Socrate est un homme". Ici, il est en effet difficile de dire ce qui est à proprement parler "essence" et ce qui ne l'est pas; le terme "homme" supposé être l'attribut ou l'accident ne désigne pas quelque chose d'extérieur à Socrate supposé, lui, être le sujet: le concept "homme" ici est même inséparable de ce dont il est essence. Tout se passe alors comme si dans l'ordre des accidents, il existerait des attributs qui auraient la prétention de désigner des essences et inversement des essences qui s'abaisseraient au rang d'attributs et se plieraient à l'exigence que les accidents doivent satisfaire: objet et non sujet de prédication. Si tel peut être le cas, comment garantir alors l'autonomie de l'essence ou des essences? D'où les accidents peuvent-ils alors tirer leur être si l'essence perd toute autonomie, c'est-à-dire perd sa valeur d'être la condition a priori de possibilité (d'être) des accidents?

Notons par ailleurs que si l'attribut peut, dans certains cas, désigner des essences, comme le montre ici "homme" dans Socrate est un homme, c'est que manifestement l'attribut n'est pas un non-être, c'est-à-dire qu'il n'est pas dénoué ou privé d'être. Certes. Mais il faut lui reconnaître un moindre être, c'est-à-dire un certain degré d'être, qui le situe et l'aligne totalement sur "l'ousia". Dans la mesure où l'accident ne peut par soi et en soi signifier (συναίρεσις) immédiatement (ἐν ὄντι..) l'être. Pour n'avoir pas su qu'il est impossible à l'attribut ou



à l'accident de signifier automatiquement l'<sup>''</sup>...<sup>''</sup> ..., le sophiste a fait du discours qu'on tient sur l'être un discours accidenté, fragile car basé sur les "sumbebekota", en marge des préoccupations véritablement significatives. En se réfugiant en effet dans la fragilité de ce discours accidenté et bégayant, le sophiste a toujours cherché à atteindre un seul et unique but: s'occuper non de la signification (au sens linguistique du terme) qui se dégage comme telle du discours, mais de son effet sur le vis-à-vis ou l'alter ego dans le discours.

Or avec Aristote nous avons découvert que ce qui fait le propre du discours c'est moins son effet perlocutoire (Austin) que l'intention de signifier qui le motive en tant que tel. Nous venons de dire que le discours doit sa signification à "l'ousia" car c'est elle qui est signifiée: en cela, "l'ousia" commande véritablement la pratique langagière, dans la mesure où tout se signifie par rapport ( $\pi\rho\sigma$ .) à elle. Voilà la conclusion qu'il faut retenir.

Une question cependant demeure et se pose même avec acuité: peut-on considérer la problématique aristotélicienne de "l'ousia" comme la réponse ferme et définitive à la question métaphysique (de la conquête humaine) de l'être? Autrement dit, "l'ousia" doit-elle être prise comme la clé des apories que secrète la théorie des significations multiples de l'être chez Aristote?

Monsieur P. Aubenque a montré il y a un peu plus de deux décennies que Le Problème de l'être chez Aristote s'est certes constitué en système philosophique mais reste inachevé et aporétique. Que le maître nous autorise à soutenir dans l'optique de ce travail, pris entièrement par le biais de la prédication, que la quête ontologique, véritable ousiologie, prend les traits d'une activité éminemment positive. Positive en ce que la question de l'être prédiqué ou dit trouve réponse satisfaisante dans la problématisation de "l'ousia" comme à la fois fondamentale et fondement du discours humain sur l'être: c'est dire que sans "ousia" donc aucun discours communicatif sur l'être n'est possible. En effet c'est parce que "l'ousia" est posée

comme fondement et fondamental de l'acte de discursif que le discours sur l'"ov" ne s'abîme ni se détruit dans l'équivocité et dans l'évanescence pures et que tout ne se réduit pas en un chaos d'impressions et d'énoncés flottants.

Mais faire de "l'ousia" l'élément unique de discours, n'est-ce pas tomber dans l'illusion des éléates qui ne fondent le discours exclusivement que sur l'ousia? En marquant donc "l'ousia" de cette empreinte particulière, Aristote ne s'enferme-t-il, pas paradoxalement, dans un discours qu'on peut qualifier de synonymique? Discours qu'il avait lui-même dénoncé parce qu'il excluait le discours dit homonymique! Pour répondre à ces préoccupations, il est bon recourir à Aristote lui-même en tentant de comprendre la distinction qu'il élabore entre l'homonymie et la synonymie<sup>163</sup>. Quelle différence pose-t-il entre ces deux notions?

Notons, pour faire bref, que la synonymie se distingue de l'homonymie en ce que la première signifie une essence tandis que la seconde fait valoir le caractère multiple de la signification. Mais ce sont deux notions ou aspects d'une même problématique: la réalité de la communication et de la signification en discours. A ce sujet, on a vu que l'analyse du langage chez Aristote nous mettait en garde contre l'équivocité pure, mais la réalité de cette même communication a obligé le Stagirite à voir dans l'univocité, c'est -à-dire dans la synonymie, la règle même de la communication et de la signification; l'exigence de la communication et de la signification se confond donc avec l'exigence d'unité dans la communication et de la signification. Mais, comment alors, concilier cette "exigence de l'unité de signification" avec la pluralité des signifiés ?

Aristote résout l'aporie en assignant à l'"ousia" une double fonction: celui d'être l'élément modulateur des significations plurielles de l'être et ce qui rend le discours possible ou signifiant. Nous l'avons dit. Mais distinguer les significations multiples de l'être ou du mot qu'est-ce à dire? C'est, dit Aristote, "examiner le nombre de ses significations multiples (Τὸ πρὸς τὴν ἰδιότητα καὶ τὴν ἀριθμὸν τῶν σημασιῶν.) tant pour la clarté (...)

qu'en vue de nous assurer que nos raisonnements s'appliquent à la chose elle-même et non pas seulement à son nom". En effet, si l'on ne sait pas en combien de sens un terme se prend, il peut se faire que celui qui répond, comme celui qui interroge, ne dirigent pas leur esprit vers la même chose (Μή. ἔτι. τούτου. τ. ε. α. ποκριν. ἴ. η. ε. ν. καί. τῶν. ἔρωτων. ἀ. λέξων. ἴ. η. ν.

δύναμι) Au contraire, une fois qu'on a mis en lumière les différents sens d'un terme et qu'on sait sur lequel d'entre eux l'interlocuteur dirige son esprit en posant son assertion, celui qui dirige paraîtrait ridicule de ne pas appliquer son argument à ce sens-là<sup>164</sup>. Comme on le voit, pour les besoins de la communication, il est recommandé que clarté se fasse autour des termes qu'on emploie de façon à faire évoluer son interlocuteur et soi-même dans le même univers sémantique, dans le but d'éviter d'éventuels dialogues de sourd. Si Aristote demande que clarté soit faite autour des mots et que l'accent soit mis sur la plurivocité du mot, c'est que le mot pris en lui-même n'a pas de valeur, c'est dans la parole ou dans le discours en effet que le mot acquiert signification: la beauté du mot, dit justement Aristote, est dans la signification (ἡ. τ. ὁ. ὁ. η. α. ἰ. ν. ο. μ. ε. ν. υ.)<sup>165</sup>. Si donc la valeur signifiante du mot n'est pas dans le mot lui-même, mais dans la façon d'en rendre compte dans la parole, c'est qu'insuffler un sens au mot dépend de "la subjectivité"<sup>166</sup> qui l'énonce en discours. Mais ici il faut se garder de conclure que chaque locuteur impose un sens au mot, compréhensible uniquement par lui seul; il faut plutôt relever que l'effort du locuteur de donner sens et signification aux "mots du discours" est un effort de mise en communauté des intentions de signifier tous la même chose de façon conventionnelle; l'important résidera donc moins dans l'emploi des mots, que dans l'esprit, la "dianoia" de l'acte discursif en tant que tel; et le discours ne vaudra que ce que vaudra l'intention commune qui l'anime. Mais le mot, ou de façon générale les "pollachos legomena", auront toujours la particularité de signifier non seulement des choses différentes mais de les rendre signifiantes différemment sans que les mots pour le dire soient différents. Qu'un mot puisse bénéficier d'une pluralité de significations reste dans l'aristotélisme un acquis

et ne choque plus personne. Mais que le mot chien puisse, dans le langage, signifier à la fois le chien constellation céleste et le chien animal aboyant ou, que le mot "kleis" signifier la clé et l'os de la clavicule demeurent une interrogation sur la portée créatrice même du langage. Plus qu'une interrogation sur la portée du langage, dire des choses différentes (la clé et l'os par exemple avec le même mot "kleis") semble être une anomalie du langage, qui court le risque de l'opacité, de l'ambiguïté (au niveau de la signification) si les interlocuteurs ne prêtent pas attention au sens que les mots revêtent pour eux. Les mots, dans les situations de discours, doivent avoir pour le "tu-je" du discours une signification commune. Car si la signification d'un mot n'est pas un (sous entendu pour les locuteurs) le discours dans son déploiement n'a pas de signification du tout<sup>167</sup>. Mais si le mot a une signification une pour les protagonistes du discours, sur quoi peut se fonder cette unité de signification ? Se fonde-t-elle sur la convention des hommes en situation de dialogue, ou trouve-t-elle son fondement ailleurs, dans un autre processus ? Aristote, on l'a vu, insiste sur le caractère conventionnel de la signification et développe la théorie de l'"ousia" et celle du "ἴδιον" ou de la quiddité<sup>168</sup> pour faire de la permanence de la quiddité le fondement même de l'unité du sens et de la signification.

Ainsi, apprend-on que le discours qui s'enracine dans le dire du ἴδιον n'est pas univoque, comme on aurait pu le croire; il n'est pas non plus un discours clôturé sur lui-même ou tautologique, mais il est le discours significatif par excellence qui se démarque du coup des éléates, des sophistes et de Platon. C'est donc la permanence de la quiddité qui est fondateur de l'acte discursif. C'est par elle en effet qu'Aristote fraie la voie qui libèrera totalement la parole de l'être; contre les sophistes, le stagirite admet une homonymie normalisée; contre les éléates, il pose l'existence nécessaire d'un invariant qui stabilise et garantit la communication du sens dans le dialogue des hommes.

Il est temps de faire le point sur la théorie de la

signification chez Aristote. Que peut-on dire de cette théorie? S'est-elle imposée comme solution à la question de l'être? Si oui comment? Si non en quoi constitue-t-elle un obstacle à la compréhension de la structure logique de l'être ?

Rappelons que nous avons montré que le problème tel qu'il est posé chez Aristote prolonge les préoccupations qui ont été celles des Anciens: définir et cerner le type de rapport régissant l'être et le langage. En cela la question s'inscrit dans le projet d'une philosophie du langage<sup>169</sup> qui met expressément l'accent sur le fait que la question de la "plurisignificabilité" de l'être ne trouve solution que dans la parole; c'est ce que n'avait pas compris Platon. Pour l'avoir escamoté, Platon s'est lancé dans des considérations "métaphysiques" qui ont littéralement obstrué le chemin à la signification de l'être.

Aristote à l'encontre des sophistes et de Platon, répondra à la question du comment-signifier-l'être-en-parole, sans qu'il se perde pour autant dans ses manifestations plurielles, en posant au fondement de l'acte de parole "l'ousia" comme condition d'effectuation du discours. Conséquences de ce choix: l'homonymie et la synonymie sont sauvegardées; l'onto-logie n'est plus, comme elle l'a longtemps été, bégaiement ou ronronnement sur l'être, mais devient le lieu privilégié où l'être se "signifie multiplement" et où se garantit l'unité de signification (malgré cette plurivocité). C'est le message principal que livrent les catégories d'Aristote. C'est alors qu'il faut les considérer non "comme une doctrine sans structure", comme le pensait L. Brunschvicg, mais essentiellement comme forme et lieu où l'être s'éclate pour se faire discours et expression du vécu, de l'expérience des sujets parlants. Le problème que posent les catégories d'Aristote ne concerne donc pas seulement la "distinction des significations de l'être" (ὄν.) mais aussi celles de l'εἶναι..., puisqu'il s'agit de savoir en quel sens l'étant (ὄν...) se dit être ou le non-être (πρὸς τὸ ὄν.) se dit ne pas être (Alexandre d'Aphrodise). C'est pourquoi la question de l'être et celle de l'être-dit sont entrelacées et

inséparables de la question de l'homme et de l'être ou de (l'Etre). Il ne faut donc pas s'étonner que le discours humain sur l'être imprime, c'est-à-dire détermine et signifie son besoin d'être. Et si Aristote réagit contre le discours du sophiste, c'est qu'il s'est aperçu que le discours vide peu à peu l'être de ce qui le constitue humain. Car l'intention du sophiste c'est de faire oublier, du moins de masquer la relation originelle qui régit l'être à son essence. Aristote pose ici le problème du fondement ontologico-existential du langage en indiquant que le destin qu'un homme ou un peuple réserve à sa langue, témoigne de sa communion ou de sa désunion avec l'être. Heidegger peut alors écrire que le langage est comme sa propre ontologie ou l'être essentiel du langage est le langage de l'être; l'être dans son essence donc "se scande, s'épelle pour s'y faire discours et apophansis" (E. Levinas).

Si la question que toute la tradition philosophique s'est posée au sujet de l'être se ramène à ses significations multiples et à la découverte de "l'ousia", on vient de voir qu'elle ne peut évacuer la problématique d'un "ἄνω. λόγον. ἔχων."<sup>170</sup>. Mais il faut préciser qu'admettre que l'homme soit dans l'ordre des êtres le seul qui possède la parole, ce n'est pas, loin de là, amener l'aristotélisme dans on ne sait quel néo-positivisme ou subjectivisme du cogito, mais c'est simplement reconnaître et se soumettre à l'existence d'une métaphysique de l'être qui est méta-discours et qui, à ce titre, engage la question de l'homme. Et si l'homme se voit défini comme vivant dont l'être se détermine dans son essence par son pouvoir dire l'être, une telle définition ne peut prendre sens qu'à la condition expresse qu'elle soit prise dans son acception originelle (....) car toute ontologie s'origine nécessairement dans l'être qui se constitue lui-même comme le sujet de l'ontologie: l'être-là de l'homme"<sup>171</sup>. Parvenir au point de jointure où l'exister de l'être humain coïncide avec son dire, telle est l'ambition que le philosophe dans ses investigations veut atteindre; en cela sa tâche se distingue nettement de celle du linguiste qui cherche à dévoiler le discret dans la chaîne parlée. Ici Aristote nous apprend que le problème des rapports de l'être et du langage

dépasse de loin la quête du discret: le problème s'ouvre en se refermant sur l'anthropologisation du langage, montrant ainsi, qu'à travers le problème, est posée une question plus fondamentale: celle dans laquelle l'homme tente de se comprendre en se prenant pour objet d'interrogation, en tant qu'il est doué du pouvoir-dire.

### 2.6.3. Limite et spécificité du discours humain

Contre Platon, Aristote a prouvé que le langage humain se comporte comme un signe non naturel et l'être comme le signifié véritable. Il nous faisait découvrir ainsi une théorie de la signification qui s'est présentée comme le lieu sinon comme la "topique" où la scission de l'être et du langage se produit. Dans la mesure où l'être n'imite pas le langage mais se signifie par le langage et dans le langage. Par cette théorie de la signification on a découvert que le discours ne devient signifiant pour soi-même et pour l'autre que quand il se module sur "l'ousia". C'est alors que nous avons admis que "l'ousia" commande l'activité langagière car elle connote et dénote le discours. Mais si par "l'ousia" le discours acquiert sens et signification, il n'est pas moins vrai que la parole sur l'être (discours) demeure toujours une approximation de l'être. De là sans doute la difficulté pour la mise en oeuvre d'un discours scientifique sur l'être<sup>172</sup>. Non seulement l'être n'est pas un genre (.j.2.v.0.5.) mais surtout parce que l'expérience humaine de l'être dans le discours c'est d'être "oblique". Si elle ne va pas jusqu'à l'essence et à la vérité des choses, elle se contentera uniquement d'expliquer la chose: ne jamais dire ce qu'est la chose mais dire comment elle est. En clair le langage humain semble plus préoccuper à expliquer les choses que de les connaître; c'est-à-dire plus préoccupé de distinction, de clarté que de vérité; d'où sa limite mais aussi sa spécificité.

Pour Aristote, la spécificité du langage se dégage non pas

de son impuissance à aller jusqu'aux choses, mais du fait que le langage s'est toujours constitué en discours pour l'autre et pour soi. Car "tous, précise le stagirite, nous avons l'habitude de diriger nos recherches non pas d'après la chose elle-même, mais d'après les objections de notre contradicteur. Et quand même c'est nous-mêmes qui nous posons des objections, nous ne poussons notre enquête que jusqu'au point précis où nous ne pouvons plus nous en poser"<sup>173</sup>. Autrement dit, la spécificité du langage humain tient au fait qu'il a son propre mouvement, dont le moteur ou l'aiguillon est l'objection de l'interlocuteur ou de soi-même. On comprendra ici qu'il est moins question de chercher à mettre en exergue la polysémie de l'être, qu'auraient ignoré sophistes, Platon et éléates, mais de souligner que le projet d'énoncer l'être requiert ou pose l'autre, le vis à-vis comme partenaire nécessaire. Et puisque l'énonciation de l'être cherchera l'acquiescement de l'interlocuteur, plutôt que d'aller aux choses, ce sera l'occasion pour Aristote d'attester contre Socrate et Platon que le dialogue sur l'être avec autrui n'obéit pas forcément aux normes de la maïeutique ou, plus précisément, ne se préoccupe pas à faire découvrir à l'interlocuteur la vérité qu'il porte en lui et qu'il ignore, mais de parvenir à une "certaine vérité ontologique". On peut alors comprendre pourquoi chez Aristote, le discours sur l'être écarte de son champ d'investigation l'être suprasensible<sup>174</sup> et l'être comme vrai. Précisons que ces deux espèces d'être sont déclarées comme n'étant pas objet de discours parce qu'Aristote ignore une forme de discours qui coïnciderait avec le mouvement par lequel les choses se dévoilent et qui serait comme le langage de Dieu, dont l'objet de discours serait précisément l'être comme vrai. En écartant cet être de son discours, Aristote marque donc la distance qui le sépare de Parménide<sup>175</sup>; le discours humain sur l'être ne prétend pas saisir l'être dans toute sa vérité et son unicité, mais d'approcher ce que l'on appelait plus haut une certaine vérité ontologique, c'est-à-dire discours "qui ne dit jamais la chose mais toujours quelque chose de la chose", c'est-à-dire "attribution hasardeuse d'un sujet à un prédicat". Incapable d'aller à l'être des choses, le discours humain se contentera simplement de signifier multiple l'être et de susciter



un dialogue permanent sur l'être et ses multiples sens. Mais cette reprise incessante du dialogue, bien loin d'être un obstacle à la survie de ce discours, témoigne au contraire de sa vivacité; Aristote fait reposer le fondement du discours sur un critère qui échappe aux lois d'apodicticité ou d'analyticité: la dialectique. Dans la mesure où l'être se dit dialectiquement.

Mais "que le discours soit toujours renaissant, malgré son incapacité à aller à l'être, que l'échec du dialogue soit le moteur secret de sa survie, que les hommes puissent s'entendre (...) que les mots conservent un sens même problématique au-delà de toute essence et que la vacuité du discours, loin d'être un facteur d'impuissance soit transmué en une invitation à la recherche indéfinie, tel est chez Aristote le triomphe amer de la dialectique"<sup>176</sup>. La dialectique cesse de jouer donc le rôle qu'elle a eu; elle n'est plus vision synoptique des sciences ou art royal comme le pensait Gorgias, mais se confine d'être modestement mais efficacement axiomatique de la communication (Aubenque). On voit le changement de perspective; si avec Platon elle est perçue comme l'art suprême, science universelle, don des dieux et moteur du dialogue interne de l'âme avec elle même<sup>177</sup>, ici parce qu'étroitement liée au langage, elle deviendra une technique de discussion et définira l'espace général de l'argumentation et de l'interlocution.

Les Topiques élaboreront les règles de la dialectique, c'est-à-dire du dialogue, de la discussion, de la recherche en commun d'un terrain où les interlocuteurs peuvent enfin s'entendre, au besoin par la défaite acceptée de l'un d'entre eux. Or celui qui triomphe dans la discussion n'est pas nécessairement celui qui a raison ou possède la vérité, mais bien celui qui maintient jusqu'au bout la position la plus cohérente et s'emploie dans le même temps à enfermer son adversaire dans des contradictions. Ernest Kapp<sup>178</sup> n'a pas tort d'avoir montré que la syllogistique aristotélicienne, l'art de tirer de propositions précédemment admises des conséquences rigoureuses, est née de la pratique langagière. Car le syllogisme est un piège dialectique qui consiste à exploiter dans la discussion la

non-immédiateté du rapport entre prémisses et conclusions avant de divulguer in fine le rôle médiateur du moyen terme et de confondre par là l'adversaire<sup>179</sup>. La dialectique exerce donc une contrainte qui est le modèle de toute nécessité logique. Pour n'avoir pas perçu la vraie dimension de la dialectique chez Aristote, on lui a reproché imprudemment d'avoir séparé la dialectique de la science<sup>180</sup>. Or Aristote n'a jamais voulu opposer la science à la dialectique ou la dialectique à l'analytique. En inscrivant au coeur de la recherche ontologique la méthode dialectique, Aristote veut signifier que l'être ne peut être saisi apodictiquement ou scientifiquement. Car pour lui l'être n'est pas un genre; n'étant donc pas un genre, on comprend aisément qu'il n'y ait pas science de l'être, et que le seul outil qui s'impose pour en rendre compte soit la dialectique et non l'analytique. Car le but de la dialectique c'est "de trouver une méthode grâce à laquelle nous pourrions raisonner"<sup>181</sup>, c'est-à-dire une méthode qui ne porte ni sur des choses déterminées ni sur un genre<sup>182</sup> mais qui s'appuie sur le probable (*ἡ πιθανότης*) le vraisemblable et l'universel. Aspirant à l'universalité, la méthode dialectique prétendra surtout rendre compte de "l'opinion de tous les hommes (...)" et parmi ceux-ci ceux des plus reconnus. *τοῖς πλείστοις καὶ ἐνδοξοῖς*<sup>183</sup>, c'est-à-dire les sages, en tant qu'ils représentent l'autorité universellement admise, mais à montrer aussi que le langage ne se meurt que dans l'endoxon et l'universel, un peu à la manière du "tireur d'arc qui ne peut atteindre tout à fait ni manquer tout à fait son but"<sup>184</sup>. C'est là le destin tragique du langage: se mouvoir dans l'universel et chercher atteindre par cet universel un lieu de signification que s'imposent tous ceux qui sont engagés dans le procès de l'être, telle est bien la contrainte à laquelle s'astreint le langage de l'être. Si elle n'est pas remplie, le discours humain se meurt ou plutôt s'assigne à résidence surveillée et se dessèche car elle se montre impuissante à engendrer et à inventer le dialogue permanent et renaissant qui fait de la quête de l'être une recherche sans fin et inachevée. Ce sera dans le cadre de la recherche infinie sur l'être et de son rapport avec le langage que surgira la philosophie stoïcienne du langage.

## 2.7. L'APPROCHE STOICIENNE DE LA QUESTION

Il aurait fallu consacrer non pas un "maigre" paragraphe comme ce sera le cas ici, mais un espace plus large à la question du langage chez les stoïciens. Dans la mesure où seuls les stoïciens, dans l'Antiquité classique grecque, sont parvenus à une véritable analyse linguistique "jugée trop philosophique par les linguistes et trop linguistique par les philosophes"<sup>185</sup>. Mais si l'espace que nous réservons à la réflexion linguistique chez les stoïciens n'est pas à la mesure de l'importance et de l'empreinte qu'elle a eues, c'est moins par souci de réduction que de nous conformer à l'objectif que nous nous sommes fixés dès le départ: montrer que la réflexion sur le langage n'est pas seulement l'apanage du seul linguiste de profession, mais qu'elle se trouve aux confluents de la réflexion logico-philosophique, psychologique, etc. C'est donc un peu dans ce cadre là qu'il convient de comprendre ce détour( qui ne nous détourne pourtant pas de notre but premier) que nous avons fait en évoquant le problème de l'être chez Parménide, les sophistes, Platon, Aristote et maintenant les stoïciens. Car ces philosophes ont montré que "l'être et le langage" sont deux concepts qui s'entrelacent; ce qui montre que, dans le fond, en posant le problème de l'être on pose aussi celui du langage. Ce lien étroit qu'entretiennent l'être et le langage a suscité l'idée qu'il y a une ontologie du langage. Et c'est Heidegger, au vingtième siècle, qui posera les jalons de cette ontologie du langage.

A la différence de Parménide, des sophistes et même de Platon, nous avons vu chez Aristote que, s'il y avait un rapport à déterminer entre l'être et le langage, ce rapport ne devait se concevoir ni en termes d'adhérence ni d'imitation, mais seulement en terme de signification. Aristote ouvrait ainsi, à nos yeux, la brèche pour une théorie du sens. Théorie qui allait se constituer avec les stoïciens en point focal de la recherche philosophique elle-même, pour autant qu'on considère les philosophes du Portique comme les premiers penseurs qui ont pris au sérieux les questions ayant trait à la sémantique<sup>186</sup> et à la sémiotique.

Mais si Aristote a pu faire toucher du doigt, que répondre à la question "qu'est-ce que l'être ? c'est engager le processus de la sémantisation de l'être lui-même, la réflexion sémantique des stoïciens partira non de l'être comme concept général et abstrait, mais des faits: ce qui, sur le plan de la recherche philosophique, marque une rupture, un tournant décisif dans la compréhension de la dialectique de l'être et du langage. Rupture qui s'est manifestée chez le stoïcien par la volonté (avouée) de donner un sens autre à l'être; en effet de concept qu'il était, l'être (ὄν.) s'assimile avec les stoïciens au corps (σώμα) et se vide totalement de la consistance métaphysique qu'il avait acquis chez Platon et Aristote; des "outils" jadis opératoires pour rendre compte chez Aristote surtout de l'être se chargent de connotations nouvelles; c'est le cas notamment de la dialectique qui n'est plus considérée comme axiomatique de la communication de l'être, mais comprise comme l'art de dire juste dans les dialogues et traités, selon Chrysippe, du signifiant et du signifié<sup>187</sup>. Elle est aussi selon Sextus Empiricus, la science du vrai, du faux<sup>188</sup>. Ici on ne s'occupe plus de savoir en combien de sens l'être se dit ou si l'étant participe à la vie de l'être en soi, mais on se soucie de savoir à quelles conditions l'énoncé des événements obéit au critère de vérité ou de fausseté.

Mais si l'être est un corps ou plutôt si "seuls les corps sont des êtres", puisqu'il appartient à l'être d'agir et de partir<sup>189</sup>, il restera à préciser les caractéristiques de ce discours "ontologique". Mais auparavant notons que si seul le corps est un être, le monde du langage sera chez les stoïciens, celui des "lekta". On ne peut, dès lors, s'empêcher de savoir si entre le corps (σώμα) qui est un être (ὄν.) et le langage, monde des "lekta", il peut s'établir un quelconque rapport ! A supposer que l'établissement de ce rapport entre les σώματα et les λέκτα soit possible, de quel ordre sera-t-il? Ce rapport peut-t-il être signifié ou dit au moyen du langage, comme Aristote l'avait montré pour le cas de l'être et du langage? A notre connaissance, c'est-à-dire les textes dont nous disposons ici n'abordent pas de façon claire ce rapport. A moins qu'on

considère comme identique aux *Σύμπετα* la notion de *ἔυζώνου*.. Là encore l'identification paraîtra hasardeuse, puisque le discours dit l'événement ou est produit à partir du fait et de l'événement, mais jamais il ne dit le corps, quand bien même les stoïciens admettraient que la parole fût un corps. Ce qui par contre ne prête pas à équivoque, c'est la démarcation nette qu'opère le stoïcisme face à l'aristotélisme comme philosophie ou vision du monde. Ayant en commun avec Aristote le souci de réfléchir sur le langage, donc de parvenir à une théorie de la signification par le langage, les stoïciens tourneront le dos aux conclusions d'Aristote et accèderont à la problématique par un autre moyen. Rappelons que si chez le Stagirite le procédé, essentiellement, a consisté à s'appuyer sur l'être et ses multiples sens, les continuateurs de Chrysippe s'atteleront au contraire à montrer que la proposition ou *ἀξιωμα* constitue le fondement de l'approche en ce qu'elle énonce l'événement, le fait. On se trouve là devant deux visions du monde: l'un faisant du concept, du général le ciment de la recherche, tandis que l'autre posant l'individu, le concret, comme base de toutes investigations philosophiques: c'est ce qu'on a appelé, en les opposant, le conceptualisme et le nominalisme. Car il s'agit de deux modes de pensée qui n'admettent pas de moyen terme, mais qui se retrouvent paradoxalement ici à penser le même phénomène qu'est "l'acte de langage". On comprend dès lors que les voies empruntées soient différentes, entières et spécifiques.

Mais à d'éminents commentateurs du stoïcisme a échappé les spécificités mêmes du stoïcisme: les oeuvres de Prantl et de Zeller sont tombées dans cette erreur. Victor Brochard et E. Bréhier se sont employés à montrer, s'agissant de la logique stoïcienne, qu'il est beaucoup moins question d'une pensée logique, qui prolongerait celle d'Aristote, qu'une pensée originale qui s'est imposée en battant (même) en brèche l'autorité de la logique d'Aristote<sup>190</sup>. L'originalité de la logique stoïcienne tient en ceci qu'elle a substitué à une logique de "l'inhérence", une logique de "la conséquence" où sont prises en considération des faits jusque là négligés par Aristote et sa logique: les relations temporelles, les rapports de

nécessité entre ce que Brehier appelle l'antécédent et le conséquent d'un fait. C'est bien par cette substitution que s'était imposée aux stoïciens une logique des événements, où la fonction copulative (de type S est P) a cédé le pas à une vision plus événementielle de la réalité où se tisse la vie de l'individu. La réflexion désormais ne porte plus sur la copule est; le nouvel attribut apparaît alors non plus comme exprimant un concept mais, comme nous l'avons dit, un fait, un événement. C'est alors que les stoïciens ne diront plus "l'arbre est vert, mais l'arbre verdoie". Ce sera d'ailleurs la solution adoptée par les stoïciens pour reprendre non seulement le problème de l'être, mais aussi celui de la prédication.

Même en voulant contourner l'emploi de la copule est, comme l'ont fait les mégares et les cyniques, les stoïciens, on le voit, ne sont pas moins condamnés à parler de l'être, même si cet être devait se débarrasser du poids de la métaphysique platonico-aristotélicienne.

#### 2.7.1. Quelques considérations sur "l'ontologie" stoïcienne

Plutôt que d'ontologie, certains préféreront parler de vocabulaire ontologique des stoïciens, soulignant par là les difficultés, les embûches qu'on rencontre en voulant ériger en système la vision de l'être chez les stoïciens d'une manière générale. Or plus qu'un simple répertoire lexical, les stoïciens sont parvenus, en dépit de leur opposition à l'être comme concept ou notion générale, à édifier une théorie de l'être qui tout naturellement s'est placée aux antipodes de Platon et d'Aristote. Il s'agira donc pour eux de s'opposer à la philosophie du concept, en posant les bases d'une réflexion sur l'être qui n'aura finalement rien à voir avec Parménide, Platon ou Aristote; s'il ya donc une originalité à chercher, elle doit se trouver dans la distance que l'approche stoïcienne de l'être prend vis-à-vis de ceux qui ont été les premiers à proposer une réflexion cohérente sur la question de l'être.

Parménide nous a déjà appris que tout discours sur l'être n'est que discours de la totalisation et de l'identification de l'être avec lui-même. On sait que c'est par ce biais, celui de l'identification de l'être avec lui-même, qu'il excluait de l'univers du discours tout ce qui ne se laissait pas formuler en termes d'immobilité, et, identifiait le discours à l'être. Tout ce qui est se dit être: le reste n'est que non-être et ne peut comme tel être l'objet de discours cohérent.

Platon et Aristote, on l'a vu, s'étaient employés à dénoncer l'immobilisme de la thèse de l'éléate et proposaient à des degrés divers une philosophie de l'être qui inclut en son sein la possibilité de dire autre chose que la "mêmete" de l'être; Aristote a surtout montré à travers la problématique de la signification que le destin de l'être s'assume dans la parole que l'on tient sur lui en tant que tel. Et ce seront ces conclusions qui seront justement contestées par le stoïcisme comme philosophie.

Au scandale de Platon et d'Aristote, les stoïciens affirment que "seuls les êtres sont des corps", traçant ainsi les sillons de ce qu'on appellera une ontologie de la corporéité par opposition à celle dite du concept. Dans une ontologie de la "corporéité", le lieu du surgissement de l'être n'est plus à trouver dans l'εἶδος... et dans l'οὐδία, caractéristiques essentielles de l'ontologie du concept, mais bien dans la matière, dans le corps. Ce changement de perspective s'est précisément accompagné d'un changement sensible dans l'adoption de termes nouveaux; au lieu d'employer des termes comme οὐδία, εἶδος..., ὄν..., les stoïciens, selon Sextus Empiricus, ont préféré usé des notions de τὶνα / οὐκ τὶνα / δῶρτα, etc; ce qui marque leur opposition à Platon et Aristote et indique par la même occasion l'orientation et l'originalité de leurs recherches.

D'après les indications que donne Sextus Empiricus sur "le vocabulaire ontologique" des stoïciens, on peut noter qu'il y a, par rapport aux préoccupations anciennes de fonder une théorie de l'être sur le concept, le général, un glissement vers la rhéhabilitation du concret, de la matière et du corps. Glissement qui s'est organisé non seulement autour des termes de  $\delta\acute{\omega}\mu\alpha\tau\acute{\alpha}$  /  $\alpha\delta\acute{\omega}\mu\alpha\tau\acute{\alpha}$  /  $\tau\acute{\iota}\nu\alpha$  /  $\acute{\omicron}\acute{\upsilon}\delta\acute{\iota}\tau\acute{\iota}\nu\alpha$ ... mais a mis en exergue le terme  $\acute{\upsilon}\pi\epsilon\rho\acute{\epsilon}\nu\alpha\varsigma$  comme étant à la fois essentiel et fondamental dans la "logique" stoïcienne. A partir de ces termes, on peut voir que l'ontologie stoïcienne, loin d'avoir abandonné la dichotomie "être sensible/"être supra sensible" l'intègre, du moins l'actualise-t-elle, dans une théorie du "Ti" entendue à la fois comme science des corps et des incorporels. Mais si les  $\delta\acute{\omega}\mu\alpha\tau\acute{\alpha}$  par rapport aux  $\alpha\delta\acute{\omega}\mu\alpha\tau\acute{\alpha}$  peuvent paraître avoir plus d'être, les  $\alpha\delta\acute{\omega}\mu\alpha\tau\acute{\alpha}$  ne peuvent pas être considérés comme des riens: ils sont des quelque choses. On aboutit alors à cette conclusion: l'existence ( $\acute{\upsilon}\pi\epsilon\rho\acute{\epsilon}\nu\alpha\varsigma$ ) n'est pas seulement affirmée des corps ( $\delta\acute{\omega}\mu\alpha\tau\acute{\alpha}$ ...), elle est aussi reconnue des  $\alpha\delta\acute{\omega}\mu\alpha\tau\acute{\alpha}$  dont l'exprimable, le vide, le lieu, du temps<sup>191</sup> et des manières d'être ( $\pi\acute{\omega}\varsigma\ \acute{\epsilon}\chi\omicron\nu$ ....). Il n'est donc banal de mentionner que si les stoïciens ont choisi de porter leur réflexion non seulement sur les  $\tau\acute{\iota}\nu\alpha$  mais aussi sur le  $\pi\acute{\omega}\varsigma\ \acute{\epsilon}\chi\omicron\nu$ ..... c'est surtout pour marquer que leurs préoccupations concernent moins l'être en tant qu'être ou l'être comme  $\alpha\tau\acute{\iota}\tau\acute{\omega}\varsigma$ , que l'existence ( $\acute{\upsilon}\pi\epsilon\rho\acute{\epsilon}\nu\alpha\varsigma$ ) qui se dégage des différentes manières d'être. Dans le fond le problème des stoïciens est plus logique qu'ontologique. Mais en dépit de la part très large consacrée à la logique, il y a place chez les stoïciens, pour une réflexion ontologique proprement dite. Certes l'être ne bénéficie plus de l'extension générale et universelle qu'il a eue chez Aristote; il se résout, à l'intérieur d'une théorie, qui a une prédilection particulière pour le "corps", à être corps lui-même<sup>192</sup>.

Alexandre d'Aphrodise nous dira aussi que les stoïciens subdivisent, dans leur théorie, le "ti" en "somata" et en "asomata". Cette subdivision a priori ne nous renseigne guère sur le statut véritable de l'"ov". Dans la mesure où parler du "ti",



ce n'est pas, semble-t-il, parler de l'"ov"; car l'"ov" se dit seulement des "somata": il n'ya donc que les somata et les onta qui soient identiques et sur lesquels il soit possible de tenir le même discours. Qu'en est-il alors des "asomata"? Doit-on les percevoir comme des êtres désontologisés, sans consistance ontologique, réduits au rang de simples non-êtres, ou au contraire faut-il les considérer comme des êtres qui ont seulement un certain être? Disons que pour les stoïciens les "asomata" ne sont pas privés d'être: le stoïcisme dans son essence même refuse de réduire ces incorporels au rang de non-êtres; la théorie en effet leur accorde une existence (uparsis)<sup>193</sup>, celle précisément des  $\text{ὄντα ὄντα}$ . Ces incorporels (asomata) ne sont donc pas dépourvus d'être; ils sont "des quasi-êtres, dit V. Goldschmidt. Ces attributs sont également partagés par les  $\text{ἐννοήματα}$ : Sénèque commet donc une erreur en donnant comme exemples des non-étants (.....), concepts formés par pure imagination et ne correspond à rien dans la réalité. En strict vocabulaire stoïcien ce sont des  $\text{ὄντα ὄντα}$ , des non quelque choses<sup>194</sup>.

Mais on ne sait toujours pas nommer les différents rapports qui scellent les divers niveaux de la réalité, aucune des sources, pas même Sextus Empiricus, n'évoque le rapport que les stoïciens ont pu établir d'une part entre les  $\text{ὄντα ὄντα} / \text{ὄντα ὄντα} / \text{ἐννοήματα} / \text{σώματα}$ , de l'autre entre les  $\text{ἐννοήματα} / \text{ὄντα ὄντα}$ . Tout ce qu'on peut dire, remarque P. Pasquino, c'est que les  $\text{ἐννοήματα}$ ... sont des  $\text{ὄντα ὄντα}$ .<sup>195</sup>,  $\text{ἐννοήματα}$  à l'intérieur desquels se fait, selon Stobée, la distinction entre les  $\text{ἐννοήματα}$ ... proprement dits et les  $\text{ὄντα}$ .....<sup>196</sup>.

Mais qu'en est-il de l'"ov", en dehors de l'identification proclamée entre lui et le corps? Envisage-t-on son existence comme étant compatible avec une quelconque chose? Il semble qu'il

n'existe aucune autre possibilité de concevoir l'"ov" si ce n'est ce rapport qu'il a avec le corps: en dehors du corps, il n'y a donc point d'être. Et c'est cet être, qui pactise avec le corps auquel Plutarque<sup>197</sup> attribuera les caractéristiques de  $\bar{\Gamma}\bar{\iota}\bar{\delta}\bar{\iota}\bar{\epsilon}\bar{\nu}\bar{\nu}$ ... et de  $\bar{\Gamma}\bar{\iota}\bar{\delta}\bar{\iota}\bar{\delta}\bar{\chi}\bar{\epsilon}\bar{\nu}\bar{\nu}$ : double principe<sup>198</sup> auquel Aétius ajoutera les  $\bar{\Pi}\bar{\alpha}\bar{\nu}\bar{\tau}\bar{\alpha}\bar{\iota}\bar{\tau}\bar{\alpha}\bar{\delta}\bar{\iota}\bar{\tau}\bar{\alpha}\bar{\delta}\bar{\iota}\bar{\tau}\bar{\alpha}\bar{\delta}\bar{\iota}\bar{\tau}\bar{\alpha}$  l'être est donc attribué cette triple caractéristique qui se trouve ramassée dans cette formule célèbre de Stobée:  $\chi\rho\acute{\upsilon}\delta\iota\bar{\iota}\bar{\tau}\bar{\iota}\bar{\rho}\bar{\iota}\bar{\sigma}\bar{\iota}\bar{\delta}\bar{\iota}\bar{\tau}\bar{\iota}\bar{\nu}\bar{\iota}\bar{\epsilon}\bar{\tau}\bar{\iota}\bar{\nu}\bar{\iota}\lambda\epsilon\gamma\epsilon\iota\bar{\delta}\bar{\iota}\bar{\sigma}\bar{\iota}\bar{\tau}\bar{\alpha}\bar{\rho}\bar{\epsilon}\bar{\nu}\bar{\alpha}\bar{\iota}\bar{\tau}\bar{\iota}\bar{\nu}\bar{\iota}\bar{\sigma}\bar{\nu}\bar{\kappa}\bar{\alpha}$   
 $\bar{\sigma}\bar{\upsilon}\bar{\tau}\bar{\alpha}$ . Comme on peut le remarquer, l'objet d'investigation (ontologique) chez les stoïciens, c'est non l' $\bar{\epsilon}\bar{\iota}\bar{\delta}\bar{\alpha}\bar{\varsigma}$ ... (Platon) ou l' $\bar{\sigma}\bar{\upsilon}\bar{\delta}\bar{\iota}\bar{\alpha}$  (Aristote), mais le  $\bar{\Gamma}\bar{\iota}\bar{\delta}\bar{\iota}\bar{\delta}\bar{\nu}$  (cause effective) d'une part, le  $\bar{\Gamma}\bar{\iota}\bar{\delta}\bar{\iota}\bar{\delta}\bar{\chi}\bar{\nu}$  (l'être sur lequel agit cette cause) de l'autre<sup>199</sup>. Les approches stoïciennes de la question de l'être, on le voit, n'ont pas de mesure commune avec celle de Platon et d'Aristote; il y a en effet, notent Watson et Greaser, "une rupture (.....) dans la correspondance isomorphe de l'identité entre la pensée et la réalité". Et la découverte d'un terme comme le "lekton" viendra sans aucun doute consacrer cette "rupture", en ouvrant des perspectives dans l'approche du "fait", de "l'événement" comme objets du discours. Singulière rupture, qui au lieu de discourir sur les objets a-temporels, choisit de signifier ( $\bar{\delta}\bar{\eta}\bar{\mu}\bar{\alpha}\bar{\iota}\bar{\nu}\bar{\epsilon}\bar{\iota}\bar{\nu}$ ) l'événement dans son déroulement spatio-temporel (ex: si une femme a du lait cela signifie qu'elle a enfanté).

Le souci de lier donc l'être au corps ou de n'attribuer d'être qu'au corps, c'est-à-dire à la physique, conduit les stoïciens à admettre non dix catégories mais simplement quatre catégories, liées plus à la physique qu'à la logique. Il faut alors préciser que si la théorie des catégories n'est pas liée à la logique comme telle (comme c'était le cas chez Aristote principalement), c'est tout simplement parce que le destin ou la "légende de l'être" est moins liée au logos qu'à la phusis; c'est dire que la théorie élaborée par les stoïciens est une conséquence, ou plus précisément, est en conformité avec le projet global de la phusis, projet qui passe par ici "par une analyse de plus en plus précise des propriétés qui constituent et qui manifestent l'être concret"<sup>200</sup>. C'est par ce biais que les

stoïciens prétendront rétablir dans sa réalité, voire dans sa dignité, le concret, le sensible disqualifié par la philosophie platonico-aristotélicienne. Cette tâche de rétablissement ou de revalorisation exigera une totale refonte de l'être comme tel.

C'est ce que feront d'ailleurs les stoïciens en élaborant la doctrine des quatre catégories:

- 1 - τὸ ὑποκείμενον (sujet)
- 2 - τὸ ποιοῦν (la qualité)
- 3 - τὸ πρὸς ἑαυτὸν ἔχειν (l'état ou mode d'être)
- 4 - τὸ πρὸς τι ἢ πᾶσι ἔχειν (relation, ou mode d'être relatif)

Si les deux premières, c'est-à-dire les sujets et les qualités, peuvent être dites constitutives du corps de la chose<sup>201</sup> en tant qu'elles peuvent être considérées comme des ὁ.ὠ.μ.α.τ.α., les deux dernières le ἡ.τ.ὠ.σ. ἔχειν. et le πρὸς τι ἢ πᾶσι ἔχειν. en expriment simplement des manifestations extérieures: manières d'être et manières d'être relatives<sup>202</sup>. Si on se fie aux interprétations de Plutarque et de Simplicius, on doit pouvoir déduire que les catégories reprennent à leur manière la question des ἡ.τ.ὠ.σ.α (subdivisés comme on l'a vue, en ὁ.ὠ.μ.α.τ.α et en ἡ.τ.ὠ.σ.α.τ.α); laquelle pose le problème de l'unité de l'individu, du concret comme unique réalité reconnue par les stoïciens eux-mêmes, existant en vertu de sa seule qualité essentielle, inséparablement liée à sa substance<sup>203</sup>: l'individu se comporte (ἡ.τ.ὠ.σ. ἔχει) constamment par rapport à lui-même (ἡ.τ.ὠ.σ. ἔχει...) et par rapport au tout, c'est-à-dire à tout ce qui l'entoure (manière d'être ou πρὸς ἢ πᾶσι ἔχει...). Mais toutes ces manières d'être, tous ces événements, tant physiques que psychologiques n'ont pas de réalité propre et ne peuvent pas par conséquent conduire à cerner l'"ov" qui arrive à l'être. C'est seulement "à partir de la représentation sensible de ces manières d'être que s'effectue la saisie rationnelle de l'être lui-même"<sup>204</sup>. Comme tel, l'être n'est plus soumis au jeu

de la prédication; poursuivant les efforts des mégariques et des cyniques, les stoïciens refuseront la liaison du sujet au prédicat et préféreront l'emploi des propositions narratives plus proches de la pensée immédiate. Si Aristote a rattaché les attributs à une essence ( $\alpha\upsilon\tau\acute{o}\nu\tau\alpha$ ), les stoïciens leur substitueront la proposition conditionnelle ( $\text{ἐπιτηδεύειν}$ ) qui énonce des lois d'enchaînement des événements. Ici le divorce d'avec la philosophie du concept est prononcé; l'on est passé du refus d'une ontologie basée sur la catégorisation de l'être à une ontologie de la corporéité qui fait plus appel au fait, à l'événement, qu'au concept proprement dit.

La pensée logique chez les stoïciens ne vise pas l'être, mais seulement les événements particuliers qui se déroulent dans l'espace et le temps. L'important pour les stoïciens c'est donc moins de s'occuper d'énoncés de type "Socrate est homme", ou "tout homme est mortel", que de marquer leur préférence pour des énoncés qui énoncent des faits de type "Socrate écrit", ou cet homme meurt: conséquence de leur refus d'adopter comme essentielle à la question du rapport de l'être et du langage, la proposition copulative, "tendon d'Achille" du problème aristotélicien de l'être. La réflexion sur ce rapport de l'être et du langage, dès lors, ne s'appuie plus sur l'"ov" comme tel, car il se dit seulement des corps, mais sur le "TI": c'est-à-dire à la fois les corps et les incorporels<sup>205</sup>. Il s'ensuit alors que la condition dialectique du discours n'est plus liée à l'équivocité de l'être mais "la dialectique du discours se tiendra plus près du langage" (V. Brochard) parce qu'elle a pour objet ce qui est exprimable par le langage et dans le langage, c'est-à-dire l'énonciation de ce qu'on a appelé des propositions et des événements genre "Dion se promène", ou "si cette femme a du lait, c'est qu'elle a enfanté". S'il fait jour, il fait clair.

Ce choix de faire non de l'être mais de l'événement ou du fait le noeud des préoccupations "linguistiques" tient, semble-t-il, à la nature même de l'être; assimilé à un corps, réduit donc à ne frotter qu'à la périphérie de l'être véritable

qu'est la raison séminale, l'être corporel est tout entier pris dans le jeu de la "μικρὸν" et de τοῦ μεγάλου qui gouverne le monde. Dans ces conditions, il est logique de s'attarder non sur cet être qui n'a à proprement parler plus d'être, parce que se fondant dans le tout (τὸ ἅπαν), mais sur les événements singuliers qui impriment leur marque au temps et à l'individu. D'où l'obligation de la part des stoïciens de ne concevoir de rapport (logique s'entend) qu'entre les mots et des événements, ou, pour reprendre l'expression pour le moins appropriée de M. Foucault entre les mots et les choses. De là l'importance d'une théorie du langage comprise elle-même dans une théorie sémantique dont l'originalité et la modernité n'ont cessé de surprendre tous ceux qui se sont intéressés de près aux questions de langage chez les Anciens<sup>206</sup>.

### 2.7.2. Place et intérêt du langage chez les stoïciens

Les stoïciens, en matière de réflexion sur le langage, opèrent par rapport à Platon et même à Aristote, une véritable "révolution copernicienne" qui va ouvrir des perspectives dans l'analyse et la compréhension du langage. Ce qui a priori semble être en contradiction avec le point de vue de ceux qui considèrent que le stoïcisme a été non philosophie qui s'est occupée de questions purement linguistiques, mais courant de pensée ou genre de vie, qui a été fidèle à une éthique et à une physique. Or c'est un trait distinctif de la logique stoïcienne de se dissimuler dans l'usage naturel de la parole. L'art dialectique des stoïciens fut d'abord le résultat d'une observation de l'usage supposé inné de la parole. La logique stoïcienne réfléchira donc sur cet art de la parole en référence avec les capacités de représentation de la langue. C'est donc à juste titre que l'on a pu dire que la logique stoïcienne est la réflexion grecque sur les pouvoirs de la langue relevant au premier chef d'une étude sémantique. Le principal apport ici, note C. Imbert, fut de pousser les limites dans lesquelles les premières recherches furent conduites (Platon) en substituant au paradigme de l'imitation un principe d'expression. Mais la tradition n'a retenu finalement que la morale stoïcienne, considérant comme non philosophique la réflexion sur le langage. Avant d'aborder cet aspect de leur pensée, voyons comment eux-mêmes conçoivent la philosophie.

Selon les divers témoignages<sup>207</sup>, on apprend que les stoïciens répartissent la philosophie en trois branches: la physique, la logique et l'éthique. Pour eux ces trois branches sont inextricablement liées; en effet "ils ne distinguent aucune partie des autres (...), ils pensent qu'elles sont intimement liées, c'est pourquoi, ils les enseignent ensemble"<sup>208</sup>. Mais dans quel ordre ces parties de la philosophie, comparée soit à un animal, à un oeuf, soit à un champ fertile (Diogène Laërce VII), sont-elles véritablement enseignées? Là-dessus, dit Sextus, il y a eu beaucoup de dispute. D'aucuns débutent par la logique<sup>209</sup>,

d'autres commencent soit par la logique (c'est le cas notamment de Zénon), soit par la physique (Panétius et Posidonius) ou la morale (Diogène de Ptomélee<sup>210</sup>. Mais qu'est-ce qui peut alors permettre aux stoïciens, dans leur enseignement, de passer de la logique à la physique et de la physique à l'éthique, etc? Pour G. Kerferd, seul le "lekton" assurait ce lien dans la doctrine<sup>211</sup>. Cette remarque est fort judicieuse car elle fait voir les limites d'une lecture, qui met surtout l'accent sur la prépondérance des spéculations éthiques et philosophiques; or les stoïciens n'ont pas réfléchi que sur la physique et l'éthique. L'ascendant donc pris par les études physico-éthiques, dans l'interprétation de la doctrine, sur celles de la logique proprement dite, relève moins des stoïciens eux-mêmes, comme a tendance à le croire M. Baratin<sup>212</sup>, qu'au méfait du commentarisme qui n'a jamais cherché à accorder la place qui revenait à la logique à l'intérieur de la doctrine elle-même. S'étant uniquement préoccupés de "commenter" l'éthique et la physique, les exégètes ont tenu dans l'ombre, à l'exception de quelques rares cas, la partie réservée aux investigations sur le langage,

Or les textes de Diogène Laërce, de Sextus Empiricus et des commentateurs aristotéliens et même platoniciens n'ont pas oublié de mettre au premier plan l'enjeu, c'est-à-dire l'importance du langage chez les stoïciens. Les récentes découvertes d'un enjeu du langage dans le stoïcisme montrent assez bien que volonté spéculer sur le langage et souci de réfléchir sur l'éthique et la physique font partie intégrante d'un même projet: les pierres d'une philosophie du langage semblaient donc posées; théorie qui trouvera sa forme achevée dans une théorie sémantique qui inspirera les travaux plus linguistiques d'Ogden et Richards. A la différence de ces linguistes, les stoïciens ont élaboré une sémantique basée sur des notions comme la "lexis", "le lekton" et la représentation humaine comme étant d'emblée une activité discursive. Pour les stoïciens le mot diffère du discours; le discours a un sens, mais il ya des mots qui sont dénués de sens (Diogène Laërce VII, 57); mais si un mot ou lexis est chargé d'une fonction

sémantique, c'est en tant que partie du discours (mèron ton logon) où il figure non pas en tant que voix articulée mais en tant que nom (onoma, Diogène Laërce VII, 58): le souci de reconnaître au discours un mode de signification aussi proche que possible de la sémantique des signes a conduit les stoïciens à ne voir dans le mot que la partie du discours. L'analyse sémantique est donc conduite à partir de l'unité du message que véhicule la parole ou la voix articulée. Cette voix articulée ou parole est un état physique signifiant: de la chose à la représentation (fantasia logikè) et de celle-ci au discours, le rapport est le même que celui qui lie la fumée au feu. Mais cette parole a sur tous les autres signes le privilège d'être interprété de façon "transparente et régulière" dans la théorie sémiotico-sémantique des stoïciens, qui est une tentative pour indexer le discours sur la nature ou sur le concret. En posant que seul le discours possède et accomplit la signification, les stoïciens ont développé une sémantique du "lekton" qui contraste avec celle s'appuyant sur le nom, donnant ainsi à la langue un pouvoir de signifier par la voix. La sémantique stoïcienne est soutenue par des principes comme celui de la continuité de l'interlocution: ce qui suppose la reconnaissance de façon explicite des agents de cette interlocution et d'un "lekton" comme instance linguistique qui fait le lien entre l'énonciation (lexis) de l'énonciateur et l'interprétation que l'auditeur donne de ce qui est dit. Mais curieusement, le moyen âge remarqué pour son intérêt pour la grammaire et la logique, n'a pas jugé utile de revenir sur les vues stoïciennes du langage et s'était tout bonnement cantonné à commenter Aristote et à spéculer sur les universaux.

Dans ce paragraphe nous nous efforcerons de réactualiser l'approche stoïcienne du langage en la plaçant dans le contexte qui l'a vu naître, c'est-à-dire son lieu de "surgissement" en montrant que l'analyse ou l'approche, si l'on préfère, s'organise autour d'une théorie du σημεῖον. ou du σημαίνον; théorie du "semeion" qui reprendra l'acception traditionnelle du signe, "comme indice et fonctionnant comme un élément de médiation, qui le met dans une situation d'antériorité de fait par rapport à ce



qu'il signifie"<sup>213</sup>.

Mais dans quel contexte s'insère véritablement l'approche des continuateurs de l'oeuvre de Chrysippe et de Zénon ? Rappelons que déjà Platon dans le Cratyle avait tracé et posé les sillons de la problématique. Il tentait en effet dans cet ouvrage de circonscrire la discussion en l'ouvrant sur la question des relations qui peuvent exister entre les mots et leur sens. Pour Platon les mots n'ont pas de relation de conformité avec les choses, car il est possible d'attribuer à une chose un nom qui n'est pas le sien. Quelle que soit donc l'origine des mots, qu'elle soit naturelle ou qu'elle soit conventionnelle, leur conformité avec la chose n'est pas évidente. Ici, contrairement au point de vue sophistique du langage, Platon admettra alors que l'énoncé n'énonce pas le vrai mais peut énoncer ce qui est et ce qui n'est pas<sup>214</sup>. Platon nous montre ici qu'un énoncé n'est donc pas vrai de par sa seule constitution en tant qu'énoncé; il " n'a pas de force à se défendre ni à se porter secours à lui-même"<sup>215</sup>, en d'autres termes. C'est ainsi que Platon résolvait la question du mot, de l'énoncé et de leur relation de signification.

Pour Aristote les mots sont multivoques mais cette multivocité perd, de son caractère anarchique quand elle est soutenue par l' $\delta\upsilon\delta\omega\lambda$ . Dans la mesure où c'est par elle et autour d'elle que s'organise la signification de l'être comme telle. C'est bien par cette théorie de l' $\delta\upsilon\delta\omega\lambda$  qu'Aristote pensait pouvoir fournir une réponse à l'aporie de l'être et de sa signification. Mais la solution qui fait du discours une quête infinie de l'"ousia" ou de la quiddité, s'avèrera aux yeux des stoïciens inopérante et inefficace: elle est, à leurs yeux, insensée. Les stoïciens prononceront alors la sentence de l'inefficacité de la thèse d'Aristote en développant une théorie qui fera de l'être non un concept ni une notion générale mais le réduit, comme nous l'avons vu, à un corps ( $\sigma\upsilon\mu\mu\alpha$ ), car ils prétendent que le général n'est rien (...) et que la généralité elle-même n'est pas quelque chose<sup>216</sup>. Si la quasi-égalité établie entre l'"ov" et le " $\sigma\upsilon\mu\mu\alpha$ " a pour conséquence de

réduire à rien la conception platonico-aristotélicienne de l'être, elle valorisera en revanche les doctrines mégarique et cynique, combattues par Aristote en son temps. Ce retour aux premiers représentants<sup>217</sup>, qui ont esquissé une théorie philosophique du langage par delà Platon et Aristote, prouve qu'il y a chez les stoïciens une volonté de redéfinir la question du langage en l'arrachant du poids de la métaphysique d'Aristote. On a déjà noté que des termes comme prédicat ou dialectique sont reconsidérés ainsi que l'objet même du discours humain; la nature du lien qui unit les éléments à l'intérieur d'une proposition (axioma) posera à nouveau le problème de leur statut: ce qui importera désormais pour les stoïciens ce sera moins de chercher à établir une relation de type attributif (liaison d'un sujet à un prédicat au moyen de la copule est), que de chercher à poser les conditions de vérifiabilité des propositions et les liens logiques qui en découleront. Ainsi les stoïciens sont-ils parvenus à développer non seulement une logique du langage mais aussi un langage de la logique qui prétendra être en conformité avec ce que l'on a appelé les faits de vie dans lesquels sont impliqués des individus; de telle sorte que parler ou discourir de façon générale revient à rendre compte de ces faits, de ces "événements". Robins<sup>218</sup> concluait alors que philosophie et linguistique, chez les stoïciens, s'imbriquent. En effet les problèmes linguistiques sont traités sur fond de philosophie de façon méthodique et systématique dans les passages consacrés aux divers aspects du langage<sup>219</sup>.

Notons pour faire bref que l'analyse portant sur le langage s'inscrit dans une perspective essentiellement novatrice: restituer la dimension occultée par Aristote dans son approche du langage. C'est-à-dire que le langage est perçu par les stoïciens non comme processus résultant d'une convention (comme se l'imaginait Aristote)<sup>220</sup>, mais quelque chose de naturel. Ce point de vue phuséiste ou innéiste adopté par les philosophes du Portique reposera sur le poids de l'onomatopé<sup>221</sup> dans le vocabulaire et sur l'étymologie<sup>222</sup> pour tenter de rapporter l'origine différente des mots à leur source naturelle parce qu'ils croyaient, comme Cratyle, que le temps avait altéré les

formes primitives des mots<sup>223</sup>. C'est donc avec Platon puis Antisthène et contre Aristote, que les stoïciens au départ ont posé les bases d'une réflexion sur le langage. Mais de Platon, ils hériteront de la thèse phuséiste défendue par Cratyle dans le dialogue qui porte si bien son nom; d'Antisthène, ils épouseront non la thèse de l'impossibilité de contradiction ou de l'impossibilité de dire faux<sup>224</sup>, mais celle qui identifie l'être au corps, récusant ainsi le statut que Platon et Aristote (surtout) reconnaissent à l'être: la prédicabilité liée par nature (phusei) à l'être<sup>225</sup>. Pour les stoïciens, on ne peut, semble-t-il, penser que des événements et non l'être comme tel. Le problème du langage ne se situe plus tellement au plan du dire mais à celui de la "véricidité", c'est-à-dire que le langage se préoccupe d'établir des rapports entre la parole et le monde et d'en vérifier la véracité. Cet établissement de rapport doit alors se soucier de révéler qu'entre le mot et la chose, il n'y a pas de distance; car une parole qui sacrifierait la réalité à des fins "séductives" comme la parole du sophiste, serait déjà parole viciée et irrécusable. Car fondamentalement contraire aux préoccupations phuséistes des stoïciens à qui répugnent la distorsion entre le discours et la réalité: pour eux le discours doit être toujours plus près du vécu, de la réalité.

On notait plus haut, que pour les stoïciens la philosophie se présente comme un lieu où se recoupent trois disciplines: la logique, la physique et l'éthique. La logique elle-même se repartit en rhétorique et en dialectique: son but est de s'occuper du discours, de la parole. Mais à l'intérieur du champ de la logique s'opèrent deux autres subdivisions: la rhétorique considérée par eux "comme la science du bien parler dans les discours en forme", se subdivisant elle-même en trois genres (délibératif, judiciaire et panégyrique) et la dialectique (seconde composante de la science logique) définie comme la science du dialogue juste dans les demandes et les réponses, se subdivisant, elle aussi, en partie qui traite du signifié et de la question de la parole<sup>226</sup>. On notera que c'est ici que seront jetées les bases d'une théorie du langage, organisée surtout autour de la logique et de ses deux composantes chez les

stoïciens. Mais ici pour des questions qui tiendront plus à l'option de départ et à nos lacunes, nous nous préoccuperont non de la logique (voir le travail de C. Imbert) dans son intégralité, mais tenteront de faire ressortir les sens nouveaux que les stoïciens imprimeront aux notions de dialectique ou attribution, fondement et base de la théorie du langage chez Aristote: la dialectique particulièrement sera libérée pour un sens nouveau; son objet sera l'action du discours extérieur, quand il progresse du locuteur à l'auditeur et relève de leur collaboration: la voix agit en allant de celui qui parle à l'auditeur (Diogène Laërce VII, 56). Signifiant pour l'un et signifié pour l'autre, le discours chez le stoïcien n'est pas une réalité fluide, mais un corps; ainsi, on aboutit à une sorte de théorie physique du discours qui situe l'enjeu de la parole prononcée non sur le plan de la subjectivité pure mais sur celui de l'objectivité, c'est-à-dire que tout texte écrit ou prononcé est interprétable indépendamment de son auteur. Alors que la représentation est liée au représenté par une relation de ressemblance, les articulations de la parole et des mots qui la transcrivent sont différents des articulations de ce qui est dit et entendu, c'est-à-dire le "lekton". La dialectique aura donc mission de remédier aux distorsions du langage et de mettre en rapport les unités matérielles de la voix et les unités d'énoncé qui sont référées à la réalité et sont dites vraies ou fausses.

### 2.7.3 Place de la dialectique dans la théorie stoïcienne du langage

A la suite d'Aristote et de certains penseurs de l'Antiquité grecque, les stoïciens n'aménageront aussi aucun effort pour radicaliser la question de la dialectique comme procédé de dialogue ou de discours, c'est-à-dire comme étant en étroite liaison avec les questions du langage. Les stoïciens, comme on le voit, n'inventent certes pas la problématique du langage et de la dialectique mais apporteront des aménagements spécifiques, en conformité avec les préoccupations (phuséites) qui ont été les

leurs en matière de langage.

Les stoïciens n'inventent pas la problématique parce que déjà dans les écoles rhétoriques et sophistiques, on enseignait comment manipuler le langage et passer maîtres dans l'art de la parole; aux élèves ou éphèbes en effet, on apprenait devant un problème donné à soutenir successivement le pour et le contre et à exercer l'esprit de façon à toujours "faire paraître grandes les petites choses et petites les grandes choses"<sup>227</sup>. N'est-ce pas d'ailleurs ainsi que Platon présentait la sophistique? Pour lui en effet la sophistique est une école d'artifice, où l'on apprend à muer en faux le vrai et le vrai en faux. Sur ce point Aristote partage entièrement les vues de Platon. Car pour lui aussi la sophistique par rapport à la dialectique est une philosophie de l'apparence (φ.ψ.δ.σ.φ.σ.ν.ν.); mais Aristote reconnaît que ce qui fait la force du sophiste, c'est moins son art, que l'intention (proairésis) qui sous-tend l'art du discours comme tel; le vrai dialecticien (Rhéto.I,135ab 17) doit donc s'efforcer de réfuter le philosophe de l'apparence et se démarquer de son chemin<sup>228</sup> pour ne considérer finalement les choses, les faits que "kata to pragma theoron"<sup>229</sup>.

Cette conception de la dialectique constratera avec le point de vue platonicien de la dialectique à travers le discours que Platon met dans la bouche de Socrate. Des commentateurs ont déjà mis en valeur les liens étroits que la dialectique et le langage entretiennent chez Socrate ou chez Platon lui-même: c'est donc à juste titre qu'on ait dit que les préoccupations socratiques dans le domaine de la dialectique sont strictement linguistiques. Ici l'on n'est nullement surpris de voir que Socrate choisisse de mettre alors au premier plan le sens linguistique de la dialectique en développant surtout ce que l'on a appelé la portée dialogale et périastique de la dialectique. Ainsi la dialectique devient-elle chez lui l'aiguillon qui poussera l'individu à se débarrasser progressivement de ses fausses connaissances dans le dialogue. Mais si le dialogue exercé dialectiquement peut être source de progrès, de connaissance et participer comme tel à la libération de l'individu en le dépouillant de ses fausses

opinions, l'on n'accède pas cependant par elle au savoir véritable. Autrement dit, l'opération critique résultant de l'usage de la dialectique comme procédé discursif ne conduit pas, chez Socrate, au savoir: elle est simplement mise à l'épreuve (périastiké).

C'est Platon qui a estimé, au contraire, que la dialectique, loin d'être un frein au savoir, en constitue le fondement; elle conduit au savoir véritable en tant qu'elle se définit comme la vision synoptique de la totalité<sup>230</sup>: elle est un couronnement des sciences. Ce qui a d'ailleurs poussé Platon à la décréter comme la plus belle méthode et "don des dieux aux hommes"<sup>231</sup>. Comme telle, elle ne s'oppose pas à la science, puisque Platon la définit comme la plus haute des sciences<sup>232</sup>.

Avec Aristote, la dialectique sort du ciel des dieux, les liens qui l'unissent à la patrie des Idées et à l'âme sont totalement rompus; désormais la dialectique retrouve son sens originel, c'est-à-dire art du dialogue tel que l'ont conçu sophistes et rhéteurs<sup>233</sup>. Ici, la dialectique renoue, comme chez les anciens, avec la logique; en d'autres termes, elle ne se définit pas comme savoir constitué s'opposant à la logique; elle est simplement non savoir dans ce sens précis où la dialectique n'est pas une voie, un chemin qui donne accès au savoir, à la vérité ou à la démonstration: car son unique but c'est de vaincre dans la discussion. Réduite finalement au rang de simple moyen de dialogue et de logique du vraisemblable ( sorte de parente pauvre de l'analytique), O. Hamelin pouvait donc écrire avec désespoir( et avec raison aussi) que la dialectique avec Aristote perd de son importance : elle n'a plus

rien de commun avec la recherche de la vérité<sup>234</sup>.

C'est dans les Topiques et les Réfutations Sophistiques qu'Aristote entreprend l'étude de la dialectique proprement dite. Dans ces ouvrages, il n'a jamais été assigné en effet à la cette dialectique, comme le faisait remarquer O. Hamelin, la mission ni la fonction de rechercher la vérité et d'aller au principe même des choses, mais de prendre en considération que l'"endoxon", c'est-à-dire le probable. Car selon le philosophe lui-même le raisonnement dialectique procède à partir d'opinions<sup>235</sup>, tandis que la science procédant toujours à partir de "l'alèthè", puisqu'elle se développe à partir des vérités; le syllogisme étant l'instrument par lequel elle se réalise et s'accomplit. Ici, il ya une nette démarcation opérée par Aristote entre ce qu'est la science et ce qui ne l'est pas, entre la dialectique et la science comme telle. Cette démarcation, à première vue, semble séparer la dialectique de la science ou de l'analytique, quant à leur objet et à leur méthode. Ce qui semblerait répondre un peu au souci de Platon de séparer la vérité de l'opinion<sup>236</sup> et faire de la dialectique la méthode du savoir véritable et le moyen sûr et efficace pour atteindre la vérité, la science.

Or si Platon assimile la dialectique au savoir, chez Aristote par contre, la dialectique apprend à poser les apories<sup>237</sup> et à connaître les principes<sup>238</sup>. Ce qui révèle le caractère relativement ambigu de la dialectique chez le disciple de Platon. Chez Platon, il est clairement affirmé que la dialectique conduit nécessairement au savoir. Chez Aristote, elle ne peut certes pas dans l'absolu mener au savoir véritable et se vanter d'être une méthode rigoureusement scientifique, mais n'empêche que la dialectique ne se comportera pas moins comme science en tant qu'elle sert justement à la connaissance des principes. D'où le qualificatif "ambigu" que nous lui attribuons. Elle en effet ambigu "é parce qu' opposée d'une part à la science et d'autre part liée à elle puisqu'elle la prépare et la fonde"<sup>239</sup>.

Aristote découvre le lien qui se noue entre la science ou le syllogisme et la dialectique dans les Topiques et montre que ces

deux notions ne s'opposent pas brutalement, car dans les faits la dialectique se s'oppose pas de façon ouverte à la "logique" comme le vrai s'oppose de façon tranchée au faux; il y a seulement chez le Stagirite une distinction nette à marquer entre syllogisme apodictique (reposant sur des prémisses nécessaires) et dialectique<sup>240</sup> (prémisses probables) dont le but est non d'opposer les caractères de ces différents syllogismes, mais de souligner que le syllogisme est, par nature, contraignant. Mais si la dialectique ne s'oppose pas à la science, elle en constituera la matrice d'où s'élaborera le discours scientifique en tant qu'elle se définit fondamentalement comme technique de discussion: en dernière instance, elle se préoccupe de définir l'espace général de l'argumentation et de l'interlocution.

La différence entre le syllogisme démonstratif (ἀποδεικτικὸς συλλογισμὸς) et le syllogisme dialectique se situe au niveau des points de départ; le premier part de propositions vraies et premières, c'est-à-dire qui "comportent par elles-mêmes la conviction", alors que le second part de propositions très probables (ἐνδοξά), c'est-à-dire qui, à défaut d'être évidentes, paraissent vraies au plus grand nombre ou aux sages et, par, ces derniers, soit à tous soit aux plus connus et aux plus célèbres (ἐνδοξοτάτων). Aristote attend de ce second syllogisme (le dialectique) qu'il serve à l'entraînement intellectuel, aux discussions avec autrui et aux sciences de caractère philosophique (πρὸς τὰς φιλοσοφίας ἐπισημασθέντων). Ici, il appert que la dialectique ne se confine plus au seul domaine du probable (ἐνδοξόν); elle agite non seulement l'aire des sciences à caractère philosophique mais aussi celle touchant aux problèmes moraux, physiques et logiques<sup>241</sup>. C'est donc le fait du dialecticien que de s'occuper de tout et de considérer "les choses communes"<sup>242</sup>. De là son inaptitude à la démonstration: le dialecticien en effet, ne démontre rien<sup>243</sup>; il se préoccupe seulement de mettre son interlocuteur à l'épreuve en l'interrogeant. C'est en cela que la tâche du dialecticien diffère de celle du scientifique. Mais il ne s'agit pas d'une interrogation<sup>244</sup> quelconque car "il s'agit de découvrir la méthode grâce à laquelle nous pouvons raisonner sur n'importe



quel problème (....) en partant non de la science, mais des opinions"<sup>245</sup>: c'est pourquoi l'interrogation qu'il s'agit de défendre, dans le cas de la dialectique, est une interrogation qui porte sur les contradictions du discours. Avec ses éléments qui le constituent: la protasis<sup>246</sup>, le probléma<sup>247</sup> et la thésis<sup>248</sup>, la dialectique s'insère bien dans le projet d'une philosophie de l'être qui chez Aristote est métalinguistique. La dialectique retrouve ainsi son origine: la pratique du discours. Comme telle, elle ne produit pas le savoir comme la philosophie<sup>249</sup>, mais se contente d'éprouver et d'ébranler le savoir, à l'instar de la méthode socratique. Alexandre d'Aphrodise fait remarquer à ce sujet que la dialectique entretient des rapports étroits avec la "périastikè" considérée d'ailleurs comme étant intégrée à la dialectique<sup>250</sup> et entretenant de ce fait des liens substantiels avec cette dernière qui assume, selon M. Aubenque<sup>251</sup>, une triple fonction dans l'art du dire: d'abord elle est une technique de la discussion et définit l'espace général de l'argumentation; elle cherche ensuite à n'établir que des assertions vraisemblables, conséquence immédiate du caractère universel de la méthode; elle est enfin incapable d'établir à elle seule la vérité d'une proposition. Ce qui met la dialectique en position d'infériorité par rapport à la science.

Mais tout en reconnaissant l'infériorité du syllogisme dialectique, Aristote soumet la véridicité scientifique à la juridiction de la dialectique: chose qui n'échappe pas au paradoxe, si l'on sait en effet que la dialectique ne peut démontrer quoique ce soit. Mais s'il est clair que la dialectique doit s'effacer devant la démonstration, il ne demeure pas moins qu'elle est l'élément qui régit le discours humain en dehors des limites de la démonstration; c'est dire qu'elle est plus apte à rendre compte des sciences théoriques que pratiques; c'est en ce sens qu'elle a quelque rapport avec certaines sciences et la philosophie. A ce titre, elle leur rend doublement service; d'abord elle enseigne à développer la diaporie, peser le pour et le contre d'une question donnée et cerner le vrai et le faux; exerce ensuite une fonction dans la connaissance des principes de chaque science<sup>252</sup> et de tous les axiomes communs (καὶ ἐπισημασθέντων) <sup>253</sup> à toutes les sciences; elle traite des principes comme celui de contradiction *non* en les démontrant

mais en s'interrogeant sur leur légitimité. En cela, elle a quelque rapport avec le projet d'une science de l'être en tant qu'être car elle a en commun avec cette science d'être définie au livre (Γ) de la Métaphysique par opposition aux sciences particulières. De plus, elle sert à nommer l'être en tant qu'être et à fonder la science qui le constitue, c'est-à-dire le justifie comme objet. La spécificité de cette science, comme celle qu'Aristote reconnaît à la dialectique dans le livre I des Topiques, c'est de dépasser la pluralité des sciences particulières par un discours plus ouvert et qui communique avec toutes les sciences et à établir, notamment par des voies, qui n'aient rien à voir avec les sciences particulières, les principes comme le principe de contradiction<sup>254</sup>. Une grande partie du livre(Γ) de la Métaphysique est à ce sujet consacrée à ce principe. Et on a vu que la "métaphysique" comme science ne peut démontrer ce principe, parce que naturellement indémontrable. Car fondement de toute démonstration; en lui se confondent l'objet de la démonstration et le point de départ de la démonstration. Ce que la "Métaphysique" parvient à faire, c'est de proposer un rétablissement indirect par réfutation, c'est-à-dire qu'elle usera de procédé plus dialectique qu'apodictique.

Le but de la Métaphysique ou de la philosophie c'est, avons-nous vu, de connaître<sup>255</sup>, alors que la dialectique se limite à être une périastique "détrônant les savoirs sans trône" conformément à la maieutique socratique, en maintenant ouvert un espace: celui qui sépare de la totalité ou de l'origine non seulement chaque science particulière mais aussi toutes les particularités réunies<sup>256</sup>. Mais cet espace chez Aristote reste réservé plus que véritablement occupé. C'est seul l'être en tant qu'être qui peut garnir cet espace et garantir le discours, en tant qu'il est à la fois le dicible et le dit. Et il n'ya que la dialectique pour en rendre véritablement compte. On s'explique enfin pourquoi la dialectique est définie comme axiomatique de la communication et de la signification de l'être. Mais si l'être n'est pas un genre et qu'il n'existe donc pas de science de l'être comme telle, par la dialectique on peut ici attribuer

non seulement l'être pluriel, mais poser les questions du langage par rapport à la vérité: la dialectique n'est donc pas inutile: elle est assurément utile pour l'exercice de l'esprit, les conversations, la science philosophique; car c'est la méthode des méthodes à la qu'elle "s'applique (... ) la recherche des principes de toutes les méthodes"<sup>257</sup>.

Comme Socrate, les sophistes et Aristote, les stoïciens inscriront donc le problème de la dialectique dans la problématique globale du langage. Elle est pour la plupart des philosophes du Portique le point de départ de l'étude du langage et se définit comme l'art du dire juste dans les dialogues<sup>258</sup>. Même si pour Posidonius et Sextus Empiricus, qui rapportent les propos du stoïcien, la dialectique est la science des choses vraies et fausses et de celles qui ne sont ni l'une et l'autre<sup>259</sup> ou la science indicatrice de toutes les choses vraies<sup>260</sup>,

on voit ici qu'elle est tout entière liée à la pratique langagière: c'est donc avec raison que l'on considère le propre de la théorie stoïcienne non comme quelque chose pour rendre compte de l'être (car la pensée logique n'atteint pas l'être mais les événements) mais de mettre la vérité et l'erreur en rapport étroit avec le langage.

Chrysippe dans son enseignement divise la dialectique en deux parties: l'une traite des signifiants, l'autre des signifiés. Dans cette dernière rubrique se rangent les exprimables incomplets (lekton ellipès) ou complets (autoteles)<sup>261</sup>, les propositions (axiomata) et les raisonnements. Les stoïciens ont exercé leur "dextérité intellectuelle" à parler des signifiants. Diogène Laërce énumère une série de sujets abordés dans cette partie de la dialectique: on y traite de la langue écrite et des parties du discours, des fautes contre la syntaxe et dans l'emploi des termes simples, de la langue poétique, des ambiguïtés dans l'usage de certains mots, en un mot de la langue, de sa grammaire et du style<sup>262</sup>. Mais la place de choix accordée aux études de la langue proprement dite, c'est-à-dire tout ce qui a rapport au

signifiant n'a pas empêché le développement d'une théorie du signifié: la distinction ternaire signifiant/signifié/objet ou référent, le montre bien. C'est d'ailleurs dans le cadre d'une théorie du *σημασιολογία*... que s'est développée celle du "lekton"<sup>263</sup>, qui fait des stoïciens les ancêtres lointains de la distinction entre sémantique extensionnelle (référence) et sémantique en compréhension (relation de signification); lequel "lekton" finit par s'identifier au signifié du discours ou au contenu matériel du dire, c'est-à-dire une assertion à laquelle s'appliquent les catégories du vrai et du faux. De là le lien (très étroit) qui peut s'établir entre la dialectique et le "lekton" d'une part et entre une science du vrai/faux et une science du signifiant/signifié<sup>264</sup>, de l'autre. La question embarrassante qui se pose au sujet du langage est de savoir si la signification lui appartient par nature (*phusis*) ou par convention (*thésis*). A cette question les stoïciens répondront que le sens des mots n'ayant pas été établi de façon purement arbitraire, mais leur revenant par nature, la signification ne peut qu'appartenir au langage. Il y aurait comme une ressemblance entre les éléments du langage, les sons primordiaux et les choses. Sur cette question, les stoïciens adopteront donc les points de vue défendus par Héraclite, Cratyle et les Épicuriens<sup>265</sup>. Pour les stoïciens le discours dialectique épouse rigoureusement le cheminement physique du discours; et c'est une ultime propriété des choses que d'être dites comme telles; la parole doit donc rejoindre le corps dont elle est la pulsion incorporelle; "est incorporel ce qui est capable d'être occupé par des corps mais qui ne l'est pas". Partant du discours où les signifiants et les signifiés sont en conformité matérielle, "les deux volets de la dialectique développent a parte ante et a parte post les conditions d'une traduction absolue des premiers dans les seconds telle qu'elle est effectivement donnée dans un acte de discours réussi" et insère l'étude du signe linguistique dans une sémiologie générale.

Mais la thèse rencontrera l'hostilité de Sextus qui rétorquera qu'il appartiendra à l'homme de donner aux mots la signification qu'il voudra; le sens des mots n'est donc pas

naturel, car s'il était naturel, tous les hommes, barbares et grecs, saisiraient de la même manière la signification des termes employés. Mais la réalité est tout autre du fait même de la très grande variété de langues d'après les peuples et les régions. Mais à ses yeux la dialectique ne peut être la science des signifiés et des signifiants. Si la signification, des mots est fixée par l'homme, elle n'aura donc rien de stable et ne peut donc être l'objet d'un savoir scientifique<sup>266</sup>; c'est dire que le langage, dont la signification est établie par convention, ne possèdera pas la stabilité requise pour être l'objet d'un savoir véritable; car la science se présente toujours comme une chose fixe et immuable (ἡ β. β. α. ἰ. ὄ. ν. τ. ἰ. κ. α. ἰ. . . . . ἀπὸ τῆς ἀμεταβάτου τῆς ἀπαρχῆς α.).

Les stoïciens distinguent entre proférer et parler ; ce qui est proféré ce sont les mots , ce dont on parle ce sont les objets qui sont des exprimables<sup>267</sup>. Parler c'est donc proférer des mots qui signifient un objet pensé<sup>268</sup>. A côté de la parole intérieure, les stoïciens posent aussi l'existence d'une parole extérieure. Mais le fondamental pour les stoïciens, c'est qu'il n'y a pas de pensée sans parole, c'est-à-dire que l'activité de pensée est médiatisée dans le langage et par le langage, objet d'étude de la dialectique; la dialectique commence par étudier le langage en tant que signe (ἰ. ὁημ. εἰς) renvoyant à un contenu de pensée<sup>269</sup>. Mais le langage, parce qu'il est différent de l'exprimable, appartiendra plus à l'ordre des corps qu' à celui des incorporels; et c'est comme tel, c'est-à-dire comme corps, qu'il s'approprie des "attributs" appartenant en propre, selon les stoïciens, au corps: le pâtir et l'agir. Selon eux, la parole procède de celui qui parle et produit un effet chez celui qui l'écoute. C'est pourquoi elle n'est pas incorporelle, bien que le contenu de pensée qui se rattache aux mots ne soit pas d'ordre somatique<sup>270</sup>.

Selon les stoïciens le langage humain se distingue de celui des animaux non raisonnables. Ces derniers poussent des cris, présentés par les stoïciens comme étant une percussion de l'air, provoquée par une impulsion instinctive, alors que la parole humaine est constituée par des sons articulés provenant de la raison: elle atteint son plein développement à l'âge de quatorze ans<sup>271</sup> chez l'homme. On découvre qu'il y a dans la conception stoïcienne de l'acte de parole un parfait parallélisme entre la capacité de parler et celle de penser, car un contenu sensible n'accède au niveau de la pensée que quand il devient exprimable. Mais la pensée ne se distingue pas de la connaissance sensible par le caractère universel de son objet, ni par le fait qu'elle dévoile la structure essentielle des choses, mais parce qu'elle traduit en paroles les données empiriques<sup>272</sup>; on passe donc de la pure image sensible aux structures du langage: aux mots, aux propositions (axiomata) et aux raisonnements. A côté de la

dialectique, comprise comme étude du signifiant, s'est développée, avons-nous dit, l'autre dimension de la dialectique celle qui se spécialise dans l'étude du signifié, c'est-à-dire des exprimables (lekta). Les stoïciens considèrent le "lekton" comme un objet qui subsiste selon une image rationnelle; le contenu s'établit devant le regard de la raison qui l'exprime en paroles intérieures ou extérieures<sup>273</sup>.

Selon Sextus Empiricus<sup>274</sup>, il y a chez les stoïciens trois choses qui sont liées.

- 1) Ce qui est signifié (σημαινόμενον )
- 2) Ce qui signifie (σημαίνει )
- 3) L'objet (τὸ ἴκον )<sup>275</sup>

De ces trois choses, deux sont corporelles. Le σημαίνειν et le τὸ ἴκον. un seul est incorporel (ἀσώφωτα.): l'exprimable. Celui-ci est saisi comme subsistant dans la pensée; c'est lui qui est susceptible de vérité ou de fausseté<sup>276</sup>; il est vrai s'il correspond à la réalité et faux dans le cas contraire<sup>277</sup>. Et c'est surtout sur cet ultime donné que sera centrée toute la réflexion sémantique. C'est ce que E. Bréhier met, semble-t-il, en relief dans la Théorie des incorporels, où se trouve exposée la théorie de l'exprimable ou du dicible (lekton) où l'immatérialité physique de l'événement ou de la manière d'être (ἴκον. ἔχου..) en rencontrant l'immatérialité linguistique de l'exprimable fonde la possibilité stoïcienne du discours. Notons que cette sémantique, à l'opposé de celle d'Aristote, qui considère l'être comme le véritablement signifié dans le discours prédicatif, se démarque de la sémantisation de l'être pour ne prendre en considération que les événements particuliers se déroulant dans l'espace et le temps. Il est donc entendu que l'important pour les stoïciens c'est moins de s'occuper des énoncés de type "socrate est grand", car tout comme les cyniques, ils refusent les propositions copulatives, que de spéculer sur des énoncés qui marquent des événements dans lesquels sont impliqués des individus comme "s'il fait jour Dion se promène" ou "Socrate écrit". En définitive, dans la perspective des philosophes du Portique, ce sont donc ces

événements ou ces faits qui constituent la matière du langage.

Parmi les exprimables certains sont complets, d'autres incomplets. Dans les incomplets sont rangés tous les prédicats parmi lesquels il faut distinguer les prédicats directs (par exemple entendre), les prédicats inversés (par exemple être entendu ou être vu) et les prédicats neutres qui ne s'identifient à aucune des classes précédentes (penser, se promener)<sup>278</sup>. Il y a enfin les prédicats réflexifs; dans cette dernière catégorie de prédicats, la forme du verbe est passive et pourtant elle exprime une activité où l'agent s'inclut lui-même dans son action: l'exemple donné est *κείρεται*..., se raser<sup>279</sup>. Tous ces exprimables sont dits incomplets et leur analyse relève du pouvoir de la dialectique en tant que théorie du signifiant et du signifié, c'est-à-dire théorisation des caractéristiques formelles de la langue et du sens qu'elle peut éventuellement "répandre". Parler des exprimables qui sont soit complets (autoteles), soit déficients (ellipès) sera donc significatif pour une logique qui est essentiellement logique des propositions.

Les stoïciens font la distinction nette entre proposition simple (*ἀπλά*) et non simple (*οὐκ ἀπλά*) ou composée<sup>280</sup>; et considèrent que la proposition comme telle n'affirme pas des idées éternelles mais elle est une prise de position, voire un engagement à l'égard de la réalité concrète. Sur la base de la proposition, la réflexion se définit comme oeuvre axée sur la recherche du vrai, ne se préoccupant que des seules exigences formelles du raisonnement juste: la proposition, surtout celle dite *ἀπλά*... jouera un rôle fondamental dans la logique stoïcienne en ce qu'elle est la cellule élémentaire de la démarche dialectique<sup>281</sup>. Mais pour une étude sur la philosophie du signe, ne sont intéressantes finalement que les *οὐκ ἀπλά*...<sup>282</sup>: c'est ce que G. Verbeke s'est employé à montrer en mettant en relief la proposition conditionnelle (*συνημμένον*...) ou hypothétique construite à l'aide de la particule (*εἰ*) qui indique qu'il y a un lien de conséquence (*ἀκολουθία*...) entre le premier membre et le second<sup>283</sup>. La



question qui s'est posée est de savoir comment interpréter ce rapport de conséquence. Les interprétations sont différentes selon qu'on se place dans la perspective de Chrysippe, de Philon le Mégarique, de Diodore Cronus, ou de Sextus<sup>284</sup>. Une chose cependant semble être claire, au-delà des points de vue sur la notion même d'ἀκολούθια... Cette chose qui se dégage clairement c'est que ce lien de l'antécédent et du conséquent (que l'on désigne ici sous le terme d'"akolouthia" chargé de plusieurs sens: sunartesis (sens logique) ou d'emphasis (conséquent est enveloppé virtuellement), dunamis<sup>285</sup>, permet de mieux cerner ce qu'est la problématique du signe et la place qu'elle occupe dans la philosophie et la logique stoïciennes.

Pour les stoïciens, le monde est un réseau infini de signes; la relation signifiante qui s'établit entre ces signes se traduit par un jugement conditionnel: si ceci, alors cela (ἐὰν τὸ δέ, ... τὸ εἴ...): l'antécédent exprime ici la réalité signifiante, le conséquent désigne ce qui est signifié<sup>286</sup>. Et c'est le propre de l'homme de comprendre le signe en tant que tel, c'est-à-dire de saisir le lien entre le signifiant et le signifié: ce lien est un rapport de conséquence exprimant des connexions qui existent dans le réel et le définit comme tel. Ce n'est donc pas quelque chose de surajouté au réel, car l'univers du signe englobe tous ces différents rapports, toutes ces connexions qui entretiennent le réel et dans lesquelles il s'imbrique effectivement. On ne peut donc pas se contenter de nier cette dimension sans porter atteinte au fondement métaphysique de l'oeuvre stoïcienne en ce domaine, comme l'ont fait Baratin-Desbordes. En ne cherchant en effet qu'à extraire ou à extirper le "strictement linguistique" dans l'approche stoïcienne, Baratin et Desbordes ont enlevé toute assise métaphysique à la théorie du signe chez les stoïciens en le prenant justement dans son unique rapport avec la langue. Or c'est un trait caractéristique important chez eux que le signe ne traduise pas que les besoins linguistiques. Le signe trouve justification et fondement dans la "métaphysique" de la séparation, en quoi il se distingue du signe spécifiquement linguistique ; c'est, par ailleurs, au moyen dans cette

séparation que la distinction entre le langage humain, celui proféré par l'homme et le langage des animaux, c'est-à-dire les sons émis par les animaux, se justifie elle-même. Selon les stoïciens cette distinction (entre langage humain et animal) ne se situe pas au niveau des sons articulés, puisqu'il existe des animaux qui profèrent aussi des sons articulés, mais au niveau de la parole intérieure (τῷ ἐνδίαθετῷ λόγῳ); mieux, à la différence de l'animal, l'homme est capable de comprendre les signes qui se dégagent des données empiriques et de les exprimer surtout en parole. Mais, en tant qu'être de raison, l'homme est aussi capable de passer d'un élément à un autre et d'associer différents éléments; car il possède une imagination discursive (métabatikè) et synthétisante (sunthètikè). Voilà pourquoi il est en état de comprendre le lien de conséquence qui existe entre le signifiant et le signifié<sup>287</sup>. C'est, pour faire bref, par l'établissement de cette relation que l'homme procède à la connaissance ou à la compréhension de l'univers.

Reste à préciser le rôle du signe dans la compréhension de l'univers. Du point de vue de la "cognoscibilité", les stoïciens distinguent quatre sortes d'objets: les choses évidentes (atteintes directement par notre pouvoir cognitif), les choses temporairement non évidentes (des objets évidents par nature mais temporairement cachés à la suite de certaines circonstances); les choses non évidentes par nature (par exemple le vide), enfin les choses non évidentes au sens absolu et ne pourront comme telles faire l'objet d'une connaissance cataleptique<sup>288</sup>.

L'une des spécificités du signe stoïcien, c'est qu'il ne peut se rapporter ni à des objets évidents puisque ceux-ci se manifestent immédiatement à nous, ni à des objets non évidents au sens absolu, parce que totalement inconnaissables: il ne se rapporte qu'aux objets temporairement cachés et ceux cachés par nature<sup>289</sup>. Ce qui correspond exactement aux deux grands types de signes reconnus par les philosophes du Portique: les signes commémoratifs (ὁπορευοτικόν) qui se rapportent surtout (malista) à des objets temporairement cachés; il y a en effet des signes qui ont trait à des événements passés, définitivement

révolus; ceux-ci ont été présents un jour, mais ne peuvent plus se produire à l'avenir<sup>290</sup>; il y a en second lieu les signes indicatifs (*'Ενδρυκτά*), qui se rapportent à des objets cachés par nature; ces signes, sans émettre un son, renvoient à quelque chose de par leur essence et leur constitution. Sextus illustre ce second sens du signe par l'âme qui, bien qu'étant objet naturellement caché, ne se manifeste pas moins de façon indicative dans les mouvements du corps<sup>291</sup>. Notons pour terminer que le signe chez le stoïcien comme chez Platon et Aristote a toujours revêtu le même sens: le signe indique, montre et manifeste: il permet de dépasser le donné immédiat et se traduit par une proposition conditionnelle. Mais Sextus va s'opposer à la théorie du signe indicatif en développant un certain nombre d'arguments en faveur du signe commémoratif. Car à ses yeux, il appartient au signe d'être relatif (*ἰσχυρὸς τι...*), c'est-à-dire qu'il est toujours le signe de quelque chose; or il est impossible de connaître un relatif sans saisir l'objet auquel ce terme renvoie<sup>292</sup>. La conséquence dans cette optique est que seul le signe commémoratif est donc capable de contribuer au développement de la connaissance. Quant au signe indicatif, on ne peut rien en tirer parce que l'objet auquel il se réfère est naturellement caché; et comme on ne peut jamais saisir le signe en union avec le signifié<sup>293</sup>, Sextus s'emploiera alors à développer sa propre théorie du signe qu'il opposera à celle d'Epicure<sup>294</sup> et à celle des stoïciens, montrant que dans tous les cas le signe ne peut être purement sensible, puisqu'il est compris par la raison. Pour le sceptique le signe est donc intelligible: ce qui rejoint sensiblement les préoccupations qui sont celles des philosophes stoïciens, qui considèrent aussi le signe comme étant intelligible. C'est en tant que tel, c'est-à-dire intelligible que le signe permet de mettre en relief les rapports de conséquence qui régissent l'antécédent et le conséquent de la proposition dite hypothétique. Ce signe est aussi, note Sextus Empiricus, un jugement et par conséquent un exprimable<sup>295</sup>. Ici, remarque G. Verbeke, Sextus commet une erreur en énonçant que cette doctrine ne s'accorde pas avec ce qu'enseignent les stoïciens sur le langage. Car contrairement aux épicuriens, le signe est pour les stoïciens l'antécédent d'un

jugement conditionnel et donc un exprimable; il est inséparable de la raison humaine qui interprète le monde<sup>296</sup> et l'énonce. C'est tout l'enjeu des propositions singulières et composées qui sont des énoncés d'événements historiques. Ici on n'a plus affaire à proprement parler dans cette théorie d'attribution de l'être ou de proposition copulative, mais on entre dans une nouvelle approche qui repose sur la proposition événementielle, révélatrice du dynamisme qui se tisse entre les individus, le monde des lekta et le cosmos. Voilà pourquoi l'approche stoïcienne apparaît aux yeux de brillants commentateurs que sont E. Bréhier et V. Brochard comme le reflet d'une vision du monde avec un certain nombre d'implications qu'il convient de mentionner rapidement en passant. Elle implique un nominalisme affirmant que seul l'individu possède une réalité: les concepts étant seulement des mots, elle implique une théorie de "cette sympathie universelle" selon laquelle tous les individus sont dans une interaction mutuelle. Et pour finir, elle implique une théorie du destin justifiant les liens temporels de causalité. C'est là le terme de la spéculation sur le langage. Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'on se trouve entraîné dans une sphère de recherche où les conclusions semblent ne rien à voir avec les préoccupations strictement linguistiques comme Baratin et Desbordes nous l'ont présentées. Certes il est vrai que le projet stoïcien est linguistiquement connotée et qu'il n'est pas déplacé de dire que les stoïciens ont contribué à l'élaboration de ce que nous appellerons plus loin "la linguistique de la langue" ou de la grammaire; mais une réflexion approfondie sur les données linguistiques elles-mêmes permet de voir qu'il s'agit moins de rendre raison des structures linguistiques mises en oeuvre dans "l'acte de discours", que de signifier que la mouvance du langage dans le monde des "lekta", traduit parfaitement les enjeux de l'existence humaine. C'est en cela que le langage et la pensée peuvent entretenir des rapports, et, qu'il n'y a effectivement pas de parole sans pensée.

Dans l'Antiquité ce sont les stoïciens qui ont orienté le mieux, après Aristote, la réflexion sur le langage en élaborant une théorie préfigurant la linguistique, marquant notamment

l'opposition entre signifiant (semainon) et signifié (semainomenon), alors que l'on retrouve un naturalisme radical avec Lucrèce célébrant "poétiquement" une interprétation matérialiste du langage: car "la nature poussa à émettre les sons variés du langage et le besoin fit apparaître les noms des choses"<sup>297</sup>.

On peut donc dire que c'est dans le sillage des stoïciens que s'ouvrira une longue tradition grammaticale, dont l'un des premiers représentants fut Appolinus Dyscole d'Alexandrie (IIe siècle après J.C.), ajoutant aussi une description syntaxique à celle que Denys de Thrace (IIe- 1er siècles après J.C.) avait donnée des parties du discours, trois siècles auparavant. Plus tard Domat (IVe S.) et Priscien perpétueront ce que J. Lyons appelle "l'erreur classique" en décrivant la langue des "meilleurs auteurs" dans les traités qu'on pratiquera jusqu'au XVIIe siècle.

Le langage comme objet d'investigation continuera d'occuper les philosophes au moyen âge et à la Renaissance; toute cette période et celle qui lui est antérieure constituent aux yeux d'André Jacob l'époque de la philosophie implicite du langage<sup>298</sup>. L'esprit de la philosophie médiévale sera en effet marqué par des questions linguistiques (sémantiques) comme celles des universaux développées surtout par Abélard et St Anselme<sup>299</sup>, se plaçant dans la voie tracée par les stoïciens eux-mêmes. Notons donc qu'en marquant d'un sceau indélébile la réflexion sur la conquête de la spécificité de l'ordre sémantique, les stoïciens ouvrent des voies pour comprendre le problème du langage. C'est donc dans ce cadre dressé par les philosophes du Portique que semblent s'inscrire tous les travaux à venir, tant du point de vue de l'élaboration des grammaires que du point de vue de la pure réflexion philosophique.

Dans la tradition des grammaires, signalons la grammaire de Thomas d'Erfurt<sup>300</sup> comme modèle qui a marqué la période dite de "grammaire spéculative", où l'on considère le langage comme quelque chose qui réfléchit le monde tel un miroir (speculum).

Mais les grammaires de Pierre d'Hédie (moitié du douzième siècle) et de Siger de Courtrai reprendront les grandes questions de la signification (*modus significandi*) mises en chantier par Aristote; chez le premier, la subordination de la syntaxe à la morphologie correspond à celle des accidents et des essences chez Aristote, l'intellection n'étant en tout état de cause que l'effet des propriétés de la chose (*modi essendi*). Tandis que chez le second, le mot (*dictio*) exprimé au moyen de la parole (*vox*) porte la signification assumée par les hommes<sup>301</sup>. Toutes ces grammaires, ajoutées à celle de J.C. Scaliger, Sanctius, Ramus, ont été des jalons dignes de la réflexion linguistique au Moyen âge et à la Renaissance et annoncent en un certain sens, la grammaire de Port Royale d'Arnauld/ Nicole et Lancelot, qui scellera les rapports entre grammaire et logique.

On aurait tort de croire que les spéculations sur le langage se soient arrêtées, dans la tradition occidentale, avec la grammaire de Port Royal. Le mouvement engagé s'est poursuivi jusqu'au 18e siècle au moins, intégrant ainsi les particularités du siècle de lumière. On citera ici les Eléments de grammaire générale appliquée à la langue française de Sicard, les Principes de grammaire générale de S. de Sacy ou les Nouveaux essais sur l'entendement humain de Leibniz pour se convaincre de l'importance de la question. C'est donc à juste titre qu'A. Jacob considère le siècle des lumières comme faisant partie de la "philosophie implicite du langage". En effet le projet des "représentants intellectuels" de ce siècle, est en parfaite conformité avec les préoccupations axées sur une réflexion véritable sur le langage; et de grands progrès ont été accomplis. Les exemples de Rousseau (De l'origine des langues 1755), de Vico (La scienza nuova (1744), de Lord Monboddo (Of the origin and progress of language 1774), etc., le prouvent assez bien<sup>302</sup>, mettant surtout l'accent sur le fait que "pour avoir un animal doué de raison (et de langage), la société est absolument nécessaire". C'est sans doute la tension entre la nature et la société qui engendrera une nouvelle philosophie du langage, ou plus exactement rendra explicite (...) une philosophie du langage restée d'autant plus implicite que la grammaire

occultait le langage courant, que la logique occultait la grammaire, que la théologie occultait l'anthropologie<sup>303</sup>.

"L'explicitation" d'une philosophie, qui fait du langage son objet central, va s'éclorre dans le dernier quart du siècle que nous vivons: le développement de la problématique n'épargne présentement aucun courant philosophique. Qu'il s'agisse en effet de la tendance logico-scientifique ou de la philosophie analytique à dominance logique et mathématique (Frege, Wittgenstein, Popper, Carnap, Quine, etc.) ou qu'il s'agisse de la tendance anthropologico-éthique (E. Levinas, A. Jacob, etc.) ou de celle de la phénoménologie (Brentano, Max scheller, Husserl et de l'herméneutique (Ricoeur, Gadamer), on a une conscience plus ou moins nette que les problèmes philosophiques sont intimement liés à ceux du langage. Aujourd'hui, on soutient dans certains milieux philosophiques, ceux qui sont surtout favorables à l'avènement d'une philosophie dite du langage, que le problème philosophique (par excellence) n'est plus à poser à partir de la question ou de la démarche kantienne; car la position critique de Kant "qu'est-ce que juger?" peut être revue et corrigée en opérant vers une question plus actuelle et radicale: qu'est-ce que signifier? ou qu'est-ce que parler veut dire? C'est en effet la voie nouvelle que tente d'explorer la philosophie actuelle en tant qu'elle se définit essentiellement comme philosophie de la signification qui tente de "revenir" les grandes modalités du signifier humain. C'est un peu dans ce cadre que peuvent être perçues les recherches sémiotiques de Peirce -la sémiotique peircienne est une déduction métaphysique et transcendantale des catégories du point de vue du signe-, de Morris (la sémiotique de C.W. Morris repose sur la synctate, la pragmatique et la sémantique). La pragmatique a surtout inspiré les travaux des chercheurs tels B. Hansson, Karl Otto Apel (qui met l'accent sur ce qu'il appelle la pragmatique transcendantale) ou de L. Apostel et de bien d'autres. Toutes ces recherches nous montrent comment l'instance transcendantale se sert des signes pour signifier non seulement le monde mais aussi le rapport que nous établissons avec ce monde et posent des problèmes généraux du langage; il devient difficile de nos jours de philosopher sans

passer par le langage et une critique langagière de la philosophie, comme "il est difficile de philosopher sur le nombre sans passer par le détour de l'arithmétique"<sup>304</sup>. Deux attitudes naissent de cette situation particulière qui fait du langage l'objet incontesté de la réflexion philosophique. Une attitude d'abord dogmatique ou métaphysique, qui a provoqué, on le sait, les réactions les plus vives et les plus négatives chez Wittgenstein<sup>305</sup> et dans le cercle du néo-positivisme et de l'atomisme logiques. Ensuite une deuxième attitude, celle qui tente de remanier, afin de rendre compte des grandes modalités du signifier humain, et qui a commencé à s'élaborer avec Cassirer (au moins) en s'alimentant des "formes symboliques". Ce qui est frappant dans cette tendance, c'est l'accent qui est mis sur le fait qu'on ne peut traiter du rapport- au-monde dont nous parlions tout à l'heure, sans qu'on prenne en compte que ce rapport est médiatisé par le langage. Mais comment concevoir alors l'instance transcendante de communication pour que le sens qui s'élabore soit l'oeuvre indivise des agents de la communication? Comment définir aussi cette communication pour que le rapport à l'être du monde soit toujours inséré dans la communication infinie dont parle Apel? Ne sommes-nous pas renvoyés en dernier ressort à une relation première, entre le Je et le tu<sup>306</sup>, qui portent la dernière marque de la co-signification et de la co-référence? C'est ce qu'ont tenté d'explicitier, semble-t-il, les courants philosophiques qui vont de Peirce à l'école de Franckfort en passant par celle d'Oxford où l'on découvre le sujet et les effets du langage (avec Austin et Searle notamment). L'approche austinienne du langage est intéressante pour une double raison; d'abord elle nous paraît être le terme achevant ce que G. Hottois appellera la "métaphilosophie du langage" et ensuite parce que par ses concepts nouveaux, elle devient le "topos de convergence" où linguistes, philosophes et autres représentants des sciences de l'homme peuvent dialoguer et harmoniser leurs points de vue sur ce que Greimas a baptisé alors parente pauvre de la linguistique: la sémantique. C'est donc sous ce double aspect que nous allons nous intéresser particulièrement aux concepts fondamentaux de cette philosophie au cours de ce travail.



### 2.8.0. L'approche austinienne du langage et ses retombées en linguistique

C'est du point de vue purement philosophique qu'Austin se place, quand il aborde la question du langage. Il perpétue donc la tradition (philosophique) qui n'a pas voulu rester muette face à la question que pose le langage dans la vie des hommes. Mais à la différence des tendances (au sein de la philosophie) qui ont cherché soit à mettre en valeur les liens qui unissent la parole/la pensée à l'être (Parménide), soit à établir des liens entre la pensée et le langage (stoïciens), ou à privilégier l'aspect logique et antimétaphysique du langage au détriment du langage dit naturel, source d'opacité et d'ambiguïté (Frege<sup>307</sup>, Wittgenstein, Carnap, Quine, Popper, etc.), l'approche d'Austin entendra revaloriser non l'aspect logico-transcendantal du langage mais simplement sa dimension pragmatique, c'est-à-dire la prétention de celui-ci à vouloir représenter, à traduire le réel dans "l'espace logique de l'interlocution" (F. Jacques). L'originalité de la démarche du philosophe d'Oxford consiste à affirmer sans ambage que tout procès (au sens de processus) de parole est un acte; que le dire peut, quand certaines conditions sont remplies, avoir valeur d'actes<sup>308</sup>. Tel est fondamentalement le projet que défend How to do things with words en une époque où les préoccupations de la philosophie semblent uniquement porter sur l'explicitation du langage, sur le sens de "ce que parler veut dire" et sur les rapports entre langage et connaissance (Adam Schaff). Mais si l'option austinienne s'oppose de façon quasi absolue à la visée logisante du langage, telle qu'elle est soutenue par le positivisme logique (Popper et Quine) et l'atomisme logique (Russell, Wittgenstein), où les observations faites sur le langage sont des pas qui ont conduit inéluctablement au dessèchement du langage et à l'artificialisation de la communication langagière, elle reprendra sous un autre biais la problématique du langage ordinaire et de ses "jeux", tel que le second Wittgenstein, celui des Investigations philosophiques, l'a perçu. Rappelons que le premier Wittgenstein s'est préoccupé dans le Tractatus Philosophicus de parler de l'essence du langage; des questions

générales de logique, de techniques de notation logique, de la nature du langage ordinaire et de ses limites, du fondement ontologique de ce même langage, de même que des observations épistémologiques et éthico-mystiques, étaient abordées. Mais l'élucidation des conditions a priori de la possibilité de tout langage en est le projet de base; car il s'agit de tracer le cadre a priori de tout langage<sup>309</sup>. Cette tâche va de pair chez Wittgenstein avec une analyse de la notion de proposition comme fonction de vérité. Il ya deux sortes de propositions: la complexe ou moléculaire (ou encore générale) et la proposition élémentaire ou atomique<sup>310</sup>; ce qui rappelle un peu la division stoïcienne des propositions.  $\phi, \psi, \chi, \dots$  et  $\phi, \psi, \chi, \dots$  Chez Wittgenstein, la proposition entretient essentiellement une relation à la réalité, aux faits<sup>311</sup>; toutefois l'essentiel pour la proposition demeure qu'elle ait un sens, c'est-à-dire qu'elle se soumette à des conditions de vérité; toutes les fonctions de vérité sont les résultats de l'application successive d'un nombre infini d'opérations de vérité aux propositions élémentaires<sup>312</sup>. C'est donc en logicien classique que le Tractatus philosophicus aborde les questions du langage des noms et des objets (sont des êtres logiquement simples, irréductibles indéfinissables T.5.42), etc, et se présente comme le "grand miroir" susceptible de refléter l'ensemble des faits ontologiquement possibles et dont la structure essentielle coïnciderait avec la forme du monde (G. Hottois). Tout ce qui était du langage dans le Tractatus contribuait à montrer la supériorité du langage logique<sup>313</sup> parfaitement agencé, par rapport au langage ordinaire, lieu de l'ambiguïté par excellence. Ce qui intéressait Wittgenstein ici, c'était surtout la fonction représentative du langage. Aussi n'admet-il pas, c'est-à-dire ne prenait en considération que les énoncés susceptibles d'être vrais ou faux, c'est-à-dire d'entrer dans le cadre de la logique propositionnelle.

Or c'est ce langage ambigu que les Investigations philosophiques réhabiliteront paradoxalement. L'idée que la pensée serait quelque chose d'intérieur au sujet qu'il faudrait traduire en mots pour l'extérioriser, cette idée si commune et si

répandue est abandonnée et jugée aberrante par le logicien. Wittgenstein découvre ici le caractère central de la notion d'usage, en même temps que la richesse et la diversité des usages concrets. On voit une critique définitive de la théorie subjectiviste et mentaliste de la signification. Conséquences: 1- il n'ya pas d'une part la pensée et d'autre part le langage qui seraient indissociables, ils se génèrent simultanément. 2- il n'ya pas non plus de langage privé, propre à l'individu, traduit ensuite en langage public: le langage, dans son usage, est constitutionnellement public. Mais user du langage, c'est-à-dire parler, c'est suivre des règles; et suivre une règle n'est possible que comme activité publiquement contrôlée, dans l'exercice de la communication. Wittgenstein, on le voit ici, substitue au paradigme de l'expressivité le paradigme de la communicabilité. L'accent désormais est porté, à l'instar de G. Frege, sur l'importance de l'usage. Il s'agit non de l'usage du mot dans la phrase, mais dans l'usage des phrases dans des situations concrètes, des situations d'action. Les messages acquièrent alors leur sens et leur force dans des unités phrastiques et transphrastiques non dissociées de la situation d'emploi.

"Pose-toi la question: à quelle occasion, dans but disons-nous celà? Quelles façons d'agir accompagnent ces mots... Dans quelles scènes sont-ils utilisés et pourquoi"? A partir de ces interrogations, il apparaît alors que la visée première du langage n'est plus une visée de compréhension ou même de représentation, mais l'exercice d'une influence effective des uns sur les autres. Sans langue donc nous ne pourrions pas influencer les autres de telle ou telle manière. L'expression choisie par le philosophe logicien pour désigner cet environnement complexe où se font les diverses opérations de diffusion de sens, d'influences qu'on exerce réciproquement l'un sur l'autre dans l'usage de la langue est celle de "jeu de langage": un jeu est essentiellement une activité réglée et partagée. C'est une forme de vie, dit Wittgenstein. Ce qui a pu permettre à des commentateurs comme G. Hottois de parler de révolution philosophique chez Wittgenstein<sup>314</sup>, révolution qui s'est surtout manifestée par l'abandon de la quête ontologique du langage (de

Muro introduction à la sémantique n'a pas hésité à placer le premier Wittgenstein dans ce qu'il a appelé l'aristotélisme linguistique marqué surtout par la thématization d'un concept nouveau qu'est celui des "jeux de langage"<sup>315</sup>. Sa thématization a revêtu une signification profonde et a provoqué des conséquences considérables en ouvrant à la réflexion philosophique et pragma-linguistique des voies jusque là insoupçonnées. Comme les jeux, les jeux du langage sont infiniment divers; certains se ressemblent, d'autres sont fort différents; d'aucuns se recouvrent partiellement, d'autres sont réellement distincts; les jeux du langage ne sont pas des éléments ou des aspects du langage, mais tout simplement des langages différents<sup>316</sup>. Ces jeux de langage sont aussi foisonnants que les formes de vie et aussi proliférants que "l'inventivité humaine". Les divers jeux ne possèdent rien en commun qui puisse constituer une essence: ils n'ont entre eux que des "ressemblances de familles". La question, qui s'est posée aux commentateurs de Wittgenstein, était de savoir si la notion de "jeux de langage" figurait déjà dans le Tractatus philosophicus; ce qui pose en d'autres termes le problème général de l'unité thématique des oeuvres du philosophe. Des spécialistes, comme G.G. Granger, soutenait la thèse de l'unité thématique et ne voyait pas de rupture entre le Tractatus et les Investigations philosophiques. M. Granger concluait alors dans une étude que celles-ci sont un prolongement de celui-là en montrant que la notion axiale de "jeux de langage" figure déjà dans le Tractatus. Mais G. Hottois précisera que ce jeu de langage n'est pas n'importe quel jeu; il est le jeu de l'unité même, de la totalisation, c'est-à-dire le seul à pouvoir prétendre, à l'occasion d'une illusion, à s'identifier à tout langage (...) C'est celui aussi du concept, de l'universel, de la logique, de la science<sup>317</sup>. Retenons que par les "jeux du langage", Wittgenstein oriente la recherche philosophique sur le langage "tel qu'il se présente à nous" et lui assure un fondement pragmatique. Il faut donc accepter le langage tel qu'il est, parce que, dit-il, il est en ordre. Non seulement il est logiquement en ordre, mais il est notre premier mot; car rien ne se dit en dehors du lui. L'ambiguïté reconnue jadis au langage ordinaire est alors levée; du coup ce langage accède au rang d'objet d'investigations philosophiques. C'est un

peu dans ce cadre qu'il convient de placer l'oeuvre d'Austin et de son disciple Searle, en maintenant que chez Wittgenstein si le langage ordinaire est perçu comme étant "logiquement" en ordre, il ne semble pas être matière pour une étude intégrale: il demeure encore grossier, conventionnel. Mais c'est ce langage comme convention qui intéressera exclusivement Austin et ses continuateurs: "nous utilisons les mots (de ce langage) pour nous instruire sur les choses dont nous parlons", affirme Austin<sup>318</sup>. Pour G. Hottois, l'approche de celui qu'on qualifie ici de pionnier de la philosophie du langage ordinaire, en tant qu'elle est exclusivement concernée par le langage et pose à son échelle la difficile question de la "référence", consacre "le repli linguistique-sémiotique"<sup>319</sup>. Ce repli a coïncidé, ou plus exactement, a engendré un problème non moins important dans l'approche philosophique du langage: la dimension ou la portée pragmatique du langage qui viendra bouleverser et renversera même le primat qui était accordé depuis Morris à la syntaxe et à la sémantique. De ce renversement, il résulte que le réel ou "l'extralinguistique" se trouve intégré comme un moment de l'activité sémiotique et signifiante, comme un ensemble de conventions qui permettent le jeu de l'échange des signes: "l'extralinguistique, dans la révolution sémiotique, n'est même plus le corrélat obligé du langage en général (ce qu'il était dans l'atomisme et le positivisme logiques): il est une fonction de certains usages du langage"<sup>320</sup>.

Ces usages du langage, Austin les a systématisés dans une démarche qu'il articule autour d'un certain nombre de concepts au nombre desquels il faut retenir pour ce propos le performatif et le constatif comme noeud focal de la problématique. En effet c'est par la distinction, entre énoncé performatif et constatif, qu'Austin commence par aborder l'analyse du langage, en faisant découvrir qu'il existe un lien étroit entre le dire et le faire. D'où la portée d'une notion comme les actes de langage<sup>321</sup> que Searle devait développer peu après.

Dans l'acte global qu'est la production d'un énoncé, Austin

le philosophe distingue trois sortes d'actes:

- l'acte locutoire, qui possède une signification,
- l'acte illocutoire ou le fait de dire quelque chose à une valeur, voire une force,
- l'acte perlocutoire qui est l'obtention de certains effets par la parole.

La triade austinienne n'a pas, on le sait, échappé à la critique, et même à la contestation; la critique est venue de Searle<sup>322</sup> d'abord. Searle s'insurge en effet contre la trilogie locutoire, illocutoire, perlocutoire en acceptant une distinction qui tourne non pas autour de ces trois notions, mais s'articule autour de deux d'entre elles: l'illocutoire et le locutoire. Ceci lui permet d'inaugurer une distinction, celle entre la signification et ce qu'il appelle par ailleurs "l'intended speaker meaning": la force illocutoire n'étant qu'un aspect du sens et de la référence sous lesquels peut se manifester le débordement de la signification littérale (literal sentence meaning). Tout en recommandant le dépassement de la trilogie austinienne, les investigations philosophiques de Searle postulent un cadre sémantique qui reposera sur l'illocutoire comme notion sémantiquement chargée. Cette charge que reçoit la notion d'illocutoire chez le continuateur du maître d'Oxford sera mise en valeur peu après lui et connaîtra chez certains sémanticiens comme O. Ducrot ou C. Kerbrat-orecchioni un succès sans précédent. Succès dû principalement au fait que l'intégration, mieux, la connotation linguistique de la notion semble assurer ce lien qui permet de passer sans heurt à l'avènement d'une forme de sémantique en linguistique, distincte de celle dite de "sémantique structurale" et qui vient fondamentalement bouleverser nombre d'habitudes héritées du structuralisme orthodoxe et dogmatique, en indiquant une nouvelle approche qui tient justement compte de cette "curieuse" force baptisée illocutoire.

Revenons à Searle pour dire qu'à l'instar de Wittgenstein, Ryle, Strawson et d'Austin, il inscrit sa recherche dans la

trajectoire des philosophes anglo-saxons, qui ont tiré les conséquences qu'impose une recherche orientée sur une vision pragmatico-anthropologique du langage. Orientation qui s'oppose, aussi bien en intention que dans les faits, aux visées logico-scientistes et antimétaphysiques du cercle de Vienne; lequel, sous les auspices de Carnap, de Schlick, de Reichenbach, Quine et autres, a prétendu non seulement guérir la philosophie de la maladie de la métaphysique, mais édifier une théorie de la syntaxe logique pour asseoir les bases d'une langue idéale et parvenir à une théorie complète du langage; un chercheur comme Carnap s'est résolument engagé dans cette direction<sup>323</sup>.

Le continuateur de l'oeuvre d'Austin part du postulat selon lequel: "the hypothesis of language as rule governed intentional behaviour". Ce qui inscrit du coup sa théorie du langage dans une théorie de l'action. Tout se passe alors chez Searle comme si le sens d'un énoncé comporte la description des intentions qu'il présente comme étant véritablement celles qui ont motivé son énonciation. Parler une langue ce serait, entre autres choses, effectuer des "actes de langage" soumis à des règles. Pour Searle, "a study of meaning is not in principle distinct from a study of speech acts"; la description intentionnelle qu'il fait de l'acte de promesse, en particulier la huitième condition, peut se remener facilement à ceci: "L" accomplit un acte illocutoire "A" dans une énonciation "E", si "L" présente "E" comme destinée à produire certaines transformations juridiques. La réalisation d'un acte illocutoire est liée à l'énonciation de certaines expressions caractéristiques "correlative with the notion of propositional acts and illocutionary acts, respectively, are certain kinds of expressions uttered in their performance", et la plupart des actes illocutoires sont de la forme "F" (p)" où "F" est un marqueur de force illocutoire, représentant l'illocutoire accompli lors de l'énonciation<sup>324</sup>.

Notons que si la philosophie analytique, issue des travaux d'Austin et de Searle, a eu le mérite de thématiser le concept d'acte de discours et les notions qui gravitent autour de ce concept central, elle a eu l'occasion de mettre en valeur que le

discours prononcé dans un certain contexte et quand certaines conditions sont réunies équivaut fondamentalement à un acte. Aussi a-t-elle fait éclater au grand jour, l'enjeu des "protagonistes du discours". D'où la portée et l'intérêt incontestables d'une problématique comme celle du rapport que le locuteur entretient avec les mots du discours, qui sous-tend, de façon implicite, How to do things with words ; problématique qui réapparaît aussi à l'intérieur de la trilogie austinienne de locutoire/perlocutoire/illocutoire et, même de la dichotomie énoncé constatatif et performatif. Comme on le voit, l'énoncé qui naît du jeu du discours et de ses effets (perlocutoires) sur l'autre en tant qu'il est partie prenante de l'espace discursif ouvre certes des perspectives pour l'analyse philosophique du discours, mais elle marque surtout de ses empreintes l'ère de la désontologisation du discours, du langage, amorcée depuis les stoïciens. Ce qui est en effet recherché ici ce n'est plus tellement le rapport qui lie l'être au langage (ontologisation du langage), mais bien les diverses forces qui se combinent, s'entremêlent et dynamisent le discours comme action. De là l'enjeu des outils opératoires comme le locutoire, le perlocutoire et l'illocutoire, tel que le philosophe les a systématisés.

### 2.8.1. Incidences de ces notions en linguistique

L'acceptation de ces notions obéit à une sorte de logique qui veut que l'évolution d'une science comme la linguistique soit provoquée aussi par ce que l'on a appelé des facteurs exogènes. De façon bénéfique ou positive, leur intégration est venue précipiter (en linguistique) le passage de la linguistique de la langue ou de l'intralinguisticité à celle de l'énonciation. Trois tendances, pour schématiser le processus, se sont fondamentalement dessinées; la première est celle de ceux qui ont suivi avec passion et démesure (hubris) Benveniste ou Jakobson lorsque sans crier gare ils ont transgressé exagérément les limites du champ épistémologique de la linguistique descriptive et montré qu'il existe d'autres données à prendre en considération que celles que déterminent les méthodes



immanentistes. La seconde tendance, c'est celle qui regroupe tous ceux qui ont une vue restrictive et classique du fait linguistique et pour qui une "décolonisation", quelle que soit son ampleur, ne remettra jamais en cause les frontières entre la linguistique et ce qui ne l'est pas. A côté de ces positions tranchées, se dégage une sorte de troisième voie, celle que tracent les travaux de Benveniste, Culioli, Hagège, Perrot, Adam Czweski qui, tout en étant favorables aux "nouvelles tendances" (B. Malmberg) en linguistique, ne demandent pas moins qu'on se soucie dans la nouvelle problématique de La structure des langues (Hagège).

La première tendance, ou courant intégrationniste, c'est celle défendue par Ducrot-Anscombe, H. Parret et C. Kerbrat-Orecchioni. Pour eux le moment est venu de rendre compte du lien étroit qui existe, comme l'ont montré Austin et Searle, entre le dire et le faire. De leur point de vue la question du langage et de la linguistique proprement dite doit être vue et pensée à la lumière de ces concepts que propose la philosophie du langage, née de l'échec de l'atomisme et du positivisme logiques. Pour M. Ducrot surtout la problématique nouvelle doit prendre en compte les travaux de ces philosophes qui, étudiant les actes de langage comme promettre, ordonner, interroger, conseiller, faire l'éloge, etc., en viennent à les considérer aussi intrinsèquement linguistiques, que celui de faire savoir<sup>325</sup>.

La voie qui était alors offerte à Mr. Ducrot était de rompre le "cordon ombilical" qui le lie à Saussure, en tant que linguiste, en annonçant l'orientation de ses recherches en ces termes: cesser de définir la linguistique ou la recherche de l'enjeu de la langue comme une recherche de code, mais comme un jeu, ou plus exactement comme composant les règles d'un jeu qui se confond largement avec l'existence quotidienne. C'est donc dans ce cadre qu'il faut comprendre non seulement les travaux de O. Ducrot mais aussi de tous ceux qui ont fait profession de thématiser la question de l'énonciation (Benveniste, Todorov, Anscombe, Culioli) de l'argumentation (Ducrot) des présuppositions (Fillmore, Ducrot), bref la question de la

subjectivité dans le langage inaugurée par E. Benveniste (1966) et reprise récemment par C. Orecchioni (1980).

A l'opposé du courant intégrationniste, s'est développée une autre vue, concernant toujours l'intégration de ces concepts philosophiques, plus critique: c'est la tendance de E. Benveniste.

Ce regard critique jeté sur ces notions spécifiquement philosophiques a été chez celui qui fut alors professeur au collège de France source de créativité. On connaît l'aventure linguistique des notions benvenistiennes de délocutivité<sup>326</sup> et d'intenté qui ont largement contribué à l'essor de la linguistique de l'énonciation qui thématise la question du transcendant (au sens de l'auteur de la glossématique). Partisan de cette linguistique (de l'énonciation), E. Benveniste a montré dans le cadre de la pensée de Saussure comment la "linguistique de la langue" et celle du discours s'impliquant mutuellement, nécessitent et doivent susciter une linguistique de l'énonciation; "l'énonciation, disait-il, suppose la conversion de la langue en discours". Ceci indique clairement que, même si sa prédilection va au discours, à l'énonciation, E. Benveniste ne réserva pas moins une place importante et méritée aux structures strictement linguistiques dans l'acte de parole accompli par celui qu'il appelle la "subjectivité" (dans le langage). On comprend alors que s'il avait admis que le performatif, le constatif, le perlocutoire ou le locutoire soient intégrés dans une analyse linguistique (au sens large), qui se charge de rendre compte des différents moments de l'énonciation, la sphère de sa recherche se soit avérée incompatible avec les notions d'acte ou force illocutoire, même si l'objectif qu'il visait, était, pour une part non négligeable, d'approcher aussi "l'intenté" de celui qui prend la parole, c'est-à-dire qui s'approprie des mécanismes de la langue pour communiquer son message.

L'attention portée aux différents acteurs de la communication verbale a donné naissance, on le sait, à une

nouvelle approche de ce qui est connu sous le terme de pronoms personnels. L'originalité dont Benveniste a fait montre dans ce domaine a été de circonscrire l'enjeu de l'échange verbal au niveau du "je-tu", en tant que catégories grammaticales.

## 2.8.2. L'Illocution, le perlocutoire, le locutoire: leur statut linguistique

S'interroger sur le statut linguistique de ces notions que propose la philosophie à la science linguistique, voilà l'enjeu de ce paragraphe. Or trouver ce fondement (linguistique) semble exiger ici deux conditions: définir d'abord le "lieu" du discours du linguiste, c'est-à-dire d'où parle-t-il? De quoi parle-t-il? Les passer ensuite au crible de la critique- Ce qui revient à faire subir une sorte d'examen de passage- à ces notions qui se sont imposées à la linguistique avec la complicité de certains linguistes sensibles, à tort ou à raison, à l'approche philosophique de l'analyse du langage.

S'agissant de ce qui peut être l'espace d'investigation du linguiste, il faut simplement reprendre la délimitation épistémologique opérée par F. de Saussure en ajoutant que l'objet saussurien de la quête linguistique, qu'est la langue, se comporte comme système (séméiologique ou sémiotique) qu'on peut formaliser sous ses différents aspects: sémantiques ou syntaxiques.

D'aventure si un tel travail, celui d'une critique linguistique de ces notions se révélait positif, il serait alors possible de montrer les limites, les déviations, et les débordements opérés ces dernières années en "sciences du langage". On saisirait alors l'occasion pour faire toucher du doigt que ces concepts ne peuvent pas être tous intégrés dans une analyse linguistique si l'on veut faire véritablement oeuvre de linguiste, compte tenu des larges possibilités et des nombreuses implications extra-linguistiques qu'elles engendrent et les débordements qu'elles exigent sur les disciplines connexes à la linguistique. Des choix sont donc nécessaires. C'est pourquoi nous pensons que seuls le locutoire et le perlocutoire intéressent à notre avis le linguiste de profession. La première notion parce qu'elle est l'acte linguistique par excellence<sup>327</sup>; la seconde parce qu'elle introduit à la problématique nouvelle en linguistique: le besoin de prendre en considération ce que nous appelons maladroitement

ici la dimension "transcendantale" de la langue, c'est-à-dire ici les effets (de parole) du locuteur sur l'interlocuteur du message verbal, c'est-à-dire les données qui ne contribuent pas à cerner directement l'"immanent", mais qui ne sont pas moins déterminantes dans la quête du fait linguistique comme tel. En voulant englober ces données dans l'analyse, certains linguistes ont posé les bases, les fondements d'une compréhension nouvelle du fait dit linguistique. Précisons que cette ouverture est le fait de certains linguistes, qui ont rompu avec certaines pratiques structuralistes et considéré comme étant étroites et restrictives les recherches volontairement et essentiellement axées sur les "phrases et les mots", pour faire alors appel à d'autres critères qui, même s'ils ne sont pas strictement linguistiques, participent néanmoins à l'émission du message linguistique comme tel. C'est en gros ce que nous appellerons la tendance maximaliste, opposée à celle dite minimaliste dont la préoccupation majeure est de dévoiler ou de conquérir le discret dans la chaîne parlée sans se soucier de tous ces éléments-là.

Mais s'il est vrai que ces concepts venus de "l'extérieur" ont été d'un apport considérable pour la linguistique, en déterminant en un certain sens ces nouvelles orientations, l'usage qu'on en a fait a occulté bien souvent (et même trop souvent) la saisie ou la quête du discret, tâche première du linguiste. Cette phase d'occultation, qui a pris souvent l'allure de renonciation de cette tâche strictement linguistique, a été enregistrée aussi bien chez les générativistes, les structuralistes que les sémanticiens qui se sont laissés séduire par ces concepts. Dans les années soixante-dix et quatre-vingts, des chercheurs en France comme O. Ducrot, J.C. Anscombre, G. Fauconnier, A. Berrendonner, F. Récanati et bien d'autres, ont exercé leur "dextérité intellectuelle", soit pour intégrer sans réserve ces notions dans une analyse linguistique qui tienne compte des énoncés, du contexte général de leur énonciation ou du cadre juridique qui les a rendus possible (Ducrot-Anscombre), soit pour asseoir "quelque chose" de linguistique à partir d'elles: c'est ce qu'a tenté de faire, il ya de cela, déjà, quelques années, A. Berrendonner qui s'est élevé singulièrement

contre l'insertion linguistique de l'illocutoire et de l'identification hâtive qu'on établit entre le dire et le faire<sup>328</sup>.

Mais si dans les faits le locutoire et le perlocutoire ne semblent pas créer de difficultés majeures, quant à leur insertion ou portée linguistique, l'acceptation linguistique de l'illocutoire fait problème. E. Benveniste a de son temps senti le danger en prenant soin de réactualiser, c'est-à-dire de redéfinir le champ d'investigation linguistique traçant des bornes face à ce que J.C. Anscombe appelle la "frégate austinienne"<sup>329</sup> en excluant l'illocutoire des recherches proprement linguistiques. Mais cette sorte de garde-fou n'a pas empêché d'autres linguistes d'entreprendre non seulement des recherches sur l'illocutoire, mais de l'intégrer dans ce qu'ils ont appelé la description sémantique. Ici, l'astuce principale utilisée par ces linguistes a consisté à penser et à poser le problème de l'illocutoire dans son rapport avec "la performativité" et à voir en celle-ci sinon le lieu, du moins la condition de possibilité de celle-là. Mr. J.C. Anscombe, toujours soucieux de formalisation, ne s'est pas donné ici beaucoup de peine à poser la problématique de la façon suivante: dire qu'un énoncé ( $E$ ) sert à accomplir un acte illocutoire  $A$ , c'est dire que  $L$  (locuteur) présente l'énonciation  $E$  de ( $E$ ) comme destinée à produire et produisant certaines transformations juridiques<sup>330</sup>. Si donc  $L$  réalise un acte illocutoire, il comporte une certaine description de son énonciation  $E$ . L'illocutoire, on le voit, en même temps qu'il est lié à la transformation juridique de l'énonciation de l'énoncé, entretient aussi des rapports avec le sens de l'énoncé. C'est donc de la transformation juridique et du sens de l'énoncé qu'il s'agit de problématiser désormais avec l'illocutoire.

C'est dans ce cadre, celui de systématiser une nouvelle approche née de la vision philosophique du langage, telle qu'Austin la pose, que sont créées en linguistique des notions comme "marqueurs et hypermarqueurs illocutoires" (Anscombe, 1981), que des analyses sur l'hypothèse performative abstraite

sont entreprises par Sadock (1974), que l'utilisation des lois de discours et des marqueurs de dérivations<sup>331</sup> (Anscombe, 1980) et bien d'autres<sup>332</sup> concepts ont été élaborés pour asseoir les bases d'une théorie du discours exclusivement centrée sur les "effets perlocutoires de l'illocutoire".

Mais si l'illocutoire, aux yeux de Ducrot-Anscombe, éclaire la question générale de la sémantique et ne souffre à ce titre d'aucune "infirmité", il n'en ira pas de même pour M. Berrendonner. Pour lui la notion est "onéreuse," coûteuse et à la limite inutile pour l'analyse linguistique. Ce point de vue, sous plusieurs aspects, mérite d'être appuyé à cause du peu de satisfaction qu'offre l'illocutoire et de la valeur que la notion prétend avoir en linguistique. C'est du fait même de cette situation particulière qu'il convient sinon d'exclure, du moins de repenser la question de l'illocutoire en linguistique. Mais pour décider de son exclusion ou de son maintien, il est nécessaire d'exposer dans les grandes lignes, autant faire se peut, ses caractéristiques essentielles.

### 2.8.3 L'Illocutoire et ses caractéristiques

On ne peut rendre compte de l'illocutoire et de ses caractéristiques si l'on se refuse de le situer par rapport aux actes de langage, actes de langage définis eux-mêmes par rapport aux transformations que le langage produit dans le monde linguistique, c'est-à-dire dans celui du discours. Mais si ces transformations sont internes au langage, l'illocutoire représente quant à lui, un type d'acte créé par et par la parole. Mais disons que telle qu'elle apparaît, chez Austin, la notion entre dans une opposition "ternaire". Elle s'oppose à la fois aux valeurs locutoires et perlocutoires. Plus précisément, elle se présente comme un ensemble d'unités, voire un type particulier de valeurs sémantiques qui s'attachent à un énoncé, elle permet surtout à l'énoncé de fonctionner comme un acte de langage et au locuteur d'agir sur son vis-à-vis dans le discours. Le colloque tenu en 1977 à Lyon II, dont les conclusions sont publiées dans la revue Linguistique et sémiologie 4, a servi à

clarifier les rapports qui existent entre les notions d'illocutoire, perlocutoire et de locutoire. M. Berrendonner note, à ce propos, que la différence provient(...) de ce que l'illocutoire tient au fait que certaines dérivations menant à l'implicite discursif sont moins allusifs que d'autres, plus catachrétiques en quelque sorte et peuvent passer pour forcées<sup>333</sup>.

Mais revenons à Austin lui-même. Nous discutons de l'illocutoire, dit-il, chaque fois que nous nous interrogeons sur le point de savoir si tels mots, cette locution, ont valeur de question ou s'il faut les prendre comme une opinion<sup>334</sup>. Outre le fait que la notion même d'illocutoire entretient des liens avec les valeurs spécifiques dans l'énoncé, elle relève, aussi chez Austin, d'une convention d'emploi<sup>335</sup>, inscrite dans la langue sous la forme des verbes dits performatifs. C'est, conclut M. Anscombe, non au niveau du lexique que se situe la caractéristique de l'illocutoire mais bien au niveau de l'énonciation de l'énoncé<sup>336</sup>. On sera d'avis avec nous que la véritable question qui se pose à propos de l'illocutoire est moins de le situer que de savoir ce qu'il "faut en faire". Faut-il l'intégrer au locutoire pour en faire un fait de langage ou l'intégrer, au contraire, au perlocutoire pour en faire ce que Berrendonner qualifierait de "phénomène performantiel"? Voilà la question telle qu'elle se pose. A la limite, il n'est plus du tout intéressant de savoir si l'illocutoire modifie la situation juridique du destinataire en mettant celui-ci dans une alternative juridique inexistante pour lui auparavant<sup>337</sup> mais de répondre d'abord et avant tout à cette question préalable.

Notons que la réponse à la question du "ce qu'il faut faire" de l'illocutoire, passe nécessairement par une interrogation et un regard critique jeté sur le concept d'illocutoire comme tel. Aucune autre issue, celle qui voudrait prendre en considération la problématique de la force illocutoire, ne semble plus possible. Ce n'est donc pas en cessant de définir la langue comme Saussure, tel que l'envisage M. Ducrot, devant les "nombreuses possibilités" qu'offre l'illocutoire, ou en refusant de passer la



notion au crible de la critique que l'on résoudra l'épineux problème qui est posé ici.

L'un des avantages théoriques de ce regard critique appliqué à la notion c'est de nous amener à redécouvrir avec Austin que quand nous parlons d'illocutoire c'est bien des conditions d'emploi ou "de la production des échanges linguistiques (au sens de P. Bourdieu) et non du produit linguistique débarrassé des facteurs exogènes qui l'enveloppent, qu'il s'agit de problématiser. Présenté comme tel, l'illocutoire prend des allures de véritable "poubelle" où se croisent et se greffent plusieurs faits hétéroclites. C'est cette hétérogénéité même qui fait problème et fait de l'illocutoire le concept qui n'a pas de propriétés précises ou spécifiques. Sa seule spécificité c'est plutôt de rendre compte que le langage sert à autre chose qu'à dénoter des objets ou des événements ( parler devient alors un événement) et agir notamment sur l'interlocuteur. On s'explique alors pourquoi le sociologisme de type Bourdieu se saisit du performatif et de l'illocutoire pour bâtir la " théorie de l'économie des échanges linguistiques". Parce que ces notions, telles quelles sont définies, ne semblent pas avoir de portée heuristique pour une linguistique qui se soucie encore des structures des langues, mais sont porteuses de promesses pour une approche du fait linguistique qui intègre "l'extra-linguistique" et considère que tout peut être objet de la linguistique<sup>338</sup>. Même dans ce "panlinguisme", où l'attention est plus portée sur les faits d'énonciation ou le processus énonciatif que sur les agencements des énoncés, on éprouve encore de sérieuses difficultés, quant à caractériser et à trouver un statut véritable aux valeurs illocutoires. Certes l'illocutoire est dit avoir "des rapports avec le sens et les conditions d'emploi du langage", mais on ne dit pas si les valeurs sémantiques que véhicule cet illocutoire sont soit à verser au compte de signifiés implicites ou explicites, soit à considérer comme des "faits d'implicite énonciatif" (Berrendonner). Ce sont là des questions dont personne, pas même les linguistes qui ont fait profession de problématiser l'illocutoire, n'ont voulu ou plus exactement n'ont pu répondre.

De telle sorte que le problème de l'illocutoire reste encore entier. Mais si la question demeure entière, ou plutôt si les recherches entreprises en linguistique sur l'illocutoire nous ont entraîné comme dans des impasses épistémologiques, c'est qu'on a voulu ignorer que le concept est difficile à manoeuvrer, du moins n'est-elle pas exploitable au plan de la linguistique en tant que science. Il suffit, pour s'en convaincre, d'observer les déplacements que subit la notion et les autres concepts austinien chez les linguistes du langage ou de l'énonciation et surtout l'impossibilité dans laquelle l'on se trouve présentement à thématiser "quelque chose" qui puisse se démarquer de la vision philosophique qui est celle d'Austin. Faute d'avoir pu proposer ce "quelque chose" de linguistiquement acceptable, l'on en est encore à l'exploitation philosophique de ces notions. On oublie toujours que tant qu'on conservera sa charge philosophique, la notion d'illocutoire ne peut être qu'onéreuse, et, donc encombrante pour le linguiste et sa science.

Si l'on veut donc obtenir ce "quelque chose" de linguistiquement satisfaisant, il semble qu'il soit préalablement nécessaire d'opérer une sorte de travail philosophique négatif, qui aurait pour tâche de décharger la notion de son sens originel, en laissant un vide sémantique que la linguistique viendrait ensuite combler. C'est au prix de cette décharge que la notion peut avoir quelque intérêt pour la recherche en linguistique. Mais comme un tel travail ne s'est jamais effectué, la notion sera toujours inintéressante parce que sans intérêt pour les investigations linguistiques. Comme elle est inintéressante, il convient de l'exclure purement et simplement de l'analyse linguistique, et non se contenter de la remettre en cause comme le faisait M. Berrendonner.

Ici il faut se presser de noter que l'exclusion de l'illocutoire du champ de la linguistique ne fait pas entorse à ce que les spécialistes ont appelé la "description sémantique". Elle la rend au contraire possible, si l'on croit les spécialistes. Mais ce sont les deux concepts que nous avons retenus, à savoir le locutoire<sup>339</sup> et le perlocutoire qui

introduisent à la problématique de la description sémantique et posent avec précision et concision la question de l'ouverture de la linguistique et du décloisonnement du fait linguistique en permettant d'entrer de plain-pied dans les recherches qui se font en "sciences du langage" à l'heure actuelle. Comment caractériser ces nouvelles tendances? Qu'apportent-elles de nouveau à la linguistique en tant qu'elle se définit comme "science"? Disons pour faire bref que sous "l'effet" de ces concepts (philosophiques) et avec la "souplesse" dont ont fait pratiquement preuve bon nombre de linguistes, une orientation sérieuse s'est opérée depuis bientôt vingt ans en sciences du langage: l'on est entrain de passer de la linguistique de la langue à la problématisation d'une linguistique de l'activité langagière dans sa totalité et dans sa complexité. L'un des faits principaux, qui désormais retiennent l'attention, c'est incontestablement l'ouverture des "battants" de la linguistique sur "l'énonciation et la pragmatique" avec l'ambition de modéliser ces univers hétérogènes et complexes. C'est aussi, et toujours dans ce cadre, celui du passage d'une linguistique de la langue à celle du langage, que l'accent, expressément, est mis sur les liens qui existeraient entre le dire et le faire: tous les travaux entrepris par O. Ducrot ou Mme Kerbrat-Orecchioni entrent dans ce cadre. Mais alors quel intérêt, c'est-à-dire quels avantages et promesses offre, pour une analyse linguistique cette "tournure" à laquelle on assiste en sciences dites de langage?

#### 2.8.4 De la linguistique de la langue à la linguistique de l'énonciation

Il faut noter qu'on a mis du temps en linguistique à opérer ce passage qui mène de la linguistique de la langue (intra-linguisticité) à celle de l'énonciation-extralinguisticité-. Plusieurs raisons peuvent être évoquées pour expliquer ici ce retard ou ce peu d'intérêt porté à la question. Mais retenons et soulignons que ce passage ou ce changement n'a été possible que lorsqu'on a ouvert le champ de la linguistique à la question des "actes de langage" et à la question générale des sujets du discours, c'est-à-dire à la question du sens et de la parole. C'est ici que l'apport des philosophes et des logiciens a été décisif.

En effet, la réflexion philosophique sur le langage amorcée depuis Héraclite et Parménide, reprise par Aristote, les stoïciens et les commentateurs aristotéliens et platoniciens du monde latin, ont contribué à des degrés divers à l'éclosion de la problématique. On a vu comment le langage, alors propriété des dieux avec Héraclite et Parménide notamment, devait "s'anthropologiser" en servant les besoins des hommes dans la cité et comment Aristote montrait déjà à son temps que le propre du langage était non de révéler l'être dans sa vérité et dans son immuabilité, mais de le signifier (σημαίνειν) en parole. Aristote ouvrait ainsi la voie à la sémantisation de l'être et du discours par lequel cet être se dit<sup>340</sup>. Ce sera un peu dans le cadre d'une sémantisation du discours que les stoïciens envisageront à leur tour la question du langage. Retenons donc qu'en problématisant la question des actes de langage ou celle du sens, de la signification et de la référence, Austin et les philosophes anglo-saxons ne font que s'inscrire (et inscrivent de fait) leurs travaux dans cette tradition philosophique qui s'est préoccupée de l'homme en tant que *ζῷον λόγον ἔχον*, *ζῷον λόγον ἔχον* 2) *ζῷον* 2).

Conclusion qui n'est pas restée lettre morte, puisqu'elle trouve écho favorable chez les spécialistes des langues. C'est donc à partir de cette sorte d'alliance, qui s'établit entre linguistes et philosophes, que des nouvelles voies de recherche axées sur

"l'énonciation" et la "pragmatique" vont s'ouvrir. On peut donc dire que de la linguistique de la langue à celle de l'énonciation, un type nouveau de problème surgit et s'impose aujourd'hui aux linguistes: la question du comportement, face à la langue, de la "subjectivité dans le langage" selon E. Benveniste. C'est ce qui a permis à des linguistes d'introduire dans leur science les questions de la force illocutoire et des performatifs, puisqu'il semble s'agir de poser les bases d'une linguistique qui prendrait en considération la vie de l'homme, c'est-à-dire l'homme dans ses manifestations langagières. Il s'agit dans cette nouvelle approche de réinsérer sinon le "panlinguistique", du moins le phénomène langagier dans sa totalité "dans le milieu dont il a été artificiellement séparé", nous dit-on.

C'est en vue de valoriser cette dimension que des linguistes vont préconiser systématiquement l'abandon de l'approche traditionnelle du fait linguistique et de l'univers qui lui est alloué dans la quête du "savoir": la phonologie, la lexicologie, la syntaxe. La démarche, qui a conduit à l'abandon du terrain propice aux investigations linguistiques, repose sur un postulat qui nous "somme" de nous rendre à l'évidence que l'activité langagière remplit, en tant que telle, un certain nombre de fonctions dont: la fonction d'énoncé, définie comme le contenu brut de l'acte de langage et la fonction d'énonciation, qui correspond à la manière dont le locuteur produit et prend en charge son propre énoncé. Il s'agit ici de poser la question du locuteur dans le discours qu'il élabore, les sous-entendus et les éventuelles réponses que cela nécessite de la part de l'allocutaire. Tâche immense mais tâche certainement passionnante, si l'on prend à témoin tous les travaux qui se sont effectués dans ce contexte.

Cette approche, totale et totalisante ne semble pas faire l'unanimité des linguistes eux-mêmes. Certains n'ont pas manqué en effet de signifier leur désaccord en opposant à cette approche du fait linguistique un refus catégorique, qui les confirme ainsi dans leur tâche de "scrutateur" de structure des langues. Mais

d'autres pensent qu'il est possible de parvenir, de trouver une sorte de "compromis non compromettant" qui fasse l'équilibre entre ces deux positions tranchées: le refus délibéré de se soumettre aux exigences nouvelles de la recherche en linguistique d'une part, et, de l'autre, la volonté de tourner le dos à une certaine forme d'analyse qui aurait occulté et mutilé le fait linguistique comme tel. Entre ces deux positions, qui pèchent à la fois par excès et par défaut, des linguistes, à l'instar de M. Hagège, inaugureront une voie, dont l'originalité résidera essentiellement dans le fait qu'elle permet de trouver l'équilibre entre ce que C. Hagège nomme lui-même "la structure des langues" et les impératifs qui se font pressants aujourd'hui en linguistique<sup>341</sup>. Aussi propose-t-il de concevoir le fait linguistique non comme fonctionnant en signifiant/signifié, mais comme étant appelé à remplir un triple but: le morphosyntaxique, le sémantico-référentiel et l'énonciatif-hiérarchique<sup>342</sup>. Il ne s'agit pas, note-t-il, de niveaux dérivés l'un de l'autre mais bien de points de vue disposés sur une même ligne car ils sont d'égale importance et projettent chacun une lumière différente sur les faits<sup>343</sup>. Aussi le linguiste est-il condamné à s'asseoir au sommet d'une pyramide à trois arêtes qui sont en fait les trois versants de l'étude des langues, conclut-il.

Les recherches linguistiques se sont, il est vrai, cantonnées pendant longtemps à exploiter la dimension "morphosyntaxique" des langues. L'acquis ou l'avantage tirés de cette orientation "très typée" (qui a fini par laisser bon nombre de linguistes), c'est que les résultats des recherches ont permis d'édifier ce qu'on appelait alors les "grammaires" tout en rendant aussi possibles les études philologiques et comparatives dans les langues indo-européennes. A titre d'exemple, et pour éviter surtout de nous attarder sur des questions qui ont déjà fait l'objet d'études sérieuses, citons simplement les grammaires de F. Bopp (introduite en France par M. Bréal) de Schleick ou de Finck; l'intérêt de ces grammaires était d'ouvrir la voie à une approche plus abstraite, donc plus scientifique, de cette réalité qu'est la langue. Aussi ces linguistes n'avaient-ils pas jugé nécessaire de s'aventurer sur des questions relevant des

stratégies ou opérations énonciatives, c'est-à-dire l'attitude du sujet parlant et mettant en oeuvre la langue. Parce que ces questions semblaient se situer à un autre pôle qui, tout compte fait, dépassait à leurs yeux le cadre assigné alors aux études spécifiquement linguistiques.

Rappelons que c'est dans le cadre d'une linguistique de l'intralinguisticité qu'émergèrent sur "la scène" ceux qu'on appelait les néo-grammairiens qui, sous les auspices de J. Grimm, développaient et établissaient des lois de correspondance phonétique entre les langues indo-européennes; c'est guidés aussi par ce même esprit que F. de Saussure, A. Meillet et leurs disciples, à leur tour, s'intéresseront particulièrement aux études comparatives et philologiques tout en se gardant de chercher à rendre compte du statut de l'usager qui s'approprie le mécanisme de la langue pour se manifester à un "tu" ou à un "nous". Parce que faisant partie de ce que F. de Saussure appellera lui-même la linguistique de la parole.

On notera que l'attitude, qui consiste à ne prendre en considération que la structure de la langue elle-même, témoigne du souci de ces "pionniers" de la linguistique de dévoiler le "discret" dans la chaîne parlée; ils ont donc mis l'accent à leur niveau sur le fait que la langue est sui-référentielle; que la linguistique se définit par la linguistique et qu'il appartient au linguiste de se mettre à l'abri de tout encombrement et de toute extrapolation; dans la mesure où seul le verbal ne doit intéresser que le linguiste. C'est secondairement que "l'appropriation" de la langue par le sujet pour signifier, traduire et manifester son rapport au monde avec l'allocutaire peut susciter quelque intérêt pour le spécialiste des langues. Mais F. de Saussure lui-même ne semblait pas avoir tourné le dos à cette dimension dans l'analyse linguistique. Mais si cette approche ne figure pas, chez lui, expressément au premier rang des recherches, c'est qu'elle s'adresse et fait appel à un autre ordre de la démarche linguistique, qui semble échapper au linguiste (au sens de Saussure). Non seulement les fonctions anthropologiques et psychologiques gênent l'approche

proprement linguistique, mais surtout parce que la tâche du linguiste est de trouver dans "l'activité signifiante les traces des opérateurs et de construire par une démarche théorique, donc formulable, les notions primitives, les règles, les catégories grammaticales et les agencements propres à chaque langue" (Culioli). C'est-à-dire de rechercher les invariants qui fondent et règlent l'activité proprement linguistique: la syntaxe, la sémantique. Telle a été la tâche dont la linguistique de la langue a cherché à s'acquitter. De fait, elle a mené à bien cette tâche, en préférant l'étude des structures immanentes à chaque langue à celle qui cherchait à justifier et à dégager les lois du langage en partant des lois universelles de l'esprit humain ou à trouver des fondements psycho-sociologiques et philosophiques du fonctionnement du langage chez les humains. C'est sans doute en voulant atteindre ces fins que la linguistique de "l'extralinguisticité" pure ou du transcendant s'est condamnée à emprunter des chemins qui n'ont pas toujours eu grand chose avec la linguistique proprement dite; c'est alors que sont nés les problèmes épistémologiques les plus divers et que se sont dressées devant le chercheur les embûches et impasses qu' a secrétées la linguistique du langage.

#### 2.8.5. Impasses de la linguistique du langage.

On doit reconnaître à la linguistique du langage le mérite d'avoir touché du doigt les faiblesses du structuralisme orthodoxe. Elle a permis, et ce avec la complicité de la philosophie du langage<sup>344</sup> et avec la vision Chomskyenne du langage, de sortir les recherches linguistiques de la stagnation qui guettait les linguistes autour des années soixante. Mais sortir de cette stagnation exigeait une condition fondamentale: redéfinir les bases de la linguistique, c'est-à-dire reconsidérer son domaine et trouver des moyens, des outils conceptuels capables d'aider à la saisie du nouvel objet linguistique. C'est du moins l'avis de Ducrot-Anscombe, de Mme C. Kerbrat-Orecchioni et de bien d'autres qui jugent que l'objet de la linguistique, tel que F. de Saussure le délimitait, ne répond plus aux exigences épistémologiques de l'heure, parce que trop restreint.



Mais la volonté de re-circonscrire cet objet est bien souvent restée au niveau des intentions et n'a pas pour ainsi dire débouché sur une théorie qui ait échappé à la vacuité, à "la dissertation" et aboutisse à quelque chose qui ait une portée véritablement heuristique et satisfasse l'esprit. D'où les impasses, impasses dont les causes sont à chercher essentiellement dans le laxisme et le manque de rigueur dont ont fait preuve les partisans de cette tendance et l'impossibilité dans laquelle l'on se trouve actuellement à dégager à partir de ce qu'il est convenu d'appeler "l'activité langagière", des lois du fonctionnement langagier qui soient observables et généralisables: c'est ce qu'on observe en linguistique de l'énonciation où on ne réussit pas à nous donner un modèle parce que, justement, on se trouve dans un domaine qui n'est pas favorable à la généralisation et qui se contente ou se satisfait d'une sorte d'"à peu-près" compromettant. Un tel domaine, en effet, est difficilement maîtrisable. Et si les efforts de systématisation et de généralisation de M. Anscombe sur l'énonciation ou sur l'illocutoire "pèchent" bien souvent, c'est parce que le linguiste fait ici l'expérience du risque en se risquant justement de généraliser un domaine qui ne s'y prête guère. Expérience du risque que les premiers linguistes n'ont pas jugé utile de vivre.

On s'explique alors pourquoi, pour eux, l'oeuvre véritablement linguistique doit apprendre appui sur des faits de langue. Car le but qu'ils voulaient atteindre était non d'argumenter en faveur d'une théorie capable de justifier les lois universelles de l'esprit humain, comme voulait le faire la "grammaire universelle", mais de montrer que l'attention portée à l'énoncé en langue n'était pas chose vaine et puérile; c'est la voie royalement requise pour un travail véritablement scientifique. Seul F. de Saussure révéla et assuma pour la première fois dans l'histoire des idées cette dimension en opposant les observations sur la langue à celle sur la parole, traçant ainsi le cadre qui rendait possible une science de la langue.

Mais le paradoxe veut que que la naissance des "sciences du langage" passe par la remise en question de ce cadre; on nous dit qu'il faut étendre le domaine imparti à la réflexion linguistique au-delà de la langue. Mais on ne nous dit jamais jusqu'où doit s'arrêter cette extension. Ce qui pose de sérieux problèmes d'ordre épistémologique. Mais à côté de ces problèmes qui sont restés sans solution, on assiste à l'avènement du linguiste capable de parler de tout: des situations d'énonciation, de facteurs socio-culturels ou de codes proxémiques ou kinésiques, etc. Car, il s'agit selon P. Ch. Bouton, de poser les bases d'une linguistique qui rend compte "d'une théorie générale de la communication humaine où les gestes comptent autant que (le sens<sup>345</sup>) des "mots". Même s'il convient de reconnaître à la linguistique générale, longtemps après que M. Bréal eut introduit la sémantique à l'intérieur de la recherche, le mérite d'avoir souligné que le sens, c'est-à-dire la recherche du sens, fait partie intégrante de la linguistique, la linguistique générale n'en demeure pas moins chancelante quant au choix de la méthode qui conduira à la définition de l'objet des "sciences du langage". La situation est rendue encore plus complexe, non pas à cause de cette ouverture tant réclamée, mais à cause de l'orientation qu'on veut suivre: la description sémantique. On pense même que la sémantique intègre aussi bien les données pragmatiques, les situations de discours, que la signification proprement linguistique. Ce qui fait dire à A. Berrendonner, devant l'âpreté de la tâche, que la sémantique actuelle, fort démunie d'hypothèses de travail, est loin d'avoir trouvé son système. En effet après avoir vécu dans le sillage laissé par le structuralisme (même sous sa forme orthodoxe), le sémantisme en linguistique croit bon d'abandonner ce chemin, pense-t-il, trop étroit. Ainsi, a-t-on ouvert un nouveau champ d'investigation: le vaste et non moins complexe domaine du "je dans le langage", où les questions de "l'énonciation" et de la pragmatique<sup>346</sup> occupent une place de choix. Autrement dit, en passant de la langue, structure axiomatiquement immanente et par conséquent systématisable, aux relations que celle-ci entretient avec son milieu énonciatif, la linguistique a dû abandonner les postulats opératoires et opérationnels qui lui permettaient de

délimiter un objet à être étudié en soi et pour soi: la langue comme système de signes. Tout se passe alors comme si l'on avait épuisé la quête du discret et fini d'observer le comportement des langues dans la communication linguistique pour s'enfermer dans le labyrinthe de ce qu'on appelle la situation ou le contexte d'énonciation. L'une des conséquences c'est que désormais linguiste et "savants des choses de l'homme" peuvent se disputer le langage, car chacun prétend avoir les compétences nécessaires pour en rendre compte. Cette ruée sur le langage, c'est-à-dire le sens dans le langage trouve justification dans le fait que le langage n'est pas un domaine homogène. Disons plutôt que le procès de communication manifeste une hétérogénéité telle qu'il n'est plus possible d'en confier l'analyse au seul linguiste de profession: des faits d'ordre affectif, biologique, psychologique et socio-culturel participent et sous-tendent en effet la communication linguistique. Et c'est ici, pense A. Culioli, qu'il s'impose au linguiste d'éviter l'empiètement des domaines les uns sur les autres et d'éviter de tomber dans l'attitude inverse qui voudrait que le linguistique soit une espèce de domaine pur, le langage n'est pas une activité homogène, il faut éviter de le "gadgétiser": telle est la mise en garde qu'adresse A. Culioli à tous ceux qui s'intéressent à l'analyse du langage. Une mise en garde qui recommande la prudence à des fins précises: démarquer certes le fait linguistique des autres faits, mais ne jamais perdre de vue qu'il n'est pas pur, c'est-à-dire qu'il ne naît pas ex nihilo, mais entretient un certain nombre de rapport avec les autres faits.

Mais s'il est vrai que la linguistique de l'énonciation vise à nous faire percevoir que l'acte de communication est un tout non homogène, car dans ce tout composite cohabitent comme nous le soulignons ci-dessus le sociologique, le psychologique et bien d'autres facteurs qui échappent au pouvoir des "sciences dites de l'homme", la linguistique du langage n'a pas encore édifié une théorie qui sortirait les recherches de ce qu'on appelle depuis G. Bachelard les obstacles épistémologiques. C'est L. Bloomfield qui inaugura l'analyse linguistique du langage en s'appuyant sur une conception behavioriste du fait linguistique. Rappelons de

façon très brève que le béhaviorisme a essentiellement voulu créer une psychologie objective sans recourir à l'introspection à l'observation de soi-même. Ce postulat de base a conduit, tous ceux qui y ont adhéré, à admettre qu'une science n'est possible qu'à la condition expresse qu'on mette entre parenthèses ou fasse "l'épochè" de l'humain. On comprend alors qu'il a paru nécessaire à L. Bloomfield d'isoler dans le "black box" tout ce qui faisait appel à l'humain, c'est-à-dire au non quantifiable. La fameuse histoire de Jack, de Jill et de la pomme illustre de façon nette l'option bloomfieldienne de rendre compte du fait linguistique par le canal privilégié du béhaviorisme. Ainsi, sous l'inspiration du linguiste américain, bon nombre de linguistes ont pensé le fait linguistique en termes de catégories "stimuli/réponses", soumettant la communication linguistique aux exigences de la "machine". Il est évident que cette vision des choses ne rend pas compte de la communication linguistique en tant que telle, parce que cette approche est foncièrement mutilante et réductrice. Certes, il n'y a pas lieu d'entrer ici dans les détails. Mais contentons-nous, pour montrer jusqu'à quel point la conception bloomfieldienne desséchait la communication linguistique d'objecter à l'auteur de Langages qu'on peut imaginer une situation dans laquelle une pomme vue ne déclencherait pas forcément une réaction de "croquer la pomme". Une pomme vue peut par exemple provoquer un sentiment d'admiration devant les merveilles de la nature. Ce ne sera donc pas à L. Bloomfield qu'il faudra avoir recours pour systématiser la communication linguistique. Même si on doit admettre par ailleurs que la problématique du "stimulus/réponse" a pu mettre en évidence, en un certain sens, que la communication (linguistique) requiert à la fois des protagonistes et un référent, elle n'a pas pu se démarquer de la communication informatisée (Shannon et Weaver), gouvernée par la triade "émetteur-code-récepteur", c'est-à-dire celle qui fait fi de tout ce qui est lié à la condition de locuteur, ce dernier échappant à la prévision et au calcul, à cause peut-être du fait qu'il a une conscience nette de ce que E. Benveniste appellera la fonction médiatrice de la langue et qu'il se pose véritablement comme "subjectivité dans le langage". En évoquant la question de la subjectivité dans le langage, on entre

au coeur, comme on le disait plus haut, de la problématique de la linguistique et du tournant qui s'est dessiné, il y a bientôt un peu plus de deux décennies. Nouvelles orientations à travers lesquelles on se propose de rendre compte des stratégies énonciatives, en choisissant de porter tout l'intérêt de la recherche sur l'analyse du discours, du langage en contexte, reléguant ainsi au second plan l'analyse proprement linguistique. C'est ainsi que la réflexion a été amenée en linguistique vers la découverte de "l'intenté" du locuteur. D'où la tentative qui a conduit à l'ouverture d'une piste de recherche centrée sur "l'activité sociale" de ce locuteur. C'est dans cette perspective, celle que nous avons appelée l'incrustation sociale du langage, que prennent sens la démarche "marxisante" sur le langage de L. J. Calvet<sup>347</sup> et la sémantique globalisante de type Pottier<sup>348</sup>.

En guise de conclusion de ce paragraphe, retenons que de la linguistique de la langue à celle de l'énonciation, des "faits" traditionnellement admis comme faisant partie de la linguistique prennent de moins en moins d'importance; que le passage n'a été rendu possible que lorsqu'on a découvert le "Je" qui s'inscrit dans un jeu de discours comme pouvant être l'objet d'analyse linguistique. Le travail du linguiste a consisté alors à interroger l'intentionnalité (au sens de E. Husserl) de cet "ego" qui utilise la langue pour exprimer son rapport au monde, plutôt que de soumettre son discours à une analyse qui permette de percevoir comment, linguistiquement, ce processus se réalise dans la langue. De là découlait l'attention portée aux stratégies ou opérations énonciatives, à l'intenté de la subjectivité qui parle et aux réactions éventuelles de son alter ego. On comprend alors pourquoi les linguistes se découvrent des fonctions de politologues en s'astreignant à analyser les typologies du discours<sup>349</sup> sans se soucier des structures de la langue, et mettent au contraire l'accent sur ce qu'il est convenu d'appeler l'espace vital du locuteur et le principe de coopération de Grice<sup>350</sup>. Mais si fascinants que puissent être ces principes, on est obligé de reconnaître qu'ils sont encombrants parce qu'onéreux pour le linguiste, du fait qu'ils ne facilitent pas la saisie du verbal: unique objet de la science linguistique. Mais si le pont qui devait relier la linguistique de la langue à celle du langage se voit quelque peu brisé, parce que les considérations sur la langue ont été négligées, voire escamotées, cependant on a ouvert la brèche qui permet d'intégrer dans l'analyse linguistique des données jusqu'ici évacuées: le sens, la signification, la référence comme fondamentales dans les orientations pragmatiques de l'analyse linguistique.

L'introduction de ces nouvelles données dans l'analyse commande une nouvelle approche en linguistique et exige une orientation de la réflexion sur le fait linguistique. Loin de croire que l'intégration de ce que nous appelons ici les nouvelles données viennent saper les bases de la linguistique ou faire d'elle une science sans objet ou à objet ambigu, elles

apportent au contraire le souffle qui donne un nouvel élan à la réflexion linguistique comme telle.

Il est vrai qu'en prenant en considération tout ce qui a rapport au sens, à la signification ou à la référence, on est tenu de ne pas négliger tous les problèmes sous-jacents à la communication interlocutive. Mais compte tenu du fait que le linguiste ne travaille que sur du "réduit", sur une série, sur un genre, son champ d'action ne se limitera qu'aux facteurs qui, linguistiquement, sont exploitables. Pour lui, chercher par exemple les conditions ou les fondements sociologiques ou psychologiques du sens ou de la signification d'un discours est une activité certes passionnante qui conduit à des résultats intéressants mais c'est une tâche qui déborde le domaine d'investigation qui lui est alloué dans l'effort que consentent les sciences de l'homme à saisir, selon les démarches et le caractère propres à chacune d'elles, le langage humain dans son déploiement et dans sa spécificité. Il apparaît clairement qu'en réfléchissant sur ces questions (comme celle du sens ou de la signification), c'est en linguiste et non en psychologue ou en philosophe que le spécialiste des langues doit le faire. Ce qui veut dire que les solutions, qu'on doit obtenir ou qu'on est en droit d'attendre, sont des solutions strictement linguistiques. Aussi est-il important, face à ces problèmes, qu'une démarcation, qu'une délimitation soit faite entre le non linguistique et le linguistique pour rendre l'analyse linguistique possible et convaincante comme savaient le faire les linguistes d'antan. Aujourd'hui, l'intégration de ces données et l'implication des disciplines les unes dans les autres obligent la linguistique et les sciences qui lui sont proches de se préciser en délimitant les contours pour chacun de leur objet. C'est donc une tâche éminente et positive pour le linguiste que de se délimiter un espace épistémologique avant et au-delà duquel son discours ne soit plus possible comme tel; c'est cet espace qui, sans aucun doute, permettra de recentrer le débat et les recherches en linguistique, afin de voir sous des jours nouveaux les questions du langage, de l'extra-linguistique mais aussi les problèmes liés à ce qui est connu sous les termes de "pragmatique", dans un univers de recherche qui fait une place spéciale au discours et

à l'énonciation du "je" du discours et dans son discours qu'il formule en direction d'un "tu". Dans cette dialectique qui lie le je et le tu dans le discours, c'est l'aspect créateur du langage, c'est-à-dire la compétence que possède le locuteur de mettre en oeuvre le système linguistique d'une langue donnée dans sa volonté de communiquer, c'est-à-dire sa performance qui doit préoccuper le linguiste. C'est en effet dans la volonté de communiquer que le locuteur offre la possibilité de saisir les articulations syntaxique, sémantique et prosodique propre à la langue dont il se sert pour communiquer. Ouvrons une parenthèse pour noter contre certaines affirmations confusionnistes qu'ici le signe linguistique dans la manipulation ou l'actualisation de la langue en acte de parole par les interlocuteurs ne peut pas être saisi en termes de ce qui est susceptible de "varier d'une langue à l'autre": c'est surtout ce qui fonctionne en tant que signifiant et signifié<sup>351</sup>. Cette acception saussurienne du signe linguistique permet de préciser qu'à la différence du fait linguistique (sens positiviste), ce signe n'est pas à mesurer à l'aune du fait dit social (E. Durkheim); il varie certes d'une langue à l'autre, comme peut varier le fait linguistique. Mais il est surtout à prendre ou à considérer comme le ou les facteur(s) ou élément(s) spécifiant ou différenciant les langues les unes des autres, quant à leur structure et à l'ensemble de leur système: et c'est ce signe que la réflexion linguistique doit amener à découvrir. Mais aujourd'hui le positivisme en linguistique a fait oublier que le propre de l'activité du linguiste c'est de rendre compte de ce signe et non de ce qu'on appelle maintenant le fait linguistique, avec toute la connotation scientiste liée à cette expression. On a oublié cette tâche spécifiquement (intra)linguistique depuis qu'on a découvert avec A. Lauria et R. Jakobson (ce dernier ayant repris et complexité la triade de K. Bühler), que la communication linguistique peut être objet de description ou d'analyse scientifique. Cette découverte a eu plusieurs conséquences dont les plus importantes nous semblent être d'une part la détermination observée chez les linguistes de conduire leur science vers une grande scientificité, la consacrant ainsi dans son statut de science modèle dans la sphère des sciences dites



sociales ou humaines, et d'autre part la ruée vers ce qu'on a appelé les fonctions du langage et l'effort d'intégrer dans l'analyse du donné linguistique les notions empruntées à la philosophie du langage et les résultats des disciplines qui ont des rapports étroits avec la linguistique<sup>352</sup>. Tel est le sort de la linguistique en tant que discipline qui veut rendre raison de la langue comme moyen de communication entre des vivants de la façon la plus scientifique possible et qui a besoin paradoxalement comme pour justifier son oeuvre scientifique des données de certaines disciplines non scientifiques, telle la philosophie.

#### 2.8.6. La communication linguistique

La communication linguistique est un processus au cours duquel la signification qu'un locuteur associe aux sons qu'il émet est la même chose que l'auditeur associe à ces mêmes sons. Plus rigoureusement, "elle est le lieu d'une série de correspondances entre divers plans sur un axe pouvant être parcouru dans les deux sens selon que le sujet fonctionne comme émetteur ou récepteur. Le locuteur, qui va de la conceptualisation du message, suit un processus onomasiologique, tandis que l'auditeur qui part du message vers une conceptualisation, suit un processus sémasiologique"<sup>353</sup>. Pour qu'il y ait message ou communication linguistique, si l'on préfère, il faut qu'il y ait des interlocuteurs "qui tiennent des propos qui varient en fonction du lieu du discours et des interlocuteurs eux-mêmes: le discours, dans tous les cas, se déroule normalement avec une certaine continuité thématique" (Isotopie). Les théories les plus diverses ont été élaborées dans l'espoir de rendre compte, scientifiquement, de ce "jeu" qui se déroule entre les protagonistes du discours. Malheureusement la plupart des théories, du fait de leur rigidité et de leur caractère artificiel et mécaniste, n'ont pas "survécu" en linguistique. C'est le cas notamment de la théorie mathématique de la communication qui avait fourni le concept d'information, dont l'ambition est de proposer, semble-t-il, une théorie mathématique solide et satisfaisante du comportement humain tel

que les sciences sociales essaient de l'appréhender. Peuvent être aussi fixés du côté des théories qui ont essuyé l'échec en linguistique, le béhaviorisme dont nous avons parlé plus haut où les locuteurs sont considérés comme des automates et une certaine vision psycholinguistique du phénomène de la communication (linguistique) tendant à faire croire que la communication n'est possible ou ne devient effective que dans la stricte mesure où il y a un rapport cognitif ou plutôt quand les interlocuteurs font appel à la "compétence" qu'ils ont de la langue. Seul le schéma de R. Jakobson, dont nous parlerons incessamment, s'est imposé (peut-être à cause de la souplesse qui semblait le caractériser) à l'analyse et à la description de "l'acte de langage". Mais avant d'en venir à ce schéma, il est bon de noter que la systématisation rigoureuse de la communication linguistique doit non seulement prendre appui sur les faits qui relèvent de la langue, car c'est là qu'elle se déploie essentiellement comme instrument de communication, mais aussi sur des faits qui, même ne faisant pas intrinsèquement partie de la langue, ne portent pas moins appui à la langue dans sa fonction communicative: c'est le cas de tout ce qu'on a jusqu'ici rangé du côté de l'extra-linguistique, considéré depuis F. de Saussure comme le lieu du résiduel où l'on a logé tout ce qui était considéré comme ne faisant pas partie de la linguistique. Par donné extra-linguistique, nous entendons inclure tout ce qui relève des modalités ou stratégies énonciatives, de la proxémique<sup>354</sup>, des situations d'énonciation, des effets perlocutoires du discours et de la "kinesis" (geste, mouvement de toutes sortes) dans le discours. C'est donc ici que l'apport des concepts philosophiques (la triade austinienne notamment) est décisif et incontestable, cela, les tenants de la linguistique du langage l'ont prouvé, en faisant valoir que ces concepts éclairent les enjeux de l'énonciation et de la pragmatique qui, à leur tour, "éclairent" en indiquant comme du doigt l'opaque, l'ambigu et la complexité qui règnent dans ce domaine.

A la lumière de ces outils, les linguistes, surtout certains sémanticiens dont O. Ducrot, ont élaboré une sorte de théorie qui s'articule autour de deux principales composantes: l'une

proprement linguistique qui a pour tâche de représenter ce que A. Berrendonner appelle le signifié explicite des énoncés de la langue, l'autre qui a rapport à l'extra-linguistique et se charge de décrire les significations implicites qui sont manifestées hors de l'énoncé dans l'avènement qu'est la communication verbale. L'un des points pour lesquels le schéma retient notre attention, c'est qu'il fait la distinction entre la langue comme système de signes et la langue comme instrument de communication. Distinction qui a par ailleurs l'avantage de montrer que l'opposition recouvre elle-même une autre plus significative encore: celle concernant les significations implicite et explicite dans les énoncés du discours; l'implicite ce sont toutes les significations occasionnelles, qui se sont manifestées dans chaque événement d'énonciation (..) avec des conditions contextuelles interpersonnelles, tandis que l'explicite relève du domaine des signifiés de la langue marqués dans l'énoncé (...) par les règles structurales du code verbal (A. Berrendonner, op. cit.). Mais, bien souvent, les linguistes qui ont tenté de penser et de formaliser la communication linguistique ont littéralement négligé, du moins escamoté ce verbal. On a plutôt voulu dans certains cas rendre compte du verbal en le situant en rapport avec le geste, voire le culturel, s'appuyant sur la thèse selon laquelle la communication linguistique, en tant qu'elle est comprise comme activité humaine, ne peut évacuer les facteurs d'ordre affectifs<sup>355</sup> ou socio-culturels intimement liés à l'histoire du sujet parlant. Certes. C'est pour l'avoir évacué en effet que la linguistique béhavioriste, de même que la philosophie analytique sous sa forme logisante et anti-métaphysique, ont amené la recherche à l'appauvrissement et au dessèchement de la communication linguistique. Mais s'il faut dénoncer ce "dessèchement", il ne faut pas non plus faire de la recherche linguistique un lieu où l'on essaie de poser les bases d'une sorte d'anthropologie du langage: la tâche du linguiste étant d'étudier non le comportement langagier dans son ensemble, mais celui de la langue en tant qu'instrument de communication. C'est donc dans la recherche de la manière dont se comportent les langues que la tâche du linguiste devient possible, parce que

épistémologiquement fondée. Il faut noter que si ce que nous appelons la tâche du linguiste prend sens dès qu'il se consacre à la saisie du verbal, c'est-à-dire du linguistiquement transmissible tant sur le plan du son ou de la forme que celui du sens<sup>356</sup>, concevoir une théorie de la communication susceptible de cerner ce verbal exigera alors un dépassement et une démarcation: se démarquer précisément de tout ce que nous avons qualifié de théorie mécaniste pour fonder la théorie sur la langue. C'est d'ailleurs ce qu'un certain nombre de linguistes ont essayé de faire<sup>357</sup> en définissant le linguistique comme ce qui "qualifie un système de relations existant dans une langue donnée et de façon générale, l'ensemble des règles que tout sujet sait approprier et maîtriser" (A. Culioli) et non ce qui relève de la psychologie du locuteur.

Par cette théorie, disons que la plupart des linguistes ont voulu rendre manifeste que la langue joue la double fonction que nous avons reconnue plus haut dans le procès de la communication; communication au cours de laquelle la langue se révèle en effet comme vecteur ou véhicule de signification, signification qui comporte non seulement le repérage par rapport à la situation d'énonciation, mais aussi la fonction de l'énoncé dans cette situation et l'interaction qu'il établit entre sujets comme le note A. Culioli.

#### 2.8.7. La question de l'énonciation

C'est un fait incontestable que la personnalité et l'audience de Benveniste ont fait oublier que l'énonciation comme question linguistique n'est pas une problématique nouvelle. Les jalons, en effet, avaient déjà été posés par Brunot, Guillaume, Vendreyes, Malinowski (ethnologue), Bally, Damourette et Pinchon. Le mérite incontestable de Benveniste c'est de l'avoir systématisée dans une linguistique de la parole, grande oubliée du structuralisme post-saussurien, mais aussi de la grammaire générative qui la relègue dans la performance<sup>358</sup>. Linguistique de la parole que sont venus d'ailleurs enrichir les concepts de performatif, de force illocutoire ou d'acte de langage. Le

concept de force illocutoire permet particulièrement de situer et de comprendre l'enjeu de la parole dans la problématique de l'énonciation comme non un lieu de simple locution ou monologue mais comme interlocution ou dialogue. C'est-à-dire qu'en même temps que la parole donne à connaître sa référence, elle donne à reconnaître "non seulement quel acte est accompli par et dans l'énonciation: assertion, ordre, promesse, ou question", mais elle exige pour sa propre survie la parole de l'autre; "parole qui se montre elle-même en un point et à un moment particulier du discours par des indications pragmatiques"<sup>359</sup>. Impliquée dans des "affaires" d'acte de parole, de force illocutoire ou d'interlocution, l'énonciation nous paraît être non un simple problème, mais une véritable question, c'est-à-dire problématique toujours ouverte obligeant à la recherche infinie d'une solution déjà mise en cause avant qu'elle ne soit trouvée. De façon plus précise, l'énonciation est une question parce qu'elle pose elle-même une question non moins préoccupante: l'épineuse question de l'homme dans la langue ou de "la subjectivité dans le langage". De fait, lorsqu'on passe de l'étude immanente des fonctions syntaxiques à celle de la langue en acte, se réalisant par l'exercice de la parole échangée entre un "je" et un "tu" (...) ce sont les sujets parlants que l'on rencontre, transcendant par l'instance d'énonciation, les énoncés qu'ils produisent<sup>360</sup>. L'homme dans la langue ou l'homme dans le langage, c'est précisément cet "énonceur psychosocial" où ce producteur-récepteur de sens qu'il s'agit de rendre compte: mais qu'est-ce que la linguistique peut avoir à dire à son sujet? /

Même sous la forme d'une théorie globalisante, il ne semble pas que les linguistes aient grand'chose à dire. C'est ce que semble attester les travaux des théoriciens qui se sont intéressés de près et de façon sérieuse à la question que pose l'énonciateur du discours. De R. Jakobson à A. Culioli, etc; il n'était pas explicitement question de donner statut à cet "énonciateur", mais la tendance était de penser "sa présence" par rapport à la langue et de l'usage qu'il en fait. Ici encore, l'honneur revient à Benveniste après que R. Jakobson ait fait la distinction entre "procès d'énoncé" et "procès d'énonciation", d'avoir fait montre d'originalité. Cette originalité a consisté à montrer, entre

autres choses, en problématisant l'énonciation, que la linguistique de la langue n'est plus la perspective unique, "incapable qu'elle est de rendre compte à elle seule des emplois des formes universelles pleines de mystères sous la banalité apparente de leur fréquence" (je, ici, etc.) et d'avoir pensé les bases d'une dialectique entre linguistique de l'intralinguisticité et de l'extra-linguisticité. M. Hagège a montré que cette dialectique est partout : dans les propriétés des verbes dits délocutifs, dans l'opposition entre récit historique et discours<sup>361</sup>.

Sachant qu'il n'est pas du pouvoir du linguiste de donner être à celui que nous appelons, comme bien d'autres, l'énonciateur dans l'acte d'énonciation, Benveniste notera que c'est le fonctionnement même de la langue qui est en cause dans la problématique de l'énonciation.

C'est ainsi que reprenant la distinction saussurienne de langue et parole, il reconnaîtra non seulement la nécessité d'une telle distinction mais préconisera surtout le dépassement dialectique dont nous parlions plus haut. Il y a d'un côté la langue, ensemble de signes formels dégagés par des procédures rigoureuses, étagés en classes, combinés en structure et en système, de l'autre les manifestations de la langue dans la communication vivante<sup>362</sup>. Tout l'intérêt de la démarche benvenistienne reposait essentiellement sur ce passage de la langue "comme répertoire de signes et système de leurs combinaisons" à "la langue comme manifestée dans les instances de discours. A cette fin, la langue comporte un ensemble de signes qui est "lié à l'exercice du langage et déclare le locuteur comme tel"<sup>363</sup>. Pour Benveniste, un certain nombre de signes accompagnent l'énonciation : indices de personnes (je et tu), les indices de l'ostention (deictiques) et les formes temporelles. L'auteur des Problèmes de linguistique générale a particulièrement porté l'attention sur le fait que l'énonciation "est le fait de l'unique locuteur": elle suppose la conversion individuelle de la langue en discours. C'est pourquoi "on doit l'envisager comme le fait du locuteur qui prend la langue pour

instrument"<sup>364</sup>. Comme on le voit, ce qui constitue l'essentiel, du moins le fondamental de la théorie benvenistienne de l'énonciation, c'est incontestablement l'affirmation d'un "je" omniprésent, centre et ordonnateur du discours. Ici, ce n'est plus tellement la consistance du message ni sa bonne transmission qui sont en jeu, mais bien la forme et la substance et l'identité du sujet énonciateur. Tout se passe comme si E. Benveniste, comme chez la plupart des théoriciens de l'énonciation, c'est principalement et uniquement le sujet énonçant qui confectionne et conditionne le discours et son sens qui importe, l'allocutaire n'assumant dans le procès (au sens de processus) qu'un rôle de second rang. Mais la thèse de l'hypertrophie du "je" à la fois comme "alpha et oméga" du discours, contraste avec cette autre thèse benvenistienne selon laquelle le sujet ne saurait prendre la parole sans implanter l'autre comme allocutaire, c'est-à-dire en qualité de "tu", capable de prendre à son tour la parole et de susciter la prise de parole chez son vis-à-vis : car l'énonciation est, selon l'expression de P. Encrevé et M. de Formel (ou de P. Bourdieu) "un marché linguistique"<sup>365</sup> où s'effectue effectivement un échange linguistique entre un "je" et un "tu". C'est dire que la question du discours ou plus généralement celle de l'énonciation est régie non seulement par la présence de ce "je" et de ce "tu", mais aussi par "les conditions sociales, puisque l'interprétation du sens de l'énoncé dépend du repérage des droits du locuteur et des obligations de l'auditeur, au moins pour la vérification des pouvoirs que l'énonciation se donne"<sup>366</sup>. Dans cette logique, ce repérage dédouble la valeur de co-énonciation qu'exige l'acte même d'énonciation. En mettant donc l'accent sur l'énonciation de l'unique sujet, Benveniste et les autres définissent unidimensionnellement l'énonciation et manquent de faire ressortir sa spécificité comme lieu de co-production et de co-réception de sens. Spécificité qui fait de l'énonciation un espace ouvert où le discours du "je" a forcément besoin de la parole de l'autre<sup>367</sup> ou du "tu" pour se confectionner et prendre sens: l'énonciation est donc bien "une accentuation de la relation discursive au partenaire" (F. Jacques, 1983): elle est obligatoirement soumise à une structure dialogique<sup>368</sup> et non à

des principes égologiques qui consacrent le repli du "je" sur lui-même dans ses énoncés. C'est ce repli sur soi-même ou cet "égologisme" que F. Jacques dénonce dans l'article intitulé : "la mise en communauté de l'énonciation"<sup>369</sup>, prenant ainsi le contrepied de toutes ces théories qui, bien que reproduisant explicitement l'échange communicatif comme point de départ de leur élaboration, n'évitent pas toujours le retour au sujet isolé, à l'énoncé comme représentation individuelle. Autrement dit, l'accent mis sur ce que J. Caron appellera "l'ancrage" dans l'acte d'énonciation a conduit à faire oublier que l'énonciation est non une opération individuelle mais bien un acte de co-opération, c'est-à-dire de "mise en communauté sémantique".

Malheureusement l'idée n'a pas été toujours mise au premier plan des préoccupations. Même la théorie culiolienne des opérations, malgré la rigueur de la démarche qui la caractérise et la satisfaction qu'elle offre, n'accorde pas suffisamment la place à la question du jeu entre le "je et le tu" dans l'énonciation. Certes il est vrai que les notions de situation d'énonciation et de sujets énonciateurs sont abordés. Mais c'est toujours en fonction d'autres paramètres qu'elles sont traitées. Les sujets énonciateurs par exemple ne sont plus considérés seulement à travers les "marques" qu'ils laissent dans l'énoncé, mais surtout comme concept théorique fondant l'analyse linguistique, leur statut n'est plus descriptif mais explicatif. Ici, la préoccupation porte moins sur les processus d'encodage et de décodage, que sur les processus de production ou de compréhension d'un énoncé ou d'un texte produit par un énonciateur face à un "énonciataire". On passe ainsi chez A. Culioli "d'une linguistique des états à une linguistique des opérations" (1973), où il s'agit de construire une simulation de langage ouverte sur d'autres disciplines et notamment sur la psycholinguistique. La dernière idée qui mérite d'être retenue est que pour A. Culioli, l'activité de langage est essentiellement une activité signifiante. C'est ce qu'il exprime en ces termes: "le problème clé reste celui de la signification, c'est-à-dire d'une relation complexe entre les énoncés (textes), une situation d'énonciation, un sens (relations entre les objets



linguistiques qui renvoient à des objets extra-linguistiques avec leurs propriétés physico-culturelles), des valeurs référentielles (modalités, temps, aspect, quantification, etc.)". On notera l'immensité du champ que couvre la signification chez le linguiste et l'abandon explicite du rôle central et autonome de la syntaxe tel que Culioli et les autres l'ont vu<sup>370</sup>. Le modèle théorique auquel est parvenu Culioli comporte plusieurs niveaux d'opérations étroitement liés. Au départ, il y a une grammaire de "relations primitives", indifférente à la distinction entre syntaxe et sémantique, et qui forme "des ensembles structurés de notions primitives". Un double filtrage va s'opérer sur ces notions: filtrage lexical au cours duquel s'effectue la "modulation rhétorique" (métaphores, glissements de sens), de l'autre, constitution d'une lexis à partir d'un schéma de lexis à trois places (  $\text{L}_0, \text{L}_1, \text{II}$  ) désignant un prédicat à deux arguments : c'est l'étape de l'instanciation. Sur ce schéma instancié vont alors s'effectuer les diverses opérations (opérations de la relation prédicative) et par rapport à la situation d'énonciation.

Ces opérations énonciatives, qui vont permettre le passage à l'assertion, vont comporter :

- L'ancrage dans la situation d'énonciation (répérage par rapport aux énonciateurs, au temps et au lieu d'énonciation)
- La modulation stylistique, consistant en une pondération des éléments (permutation, traits prosodiques, etc.)
- La modulation, ( qui se présente sous quatre formes: statut assertif, négatif informatif, modalités du certain, du probable, du nécessaire, formes appréciatives, etc.)

Dans ces opérations entrent enfin des valeurs pragmatiques qui vont faire appel aux différentes relations qui se tissent entre les sujets parlants. Par cette théorie, A. Culioli démontre la possibilité d'une linguistique rigoureuse fondée sur la notion

d'énonciation, c'est-à-dire sur les opérations du sujet en situation et non sur le fonctionnement d'un mécanisme indépendant de ses utilisateurs. Elle vise ensuite à fournir une simulation de l'activité de langage et se propose directement à des recherches et à une validation psycholinguistique. Enfin la théorie jette les bases d'une théorie linguistique intégrant les aspects pragmatiques de la langue où sont pris en compte les sujets énonciateurs et de la situation d'énonciation, celle-ci n'étant pas sur-ajoutée à un appareil syntaxico-sémantique fonctionnant de façon autonome: elle est constitutive de toutes les opérations linguistiques. Pour terminer, la théorie Culiolienne n'est pas close sur elle-même: elle pose les bases d'une interaction entre la linguistique et la psycholinguistique dont parle J. Caron dans les Régulations du discours<sup>371</sup>. Il n'y a pas de doute qu'en offrant la possibilité à la linguistique d'annexer d'autres domaines, tel celui de la psycholinguistique, A. Culioli fait montre d'originalité, ce qui le place aux côtés de tous ceux qui ont souhaité voir la linguistique opérer en dehors du champ qui lui est traditionnellement réservé. Il demeure sans doute le seul linguiste qui se soit donné les moyens de poser le problème des relations entre cognitif et linguistique à la lumière des formulations récentes de la psychologie, des mathématiques et de la logique<sup>372</sup>.

Disons pour faire bref que l'un des objectifs que poursuit A. Culioli est d'aboutir à une "grammaire des opérations" qui ne négligera pas les questions du sens et de la signification. Plus rigoureusement, aucune construction théorique ne pourra, pour lui, être élaborée sans que soient posées explicitement certaines hypothèses sur la nature et l'organisation de "ce à quoi l'activité du langage s'articule", c'est-à-dire de l'organisation des "événements" auxquels les énoncés réfèrent. Autrement dit, il incombe à cette "grammaire" de faire l'état des opérations "de la pratique discursive du sujet avec toutes ses caractéristiques et tous les facteurs qui la contrôlent". (Bronckart). La détermination d'une philosophie de la "lexis" à trois places, qu'il faut savoir repérer par une série d'opérations individuelles, l'accent porté explicitement sur l'activité discursive du sujet plutôt que sur l'interlocution qu'exige l'instance de signification et de sens dans les situations d'énonciation, montrent assez bien que le paramètre allocutaire n'est pas plus pris au sérieux ici qu'ailleurs. A. Culioli l'a, semble-t-il, voulu en mettant en exergue dans les situations d'énonciation deux paramètres qu'il juge plus importants: le sujet énonciateur ( $\mathcal{S}$ ) et le temps de l'énonciation ( $\mathcal{E}$ ). Les opérations énonciatives en elles-mêmes consisteront donc à définir les relations qui existent entre ces paramètres et l'énoncé. Sont liées aux opérations principales (les opérations énonciative et prédicative), plusieurs autres catégories d'opérations: il s'agit des opérations de thématisation, de focalisation, de modalisation, de quantification et d'aspect. C'est l'ensemble de ces données qui permettent à A. Culioli de poursuivre son effort vers l'élaboration d'une théorie linguistique totale (qui ne laisse dans l'ombre aucun problème, quelle que soit sa nature), c'est-à-dire qu'il s'efforce d'élaborer une représentation formelle de l'ensemble des opérations du sujet qui intègre les propositions les plus originales d'auteurs comme R. Jakobson, ou de E. Benveniste ou de N. Chomsky. La théorie de Culioli devrait contribuer à dénoncer, c'est-à-dire à montrer les limites d'une linguistique de l'énonciation dont les bases furent posées par E. Benveniste et

confirmées par les travaux de O. Ducrot et de C. Kerbrat-Orecchioni<sup>373</sup>. Mais, comme les autres, la théorie culiolienne de l'énonciation semble s'enfermer dans une théorie du "je" qui hypothèque l'existence du "tu" dans le discours: "l'énonciation comme opération fait un peu oublier l'énonciation comme acte<sup>374</sup>" co-produit.

L'énonciation comme acte co-produit c'est ce qu'une linguistique de l'énonciation, véritable linguistique de la parole échangée et de la co-signification, devrait pouvoir affirmer en des termes très clairs en tirant par la suite toutes les conséquences qui découlent de la dynamique discursive entre les locuteurs/allocutaires dans une situation d'énonciation. Les concepts de force illocutoire, de perlocutoire ou de performatif, parce que sensibles au contexte interlocutif, devraient pouvoir aider à découvrir la dimension "colloquiale" de l'énonciation ou du discours ; car l'énonciation commande chez les instances énonciatives des activités conjointes de signification comme l'écrit F. Jacques. Mais tout comme la majorité des linguistes qui, à l'instar d'Austin et de Searle, ont posé la question de l'énonciation par rapport à l'activité discursive de l'unique locuteur, A. Culioli semble avoir conçu aussi la problématique en des termes qui ne mentionnent pas explicitement la présence de l'allocutoire comme condition sine qua non de l'énonciation. L'énonciation comme acte de parole ou mise en discours doit s'entendre explicitement non comme activité langagière exercée par celui qui parle au moment où il parle "(Ducrot) mais comme coopération verbale entre un je et un tu du discours , c'est-à-dire qu'elle n'est plus seulement exercée par celui qui, hic et nunc, a la parole, mais "elle est aussi exécutée par celui qui écoute".

La question de l'énonciation n'est donc plus à poser, on le voit, à partir du seul locuteur. En d'autres termes, la condition d'appropriation de ce que Benveniste a appelé l'appareil formel et des indiciels de la langue "n'est plus seulement l'affaire qui correspond au besoin du locuteur de référer par le discours, désormais il s'agit de convenir que l'énonciation est le fait que les instances énonciatives sont en relation actuelle et coopèrent

à la production du discours"<sup>375</sup>. Ici, une conception nouvelle de l'énonciation s'impose: on ne la définira plus comme l'acte individuel par lequel le locuteur qui imprime sa marque ou laisse des traces dans le discours mais elle devient la topique où ego et l'autre (allo) se rencontrent dans la parole échangée. La réalité de la communication de chaque jour nous impose donc de voir dans l'énonciation comme étant non simple et unique actualisation d'un système "égophorique"<sup>376</sup> qui fait du "je" le centre, le repère et la référence du discours mais comme reposant aussi sur un système allophorique où les "manifestations" de l'autre, c'est-à-dire le vis-à-vis dans le discours sont aussi déterminantes que celles émanant du locuteur: l'énonciation est bel et bien une activité linguistique conjointe, où les besoins de la coopération verbale<sup>377</sup> exigent que les interlocuteurs participent de manière effective à l'élaboration de son sens. Cette coopération verbale se manifeste non seulement au niveau du mouvement dialectique qui se produit entre le je et le tu (le processus discursif fait de ses participants des instances suscitées et non des individus figés et stables) mais aussi au niveau du système de la désignation ou de la (démonstration) c'est-à-dire le problème de la deixis<sup>378</sup> des ostenseurs (deictiques, démonstratifs) et des indicateurs d'espace (chorophore) et de temps (chronophore). Ici, il convient surtout de comprendre que l'emploi des ostenseurs repose sur un consensus implicite dans une relation interlocutive donnée: dans l'instance du discours chacun ne parle pas de son propre présent, les partenaires sont pragmatiquement contraints de se rencontrer dans une temporalité et une spacialité commune que détermine le discours. Temporalité pluripersonnelle où les agents du discours sont quelque peu conjoints dans le même acte de parole"<sup>379</sup>. La situation typique de l'énonciation n'est donc pas égocentrique, quand bien même on marquerait la fonction de centre de référence du locuteur, à l'aide des termes comme "moi, ceci, maintenant". Certes le temps linguistique émerge au sein de l'instance du discours proféré par "je" mais la temporalité qui ordonne le discours doit être pour le moins acceptable par l'interlocuteur: même la proximité désignée par "ceci, cela", ne peut s'apprécier par rapport au

seul locuteur<sup>380</sup>. Ce qui montre bien comme nous l'avons dit, que l'énonciation a une structure de dialogue, qu'elle est relation par nature, et qu'elle imprime chez les interlocuteurs en tant qu'instances de co-énonciation "des attitudes de co-signification et de co-référence". Pour rendre compte de ce phénomène, l'analyse phrastique de type Benveniste ne suffit plus; c'est du moins ce que pense M. Hammad<sup>381</sup>. Dans la mesure où l'énonciation est un procès et un système, il faut selon les vœux de Hammad, dépasser le niveau phrastique. A l'instar de P. Fabri et M. Sbsisà<sup>382</sup>, il convient donc "d'étendre l'analyse des actes à des corpus discursifs, ajouter à la description actantielle une description en profondeur et la dimension du parcours génératif pour découvrir ce qui, enfin de compte, relève de l'énonciation"<sup>383</sup>. Relèvent de l'énonciation, les opérations énonciatives (celles qui assurent la conversion de la langue en discours), les instances énonciatives ou celles qui assurent la conversion de la langue en discours), les instances énonciatives (je-tu), les situations d'énonciation et bien d'autres facteurs ou signes qui, bien que ne se manifestant pas de façon explicite, ne font pas moins partie de l'acte d'énonciation. C'est pourquoi M. Hammad considère l'énonciation comme étant un procès, une totalité structurale et/ou un système. Considéré comme tel, c'est-à-dire comme totalité structurale, le procès énonciatif constitue un univers sémantique complet doté de sens, analysable, selon Hammad en trois points de vue ; le point de vue de la profondeur, où se situent les valeurs organisées par des relations et des opérations logico-mathématiques, le point de vue de la surface, où se situent les instances actantielles et leurs modalités constitutives, enfin le plan du discursif, où se situent l'actualisation, la temporisation, la spatialisation, ainsi que la thématization et la figuration<sup>384</sup>. Soulignons qu'une chose est essentielle dans cette théorie: la dynamique de l'énonciation exige qu'il y ait entre ces trois niveaux un va-et-vient incessant.

Mais pour M. Hammad l'analyse de l'énonciation comme procès et système passe par l'établissement d'une sorte d'hierarchie entre l'énonciation énoncée et énoncé énoncé. Mais c'est seule

l'énonciation énoncée, en tant qu'elle est comprise par l'auteur comme métacommunication (au sens de Palo Alto et de G. Bateson) ou remplissant des fonctions métalinguistiques (...) définissant et transformant les relations entre les partenaires de l'acte de communication, permet de saisir que la question de l'énonciation excède les possibilités d'une science linguistique: elle rejoint non seulement le champ de l'anthropologie ou de la psychologie comme l'écrit notre auteur, mais elle touche à toutes les disciplines connexes à la linguistique. Une analyse discursive de l'énonciation ne doit donc plus être "limitée" à des opérations dispersées, non liées (...) ni à l'analyse des phrases, car elle fait désormais apparaître "d'autres dimensions qu'il n'est plus possible de négliger"; les oblitérer revient donc à fausser l'analyse<sup>385</sup>. C'est la conclusion à laquelle parvient M. Hammad. Nous retiendrons la conclusion non pas qu'elle apporte quelque chose de véritablement nouveau aux approches de l'énonciation, mais simplement parce qu'elle rend explicite une sorte d'implicite que toutes les théories énonciatives post-benvenistiennes entretiennent: la nécessité et la volonté d'aller au-delà de l'analyse phrastique dans l'analyse de l'énonciation, telle qu'elle a pu paraître dans les travaux de Benveniste. Dans la mesure où l'on se convainc que la tâche qui consiste à organiser uniquement les éléments de l'énoncé de l'énonciation est insuffisante pour la compréhension de la langue; car "elle ne livre pas le tout de la structure des langues". Une part essentielle de celle-ci est liée en effet au sujet humain de l'énonciation et à la société dont il fait partie<sup>386</sup>. Vouloir systématiser l'énonciation, comme fait linguistique, exige que l'on tienne compte de deux facteurs importants: l'un, extérieur aux locuteurs de la langue (le code social) l'autre est l'action ou l'opération des locuteurs "sur la langue du fait même de l'usage de la parole": c'est ce que M. Hagège appellera la linguistique socio-opérative<sup>387</sup>. Mais un tel projet à notre avis n'exclut pas l'analyse phrastique: il exige au contraire que l'on approfondisse l'étude de la phrase en soulignant ses relations non seulement avec le système de la langue (morphosyntaxe) et avec ce dont elle parle (point de vue sémantico-référentiel), mais aussi avec les locuteurs eux-mêmes,

quand ce n'eut été que pour faire leur place aux stratégies énonciatives qui commandent l'assignation du thème et du rhème<sup>388</sup>. Ce qui montre bien que l'activité de langage est essentiellement une activité de signifiante qui se déroule entre au moins deux interlocuteurs: le locuteur signifie en même temps qu'il comprend et l'allocutaire comprend dans le même temps qu'il signifie: l'énonciation, lieu par excellence ou cadre propice de ce mouvement de signification est donc bien, on le voit, une activité "colloquiale"<sup>389</sup>: son traitement demande qu'on ne laisse rien de ce qui est humain dans l'ombre: voilà pourquoi elle est une question pour le linguiste car elle lui commande de créer un espace épistémologique qui permette de reconstruire un modèle énonciatif et qui mette fin aux soupçons aux inquiétudes que suscite la linguistique de la parole.



### 2.9.0 Le schéma de Jakobson.

Il s'est installé une tradition qui veut que pour poser les problèmes généraux de la communication linguistique, on le fasse à partir du schéma conceptuel de R. Jakobson. Ce schéma, inspiré du modèle technologique construit par les ingénieurs de la télécommunication présente le cycle de la communication linguistique à partir d'un cadre de référence. Ce cadre est pensé de la façon suivante: un destinataire ou émetteur qui envoie un message à un destinataire (récepteur). Le processus suppose un contact entre les deux interlocuteurs. Le message requiert un contexte auquel il renvoie, et il est construit à partir d'un code que partagent le destinataire et le destinataire. La représentation schématique donne ceci:

contexte

Destinateur --- message ----- destinataire  
 contact  
 code

Ce schéma est directionnel; il se lit de gauche à droite à partir d'un émetteur qui traversant un code fixe s'adresse à un récepteur ou destinataire. C'est-à-dire qu'il y a d'un côté l'émetteur qui communique l'information, et, de l'autre, le récepteur qui reçoit: il n'y a donc pas d'échange d'information qui s'établit à proprement parler entre l'émetteur et le récepteur: c'est plutôt l'émetteur qui envoie son message en direction du récepteur, dont la tâche consiste essentiellement à interpréter ce message. Entre l'émetteur et le récepteur, il n'y a pas de communication. Ou plutôt la communication si elle existe, elle ne peut être qu'unilatérale et univoque. Des linguistes y compris ceux qui défendent avec acharnement l'égocentricité de l'énonciation, n'ont pas manqué de réagir contre le sens du schéma de R. Jakobson. C'est le cas notamment de M. Ducrot. S'étant heurté à la rigidité et au caractère mécanique du schéma de Jakobson, M. Ducrot jugea bon enfin de compte de renoncer à la notion de code en stipulant pratiquement

que la communication linguistique ne consiste pas en l'échange de code et dénonçait les faiblesses de la théorie, quant à son incapacité d'intégrer en son sein la problématique développée par les philosophes d'Oxford qui, "étudiant les actes de langage comme promettre, ordonner, (...) en viennent à les considérer comme intrinsèquement linguistique que celui de faire savoir"<sup>390</sup>. C'est donc dans l'unique but de pouvoir intégrer la vision philosophique du fait linguistique à l'analyse proprement linguistique que M. Ducrot propose de considérer l'utilisation de la langue non comme un code mais comme "un jeu, un jeu qui se confond largement avec l'existence quotidienne"<sup>391</sup>. Soulignons que contrairement à ce qu'on nous a fait croire, la communication linguistique est un acte de co-production et de recouvrement de sens, qui n'est pas uniquement l'affaire de celui qui transmet une information: elle engage tout aussi bien celui qui parle que celui à qui l'on parle. Autrement dit, bien loin d'être le lieu où l'on transmet et reçoit (uniquement) le message, la communication linguistique (comme acte) nous paraît être non seulement le lieu où se déploie la dynamique de la langue comme jeu (au sens de L. Wittgenstein) mais aussi et surtout le lieu où l'on partage le message, le vécu et l'histoire exprimés et traduits par les usagers de la langue, qui se rencontrent (ou se rendent compte de l'existence) dans le discours. La fonction de référence n'est donc pas l'unique fonction du langage: il assume d'autres fonctions mises en relief par le schéma hexagonal de R. Jakobson.

Si l'on peut considérer la communication linguistique comme manifestation ou expression du vécu des sujets du discours, une théorie qui prétend en montrer le mécanisme doit pouvoir nécessairement exprimer la part de l'humain qui s'investit et crée l'acte de communication comme tel. Or le schéma de Jakobson, du fait qu'il s'inspire des techniques de la télécommunication, se trouve mal à l'aise devant ce que nous appelons ici la part de l'humain, c'est-à-dire tous ces facteurs (dispositions psychologiques entre autres) qui, bien que faisant partie intégrante du message, ne peuvent pas cependant apparaître à la "surface" de la communication: le schéma semble régler leur sort

en les excluant purement et simplement: ce qui ne va pas sans poser la question de l'adéquation de ce schéma.

En tenant pour inessentiel le non manifesté dans la communication, le mécanisme mis au point par l'éminent linguistique semble amputé le message de l'une de ses dimensions essentielles; le message livré n'est pas seulement le manifesté ou l'explicité du discours, mais c'est aussi l'implicite ou tout ce qui par nature (phusei) ne peut pas franchir ce seuil (de l'implicite) pour accéder à celui d'explicite discursif. Il appert donc que le message livré dans la communication linguistique échappe à la loi de la transparence, c'est-à-dire que le message n'est pas pur, qu'il est complexe, et qu'il ne se réduit pas à ce qui est dit ou écrit : en effet il y a toujours une part d'implicite qui ne se laisse ni schématiser ni manoeuvrer<sup>392</sup>. N'est-ce pas aller contre le bon sens et contre le propre même du discours humain, que d'envisager une théorie qui bien que ne faisant mention, uniquement, que de l'explicité ignorerait, par dessus le marché, ce qui constitue l'essentiel de la communication en tant qu'interlocution et en tant que jeu de dénotation et de connotation ? Le schéma de R. Jakobson serait-il devenu alors un "obstacle épistémologique" pour la compréhension du fait linguistique, entendu comme échange de propos entre un locuteur et un allocutaire qui se rencontrent effectivement dans la parole échangée? Pour avoir omis de mettre en exergue ce que F. Jacques appellera la dimension colloquiale de la communication linguistique, c'est-à-dire de n'avoir pas souligné que le message une fois adressé suscite et crée une situation d'interlocution ou de mise en communauté, le schéma du célèbre linguiste a conduit à des impasses épistémologiques.

Il serait ici inexact de considérer que la plupart des linguistes qui ont été sensibles à la portée performative ou pragmatique du discours et qui ont cru, à un moment donné, trouver l'appui dans ce qu'il est convenu d'appeler le schéma de Jakobson ne se soient pas heurtés à l'obstacle réel qu'il représentait. Ce qui serait exact de noter, en revanche, c'est qu'aucune solution commune ne s'était dégagée mais que chacun,

selon son appartenance (linguistique), a essayé de trouver des voies de sortie ou détours soit pour jeter l'anathème sur le schéma (ou chicaner Jakobson), soit pour innover à partir de ce qu'il a proposé, une voie nouvelle pour comprendre le phénomène du fonctionnement du langage. Il faut noter, dans le sens de l'innovation, l'apport de M. Jean Perrot qui a montré à partir des concepts philosophiques de locutoire et de perlocutoire qu'il est possible d'envisager positivement ce schéma, même s'il ne révèle pas la totalité des données ou des valeurs qui entrent dans le jeu complexe de la communication linguistique<sup>393</sup>. Mais pour que l'obstacle épistémologique soit totalement vaincu, il faut mettre l'accent non sur l'expression du sujet parlant à l'égard du message qu'il fait passer, mais sur la double activité qui résulte de l'intervention de l'émetteur et du récepteur du message. Dans la mesure où ce qui constitue le langage, ce n'est pas seulement l'énonciation du "je", mais aussi l'intervention du "tu" ou de l'allocutaire en tant que co-énonciateur ou (co) énonçeur "psychosocial". C'est donc dans ce sens que le procès de communication est dit être une activité conjointe où les préoccupations respectives des interlocuteurs sont appelées à "fondre dans le même moule de la signification": car accepter de communiquer avec "l'autre" dans la langue, c'est se soumettre à cette tâche, à cette contrainte de co-signification. S'il n'ya donc pas signification commune, il n'y a pas signification du tout, disait déjà le vieil Aristote; dans le domaine de la communication linguistique, il ne s'agit pas seulement d'information à transmettre, il y a aussi une information que le discours permet d'élaborer en commun. C'est donc avec raison que F. Jacques souligne que la communication linguistique n'est pas le procès d'une appropriation asymétrique du système de la langue, elle est une activité conjointe de mise en discours qui actualise la relation interlocutive en ses effets pragmatiques d'interaction communicative et de transaction sémantique<sup>394</sup>. C'est ce que le schéma mis au point par R. Jakobson ne permet pas de mettre totalement en valeur, nous semble-t-il.

Mais en posant comme essentielle la question du locuteur et du message à transmettre à "autrui", les fonctions du langage de

R. Jakobson (qui sont en fait une reprise et une complexification de la triple fonction: expressive, injonctive, représentative, déterminée par K. Bühler) jettent déjà les bases de la "pragmatique" en linguistique en formulant de façon nette et précise que le langage, dans la communication humaine, assume des fonctions: A. R. Lauria mettra l'accent sur le fait que le langage sert non seulement à communiquer, mais qu'il exerce aussi des fonctions d'auto-régulation du comportement humain, d'intégration et de compréhension du monde. Voilà qui nous place dans l'espace revendiqué par les pragmaticiens. Car pour eux, la pragmatique s'intéresse à l'action du locuteur sur l'interlocuteur, c'est-à-dire en gros aux données du langage en contexte<sup>395</sup>. Faut-il comprendre par là que, dès lorsqu'on s'aventure dans l'analyse du langage et des conditions qui rendent possible la communication entre les interlocuteurs, on est déjà en "pragmatique"? Si la réponse à la question est affirmative, elle amènera donc à intégrer dans la problématique non seulement le locuteur et le locuté mais aussi leur "milieu énonciatif", c'est-à-dire le contexte d'énonciation. C'est alors que surgit cette autre question pour le moins fondamentale: de quels moyens (épistémologiques et heuristiques) dispose le linguiste pour systématiser et rendre compte de tous ces facteurs multiformes qui s'enchêvêtrent et se constituent comme totalité homogène? Or, comme nous l'avons vu plus haut, la relation d'interlocution ou l'échange de message dans l'acte de parole enclanche plusieurs faits qui, pour la plupart, échappent de par leur nature même au pouvoir, c'est-à-dire à la capacité de maîtrise du linguiste. De ce point de vue, il s'impose nécessairement au linguiste de faire un choix, sa tâche n'étant nullement de rendre raison d'une totalité non maîtrisable. Il n'est que d'évoquer les "longues dissertations" des linguistes post-benvénistiens sensibilisés à la question des actes de langage pour se convaincre du danger que représente le fait de vouloir faire du tout et de tout l'objet d'analyse linguistique. Faute d'avoir perçu ce danger, certains linguistes par leurs travaux ont conduit la science linguistique à des impasses épistémologiques. La tentative souvent avortée de modéliser l'univers évanescent de l'énonciation et celui plus complexe de

la pragmatique, la volonté d'édifier des règles de conversations (Grice) pour rendre compte des stratégies discursives et des nombreuses difficultés qui s'en ont suivi, viennent confirmer le bien fondé de la thèse selon laquelle la pragmatique, telle qu'elle s'est développée, a détourné l'attention des linguistes de leur science. Mais alors faut-il se désintéresser ou refuser la pragmatique en linguistique? Nullement. Seulement il s'impose au linguiste pour intégrer la problématique qui a vu naître la question du langage comme praxis, un travail de clarification et de délimitation: clarifier et désambiguïser l'opaque pour mieux situer la recherche sur le terrain de verbal, c'est-à-dire du "clairement transmissible".

### III ELEMENTS DE PRAGMATIQUE LINGUISTIQUE

La linguistique doit considérer comme relevant de son domaine tout ce dont elle est capable de rendre compte.

C. Kerbrat-Orecchioni. p. 220

La recherche linguistique depuis Rask et Bopp jusqu'à Saussure, on le sait, a consisté à prendre en charge le domaine de la combinaison des signes et à écarter de l'"objet" de la linguistique les lois qui gouvernent les relations entre les signes et ce à quoi ils renvoient. C'est donc tout naturellement que la linguistique élimina de son champ toutes les considérations qui excèdent la stricte observation des signifiants verbaux, puisqu'elle s'était assignée pour but selon F. de Saussure, de "décrire la langue en elle-même et pour elle-même".

Mais depuis bon nombre d'années, s'opère dans ce champ limité de la réflexion sur la langue un mouvement qui a quelque chose de novateur et de positif. En effet, sous l'influence des logiciens, depuis Frege, Husserl, Peirce, Russell et des philosophes du langage, les problèmes du renvoi des signes au monde qui n'étaient évoqués en linguistique que comme un domaine à éviter pour limiter certainement les dégâts de l'intuitionnisme, ont surgi en même temps que les problèmes de l'énonciation, de la pragmatique et prennent de plus en plus d'importance. Ce qui fait la force et la spécificité de ce mouvement, c'est qu'il porte l'espoir de mettre un terme à ce que C. Kerbrat-Orecchioni qualifie "d'immanentisme radical", en faisant toucher du doigt les insuffisances de la linguistique de l'intra-linguisticité, incapable qu'elle est de rendre compte de la dimension communicative de la langue, des différents facteurs qui sous-tendent ou participent à la transmission du message et de la place des sujets-dans-le discours. Dans le fond, cette dénonciation, qui est en même temps une rénonciation, pose les bases d'une nouvelle compréhension du fait linguistique qui tient compte des acquis de la logique et des résultats de la philosophie du langage. Disons brièvement qu'elle intègre, dans l'analyse linguistique, des données dites pragmatiques. L'affaire a eu un succès tel que des linguistes n'ont pas hésité à faire de

ce qu'on appelle "la pragmatique" l'une des disciplines<sup>1</sup> de la linguistique, entretenant des rapports quasi étroits avec "l'énonciation" dans l'univers déjà vaste de la linguistique générale. La question alors est de savoir s'il y a matière suffisante pour faire de la pragmatique "la dernière discipline linguistique". Qu'apporte-t-elle de nouveau au point de faire d'elle une discipline entière, autonome, qui se suffirait à elle-même dans la compréhension du fait linguistique? Pour voir clair dans cette histoire, notons que l'approche pragmatico-énonciative revendique un domaine d'investigations qui a connu le purgatoire de la linguistique: le domaine de la "subjectivité" ou celui du locuteur face à la langue. Mais si la revendication de cet ordre est sans aucun doute légitime, la tentative "d'autonomiser" les recherches pragmatiques, en revanche, pose problème. Puisqu'ici, il est exigé que la linguistique, compte tenu de la spécificité des questions que l'on débat en pragmatique, se détermine un nouvel objet, différent de celui défini et circonscrit par F. de Saussure. Ces problèmes- qui sont de plusieurs ordres- que pose la "pragmatique" en linguistique sont réels. Le plus important soulevé par la question s'avère être celui d'une redéfinition non seulement de l'objet de la science linguistique, mais aussi de la délimitation d'un espace où elle doit évoluer. Et c'est vrai que ces problèmes ont besoin de réponses linguistiques, dès l'instant où ces questions "entrent en linguistique". Notons qu'en voulant déterminer un nouvel objet à la linguistique, on s'engage à poser et à résoudre la question d'une nouvelle épistémè (au sens faucalien du terme) qui résolve les questions de l'avenir de la linguistique en tant que science et/ou celles des comportements nouveaux ou exigences nouvelles auxquelles doit faire face le linguiste. Mais avant d'entrer dans toutes ces considérations, il importe de mentionner que la notion de "pragmatique" fait partie de ces concepts qui, forgés à l'extérieur de la linguistique- comme la trilogie austinienne d'illocutoire/ perlocutoire/locutoire ou du concept searlien d'acte de langage - ont fini par se doter d'un sens linguistique, sens qui leur a permis d'ailleurs de vivre, sans trop de heurts, l'aventure linguistique dans laquelle ils ont été



embarqués.

On a suffisamment parlé des concepts austinien et searliien du langage qu'il n'est plus nécessaire de revenir sur ces notions. Mais si nous les reprenons ici c'est uniquement pour découvrir la relation qu'ils entretiennent et la complicité qu'ils développent avec la "pragmatique". Car le problème de la "pragmatique" c'est aussi (et peut-être surtout) l'usage communicationnel du langage ou de l'échange verbal qui "se structure comme un champ conflictuel où se déploient les dispositifs stratégiques dont l'enjeu est loin d'être purement informationnel"<sup>2</sup>. C'est en ce sens qu'on peut dire que la "pragmatique" prolonge effectivement la linguistique de l'énonciation telle qu'elle est vue et traitée par Benveniste. Elle prétend jeter la lumière sur les questions de la subjectivité, de l'altérité, etc.; elle s'appuie sur des concepts importants comme ceux d'actes de langage, de contexte, de performance. Et de façon globale traite du langage comme phénomène à la fois discursif, communicatif et social. Devant la diversité d'objets dont traite la pragmatique, la tentation est grande de faire d'elle "une poubelle" où l'on jette pêle-mêle les questions dont la syntaxe et la sémantique n'ont pu résoudre. La pragmatique serait -elle apparue à la suite de l'échec de l'approche dite sémantique et celle dite syntaxique de résoudre des problèmes autres que syntaxiques ou sémantiques? Nous ne le pensons pas. Car la problématique ne prétend pas, semble-t-il, suppléer aux insuffisances de ces disciplines classiques de la linguistique, mais "étudie l'utilisation du langage dans le discours et les marques spécifiques qui, dans la langue, atteste sa vocation discursive"( même si pour M. Ducrot, il s'agit de procéder de façon précise à "analyser les relations qui s'établissent via l'énoncé entre les partenaires de l'échange verbal", Ducrot, 1976). Semble faire donc partie de la "pragmatique", tout ce qui concerne le rapport de l'énoncé aux conditions les plus générales de l'interlocution. C'est même un peu dans ce sens que la question semble avoir été envisagée dès le départ par Ch. Morris lui-même. Troisième volet de la "sémiotique", la pragmatique ne concerne finalement chez Morris que les relations entre les signes et leurs usagers, elle renvoie

donc à l'énonciation et aux relations existant entre l'énoncé et son cadre énonciatif, c'est-à-dire qu'elle situe finalement l'enjeu du discours et les instances de la communication (au sens large). D'où les dimensions conversationnelle et énonciative que Mme. Orecchioni<sup>3</sup> lui reconnaît. On notera que toutes les recherches qui sont considérées comme relevant de la "pragmatique" comportent grosso modo deux versants qui réhabilitent et consacrent la suprématie, le règne du sujet du discours et de ses affections. D'abord la "pragmatique", à la suite de Ch. Morris a été conçue par un certain nombre de logiciens dont Carnap, Apostel<sup>4</sup>, Bar-Hillel, Montague, Reichenbach, comme étant l'étude des relations existant entre les signes et leurs utilisateurs, comme nous l'avons dit précédemment. Tout se passe ici comme s'il s'agissait de dégager les procédés permettant à l'énoncé de s'enraciner dans "son" cadre énonciatif que "constituent triplement" le locuteur, l'allocutaire et la situation d'énonciation. Pour ces logiciens néo-positivistes, la pragmatique n'est guère considérée que comme activité descriptive non formelle, profondément axée sur les problèmes de la communication entre les utilisateurs de la langue. Cet aspect "empirique" -au sens de R. Carnap- de la pragmatique, s'occupe donc de ce que B. Hansson qualifie de "pragmatique de premier degré" et qui porte sur ce que l'on a appelé les symboles indexicaux et/ou "egocentric particular"(B. Russell).

Dans cette "pragmatique conversationnelle", on se soucie de la manière dont se réalise la communication comme mouvement, comme acte énonciatif; mouvement (pragmatique) qui n'est pas unilatéralement orienté d'un producteur de sens, qui serait le destinateur, à un consommateur de sens, qui serait le destinataire ou l'énonciataire, mais acte énonciatif qui se nourrit "pragmatiquement" de la double participation du locuteur et de l'allocutaire. Ce sont donc toutes ces questions qui sont débattues par Reichenbach sous le couvert des catégories de token reflexivity ou réflexivité-à-l'instance de discours, de point-temps ou de référence<sup>5</sup>. Pour lui, l'étude de ces catégories linguistiques fait partie des préoccupations de la "pragmatique". Mais ce sont surtout Carnap et Bar-Hillel qui consacreront une

attention particulière à cet aspect de la question en développant ce qu'on a appelé une pragmatique empirique<sup>6</sup>, qui s'opposera à la pragmatique formelle de Strawson, de Montague ou de Tarski.

Vint ensuite la considération sur les actes de langage, des présuppositions et des implicatures: les problématiques jusque là absentes font désormais leur entrée, non sans hésitation et controverse, dans l'analyse; c'est le cas notamment des questions ayant trait à la performance ou à la parole et/ou interaction verbale. On connaît le contraste ou le différend qui oppose R. Montague à N. Chomsky. Le premier voulant faire de la pragmatique une discipline formelle, branchée sur les mathématiques; le second une discipline empirique une branche de la psychologie. Ce sont là des débats très intéressants que nous ne pouvons pas traiter au cours de ce travail. On se contentera simplement de montrer que dans la lancée des philosophes d'Oxford s'est développée ce que C. Kerbrat-Orecchioni a appelé une pragmatique illocutoire, qui montre le bien fondé de la thèse selon laquelle parler c'est sans doute échanger des informations, mais c'est aussi effectuer un acte, un acte régi par des règles précises dont la prétention est de transformer la situation de l'allocutaire et de "modifier son système de croyance et/ou son attitude comportementale". Corrélativement, comprendre un énoncé c'est identifier, outre son contenu informationnel sa visée pragmatique, c'est-à-dire sa valeur et sa force illocutoires.

A propos de ces concepts de performatif et d'illocutoire, souvenons-nous qu'ils ont une importance capitale dans la philosophie d'Austin. Rappelons aussi que pour lui un énoncé est produit par un acte d'énonciation qui comporte trois aspects: phonétique (produire une suite de sons), phatique (produire une suite grammaticale de symboles) et rhétorique (produire un sens). Mais la distinction fondamentale se trouve à l'intérieur de l'activité rhétorique entre l'acte locutoire (le fait de dire simplement quelque chose qui a un sens) et l'acte illocutoire effectué en disant quelque chose qui a une force: de commandement, d'excuse, de conseil, de promesse, etc. Dès lors,

les énoncés dits performatifs n'apparaissent plus que des cas particuliers où l'acte illocutoire est locutoirement annoncé par le sens (G.G. Granger).

Chez Searle, à côté de la théorie des "speech acts", se trouve exploitée l'idée générale que l'unité de base de la communication linguistique est la production des énoncés particuliers (Tokens) dans la réalisation (performance) de l'acte d'énonciation, c'est-à-dire l'acte illocutoire qui prend l'acte locutoire comme un cas particulier. On a dit de la théorie des "speech acts" de Searle qu'elle est une théorie de la parole. C'est une affirmation qui n'est pas suffisante, dans la mesure où Searle semble vouloir atteindre d'autres buts que ceux d'élaborer uniquement une théorie de la parole. En effet la préoccupation du philosophe semble porter moins sur l'élaboration d'une théorie de la parole que de parvenir à énoncer les conditions nécessaires et suffisantes pour l'exécution d'un acte illocutoire et à tenter par la suite de formuler les règles qui le concernent, des règles créatrices d'un type de comportement dont le prototype est de la forme "A counts as B" comme lorsqu'aux échecs on définit le mot "mat" en indiquant les positions des pièces qui comptent pour "mat".

Il faut noter que c'est à partir des vues développées par Austin puis par Searle que s'est développée la pragmatique du langage telle que l'ont pensée Ducrot-Anscombe (1976) et C. Kerbrat-Orecchioni (1980), comme aspect essentiel de la communication linguistique. A l'instar de Searle, une génération de linguistes va surtout s'employer à dégager des règles ou lois de discours, à établir des maximes constitutifs de l'échange verbal et à distinguer les divers niveaux où peuvent se jouer les actes de langage de diverses valeurs: actes primitifs, dérivés, marqués, manifestés ou non. Enfin l'étude des présuppositions. Ce courant entend couvrir la totalité des données linguistiques (selon le sens que ce terme reçoit de M. Ducrot dans Introduction des actes de langage de Searle). Deux postulats de base semblent avoir orienté cette vision totalisante du fait linguistique: d'abord l'affirmation claire et nette de ce qu'on peut appeler la

thèse de l'omniprésence de la force illocutoire (dans le fait linguistique) telle que l'admet T. Todorov<sup>7</sup>, idée que vient renforcer Mme Kerbrat-Orecchioni en annonçant que, "quelque soit la manière dont on aborde et traite la question, on ne peut faire l'économie de la problématique des actes de langage". C'est sans aucun doute sous le coup de l'orientation que l'on a connu dans l'analyse linguistique l'étape qui a privilégié, dans les investigations linguistiques, les moments du dire sur le dit lui-même, la dimension de l'implicite, du sous-entendu, du dérivé, du présupposé, bref l'étude des images "pragmatico-énonciatives" sur celle du contenu intrinsèque de l'énoncé.

On ne doit pas ignorer que cette orientation a été célébrée par bon nombre de linguistes dont M. Pêcheux qui faisait remarquer que la nouvelle approche oblige "Saussure et Chomsky à rester seuls avec leurs problèmes" d'intralinguisticité. Car se développe parmi" les linguistes un large consensus (anti-saussurien et anti-chomskyen) qui repose sur l'idée (simple mais efficace) que la linguistique formelle- et les recherches sur les formalismes syntaxiques en particulier- est fallacieuse et inutile, et qu'il est plus urgent de s'occuper d'autre chose"<sup>8</sup>; cette autre chose dont il faut s'occuper nul ne doute que ce soit la pragmatique conçue comme "discipline" qui relève d'une étude totale du comportement dans la société et plus particulièrement de l'anthropologie linguistique"<sup>9</sup>. Ici le courant pragmatique connaît donc des prolongements du côté de la sociologie ou de la psychologie<sup>10</sup>. La linguistique n'a plus qu'à développer ici un système d'alliances, capable de conduire à une restructuration globale du réseau d'affinités "disciplinaires" où des fonctions précises seront assignées à la linguistique; l'une de ces fonctions, pour M. Pêcheux, c'est d'accepter de traiter le symbolique comme un signal et le langage comme un instrument logique, c'est-à-dire, à condition que la linguistique reconnaisse la psychologie comme science-pilote du secteur, épistémologiquement et politiquement au-dessus de tout soupçon<sup>11</sup>.

Cette ouverture de la linguistique à la psychologie et à la sociologie, si l'on en croit les travaux des différents spécialistes de la question, s'opère par le double biais des lois de discours (O. Ducrot) et des maximes conversationnels (H. P. Grice) qui sont censés régir les comportements verbaux (...) dont les fondements sont de nature psychosociale et des conditions de félicité des actes de langage que toute analyse pragmatique doit commencer par expliciter<sup>12</sup>.

S'agissant des nouvelles alliances que la linguistique doit établir, lesquelles alliances posent sans aucun doute le problème de ce qui appartient en "propre" à la linguistique, il faut dire qu'on n'a pas attendu l'article de M. Pêcheux pour le savoir. Des recherches en effet ont été déjà entreprises dans ce sens: Flahault, F. (1978) propose un projet à forte teneur psychologique; il s'agit pour lui d'opérer une liaison entre le domaine linguistique et le domaine PSI<sup>13</sup> et d'atteindre le niveau illocutoire profond où se constitue dans et par le dialogue un certain rapport de places entre l'illocuteur et l'illocutaire. Le second projet, allant toujours dans le même sens, c'est celui de P. Fiala et M. Ebel (1974) qui est explicitement sociologisant: car leur objectif est de décrire en termes "matérialistes" les rapports de forces socio-politiques (ce qui rappelle un peu la démarche de P. Bourdieu) qui autorisent tel ou tel comportement discursif. Ici, le discours ou l'échange verbal est considéré non comme un simple phénomène d'information, mais comme un "champ conflictuel où se déploient des dispositifs stratégiques", c'est-à-dire comme une "hiérarchie de buts illocutoires"<sup>14</sup>, montrant que dans le discours, chaque locuteur a un "statut", c'est-à-dire "que tous les sujets parlants ne sont pas égaux en droit s'agissant de la manipulation de ces formes illocutoires"<sup>15</sup>. Certains énoncés, dira M. Ducrot, se présentent, intrinsèquement, de par l'existence de certaines règles régissant "le discours idéal", comme des ordres (...), des assertions argumentativement orientées, et que ces prétentions illocutoires de l'énoncé créent nécessairement pour le destinataire des droits et des devoirs virtuels, devoirs auxquels il peut d'ailleurs se dérober, et droits dont il n'est

pas véritablement tenu de tirer parti. Il y a la toute la portée de ce que M. Ducrot appelle "l'acte" juridique ou "jeu" langagier qui, dans son optique, oriente les fonctionnements sémantico-pragmatiques du langage.

Ce qu'il importe de noter à propos de cette orientation pragmatique de l'analyse linguistique basée sur les forces illocutoires, c'est qu'elle conduit, et les travaux qui sont conçus dans ce sens le montrent assez bien, à la psychosocialisation des recherches linguistiques. Tout se passe alors comme si l'on cherchait à mettre en relation le système de la langue, l'activité des sujets parlants, la société sans pouvoir réellement les articuler, c'est-à-dire sans arriver à restituer à chaque entité son statut propre. Le problème de la pragmatique illocutoire, comme on le voit, c'est de revendiquer le domaine de la communication dans sa totalité, c'est-à-dire l'ensemble des conditions matérielles (socio-politiques) qui déterminent la production et la réception du message verbal. C'est donc dans ce contexte confus où le linguistique ne parvient pas à se dégager pour lui-même, parce qu'incarcéré dans ce "magma de choses", qu'on conduit la linguistique. Où est donc le propre de la langue dans ce fourre-tout où les cadres et les notions employées paraissent bien étrangers "à la nature propre de la langue"? Pour M. Pêcheux, plutôt que de pleurer la volatisation du réel de la langue, il s'agit de le penser comme un corps traversé de failles<sup>16</sup>. Aussi montre-t-il dans la Langue introuvable avec la complicité (scientifique) de F. Gadet que la question du "propre de la langue" ne devrait plus être une obsession pour les linguistes, car de plus en plus les chercheurs sont d'avis que la question (de la spécificité du réel de la linguistique) demeure "indissociable de celle des choix d'étayages à travers lesquels se constitue et se transforme le réseau de ses alliances"<sup>17</sup> avec les autres disciplines. Dans le fond, C. Kerbrat-Orecchioni n'a donc pas tort d'exiger que l'on redéfinisse la linguistique et son objet<sup>18</sup>, si son devenir demeure effectivement lié à ce système d'alliances qui s'établit "grâce aux programmes de recherches interdisciplinaires"<sup>19</sup>.

A l'heure actuelle, il est évident que nul linguiste au monde ne peut nier ce système "d'alliances" qui s'impose par la "pragmatisation" des recherches linguistiques: ce n'est donc pas ce qui fait à proprement parler problème: le véritable problème c'est celui de savoir si ce système d'alliances nécessite ou exige une rédefinition de l'objet de la linguistique! Les linguistes n'ont-ils pas intérêt à préserver la spécificité de l'objet de la linguistique dans cette problématique qui a vu naître l'étude du langage comme praxéologie, plutôt que d'assister, impuissants, à la "volatilisation" de l'objet de "leur science" ?

Mais bien loin de prêcher une sorte de sectarisme étroit qui pourrait laisser croire que la linguistique et les sciences qui lui sont proches doivent s'ignorer, nous voulons surtout insister sur le fait que la tâche du linguiste (si l'on veut encore lui accorder une tâche spécifique qui le distingue des autres tant du point de vue de la méthode d'approche que celui des buts à atteindre) c'est d'abord et avant tout d'identifier, de caractériser ce que le locuteur dit. C'est-à-dire que l'intention qui anime le locuteur au moment où il s'apprête à dire ce qu'il va dire ne fait pas partie, immédiatement, de ce que nous appelons la "tâche" du spécialiste de la langue. C'est dire que sa tâche de description, de structuration et de décortilage d'énoncés ne lui interdit pas certes d'être attentif à ces questions, mais elle ne lui donne pas directement accès aux multiples enjeux que cachent les rapports locuteur-auditeur et les énoncés et l'environnement socio-psychologique dans lequel le discours s'enracine. En clair, il n'appartient pas en propre au linguiste de s'occuper des effets (perlocutoires) du discours des usagers de la langue ni de mesurer ou de quantifier la force illocutoire des "mots du discours", mais il relève de sa compétence ou de son pouvoir de se soucier de "structure" des énoncés. Dans l'analyse du discours, pour le linguiste, chaque énoncé prend nécessairement le statut d'un méta-énoncé et s'analyse comme le résultat d'un agencement d'opérations énonciatives et prédicatives. Il importe de noter qu'il ne faut dissocier l'étude de la structure syntaxique d'un énoncé de celle de ses



déterminations pragmatiques, c'est-à-dire les "conditions de son ancrage à ce système de coordonnées énonciatives ou à un contexte fonctionnant comme relais à cet ancrage". Si on adopte ce point de vue, qui considère l'analyse de l'énoncé pris dans ce processus énonciatif et qui cautionne l'analyse de l'énoncé à partir de ce processus, on n'a plus besoin de se vouer à d'autres "dieux que ceux reconnus par la linguistique elle-même": c'est pourquoi il semble inopérant et inutile, n'en déplaise à Mme Orecchioni, d'ouvrir la linguistique sur "l'extérieur". Car ouvrir la linguistique sur "le dehors" ou la placer à la "croisée des chemins" (Nespoulous et Borrel) c'est introduire nécessairement "la faille" fatidique qui viendra brouiller les recherches linguistiques. Au lieu d'introduire cette "faille", qui fera de la linguistique non la "science pilote" mais la science médiane et hybride à objet suspect, il faut plutôt épurer la linguistique de tout ce qui ne lui appartient pas en propre en lui assignant la mission fondamentale "de ne considérer comme relevant de son domaine que tout ce dont elle est capable de rendre compte"<sup>20</sup>. Mais dans le fond, qu'est-ce que la linguistique peut efficacement rendre compte? Est-ce le langage? Ou est-ce la langue en tant qu'elle est système formel de signes et en tant qu'elle est porteuse de sens? En tenant compte de tout ce qui précède, on peut dire que la réponse à cette question ne souffre d'aucune équivoque: la linguistique en tant que "science" ne peut rendre compte" que de la langue et des ses articulations<sup>21</sup>. Une pragmatique linguistique ne peut donc prendre appui que sur la langue. Ceci veut dire qu'il faut, sur le plan des études" pragmatiques", éviter de tomber dans les interprétations mentalistes, psychologisantes et philosophiques. Ce que nous disons n'est pas nouveau des linguistes sensibles à l'incrustation contextuelle du discours l'ont déjà montré. La démarche a consisté à rattacher l'énonciation à l'étude du système de la langue pour élucider les conditions "syntactiques" de la pragmatique. Car déjà certains étaient convaincus du fait que ni l'énonciation ni la pragmatique ne peuvent "rien créer qui ne soit déjà prévu en langue"<sup>22</sup>. C'est ce qui est à la base et qui oriente le sens des recherches linguistiques effectuées par certains linguistes, dans le sillage tracé par les philosophes

dits du langage et de tous ceux qui, comme P. Gochet ou H. Parret, traitent de la pragmatique indexicale ou sémantique indicielle. P. Gochet par exemple s'intéresse généralement aux indexicaux mais parmi eux c'est la question du temps des verbes qui retient son attention. Leur démarche a ceci d'original qu'elle s'efforce d'être plus proche des formes de la langue, ou, plus exactement de s'occuper du fait linguistique comme tel. C'est d'ailleurs la voie frayée par E. Benveniste, en montrant dans le cadre de la pensée de F. de Saussure comment une linguistique de la langue et une linguistique du discours qui s'impliquent mutuellement, nécessitent et doivent susciter une linguistique qui prend en considération les données "de la parole" ou, comme on le dirait aujourd'hui, une linguistique "socio-opérative" ou dynamique et opératoire. C'est dans ce cadre que se situent toutes les études faites minutieusement sur le "moi" de l'énonciateur ou les catégories de la personne, celle portant sur la dimension indexicale du temps linguistique telle qu'elle est vue par Benveniste, de "l'ici" de l'énonciateur ou catégorie d'espace, du "maintenant" ou l'étude de la temporalité (temps, aspects...), celles de la deixis indicielle de type: ce livre, désignant un livre en situation et la deixis anaphorique (ce livre désignant un livre déterminé par le contexte, c'est-à-dire le livre dont il a été question).

S'il était besoin d'ajouter quelque chose à ces analyses déjà enrichissantes, ce serait tout simplement pour noter l'identité de vue avec la prétention que nous avons de faire de la "pragmatique" non un lieu d'analyse du langage, véritable anthropologie du langage, mais le lieu où la langue se livre à nous dans toute sa "dynamique communicative": la pragmatique linguistique doit donc étudier le discours, et dans celui-ci, les marques linguistiques qui attestent la valeur discursive de la langue: c'est dire que la langue demeure encore l'objet de l'analyse (véritablement) linguistique et que la pragmatique, en tant que discipline peut et doit en rendre compte. Si la prétention de faire de la langue l'objet de la "pragmatique" peut avoir quelque crédit, elle doit alors s'inscrire en faux contre les thèses "globalisantes" et élargissantes du fait linguistique,

telles qu'elles sont successivement présentées par Z. Harris (1969) C. Kerbrat-Orecchioni, M. Pécheux, F. Jacques (1983) et D. Maldidier, C. Normand et R. Robin (1972)' pour ne citer que ceux là. Pour ces spécialistes du langage en effet la linguistique doit étendre ses pouvoirs: l'idée est bien explicite chez P. Kuentz qui fait remarquer que "le problème qui se trouve posé à la recherche linguistique (...) c'est celui d'une construction d'une nouvelle linguistique (...). Il ne s'agit pas de dépasser la linguistique, mais de l'amener à se dépasser, c'est-à-dire à envisager d'étendre son domaine en conservant l'exigence de contrôle rigoureux des opérations ainsi conduites (...). Les signes d'une mutation, dans ce domaine, sont de plus en plus nets. Il s'agit maintenant de forger les instruments permettant, sans rien perdre de la rigueur de la démarche, d'étendre les pouvoirs de la linguistique"<sup>23</sup>. Comme cela ressort nettement ici, c'est de la construction d'une autre linguistique, probablement la linguistique de la parole, qu'il s'agit. Puisque la linguistique de la langue telle qu'elle a été perçue par F. de Saussure puis par N. Chomsky n'a pas cru bon de donner sens linguistique à tous ces facteurs extralinguistiques.

Mais avec "la pragmatique" ou l'avènement de la linguistique du discours ou de la parole, ce qui, jusque là, était considéré comme non linguistique, entre désormais dans le projet d'une linguistique globalisante, c'est-à-dire qui tente de tenir tout aussi compte des "situations d'allocution" ou situation d'énonciation (A. Culioli), que des propriétés spécifiques des partenaires de l'échange verbal. Bref on suscite la naissance d'une linguistique qui intégrera l'humain qui prend la parole et répond aussi à la parole. Mais tout ce qu'on sait de cette linguistique pragmatique ou praxématique (R. Lafont) c'est qu'elle assimile la pratique langagière à une "force", à une praxis, voire à un travail. Quant aux outils devant conduire à la saisie de la pratique langagière comme action, ils n'ont jamais été clairement pensés et définis: même si P. Kuentz nous a déjà dit qu'il s'agit non de dépasser la linguistique mais d'amener la linguistique à se dépasser en forgeant des outils, on ignore encore comment et par quels moyens conceptuels ou théoriques

l'auto-dépassement de la linguistique peut se rendre effectif. Si bien "qu'on est encore" au stade des "bonnes intentions", des voeux pieux qui, loin d'illuminer la problématique, installent au contraire le flou et la confusion sur la voie à emprunter pour mener à bien l'édification de cette théorie globale ou pragmatique qui réintroduirait, comme on le disait ci-dessus, le sujet et la situation de communication, exclus au nom du postulat de l'immanence, des recherches linguistiques. On n'a certainement pas besoin d'évoquer les différentes procédures amorcées ou entreprises par tel ou tel linguiste, pour illustrer l'insatisfaction que l'on ressent. Notons cependant qu'on a "l'impression qu'un choix nous est proposé entre des modèles rigoureux mais peu fructueux, et des analyses existantes mais fondées sur des procédures si floues qu'elles sont difficilement reproductibles, et qu'en tout état de cause, aucune "théorie globale" satisfaisante, aucun "modèle intégrateur" de cette composante "énonciative", pragmatique" ou rhétorique ne se profitent encore sur la scène linguistique"<sup>24</sup>. Tout au plus sait-on que cette théorie globale ou la "pragmatique" tout simplement, demeure intimement liée à la question des forces illocutoires (Mme Orecchioni) et qu'elle accueille en son sein, toutes sortes de problématiques hétéroclites. Selon Mme C. Orecchioni, elle s'adresse à trois secteurs (d'ailleurs contigus)

l'énonciation, la théorie des actes de langage, la conversation. Le développement spectaculaire qu'elle a connu résulte de l'importance dans le champ de la linguistique des réflexions menées à l'origine par des philosophes, des sémanticiens, des ethnologues et des ethnométhodologues (Gumperz, Hymes, Golffman, Watzlawitch, Schegloff, etc.) qui se sont intéressés à l'étude du fonctionnement de la pratique langagière. Elle est devenue, aux yeux des chercheurs comme F. Jacques, la science des conditions a priori de la communicabilité. C'est d'ailleurs dans cette perspective que bon nombre de linguistes ont essayé d'édifier, pratiquement sans succès, une théorie interactive des actes de langage<sup>25</sup>. Mais s'il ya une "chose" à mettre à l'actif de cette théorie, en dehors du fait qu'elle a validé la recherche linguistique sur le je-dans-le discours, c'est le fait qu'elle ait admis que les valeurs pragmatiques

s'articulent ou s'intègrent aux valeurs sémantiques<sup>26</sup>.

Mais ceci ne doit pas faire perdre de vue que la pragmatique, comme discipline linguistique, a eu un développement qui a excédé les observations sur la langue. On sait que cela a ouvert la voie à certains linguistes comme à O. Ducrot, à partir de la problématique de Strawson des particuliers, d'inaugurer une approche du fait linguistique qui donne le dos à ce que l'on a appelé "l'immanence". Mais on sait aussi que cette volonté d'aller au-delà de la langue ne s'est pas toujours accompagnée du tracé d'un cadre épistémologique (on allait dire critique) qui aurait sans doute permis de faire non seulement l'économie des extrapolations, mais d'éviter surtout ces soupçons, ces inquiétudes et incertitudes provoqués par le besoin de construire autour de la linguistique un système d'alliances ou d'affinités avec d'autres secteurs du "savoir", notamment avec la biologie et la psychologie: la linguistique en arrive à ne plus savoir faire autre que de se livrer à des activités parasitaires comme pour justifier sa propre existence et comme pour acquérir un supplément d'âme.

Selon J.C. Milner, il y a là un paradoxe qui, loin de mettre la linguistique sous la coupe de la psychologie et de la biologie, la libère au contraire de ces sciences et lui permet de se constituer à tout jamais comme science autonome. Pour J. C. Milner donc ni la psychologie ni la biologie ne sont utiles à la linguistique en tant que discipline qui défend une certaine scientificité. Cela parce que la première, c'est-à-dire la psychologie scientifique est "inexistante et peut-être même impossible ou même illégitime"; et la seconde, c'est-à-dire la biologie, même si elle existe pleinement ne peut de toute manière fonder aucune proposition linguistique<sup>27</sup>.

Cette remarque est judicieuse et provoque notre adhésion et appelle à l'ordre. La pragmatization de la recherche linguistique ne semble rien avoir avec la psychologie (malgré sa prétention à la scientificité) ni même avec la biologie. Si l'on nourrit un jour l'espoir de trouver un fondement linguistique à la pragmatique, il faut donc renoncer d'en faire "l'auberge espagnole de la linguistique, prête à accueillir en son sein plusieurs sortes de problématiques" (Mme Kerbrat-Orecchioni, 1984): il faut plutôt la considérer comme étant tout simplement le lieu où les données extra-linguistiques, puisque c'est d'elles qu'il s'agit d'intégrer ou de prendre en considération, soient mises "au service de la description des objets verbaux et non l'inverse"<sup>28</sup>; "l'édification" d'une pragmatique linguistique, entendue comme "condition a priori de la communicabilité", n'est donc pas incompatible dans l'absolu avec les préoccupations d'une linguistique de l'immanence: car faire de la linguistique, c'est par définition être immanentiste"<sup>29</sup>. Mais faire de la "pragmatique" une problématique linguistique exigera au moins deux conditions: ne pas perdre de vue qu'il est impossible de faire fi dans une telle démarche des propriétés intrinsèques de la langue d'une part, et que de l'autre, une réflexion sur ces propriétés de la langue, si elle ne s'accompagne pas d'une réflexion sur la dynamique communicative de cette même langue, sera toujours et nécessairement réductrice. Quelle est, se

demandera-t-on alors, la tâche du linguiste? Ici il ne s'agit pas, on doit s'en douter, de lui assigner de nouvelles fonctions: il est simplement question de comprendre que la pratique de la pragmatique linguistique commande au linguiste de profession des attitudes nouvelles: décrire (entres autres) le fonctionnement des énoncés à la lumière de l'acte d'énonciation. Comme on le voit, il n'est pas du tout question de s'aventurer ni dans la description des situations de discours ni dans celle des actants du discours: ce que l'on a appelé la "description sémantique" semble dépasser la compétence du linguiste et rend sa tâche sinon aporétique du moins impossible, c'est-à-dire sans saveur linguistique. Que peut-il dire en effet "des situations d'énonciation et des actants du discours" de façon générale? Dans l'état actuel des choses, il semble que rien de consistant ne puisse être dit ou énoncé par le linguiste sur des situations et des actants du discours. Hormis le fait que le linguiste n'a pas les moyens "logistiques" de rendre compte de ces situations, il ya aussi le fait que les énonçeurs ou actants du discours sont "fluants" et ne s'identifient pas à l'énonciation de leurs énoncés. Vouloir donc décrire, analyser la situation d'énonciation et les différents interlocuteurs semblent une tâche littéralement impossible: c'est même vouloir prouver la "quadrature du cercle".

Mais si pour le linguiste saisir les actants du discours dans leur état psychosociologique et politique, etc. n'entre pas directement dans son projet de "construire" une science autonome, c'est-à-dire une science caractérisée par une rigueur certaine et qui ne soit pas la servante docile des sciences dites humaines, le linguiste ne doit pas ignorer que, même si les interlocuteurs ne font pas corps avec leurs propres énoncés, cependant, ils se signalent et marquent leur présence par ce que d'aucuns appellent des "indicateurs pragmatico-énonciatifs", dont la fonction est précisément de rythmer, de ponctuer, d'orienter, de rétablir et de faire respecter la hiérarchie qu'impose parfois l'ordre du discours à ces différents protagonistes; ce sont donc

ces marques et ces signes que le linguiste doit structurer, ordonner par son analyse. En procédant de la sorte, le linguiste accomplit la tâche qui lui incombe; il évite ainsi de faire de la pragmatique<sup>30</sup> le lieu du fourre-tout. Ceci permet à la linguistique de se mettre à l'abri d'un certain nombre de problèmes insolubles- en linguistique- et d'échapper à ce que l'on a appelé "le dérapage" et " l'impérialisme linguistique", soupçonnés chez certains pragmaticiens. Pour donc éviter de faire de la pragmatique l'auberge espagnole où viendront s'abreuver-tout en s'abimant- les forces les plus diverses, il est nécessaires d'en faire une topique où les observations intralinguistiques et extralinguistiques se conjuguent et s'éclairent mutuellement en vue d'une meilleure compréhension de la communication humaine et de ces enjeux, dans la perspective d'une linguistique de la parole inséparable de celle de la langue. La voie semblait avoir été d'ailleurs tracée par des linguistes, comme F. Danes ou Halliday, qui problématisèrent les questions de thème et de rhème. De nos jours, l'idée est reprise et fructifiée par bon nombre de linguistes français (J. Perrot, C. Hagège, A. Culioli, O. Ducrot, etc.) dont les travaux montrent combien il est important de prendre en considération, dans la problématique d'une linguistique ouverte sur la parole ou le message, ces notions de thème/rhème, topic/antitopic, rappel/focalisation, support/apport, supposition/présupposition, etc. Notions qui posent en des termes très clairs l'enjeu de la transmission du message à "l'autre" en tant que co-producteur et récepteur du sens du message.

### 3.1. Analyse du message verbal

C'est un fait indéniable que la linguistique de la parole ou du discours a imposé à la linguistique une nouvelle façon de traiter le fait linguistique. On se convainc de plus en plus (dans les milieux linguistiques) que l'écrit ne constitue plus en lui seul le domaine réservé aux investigations: l'oral ou la parole dite peut être soumise, elle aussi, à une analyse



rigoureusement linguistique. Cette valorisation de la parole aujourd'hui, considérée hier comme lieu de l'expressivité du "je" du discours et du subjectif, permet de mesurer l'ampleur du pas qu'on a franchi dans la recherche linguistique: l'interdit est levé sur l'existence d'une linguistique de la parole: la parole n'est plus considérée comme ce "presque rien" (Jankelevich) dénué de toute scientificité, mais devient "ce quelque chose" qui a quelque chose d'objectif et qui peut être objet d'analyse linguistique. Ce tournant, qui a vu le concept de parole bénéficier des mêmes avantages que celui de langue, marque la fin du primat de l'écrit sur l'oral: une nouvelle ère s'ouvre donc: on n'oppose plus brutalement langue à parole, mais l'on parle de plus en plus d'une dialectique entre la parole et la langue. Mais ceci ne doit pas faire oublier qu'une étude sur la langue, uniquement préoccupée de mettre à jour les caractères formels de la langue et qui ne tiendrait pas compte des possibilités d'actualisation, c'est-à-dire de la mise en discours de la langue par la médiation de la parole n'est plus valable. Ce genre d'étude est aujourd'hui insuffisant. Ce qu'il faut, pour rendre la recherche linguistique "opératoire", c'est de tirer parti de la dialectique qui lie la langue à la parole, en envisageant la langue comme l'ensemble de toutes les virtualités de parole que la parole en acte actualise effectivement (Mme Orecchioni). Ces données obtenues ainsi, par le jeu dialectique langue et parole, peuvent être analysées ou interprétées de différentes manières: le psychologue, le sociologue et le philosophe du langage les analyseront selon la démarche, la méthode propre à chacune de ces "sciences" de façon à éviter la confusion et les discours déformants. L'analyse des données du message émis doit être pour le linguiste, c'est-à-dire le spécialiste de la langue, le lieu où il apprend d'abord à sérier l'ordre des choses: séparer non l'ivraie du bon grain, mais le spécifiquement linguistique, c'est-à-dire tout ce qui a rapport à la structure de la langue proprement dite, de tous les facteurs qui participent de façon générale à la transmission ou à l'émission du message (contexte, situation, position sociale ou hiérarchique des interlocuteurs, etc.,) et qui dans l'absolu, ne sont pas nécessaires pour le chercheur qui veut comprendre

l'organisation interne des énoncés émis par le locuteur et le récepteur du message. Certes nous avons admis que l'analyse doit tenir compte des choix opérés par les deux interlocuteurs pour "faire passer leur message": notamment, elle doit servir à mettre certains indices ou éléments de message en lumière, éléments qui peuvent être relatifs à la situation de communication : le cas le plus évident d'éléments du message renvoyant directement à la situation de communication sont les mots dits à valeur déictique comme le "moi, l'ici, maintenant, aujourd'hui, hier, etc." Mais chercher à rendre compte des implicites discursifs, restera toujours pour nous une tâche extra-linguistique, c'est-à-dire non spécifiquement linguistique. C'est pourquoi face à la diversité d'informations que véhicule le message, il nous semble que l'important pour le linguiste c'est moins de chercher à comprendre le fonctionnement de l'activité langagière du "je-du-discours" comme totalité, que de saisir d'abord l'organisation (linguistique) de l'énoncé, c'est-à-dire de comprendre comment l'information elle-même s'articule et prend sens dans le procès de communication à partir des indicateurs syntaxico-sémantiques, sémantico-pragmatiques et prosodiques. C'est dire que sa tâche consiste (encore) à décrire ce que l'on a appelé le discret dans la chaîne parlée<sup>31</sup>. Ici une précision terminologique s'impose: faire notamment la différence entre énoncé et message. L'énoncé diffère du message en ce qu'il est un ensemble de relation syntaxique: une relation d'organisation syntagmatique en quelque sorte. Quant au message, il peut être perçu comme l'unité de communication structurant l'information véhiculée par l'énoncé: l'un et l'autre peuvent être structurés selon le code propre à chaque langue, mais il peut exister entre ces notions une certaine solidarité dans certaines langues: l'énoncé peut, dans certains cas en effet, fournir au message son moule syntaxique. C'est ce que l'on observe dans les énoncés suivants:

- 1 - C'est le chien du voisin qui aboie.
- 2 - C'est Paul qui a fait une crise d'asthme.
- 3 - C'est la souris qu'a mangée le chat.
- 4 - C'est du français qu'il parle.

Ces énoncés s'apprêtent à plusieurs types d'analyses. Selon la différence que nous avons établie entre énoncé et message, nous considérons que la tâche du linguistique n'est pas de rechercher les conditions qui ont rendu possible de tels énoncés, c'est-à-dire de réfléchir sur les conditions de possibilité du message, mais de chercher à dévoiler l'organisation syntaxique des phrases. Ici nous avons choisi des exemples qui ont la particularité d'être introduits par la formule "c'est que / c'est qui". Ces formules font partie d'un procédé discursif consistant à mettre en relief une partie de l'énoncé. En français, par exemple, pour rendre compte de la signification dont un énoncé est le véhicule, on est très souvent porté à utiliser ces formes pour invoquer une mise en relief, une insistance au bénéfice d'une partie de l'énoncé sur laquelle se focalise toute ou une partie importante de l'information. C'est ce rôle que jouent ici ces formules "c'est que / c'est qui", dont la fonction est précisément de mettre en exergue des éléments de l'énoncé du message, en l'occurrence ici le chat, Paul, la souris, comme éléments portant l'information.

Sur le plan de l'analyse du message, dans la mesure où elles portent l'information, elles ne peuvent répondre qu'aux préoccupations rhématiques et non thématiques: elles sont donc des marques de sélection. Les exemples que nous utilisons montrent en effet qu'il s'agit non de thématisation mais bien de rhématisation du message, c'est-à-dire de mise en emphase de certains éléments de l'énoncé, c'est-à-dire de choix opérés pour faire supporter l'information par certains éléments de l'énoncé. Ces présentatifs "c'est que/ c'est qui", véritables indicateurs rhématiques, jouent comme tels un rôle dans l'énonciation et la compréhension du message; par eux, on découvre d'une part que le procédé emphatique exerce une fonction de sélection d'éléments "informationnels" dans nombre de langues ( c'est le cas ici) dans la communication; de l'autre, que ce procédé est lui-même lié au phénomène d'auxiliation dans les langues: dans les phrases ici l'emphase se réalise précisément au moyen de l'auxiliaire "être", par lequel elle exerce cette fonction. On notera par ailleurs que l'emphase, structure linguistique, a les mêmes propriétés du point de vue syntaxique que la formule qu'on emploie pour établir l'identité du genre A est A ou A c'est A. En analysant ces énoncés et le message qu'ils véhiculent, le linguiste découvrira que du point de vue de la communication strictement linguistique, l'emphase y joue un rôle essentiel, celui de marquer notamment l'énoncé ou une partie de l'énoncé en indiquant de quel côté se situe l'information que l'on veut transmettre. C'est ce que l'on observe dans les énoncés comme "c'est Paul qui a fait une crise d'asthme": ici, il est

explicitement énoncé que c'est bien Paul qui a fait la crise et non Thierry ou Marcel. Le même phénomène s'observe aussi dans la phrase 4 où il est dit que c'est du français que l'individu en question parle et non du chinois ou de l'akye (langue Kwa de Côte d'Ivoire). Ces énoncés peuvent aussi être interprétés comme message, cela exigera alors le dépassement du syntaxique brut qu'on cherche à mettre en exergue dans le cas d'une analyse axée essentiellement sur les composants de l'énoncé.

Si à partir des exemples que nous avons pris, l'on peut dire qu'en français l'une des formes admises pour marquer l'insistance s'avère être ici l'emphase "c'est que" ou "c'est qui", dans d'autres langues cette forme d'insistance peut se marquer par des procédés purement prosodiques comme le ton, l'intonation ou l'accent, qui ont été longtemps tenus à l'écart des investigations linguistiques parce que jugés inessentiels par certains linguistes. Mais c'est avec joie que l'on découvre aujourd'hui la place prépondérante de ces facteurs discrets dans la transmission et la compréhension du message.

Dans ces langues où le support informationnel est porté par ces reliefs prosodiques (ton, intonation, accent), le processus de la communication et même de l'interlocution est gouverné par ces facteurs, qui permettent de saisir le message que le locuteur émet en direction de son interlocuteur. Mais dans les phrases que nous avons choisies ici ce sont les formules "c'est que...c'est qui" qui portent et organisent l'information, l'accent du message est alors porté par l'élément qui supporte dans la chaîne segmentale les formules en question. Cette mise en relief, qui affecte l'élément central de l'énoncé comme "c'est paul qui a fait une crise d'asthme", exerce une fonction d'exclusion. En énonçant la phrase 3 Par exemple on rend explicite son intention d'exclure d'autre possibilité d'information que celle donnée, retenue: la phrase <sup>3</sup> affirme en effet que "c'est la souris que le chat a mangée" et non le pain ou le fromage. Elle diffuse uniquement l'information précise, à savoir le fait que la souris a été mangée par le chat.

L'un des problèmes qui se pose dans l'interprétation de l'énoncé du message, c'est de savoir comment s'organise et se structure l'information que contient ce message. C'est en voulant répondre à cette question que O. Ducrot a tenté d'exploiter des notions comme le posé( formulé explicitement dans le discours) et de présupposé( supposé acquis pour que l'énoncé réalise effectivement la communication). Mais cette terminologie ne rend toujours pas compte de la manière dont le message se structure. Certes il est vrai que dans tout énoncé il ya du posé et du présupposé, mais dans tout énoncé d'un message, on a aussi d'un côté, <sup>le</sup> qui est comme le noyau, l'élément central autour duquel s'organise l'information et de l'autre tous ces facteurs qui gravitent autour de ce noyau central. C'est là toute la question du thème et du rhème et des structures linguistiques (sujet-prédicat, facteurs prosodiques qui se rattachent à ces concepts) que la théorie ducrotienne ne semble pas prendre en considération.

### 3. 2. Les outils pour l'analyse du message ; le cas de l'opposition thème/rhème

Les linguistes ont en cette fin de siècle oeuvré pour l'élaboration d'une linguistique de la parole, ôtant ainsi la double parenthèse (é)mise par Saussure autour de l'idée d'une science du logos. C'est un peu dans le cadre d'une valorisation de cette science que les linguistes ont redécouvert et réactualisé des notions comme celles de thème/rhème<sup>32</sup>, qu'ils considèrent avec raison comme essentielles à l'analyse du message verbal. Par l'utilisation de ces notions en linguistique, on veut surtout<sup>33</sup> mettre en exergue que dans le "dit", il y a d'un côté quelque chose qui en constitue le noyau et de l'autre, un ensemble de relations qui se tissent et participent comme telles, non seulement à l'élaboration du message mais aussi au choix des items en fonction de la situation et du contexte du discours comme locution .

Des linguistes, dans leurs travaux, ont mis en valeur l'enjeu du message adressé à autrui comme gage d'une

"interlocution-argumentative". On a vu que ce message pour M. Hagège, qui reprend d'un point de vue moderne la thèse du triple niveau développé par Danes, peut s'analyser selon un triple point de vue : la relation entre l'énoncé et le système de la langue, la relation entre l'énoncé et ce dont il parle; le troisième point de vue embrasse la relation entre l'énoncé et l'énonceur psychosocial qui choisit une stratégie définissant une hiérarchie entre ce que l'énoncé dit et ce sur quoi il dit<sup>34</sup>. C'est sur ce dernier registre que se pose le problème du thème/rhème (développé entre autres par M. J. Perrot et C. Hagège) ou de propos/apport/support (B. Pottier). Ces notions, comme des recherches faites dans ce sens le prouvent, sont de véritables outils opératoires et opérationnels, indispensables à une analyse linguistique du message verbal.

Dans l'ensemble l'enjeu de cette distinction (thème/rhème) n'a pas échappé aux linguistes favorables à l'énonciation et à la problématique du discours comme déploiement ou mise en oeuvre de stratégies logico-discursives depuis M.A.K.Halliday. Ce que met en valeur cette opposition, c'est le fait que la communication verbale s'articule autour des énoncés organisés : elle met donc en jeu non seulement des "régulations" (au sens de J. Caron) mais aussi des structures. Mais l'usage qu'on en fait obéit à des nécessités de la communication et est fonction du locuteur, de la teneur ou de la marque qu'il veut imprimer au message formulé qu'il adresse au "tu" du discours. Ainsi le locuteur peut se donner la liberté d'effectuer une série de transformations qui lui permettront de mettre en position de thème tel ou tel constituant de phrase, soit en déplaçant le mot qui jouera le rôle de thème en tête d'énoncé: c'est le cas de ces exemples

-Brusquement (thème) le voleur disparut (rhème).

-A Gao (thème), il a été fait chevalier (rhème).

soit en mettant en relief "c'est" comme dans cet exemple: "c'est Marie que Pierre aime". Dans d'autres contextes, c'est-à-dire selon certaines réalisations, on peut faire usage des procédés dits d'emphase et de passivation pour rendre compte

de la problématique comme le montre D. Maingueneau (p.116). Dans le cas de l'emphase, une série de transformations peuvent s'opérer, note-t-il, sur

- le sujet: Pierre, il aime Léon.
- l'objet direct: Paul, Léon l'aime.
- l'objet indirect: l'argent, je m'en moque.
- un groupe prépositionnel: Paris, j'y suis resté deux jours.

Un exemple suffira à montrer que le problème de la passivation dans les langues introduit aussi au problème de la thématisation et de la rhématisation. En effet par le jeu de la passivation, on peut obtenir d'une phrase active une série de transformations: soit cet exemple

-Le chat (thème) mange la souris (rhème).

On peut obtenir une phrase passive avec un certain nombre de transformations qui donneront la phrase passive suivante: la souris est mangée par le chat. Outre le fait que l'auxiliaire être apparaît dans la phrase, on observe une série de déplacements au niveau des constituants de la phrase active. Ces déplacements aboutissent à cette phrase: la souris (thème) est mangée par le chat (rhème). Le rhème de la phrase active devient ici le thème de la seconde phrase et toute l'information se cristallise pour l'essentiel sur l'agent: ce qui était thème (dans la phrase active) devient rhème dans la phrase passive. Même si nous n'allons pas nous étendre sur le problème important de la passivation dans les langues dans ce travail, on peut noter rapidement que la transformation passive est directement liée au problème du thème et du rhème: elle a toujours pour effet de placer en position ce que l'on appelle le complément d'objet et d'en faire un thème. De façon nette la distinction thème/rhème porte sur le mode de prise en charge de l'énoncé par le locuteur et est indispensable au contexte d'emploi; et que la compréhension ou le sens de l'énoncé est fonction aussi du degré de participation ou de coopération que manifestera l'auditeur. Dans ce sens, on peut citer comme faisant partie des procédés ou

opérations logico-discursives, qui donnent saveur au discours, cette repartition de l'énoncé en thème et rhème. La rhématisation et la thématization de l'énoncé entrent donc dans le cadre des procédures de raisonnement et d'argumentation qui aident à comprendre, en un certain sens, la logique naturelle des enchaînements discursifs propres à l'organisation même de la langue ; ceci n'est valable qu'à la seule condition de considérer la langue non pas comme un instrument de communication (Martinet), c'est-à-dire destiné à la simple transmission d'information, mais comme un moyen d'interaction discursive entre des sujets énonciateurs. C'est au plan de cette discursivité que l'enjeu de l'opposition binaire thème et rhème peut se révéler significative et laisser émerger à la surface certains facteurs comme l'intonation que nombre de linguistes ont considéré comme n'ayant pas de statut linguistique, car située, selon eux, à la périphérie du fait linguistique.

Illustrons ce propos d'abord par cet unique exemple :

Le père, lui, il est malade.

Ici le sens et la signification de cette phrase sont fonction de la réalisation prosodique et plus particulièrement de l'intonation qui jouera un rôle déterminant dans la structuration de l'énoncé dans la communication linguistique. En tant qu'elle est liée à l'énoncé et à son énonciation, c'est donc elle qui peut indiquer de quel côté se situent le thème et le rhème, selon le type de réalisation que l'on peut être amené à faire. En ne considérant que le cas de l'exemple que nous avons pris, on peut voir que l'intonation peut porter sur plusieurs segments de cet énoncé composé d'une suite de morphèmes et faire jouer à chacun des morphèmes une fonction de rhème ou de thème. Ainsi par cette sorte de jeu de report et de déplacement de la courbe intonative, on peut faire jouer aux morphèmes "père et est", le rôle de thème, le morphème "lui" assumant alors le rôle de rhème : ici on comprendra que la maladie est le fait du père. On peut avoir le mouvement inverse, c'est-à-dire faire jouer à "père" et à "est", alors thèmes, le rôle de rhème. Mais quand la réalisation



portera sur "est" par exemple, celui qui réalisera cette séquence montrera comme du doigt l'existence même de la maladie du père.

Avant de nous étendre un peu plus sur le rapport qu'entretiennent les notions de thème/rhème avec l'intonation, notons que ces notions de rhème et de thème appartiennent sans doute au système de la langue, mais c'est surtout au niveau de la dialectique de la langue et de la parole comme acte de prédication qu'ils prennent tout leur sens. Il n'y a d'autre lieu. En effet c'est en discours, conversion de la langue en acte de parole où s'accomplit ce que nous appelons la dialectique de la langue et de la parole, que les énoncés émis par le locuteur et le locuté lors de leur énonciation se structurent en thème et en rhème et sont appelés à s'analyser comme tels.

Mais s'il est vrai que dans cet acte de prédication, le choix que le locuteur et/ou son alter ego opèrent pour placer en position de thème ou de rhème telle ou telle portion de l'énoncé en fonction des urgences de la communication qui s'établit entre eux, il n'est pas moins vrai que ce choix reste conforme ou sous-tenu par un choix de signes linguistiques (sa et sé) qu'ont en commun les interlocuteurs et qui sont eux-mêmes identifiables et repérables par le linguiste. Au choix d'un thème ou d'un rhème correspond nécessairement des signifiants et des signifiés qui apparaissent les uns sur l'axe paradigmatique, les autres sur l'axe syntagmatique. Dans la perspective (analyse du discours) qui nous intéresse, et dont la caractéristique essentielle est la non-exclusion de ce que C. Kerbrat-Orrechioni appellera l'implicite et des questions relatives à l'intonation, le signifiant ce serait tout ce que porte la courbe intonative, tandis que le signifié tout ce qui a trait au choix de tel ou tel élément effectué par les interlocuteurs au cours de leur énonciation. En opérant de la sorte, le linguiste fait oeuvre scientifique et marque la spécificité de son approche du fait linguistique par rapport aux autres approches qui se soucient de faire ressortir les autres dimensions (de ce fait).

Revenons maintenant à l'intonation. On a dit qu'elle permet

de fixer le thème ou le rhème dans l'énoncé. Mais elle semble jouir aussi d'une propriété non moins importante, celle d'être un indice ou un indicateur de sens: c'est ce que l'on peut observer dans la phrase suivante: "c'est du chinois qu'il parle". En effet le sens de la phrase variera selon l'intonation que le locuteur qui l'émettra imposera: selon que l'intonation sera montante, la phrase signifiera qu'il s'agit-là d'un individu de nationalité chinoise, et il s'agira de la langue chinoise quand l'intonation sera descendante. A partir de ces deux exemples, on peut affirmer sans grand risque de se tromper que l'intonation est un procédé discursif interne à la langue et une unité intralinguistique que le locuteur manipule à dessein. C'est d'ailleurs parce qu'elle est une unité intralinguistique qu'elle permet la conversion de la langue en discours et apporte des informations nouvelles, c'est-à-dire processus de mise en relation d'éléments informatifs par des usagers de la langue, processus lui-même commandé par ce souci de donner et de susciter un sens : l'intonation est bel et bien un "élément essentiel" de la langue. Elle ne saurait donc se situer sur "les zones périphériques de la langue" comme le pensait A. Martinet<sup>35</sup>, elle n'est pas non plus en deça de la langue: mais elle fait partie de la langue en tant qu'unité d'intégration et d'analyse. Autrement dit, l'intonation est perçue non comme ce qui accompagne le langage sous sa forme gestuelle, mais elle se comporte véritablement comme unité intralinguistique. Et c'est pour restituer à l'intonation sa dimension linguistique que sont d'ailleurs entrepris des travaux comme ceux de Martins-Baltar, de I. Fónagy, de C. Hagège ou de J. Perrot. On doit à ces travaux d'avoir posé la problématique de l'intonation à partir de la question de l'énonciation ou des actes de parole. Analysant le phénomène (de l'intonation), M. Martins-Baltar est amené à lui assigner trois fonctions précises: une fonction énonciative, syntaxique et segmentatrice dont il s'est employé à montrer les valeurs linguistiques<sup>36</sup>. C'est un peu dans le même sens que C. Hagège aborde, semble-t-il, la question : celui-ci ne mentionne pas explicitement ce que Martins-Baltar appelle les fonctions intonatives, mais met en lumière le lien qui existe entre l'intonation, la syntaxe et la sémantique<sup>37</sup>.

Du point de vue heuristique la prise en charge du phénomène intonational par les linguistes aujourd'hui n'est pas à proprement parler nouvelle: car déjà des linguistes comme Guillaume, Halliday, Jackendoff et Chomsky, remarquaient que, parmi les informations figurant dans un énoncé, certaines sont mises en relief ou focalisées par différents procédés (intonationnels) ou syntaxiques. Prenons cet exemple: "Pierre fera-t-il sa prière dans la chambre?". La question comportera une réponse différente selon que l'accent principal marquant le "focus" porte sur "prière" ou sur "chambre". Ce focus peut être également marqué par une "construction clivée" du genre "est-ce dans la chambre que Pierre fera sa prière?" etc. La partie non focalisée sera dite présupposée: ainsi l'énoncé cité présupposera, selon la place de l'accent, soit que Pierre fera sa prière dans la chambre, soit qu'il la fera ailleurs. La présupposition ici est présentée comme une information commune au locuteur et au locuté, l'autre élément focalisé étant l'information nouvelle que l'énoncé vise à fournir (ou à obtenir). Considérons comme certains linguistes l'ont fait, que la première a pour fonction d'assurer "l'adressage" de la seconde. La présupposition est donc l'information implicitement acquise (given) à laquelle l'énoncé de l'énonceur se réfère pour y rattacher l'information nouvelle (new). Cette "given-new strategy" constitue selon J. Caron l'une des procédures fondamentales de la production, de la structuration et de la compréhension des énoncés<sup>38</sup>.

Cette opposition entre le donné (given) d'une part et le nouveau (new) de l'autre et la distinction pragmatique de thème et rhème, c'est-à-dire de ce dont on parle (qui est supposé être connu) et de ce qu'on en dit (qui est nouveau) ou encore, entre ce que l'énoncé dit (rhème) et ce sur quoi il le dit (thème) introduisent au problème de l'analyse du message verbal. Et c'est heureux qu'aujourd'hui des linguistes comme J. Perrot, C. Hagège, H. Adamczewski (et à un degré moindre O. Ducrot, puisqu'il préférera parler de posé et de présupposé) aient validé, pour la conquête du sens du message, des concepts

praguois de thème et rhème. Mais si tous sont favorables à l'intégration et à la valorisation de ces notions pour une analyse qui veut rester fidèle non seulement à l'énoncé énoncé mais aussi à l'énonciation de l'énoncé, c'est-à-dire à la structuration de l'énoncé du message dans le jeu complexe de la communication verbale, tous cependant n'ont pas la même manière de concevoir le statut ou plutôt la relation qui lie ces notions dans la structuration du message.

Le désaccord entre ces linguistes se situe au niveau du caractère oppositionnel ou non des notions. Parmi les linguistes certains ont accepté l'opposition en recommandant son dépassement: c'est le cas de M. Perrot, qui bien qu'acceptant l'opposition binaire thème/rhème ne s'en contente pas et enseigne aussi qu'il faut faire place à un possible "constituant postrhématique du message"; d'autres, penchent plutôt pour le caractère non dichotomique, et pensent le message comme une sorte de tout informationnel; il ya là l'idée que le message livré dans la parole est soumis à une sorte de linéarité qui neutralise complètement l'opposition. Mais les exemples que nous avons choisis (ci-dessous) nous montrent au contraire que c'est d'une opposition qu'il s'agit, même s'il est vrai que le message une fois formulé et rendu est un tout qui véhicule un message compris comme tel par l'interlocuteur; une opposition qui est une façon de faire toucher du doigt que dans l'énoncé du message, il existe d'un côté ce sur quoi porte l'énoncé et ce que l'énoncé dit, de l'autre. C'est ce qu'on observe en effet dans cette série d'exemples où le double registre de thème et de rhème apparaît nettement.

- 1) Bernard Hinault (thème) a gagné (le Tour de France 85(rhème)
- 2) Le Tour de France 85 (thème) a été gagné par Bernard Hinault(rhème)
- 3) Antoine,(thème) il y a sa moto qui est cassée(rhème).
- 4) Jean (thème), lui (thème), il (thème) est toujours parti(rhème).
- 5) Le lapin (thème), moi (thème),je (thème) le rotis toujours(rhème).
- 6) Bernard Hinault (thème) a toujours gagné (rhème).
- 7) Pierre(thème), il est venu (rhème).
- 8) Il(thème) l'a vu (rhème), Pierre(thème), l'avion(thème)

### 3.2.1. Remarque sur ces énoncés

Ces énoncés sur le plan de l'analyse linguistique peuvent être exploités de différentes manières. Chaque énoncé, pris en lui-même, s'apprête en effet à plusieurs types d'analyse, qui peuvent aller de l'analyse morphologique à l'analyse logique ou syntaxique. Ce qui nous intéresse directement ici, ce ne sont pas ces genres d'analyse, mais seulement la façon dont ces énoncés s'organisent et se structurent conformément à l'opposition binaire thème/rhème. En prenant les exemples 1 et 2, on observe que l'énoncé 1 a un thème (B. Hinault) et un rhème implicite (le tour de France 85). Mais tout autre est l'organisation de l'énoncé 2. Sur ces deux énoncés, on peut faire remarquer que si l'on passe de l'énoncé 1 à l'énoncé 2, il ya un déplacement du thème et du rhème. Dans l'énoncé 1 c'est B. Hinault qu'on a choisi pour en dire quelque chose et fonctionne comme thème, dans l'autre, c'est-à-dire l'énoncé 2, c'est le tour de France 85, le tour de France, rhème qu'il était dans l'énoncé 1, devient thème dans l'énoncé 2. Ici, ce qui du point de vue "énonciatif hiérarchique" est un thème coïncide avec ce qui, du point de vue "morphosyntaxique", se comporte comme sujet d'un prédicat et avec ce qui, dans le domaine "sémantico-référentiel" est soit un patient soit un agent. L'enjeu de l'intonation dans la segmentation de ces énoncés en thème et en rhème est ici capitale. Cela se vérifie, par exemple dans les énoncés 7 et 8, c'est-à-dire les énoncés "Pierre, il est venu" et "il a vu, Pierre, l'avion". En effet, la "répartition" dans ces énoncés en thème et rhème (ou topic and comment) ne s'opère que par l'intonation en tant que marque prioritaire de ce qu C. Hagège appelle le point de vue "énonciatif-hiérarchique" (si l'on ne l'évacue pas évidemment). C'est par elle que l'on peut savoir effectivement que l'énonciation de l'énoncé 7, a du point de vue de sa structure, un thème (qui est Pierre) et un rhème (est venu), et que l'énoncé 8 (il l'a vu, Pierre, l'avion) a un rhème (l'a vu) et un double thème (Pierre et avion). Analysant la place qu'elle occupe dans les langues, M. Hagège note que

l'intonation, dans la communication linguistique, garde toujours un rôle qui est de s'associer à celui des thématiseurs quand ils existent et à celui des marques du rhème (Structure des langues du monde, p. 5<sup>3</sup>). On s'aperçoit ici que ce rôle peut aller de la désambiguïsation des énoncés (comme dans l'exemple c'est du français qu'il parle qui ne se désambiguïse que grâce à l'intonation) à la répartition, comme nous l'avons dit, des segments de l'énoncé en thème et en rhème, selon que la courbe intonative tombe sur tel ou tel segment de l'énoncé, il se produira nécessairement une information nouvelle. C'est le cas notamment de l'énoncé "le père, lui, il est malade" que nous avons cité précédemment et où nous avons vu que selon que l'énonciateur décide de porter l'intonation sur le morphème "père" ou "lui," il donne des informations différentes et nouvelles. En portant par exemple l'intonation sur le morphème "lui" l'énonciateur de l'énoncé mettra alors en relief le fait que la maladie est vraiment le fait du père. Mais que l'information se focalise sur le thème ou sur le rhème, par le jeu de l'intonation, tout ne semble dépendre finalement que de l'énonciateur. Autrement dit, le choix qui commande une thématisation ou une rhématisation n'est fonction que d'ego qui adresse un message à son alter ego et en assume l'entière responsabilité. Mais ici il faut bien se garder de conclure activement à un quelconque subjectivisme qui serait l'ennemi juré de la science. Car la véritable question, c'est moins de théoriser sur le "je" que de trouver dans son dire, dans l'énonciation ou dans l'acte de prédication qu'il opère les traces linguistiques qu'il laisse. Ces traces apparaissent dans le fonctionnement de nombreux éléments de la langue qui servent à la communication comme les délocutifs, les performatifs, les illocutifs ou l'intonation. Ce sont donc ces éléments de la langue que le linguiste doit repérer et identifier.

Terminons ces brèves remarques en notant que certains de nos énoncés bénéficient d'un double, voire d'un triple thème. C'est le cas des énoncés 4,5,8. On parlera ici de thèmes repris ou éjetés. Dans certains énoncés ce ne sera pas le thème qui sera repris ou répété, mais on peut poser un terme en thème et le

reprendre en rhème; c'est le cas de cet énoncé "pour sauter, ça saute" où sauter est effectivement repris non pas pour jouer le rôle de thème mais bien celui de rhème introduit ici par l'anaphore "ça". Le sens du message que véhicule cet énoncé ne peut se réduire ni au thème ni au rhème du message: il est tout entier porté par l'ensemble de l'énoncé. Mais tout autre semble être la situation dans un énoncé comme "Jean, il est toujours parti". Certes il est vrai que cet énoncé peut se répartir en thème et en rhème. Mais l'énonciateur, par une sorte de choix délibéré, peut décider de mettre "l'accent" sur le rhème uniquement: le message livré se réduira alors au rhème "est toujours part". Dans ce cas, on dira que le message de cet énoncé se réduit ou se focalise sur le message que porte le rhème.

Mais si on peut dans l'énoncé "Jean, il est toujours parti" dire qu'il se structure en thème (Pierre et il comme thème repris) et en rhème (est toujours parti) et que le sens de l'énoncé du message est focalisé, selon la réalisation de l'énoncé, sur le rhème, en revanche, on a des énoncés dans certaines langues, et notamment en français, qui, réalisés ne se structurent ni en thème ni en rhème, tout au moins en surface et dont l'analyse pose problème. C'est le cas des réponses possibles à une question de type "Pierre viendra-t-il? On sait qu'en français s'offrent à une personne à qui est posée cette question, des réponses qui peuvent aller du "oui, évidemment, sans aucun doute, bien sûr" (si l'on a des garanties sur la venue de Pierre) au "non, sûrement pas, etc." (si l'on a aussi des garanties sur la non venue de Pierre) au "peut-être, j'en doute, probablement, etc." (s'il n'est pas certain que Pierre viendra). En énonçant ces formules, l'auditeur ou le locuté, c'est-à-dire celui à qui est posée cette question, donne une réponse satisfaisante à la question, réponse tout aussi valable et compréhensible que celle qui consiste à dire par exemple oui, Pierre viendra ou non, Pierre ne viendra pas. Seulement dans un cas, on opère une sorte d'effacement ou une économie d'une portion de la proposition, dans l'autre, on reprend tout simplement la portion économisée tout en sachant que par cette

reprise ou cette énonciation on n'apportera pas d'information véritablement nouvelle: c'est une redondance et comme telle, elle n'apporte effectivement rien de nouveau du point de vue du message. Mais dans les énoncés "oui, Pierre viendra" ou "non, Pierre ne viendra pas", le non et le oui s'analysent comme opérateurs énonciatifs qui ouvrent l'un, une proposition négative, l'autre, une proposition affirmative, propositions dont la structuration en thème et rhème est nette. Mais tout autres sont les cas des formules oui et non employés comme réponses à la question. Comme telles, ces formules sont des énoncés à part entière en tant qu'ils véhiculent, avons-nous vu, des informations identiques et traduisent le même message contenu dans les énoncés qui ne suppriment pas ou n'économisent pas une partie de l'information. La question qui nous intéresse ici c'est de savoir comment ces énoncés, puisque nous les avons acceptés comme tels, s'organisent du double point de vue du thème et du rhème. Certains linguistes les classent dans les énoncés marginaux non verbaux; la grammaire traditionnelle les traite, quant à elle, comme des adverbes. Ici, nous suggérons de les analyser comme des propositions ou des énoncés complets qui portent certes une troncation sur le plan de l'organisation syntaxique, mais propositions qui, sur le plan de la sémantique et de la logique du discours, ne sont pas moins communicatives ou informatives que les contenus des énoncés ouverts par un "oui" ou par un "non" du type "oui, Pierre viendra" ou "non, Pierre ne viendra pas". En répondant à la question par un "oui" ou par un "non", l'auditeur signifie exactement la même chose que s'il s'évertuait à reprendre la portion effacée de l'énoncé interrogatif. Ces énoncés ou propositions "oui" et "non" sont des substituts, dans l'ordre de la communication linguistique, des énoncés et/ou propositions introduits par ce que l'on a appelé les opérateurs énonciatifs. Ces énoncés sont donc à analyser comme des propositions entières supposant un pré-dit et/ ou un pré-su qu'ont en commun le locuteur et le locuté mais qui n'apparaît pas explicitement dans l'énonciation des dites propositions. Dans cette perspective, les énoncés "oui et non" présenteront alors les mêmes structures que celles ouvertes par "oui" ou "non", c'est-à-dire qu'ils ont un thème et un rhème,



thème et rhème amalgamés ici dans les messages que renferment les énoncés oui et le non, comme réponses satisfaisantes à la question "Pierre viendra-t-il"?

Il faut préciser que notre objectif n'étant pas d'entreprendre une analyse approfondie de ces énoncés, nous voulons montrer à travers ces exemples, à la suite des spécialistes, que l'on ne peut plus, dans l'intérêt d'une analyse linguistique satisfaisante, ignorer ces notions, et, que l'énonciation, en tant qu'acte co-produit est certes le lieu de la co-référence et de la co-signification, mais c'est aussi le lieu où se justifie l'emploi des notions de thème/rhème qui appartiennent, elles, au système de prédication de la langue. Plus qu'une simple et banale question de jeu langage, l'intégration ou la prise en compte effective de ces notions doit devenir une urgence, une priorité qui met à défi les "orientations pragmatiques" de l'analyse linguistique telles qu'elles ont été développées ces dernières années en vue d'asseoir ce que C. Kerbrat-Orecchioni appelle la dernière née des disciplines linguistiques: la pragmatique.

La volonté d'asseoir la pragmatique, que nous voulons linguistique, non sur les forces exogènes qui gravitent autour de l'utilisation de la langue, mais sur celle qui sont internes et propres à la langue (les forces endogènes) commande à la fois aux théoriciens et aux praticiens de concevoir la pragmatique comme étant essentiellement une affaire de langue: elle devrait être sinon comme actualisation de la capacité médiatrice de la langue, du moins doit-on la concevoir comme telle, c'est-à-dire "organon" de communication en dernière instance. La pragmatique doit s'appuyer sur la langue (sinon elle est devient oiseuse et se perd dans la vacuité du discours sans consistance) parce que les objets des discours, les relations qui se tissent entre les je et tu du discours, dont elle veut rendre compte, les réalités auxquelles réfèrent les discours eux-mêmes sont constitués par la langue elle-même, notamment par "le système d'opposition et de relation qu'imposent les forces lexico-syntaxiques aux contenus mentaux et perceptifs"<sup>39</sup>.

~~XXX~~  
 La condition requise pour qu'une pragmatique soit intégrée (à la linguistique) c'est qu'elle prenne demeure ou reste attachée aux stratégies dont procède la langue pour se valoir comme instrument de signification, de communication de vécu. En tant qu'elle prend appui sur la langue dans ce qu'elle a de spécifique, la "pragmatique intégrée" s'oppose à celle que l'on veut faire reposer sur la force illocutoire. Mais "do illocutionary forces exist" ? se demandait déjà J. Cohen<sup>40</sup>! Nous avons eu à montrer que l'illocutoire, de par sa spécificité, doit être repoussée en dehors des limites propres à la linguistique comme approche méthodique, rigoureuse, c'est-à-dire scientifique de la langue. Le français, pour exprimer le déontique du type "tu dois partir ou de l'injonctif" qu'elle se couche immédiatement" ou du dubitatif "peut-être fera-t-il beau demain ! n'a pas besoin, du moins nous le pensons, d'affecter son discours de cette disposition particulière, appelée force illocutoire. Ryszard zuber<sup>41</sup> notait déjà qu'il y a des conditions syntaxiques, morphologiques dans les langues naturelles (impératifs, interrogatifs et autres types de phrases) qui remettent en cause la notion même d'illocutoire<sup>42</sup>. L'auteur illustre son propos à l'aide de ces exemples tirés de l'anglais:

How stupid he is !

How fast Bill can run !

If only they were pretty !

Tout ceci vient montrer que la pragmatique linguistique peut "se passer" de la force illocutoire. C'est donc sur la langue, à sa structure, à sa dynamique communicative, qu'il convient de s'appuyer pour thématiser la pragmatique en linguistique comme nous l'avons dit à maintes reprises au cours de ce travail. L'intérêt d'une telle orientation, c'est qu'elle demande de valoriser, à travers cette approche, moins les "moments du dire sur le dit" ou de mettre en exergue "l'implicite et l'allusif discursifs", que d'identifier les marqueurs pragmatiques qui fondent et ponctuent le discours<sup>43</sup>. La conséquence, somme toute logique découlant de cette façon de percevoir "les orientations

pragmatiques dans l'analyse linguistique", c'est qu'elle se pose comme antithèse de la théorie stipulant que la pragmatique est une "théorie générale de l'action". Ceci nous évite de glisser dans on ne sait qu'elle science linguistique qui demande qu'on lui détermine un nouvel objet et de débarrasser, surtout, l'actuel objet, des multiples encombrements dont il est sujet depuis qu'on a découvert en linguistique, sous les auspices d'Austin, que parler c'est accomplir des actes, c'est-à-dire la performativité intrinsèquement liée à l'acte de parole comme tel. C'est effectivement par ce biais là qu'on parviendra à rechercher dans le discours les catégories énonciatives et ce qui dans la langue favorise leur utilisation et leur apparition. On rejoindra par là, en confirmant au passage, le caractère linguistique des analyses qui sont faites sur "le moi" de l'énonciateur ou catégories de la personne: c'est ce que Hanson qualifie, avons nous dit plus haut, de pragmatique de premier degré ou problème des expressions indexicales, dont la signification varie avec le contexte: les deixis de lieu, d'espace, de temps, et, qui attestent de la valeur discursive de la langue. Entreront dans cette analyse, l'étude des déictiques, de la deixis anaphorique<sup>44</sup>, la question des modaux<sup>45</sup> et des indicateurs ou opérateurs discursifs à connotation logico-mathématique<sup>46</sup>.

Si l'on avait besoin de présenter un résumé de cette dernière partie, on noterait qu'elle nous a permis de voir dans l'ensemble les grandes questions que posent ce que B. Malmbert appellera les "nouvelles tendances de la linguistique". Nouvelles tendances qui mettent expressément l'accent sur le fait que, "dans la communication linguistique, les gestes comptent autant que les mots"<sup>47</sup>, que les mots du discours appellent à l'action en tant que chargés de force, qu'à ce titre, nul linguiste aujourd'hui ne doit dans ses investigations écarter ces facteurs. Car aujourd'hui "le but d'un modèle linguistique ce n'est d'autre chose que de mimer (...) au plus près, la compétence intuitive des sujets parlants"<sup>48</sup>. Parce que ces "nouvelles tendances" posent au fondement même de l'analyse linguistique le discours comme entité, un peu à la manière dont le phonème est considéré comme réalité linguistique: d'où l'option pour une

linguistique du langage et de l'énonciation dont l'ambition est de parvenir à une sorte de "science du discours", (une logologie en quelque sorte) où seront prises en compte toutes les données qui participent ou déclenchent la communication humaine: les affections (pathos) des subjectivités dans "le langage", leur état psychologique, etc. De là la "main tendue" aux concepts de la philosophie d'Austin et de Searle pour rendre compte de la compétence et de la performance des sujets énonciateurs.

C'est dans cette perspective que l'on a développé la pragmatique du langage, qui a une prédilection particulière pour la force illocutoire<sup>49</sup>. Contre cette pragmatique, nous avons tenté de jeter les bases d'une pragmatique linguistique, voulant à la fois satisfaire les exigences actuelles de la recherche ouverte sur la performativité langagière et prendre appui sur la langue, dans ses composantes structurelles et sur sa valeur discursive. Mais cette orientation nous a amené à opérer des choix radicaux: de la trilogie austinienne nous n'avons retenu que deux concepts: le locutoire et le perlocutoire, excluant ainsi du modèle en perspective l'illocutoire et, plus généralement, les dispositions psychologiques, socio-culturelles de l'énonciateur, car ces données ne nous semblent pas quantifiables, c'est-à-dire analysables (linguistiquement). Insaisissables et fluides, l'analyse de ces facteurs, qui varient en fonction des individus parce que la réalité socio-éducative et historico-linguistique est propre à chaque locuteur, pose problème: ici il ne faut pas imaginer que cette "réalité" soit quelque chose de communément partagé par tout le monde et applicable par conséquent à tous les individus en situation de discours: le penser serait une erreur. C'est l'une des multiples raisons qui nous pousse d'ailleurs à considérer l'idée d'une rédefinition de la linguistique, qui prendrait en compte tous ces facteurs, comme une tâche pour le moins inutile. Il s'impose tout simplement au linguiste de se doter de nouveaux outils opératoires pour rendre compte du fait linguistique dans une approche qui reste ouverte à l'analyse du message et de l'information. Au nombre de ces moyens ou outils dont il faut se doter, nous avons cité le cas déjà ancien des notions de

thème/rhème, dont la revalorisation contribuera sans aucun doute à donner un souffle nouveau à la linguistique générale et particulièrement à l'analyse sémantique. L'occasion sera ainsi offerte au linguiste de se lancer non dans une sorte de "pan linguisme", mais de s'accrocher à l'énoncé, à son (ou ses) sens, à sa structure<sup>50</sup>. Il s'agit de mettre au service de l'intralinguisticité les données extralinguistiques, l'inverse n'est pas forcément productif pour la linguistique comme science. Voilà ce qui, à nos yeux, est la condition sine qua non pour qu'une linguistique qui prend compte les facteurs pragmatiques soit crédible (linguistiquement).

En donnant la priorité dans cette analyse non à l'analyse de l'énonciation comme fait total mais à l'énoncé de l'énoncé dans l'acte d'allocution, c'est-à-dire "l'énonciation en tant qu'elle est dictée de quelque manière au locuteur par son allocutaire, c'est-à-dire autant par les présomptions de celui qui entend l'énoncé énoncé que "par les présomptions de celui qui l'émet", on choisit ainsi de se mettre en face de la langue, des différents ingrédients qu'elle déploie pour instaurer la communication. C'est peu de dire, dans ce contexte ici, que la langue doit être comprise comme signe d'interaction verbale. C'est-à-dire comme "activité communicative" et comme topique de transaction sémiotique et sémantique en dernière instance: car elle modifie par son actualisation en acte de parole, les relations existantes entre les principaux protagonistes, c'est-à-dire, ceux qui assument temporairement les fonctions de "je-tu" dans l'allocution<sup>51</sup>.

Sur ces agents du discours, plusieurs études ont été entreprises depuis qu'on les a définis comme les uniques personnes du discours. Mais il semble que pour bien comprendre l'enjeu et leur véritable place, il faille rendre explicite ou manifeste une intuition que bon nombre de linguistes ont eue: annoncer notamment avec force qu'il existe entre la dyade je-tu et la problématique de l'énonciation une complicité radicale, de telle sorte que parler de l'une c'est nécessairement parler de l'autre. Dans la mesure où c'est dans l'acte d'allocution que les

je-tu émergent comme locuteur et locuté et comme centre d'allocation.

Le locuteur, c'est-à-dire celui qui assume hic et nunc la fonction de "je est celui qui fait référence à soi( le je est auto ou sui-référentiel) comme sujet de l'énonciation et le locuté ou l'allocutaire ou le tu comme celui à qui s'adresse l'énonciation et dont la marque est présente dans la "structure profonde" de l'énonciation: "le je et le tu, dans l'énonciation se découvrent par contre coup la valeur allocutive de l'allocation respectivement comme celui qui prend la parole et celui à qui elle est destinée"<sup>52</sup>. Au plan de la pure allocation, on s'aperçoit que ces "pronoms" condensent en un seul mot les fonctions logiques de prédicat (parler), de la variable (une position dans l'acte de parole) et de quantificateur existentiel (je et tu sont x et y qui font acte de présence réelle, personnelle dans l'acte de prise de parole). Qu'on puisse rendre compte linguistiquement d'un tel processus, c'est ce que défendent aujourd'hui les linguistes favorables à la linguistique de la parole, solidaire d'une linguistique de la langue. Mais le processus par lequel les interlocuteurs utilisent la langue, laissent leurs empreintes et se signalent respectivement comme émetteur et récepteur du message, n'est pas un processus simple et banal comme on a eu l'habitude de nous le présenter. Comme signes de la langue, je et tu possèdent en effet un caractère sémiotique spécial: vides et insignifiants en eux-mêmes, ils acquièrent consistance et prennent portée référentielle dès que les partenaires de l'échange verbal commencent effectivement à assurer leur rôle d'émetteur ou de récepteur dans le discours. Autant dire que les indicateurs que sont les pronoms personnels dépendent pour leur fonctionnement référentiel du contexte pragmatico-énonciatif: ils ne désignent en effet leur référent que par rapport à l'instance de discours où ils ont une occurrence ; ce n'est donc pas exagérer de dire que "c'est à l'énonciation même qu'ils renvoient en rapportant l'énoncé au fait de l'énonciation, c'est-à-dire à la réalité de l'événement linguistique"<sup>53</sup>. Ainsi l'énoncé "Je mange" rencontré en dehors d'une situation interlocutive (dans un livre de grammaire par

exemple) restera toujours vague quant à sa valeur de vérité ou de fausseté. Énoncé dans un tel contexte le "je" apparaît comme quelque chose de vague, indéterminé. Par contre inséré dans une allocution, l'énoncé "je mange" sera doté d'une valeur assertive: l'embrayeur (Je) lui-même se posera comme le locuteur déterminé hic et nunc signifiant son être- au- monde devant le tu.

C'est ici que s'accomplit véritablement la dimension pragmatique de la langue. Ici nous parlons non de la pragmatique du langage (synonyme de Praxis selon l'interprétation plus ou moins marxisante du terme, mais de la pragmatique de la langue, c'est-à-dire comme un ensemble de règles<sup>54</sup> régissant les relations du locuteur, du locuté et de l'univers qui les enveloppe au plan de la pure énonciation de leurs énoncés, abstraction faite du jeu des motivations subjectives ou affectives. C'est donc d'une analyse intrinsèque de la langue comme activité communicative qu'il s'agit. On aura alors à faire des analyses non de phrases isolées ou arbitrairement choisies, mais l'analyse tiendra compte de l'agencement supérieur des énoncés, c'est-à-dire de tous ces ingrédients qui participent à la confection de l'événement linguistique et qui sont réellement perceptibles et analysables par le linguiste (tons, expressions à valeur pragmatique, opérateurs logico-discursifs, et rhétorico-conversationnels, connecteurs logiques<sup>55</sup>, etc). Une étude sérieuse, rigoureuse de la langue doit pouvoir rendre compte la totalité de tous ces faits. Mais jusqu'ici les travaux effectués, soit pour formaliser le langage, soit pour le schématiser (J.B. Grize) ne rendent que partiellement compte de ces ingrédients<sup>56</sup>. Même le schéma de R. Jakobson tombe sous le coup de cette critique: à l'instar des autres théories, (celle basée sur la théorie de l'information) la théorie Jakobsonienne pêche aussi par excès de simplification. Ici comme ailleurs on a omis de dire que si la langue est la norme dans toutes les manifestations du langage, elle est non seulement un instrument cognitif, mais qu'elle a aussi une fonction communicative, c'est-à-dire qu'elle exerce une fonction intersubjective, "qui permet" de construire et de transformer les relations entre les sujets et le référent qu'ils construisent<sup>57</sup> par les règles

internes de combinaison des signes entre eux (syntaxe), par des règles de correspondance entre les signes et ce à quoi ils renvoient (sémantique) et les règles régissant les signes et leurs usagers, qui sont en fait des règles d'utilisation des expressions (pragmatiques). Ces niveaux, syntaxiques, sémantiques et pragmatiques, font bon ménage dans la langue. Soulignons-le. Ici la trichotomie de C. W. Morris fait place non à une unité de principe mais de fait. C'est cette unité qui consacre d'ailleurs la langue dans sa fonction de régulateur de discours et de véhicule d'indicateurs pragmatiques.

Notons que la pragmatization de la langue peut se faire sans tomber dans l'extravagance et dans la vacuité, ni rompre avec les exigences de la linguistique comme démarche et approche spécifique du fait linguistique, même si aujourd'hui on doit répondre sur le plan de la recherche et sur le plan pratique à la question d'une linguistique de la parole dont l'élaboration exige des décisions, des choix épistémologiques, capables de dissiper le malaise que nourrissent encore bon nombre de linguistes quant à l'avènement d'une linguistique de la parole (*vox significativa*) qui siègerait aux côtés de la linguistique de la langue. Déjà un pas important a été franchi: de plus en plus l'on admet, contre certaines interprétations extrémistes de la pensée de Saussure, qu'il faut introduire la faille entre les dichotomies dites saussuriennes, notamment entre celles de langue et parole, comme condition indispensable, sinon suffisante, pour expliquer et éclairer la problématique de la communication linguistique comme lieu de "pragmatization" de la langue. Car on analyse la communication linguistique comme étant un procès qui se déroule et s'effectue entre des sujets concrets, appelés à se soumettre à un certain nombre d'exigences que requiert la communication (pragmatique) comme telle. On a noté que cette exigence dite "pragmatique" n'est pas une composante surajoutée aux autres niveaux de la langue comme on le disait tout à l'heure, mais elle est un type de détermination propre à la communication linguistique et liée de ce fait à l'acte d'énonciation: de prédication linguistique et de référenciation. Qu'une telle "chose" soit linguistiquement analysable et possible, c'est ce



que s'emploient à (de)montrer des linguistes comme A. Culioli, C. Hagège d'une part et des logiciens et philosophes J.B. Grize et F. Jacques de l'autre.

On est d'avis à reconnaître aujourd'hui que la langue naturelle est *év.ép.f.s.w.* C'est elle seule qui peut rendre possible de ce que F. Jacques appelle la rétro-référence et la co-référence dans l'acte d'interlocution. Rappelons que pour F. Jacques ces concepts ont une incidence sur le rapport des mots aux choses, et sur la nature du sujet linguistique: ils concernent la définition du contexte verbal et avec lui la nature de la discipline pragmatique, c'est-à-dire l'étude de l'interaction verbale réalisée dans le discours et par le discours. L'analyse linguistique de cette interaction doit tenir évidemment compte de la langue mais aussi "de la solidarité des registres délocutifs et allocutifs" comme le recommande F. Jacques. A propos de ces registres disons que l'allocution nous intéresse plus particulièrement en tant qu'elle est l'acte commun du locuteur et de l'interlocuteur. La langue, dans cet acte commun de signification, n'apparaît plus que comme une activité qui se matérialise sous forme d'actes de parole individuels: elle est signe de co-locution, c'est-à-dire activité communicative véhiculant toute une gamme d'informations concernant aussi bien les interlocuteurs que les règles pragmatiques et sémantico-référentielles admises par eux. C'est donc, au plan de la transaction verbale, qui lie le locuteur au locuté, que l'ont doit trouver la spécificité de la langue comme outil pragmatique et moyen de référenciation. Tout comme la pragmatique, l'acte de référence s'opère donc à un niveau proprement discursif: la spécificité du discours référentiel est aussi à trouver dans la langue, à l'intérieur du procès ou de l'interaction verbale qui lie celui qui prend la parole à celui à qui elle est adressée<sup>58</sup>.

EPILOGUE

La linguistique post-sausurienne, après avoir porté le discrédit sur la linguistique de la langue, retrouve, sous l'action concertée des défenseurs des différentes pragmatiques et partisans d'une linguistique de l'énonciation, la problématique de "la subjectivité dans le langage". Elle a donc ouvert la brèche et trouvé "la pointe", qui conduisent à la conquête d'un nouvel espace d'investigation et d'une sorte de nouvelle épistémè: le non moins complexe domaine de l'activité de l'homme en situation de parole.

Ici sont prises en considération non seulement les empreintes linguistiques de l'homme (dans le langage) mais aussi tout ce qui, d'une manière ou d'une autre, participe et affecte l'actualisation du discours. De façon grossière, c'est de l'analyse du discours et de ses "ingrédients", des rapports de ceux qui se nomment je et tu, et des différentes opérations dont ils sont le centre en tant qu'instances du discours et d'énonciation, des questions touchant au sens ou à la manière dont sont intégrés les repères naturels et culturels de ces sujets énonciateurs qu'il s'agit de problématiser. Devant cette avalanche de données proposées à la réflexion du linguiste, on comprendra alors que notre souci au cours de ce travail ait été de chercher à savoir d'abord comment la langue se comporte dans ce jeu complexe qu'est "l'immersion des sujets dans le discours". Compte tenu de la complexité de ce processus, de l'enjeu de la langue et de la spécificité du travail du linguiste qui est de dévoiler le discret, il nous a semblé alors important de distinguer ici la valeur de la langue, c'est-à-dire tout ce que l'analyse de la langue permet de saisir, des autres objets qui entrent dans la composition du donné linguistique. Dans la mesure où le fondamental aujourd'hui pour le linguiste c'est moins d'assurer les bases d'une sorte de panlinguisme (qui se gargariserait de mots généraux et dont les résultats seraient incertains), que de construire à partir des données de la communication verbale (c'est en effet sur le verbal que le linguiste peut assurément avoir prise) un cadre énonciatif qui s'édifierait autour de la langue en tant qu'elle est le canal

par lequel se font les transactions syntaxico-sémantiques et sémantico-référentielles.

C'est donc un nouveau tournant qu'on demande à la recherche linguistique d'amorcer. Un tournant qui doit certes rompre avec une certaine pratique, celle qui fait de la linguistique la recherche de l'unique signifiant. Mais un courant qui doit nécessairement faire valoir la rigueur de la démarche qui caractérisait alors la linguistique structurale pour répondre aux exigences nouvelles de la recherche. Personne n'ignore aujourd'hui que la situation particulière de la science linguistique par rapport aux autres sciences sociales, exige moins qu'elle soit science de l'histoire des langues ou même science de l'unique signifiant, que science qui dise quelque chose sur l'acte de signification et de communication de l'humain. Si telle est la fin de la linguistique comme science, cela exigera alors que la méfiance développée à l'égard du signifié par L. Bloomfield et poursuivie par bon nombre de linguistes d'avant et après guerre, doit maintenant s'estomper au profit d'une approche globale du fait linguistique. Approche qui ambitionnera de décrire la réalité intrinsèquement linguistique (la langue) mais de justifier également (au plan linguistique) le signifier qui sous-tend l'activité langagière des protagonistes du discours. Autrement dit, la systématisation du fait linguistique, comme phénomène global, exige qu'on adjoigne à la "linguistique de la langue" ou du signifiant une linguistique de la parole ou du signifier, où seront traitées conjointement les questions qu'on a appelés intralinguistiques et celle relevant de l'usage de la langue, c'est-à-dire tout ce qui a trait à la fonction communicative assumée et assurée par la dyade je-tu en tant qu'instances d'énonciation. Ce souci de tenir pour indissolublement lié ce double aspect du fait linguistique viendra donner une impulsion nouvelle à la recherche qui semblait s'essouffler dans la quête de l'unique signifiant. Notons qu'il s'agit moins d'une extension du fait linguistique, comme le recommandent C. Kerbrat-Orecchioni et F. Jacques, qu'une volonté de restituer le sens plein et total à une démarche, c'est-à-dire à une approche du fait linguistique qui s'est uniquement

spécialisée dans l'intralinguistique. Ici, l'accent devrait être porté ouvertement sur la langue comme système de sons et de sens et comme moyen de communication, de signification du vécu de tous ceux qui en font usage. Une telle approche devrait permettre à la linguistique de faire peau neuve en échappant au réductionnisme simplificateur que véhiculait une certaine forme de structuralisme. Cela sera bénéfique pour la linguistique. On pourra ainsi engagé avec détermination la question de l'homme et l'usage qu'il fait de sa langue dans l'analyse linguistique. Les études qui se feront à l'avenir devront être instructives à cet égard : un système de réseaux d'alliances devraient pouvoir être découvertes et établies à partir des "diseurs" de parole et de la relation interlocutive qui se tisse entre eux.

On se convaincra alors que dire ou prononcer une parole c'est poser un acte à valeur d'événement comme fait du locuteur et du locuté, c'est-à-dire comme quelque chose à vivre et à partager selon, non seulement l'expérience individuelle que l'un et l'autre ont de l'événement, mais aussi en fonction de la position (hiérarchique) que chacun occupera singulièrement dans le discours. Ainsi, la situation inhérente à l'exercice du langage, qui est celle de l'échange verbal et du dialogue sur l'événement, confèrera-t-elle à l'acte de discours ou d'énonciation cette double fonction dont parlait E. Benveniste: pour le locuteur, il représentera la réalité, pour l'auditeur il recréera la réalité. Mais chaque locuteur ne pourra se poser comme sujet qu'en implantant l'autre comme allocutaire, c'est-à-dire l'autre dans le discours qui, doté de la même langue, a en partage le même répertoire de formes, la même syntaxe d'énonciation et la même manière d'organiser le contenu<sup>59</sup>. Ici apparaît encore avec clarté et de façon irréfutable que l'énonciation malgré tout ce qui a été dit n'est assurément pas le seul fait du locuteur ; c'est véritablement un procès (Manar Hammad) et une opération de "monstration et de déictisation" (H. Parret) ouvert sur le je-tu et leur univers, conditionné par eux, c'est-à-dire par les relations juridiques s'établissant entre eux par le canal de la langue mise en discours. Contrairement à ce qu'écrivaient donc Ducrot-Anscombe,

l'énonciation n'a jamais été uniquement "l'activité langagière exercée par celui qui parle au moment où il parle" ; elle a une structure dialogique: elle est l'oeuvre de l'homme dialogal; sa fonction typique c'est non d'être égocentrique, mais, selon H. Parret, egofugale ; c'est une activité linguistique conjointe. En tant qu'activité de coopération verbale, elle présente nécessairement les interlocuteurs comme des instances énonciatives et comme des agents engagés dans une relation interlocutive devant conduire à la production du discours ; la production du sens du discours exige que ces interlocuteurs participent d'une manière ou d'une autre à l'élaboration du sens de l'énonciation dans une activité de monstration avec des techniques monstratoires telles que la temporisation et la spatialisation<sup>60</sup>.

Notons que la fonction monstratoire s'exerce par des opérations juridiques liant l'énonciateur à l'énonciataire, dans des activités telles que la prédication, l'affirmation, la négation et autres types d'actes de langage mais aussi par des opérations plus formelles comme le repérage, la schématisation (J.B.Grize), l'appropriation et la distanciation (A. Culioli). Ici sont prises en considération non seulement les modalités de "re" (J.B. Grize) mais aussi celles dites de "dicto" telles qu'elles sont développées par A.Culioli dans la perspective d'une linguistique de l'énonciation comme lieu effectif de "déictisation et de modalisation". On notera que dans cette perspective, il importe de souligner que ce dont il faut rendre compte, c'est moins le monde dans sa définition comme univers d'objets mis en relation, mais c'est bien le processus langagier reflétant le dynamisme des sujets en communication, signifiant le réel et les différentes relations unissant les choses entre elles.

Tout se passe alors comme si la volonté benvénistienne de donner assise linguistique aux agents du discours, c'est-à-dire, les pronoms personnels, se réalisait maintenant. Mais pour rendre compte de cette dynamique, l'approche réductionniste de type phrastique, qui tendrait à séparer le sémiotique du sémantique

dans l'analyse linguistique, ne suffira plus : car d'autres paramètres, longtemps tenus à l'écart des investigations linguistiques, font triomphalement leur entrée dans l'analyse de la langue: les sujets du discours, le sens, la référence, la signification, la situation ou le contexte d'énonciation, l'intonation, les gestes, pour ne citer que ceux-là.

Aujourd'hui la tendance est à la construction de ce que l'on a appelé une structure globale de l'énonciation qui prendrait justement en considération tous ces facteurs énumérés ci-dessus. C'est sans doute dans ce sens que Manar Hammad a proposé de concevoir l'énonciation comme une totalité structurale à trois niveaux<sup>61</sup>. Chacun des niveaux étant soumis à un mouvement de flux et reflux provenant des autres niveaux. Pour lui, l'énonciation est une totalité qui n'est pas close sur elle-même; de plus, elle se laisse analyser en énonciation énoncée et énoncé énoncé. L'énonciation énoncée correspondrait à ce que G. Bateson appelle la métacommunication, qui est métalinguistique chez Hammad et participe à la mise en place de l'énoncé énoncé (synonyme de la performance chez ce même auteur). C'est à ce double niveau que se jouerait, selon Hammad, l'enjeu de la communication humaine en général. C'est fort de ce mécanisme que M. Hammad peut dire de l'énonciation qu'elle est un "procès et un système". Mais les "choses" dans la réalité ne sont pas si simples; l'énonciation ne se réduit pas seulement à "l'énonciation de l'énoncé et à l'énoncé énoncé", c'est-à-dire aux aspects de quelques manifestations en "surface"; il y a des données en "structure profonde" qui n'apparaîtront certes pas en surface mais ne perdront pas pour autant leur valeur et place en tant qu'éléments constitutifs de l'énonciation. Mais si les différentes théories élaborées (que ce soit celle qui part de la vision guillaumienne du discours - le temps énonciatif -, que ce soit celle qui valorisera l'activité de l'unique sujet parlant ou encore de celles qui ont cherché à définir, l'énonciation sans se soucier des facteurs spatio-temporels et anthropologiques (la psychomécanisme de l'énoncé) telle que la voyaient A. Joly et D. Rolland)<sup>62</sup> en vue de cerner l'énonciation ont "péché", c'est qu'on n'a pas mis en valeur que l'énonciation est un concept

véritablement paralogique (au sens kantien du terme). Sa systématisation exige un approfondissement de la nature même du langage, son fonctionnement, ses différentes relations qui se nouent et déclenchent le processus et une réflexion globale sur le comportement langagier de l'homme ou les fondements humains de la culture. Si le linguiste ou le spécialiste des questions de la langue veut comprendre ce phénomène, aujourd'hui, il s'impose à lui de développer une véritable co-opération avec les sciences voisines, telles que la psychologie, l'ethnologie, la psychanalyse, la sociologie, la biologie la logique mathématique, etc.

Mais au cours de ce travail nous avons privilégié les liens que la linguistique a contractés avec un compartiment du "savoir humain" qui ne relève ni des sciences exactes ni celle dites sciences humaines: la philosophie. Ceci nous a permis de voir que la linguistique et la philosophie ont une histoire commune ou plus exactement "la linguistique a pris naissance dans la philosophie"<sup>63</sup> et a naturellement contracté des liens substantiels et indélébiles avec elle.

Ces liens sont présents chez certains auteurs tels Hume, Descartes ou Husserl sans être à l'honneur. Par contre, chez d'autres, philosophie et questions linguistiques ont été étroitement liées: c'était le cas notamment chez les philosophes de l'antiquité grecque classique (Parménide, Sophistes, Platon, Aristote et les stoïciens et chez un certain nombre de philosophes et penseurs modernes: L. Wittgenstein, G. Frege, J. Austin comme nous avons tenté de le montrer. Ici le langage porté au rang de philosophème répondait à une préoccupation philosophique majeure: résoudre l'épineuse question du- comment le langage- intervient dans la saisie ou le dire de l'être: c'est donc du problème de l'être comme dit ou de l'être comme signifié qu'il s'agit.

La philosophie reçue donc mission de continuer l'oeuvre de Platon en cherchant à participer non à la vie de l'Idée de Bien par le jeu de la dialectique et de la catharsis, mais de

poursuivre la voie inaugurée par Aristote et empruntée par les stoïciens: résoudre la question de la signification<sup>64</sup>, question qui sera débattue dès le moyen âge. Plus près de nous, en France, en 1969, le philosophe théologien Paul Ricoeur proposa dans "le Conflit des Interprétations à la philosophie de notre temps ce vaste programme de remembrer l'objet de la philosophie en tenant désormais compte du signifier humain, du symbolisme logico-mathématique, politico-religieux et de leurs relations mutuelles. Il pose là en des termes clairs le problème de la signifiante (E. Benveniste), lequel problème pose nécessairement la question de la finalité ou de la quintessence du langage: signifier l'être ou le vécu des hommes qui se communiquent au moyen du langage.

Depuis cette époque (qu'on peut baptiser inaugurale) l'univers de la philosophie semble moins confrontée à répondre ou à résoudre la question kantienne du qu'est-ce que juger? ou à celle des conditions de possibilité du connaître, qu'à répondre à celle du qu'est-ce que signifier? Ici on se préoccupe de savoir comment l'instance de signification qui est une instance transcendante se sert des signes du langage pour signifier le monde, les différents rapports qui se tissent entre les sujets et les objets de ce monde. Autrement dit, il s'agit de mettre en exergue aujourd'hui qu'on ne peut parler ou traiter des rapports qui se tissent entre les objets du monde en perdant de vue que ces rapports sont médiatisés par le langage. Deux grands courants philosophiques, avons-nous vu, ont exploité de fond en comble ce domaine. D'une part le courant phénoménologique (Max Scheller, E. Husserl) pour lequel le pouvoir de signification de notre langage est un cas particulier du pouvoir de signifier la conscience, quand celle-ci s'investit dans les signes. Le courant anglo-saxon, d'autre part, qu'on peut scinder grossièrement en deux volets: un volet d'obédience positiviste logique (Carnap-Quine) et un autre plus porté sur les besoins du langage ordinaire (Ryle, Austin, Searle, etc.). Rappelons que ce courant anglo-saxon entend étudier les prétentions du langage à représenter la réalité. Mais certains partisans, comme G. Frege ou L. Wittgenstein (le premier), jugeant ce langage inapproprié



pour les besoins de la science s'en démarqueront pour s'attacher non à ce que l'on a appelé la tendance psychologisante du langage, mais à sa capacité formelle, logique. Pour eux si le langage se manifeste par des signes, l'activité signifiante de ces signes est modulée par la pensée et dans la pensée. Le langage dans ce cas devient un pur instrument qui véhicule la pensée quand elle est effectivement pensée. Le langage serait-il alors transcendantal? Notons qu'à côté de ces deux grands courants s'est développée une tendance, "défenseuse" de la thèse selon laquelle mon rapport que j'entretiens avec autrui comme visage qui se manifeste, est régi par le langage (E. Levinas). Ce courant entend exploiter principalement les dimensions non métaphysiques et non logiques de mon rapport avec autrui.

Mais dans l'ensemble tous ces courants parlent du langage et traitent de la décision de dire le monde et les objets qui le peuplent, de signifier les rapports que "je" entretient avec "tu", mis entre parenthèses et différés non seulement par F. de Saussure mais aussi par tous ceux qui ont voulu plus ou moins rester fidèles à sa pensée. En traitant de la décision de dire le monde et de signifier les rapports existentiels que "je-tu" et nous entretiennent, la philosophie ouvre ainsi le chemin du langage sur la réalité. Problématique qui ne restera pas insensibles linguistes et logiciens. Chez les linguistes, elle a surtout été l'occasion de prise de décisions à la fois épistémologiques et heuristiques, qui ont marqué le cours de la linguistique ces dix dernières années, surtout qu'on a découvert en linguistique avec le philosophe Austin que les mots du discours ne sont pas neutres, qu'ils sont littéralement chargés de force dite illocutoire et ont même valeur d'acte, une fois prononcés, dans certaines conditions (les conditions de félicité). D'où la problématique d'une linguistique de la parole et de la pragmatique d'où doit naître une nouvelle conception de la langue et de la recherche linguistique d'une manière générale. A cet effet, nous avons admis que la langue ne doit plus être considérée comme étant uniquement système de signes formels mais aussi système organisé et porteur de sens. C'est ici que s'établit la spécificité de l'ordre sémantique et que la

recherche sur le signifier doit prendre à la longue l'ascendant, ou tout au moins atteindre le niveau acquis par celle sur le signifiant. On découvrira alors qu'on ne peut plus faire abstraction dans la quête sur la langue des activités des sujets parlants et de la société. Sans doute les diverses études qui se font ici et là dans le monde sur les langues et leur enjeu viendront-elles un jour préciser avec clarté et rigueur la dialectique qui gouverne et régit le système de la langue, l'activité des sujets parlants et la société elle-même. Alors la recherche linguistique n'envisagera plus "la langue pour elle-même et en elle-même" mais la langue sera considérée comme moyen d'expression du vécu de ses usagers. Dans ce sens, il ne sera plus surprenant que tout ce qui concerne l'actualisation de la langue en acte de parole, c'est-à-dire la manière dont les sujets du discours se prennent en charge en se posant comme centre du discours et s'affirment comme membre de la communauté linguistique, fasse partie de la recherche linguistique. De nouvelles pistes de réflexion sont alors ouvertes à la linguistique comme science: elle s'occupera à la fois de la langue (en tant que système de sens et de sons) et de la façon dont elle est mise en actes de parole par "l'énonceur psychosocial". La linguistique recouvrera des affinités avec les autres sciences de l'homme, plus précisément, elle rejoindra et partagera les soucis de toute science qui se préoccupe de l'homme en situation de communication langagière. C'est le lieu de préciser que certes il n'est plus permis au linguiste d'ignorer les enjeux du fonctionnement du langage et de s'interroger sur ses conditions de possibilité. Mais nous estimons que l'analyse du fonctionnement du langage comme phénomène social et hétéroclite à califourchon sur plusieurs ordres de faits ne relève pas entièrement de son ressort. C'est pourquoi, il lui faut conquérir un espace bien spécifique à l'intérieur même de ce vaste espace. Il faut que le linguiste se délimite aujourd'hui un espace ou un cadre épistémologique en tenant compte de ses capacités et de son pouvoir de maîtriser le fait linguistique comme tel; un cadre qui ne soit plus celui qui ramène les investigations à des questions de recherche de pures formes sans lien avec la manière dont ces formes sont

actualisées, agencées par les "actants", c'est-à-dire ceux qui les utilisent. Et il ne sera pas non plus question d'aboutir à une sorte d'espace (épistémologique) ouvert sur un dehors non maîtrisable.

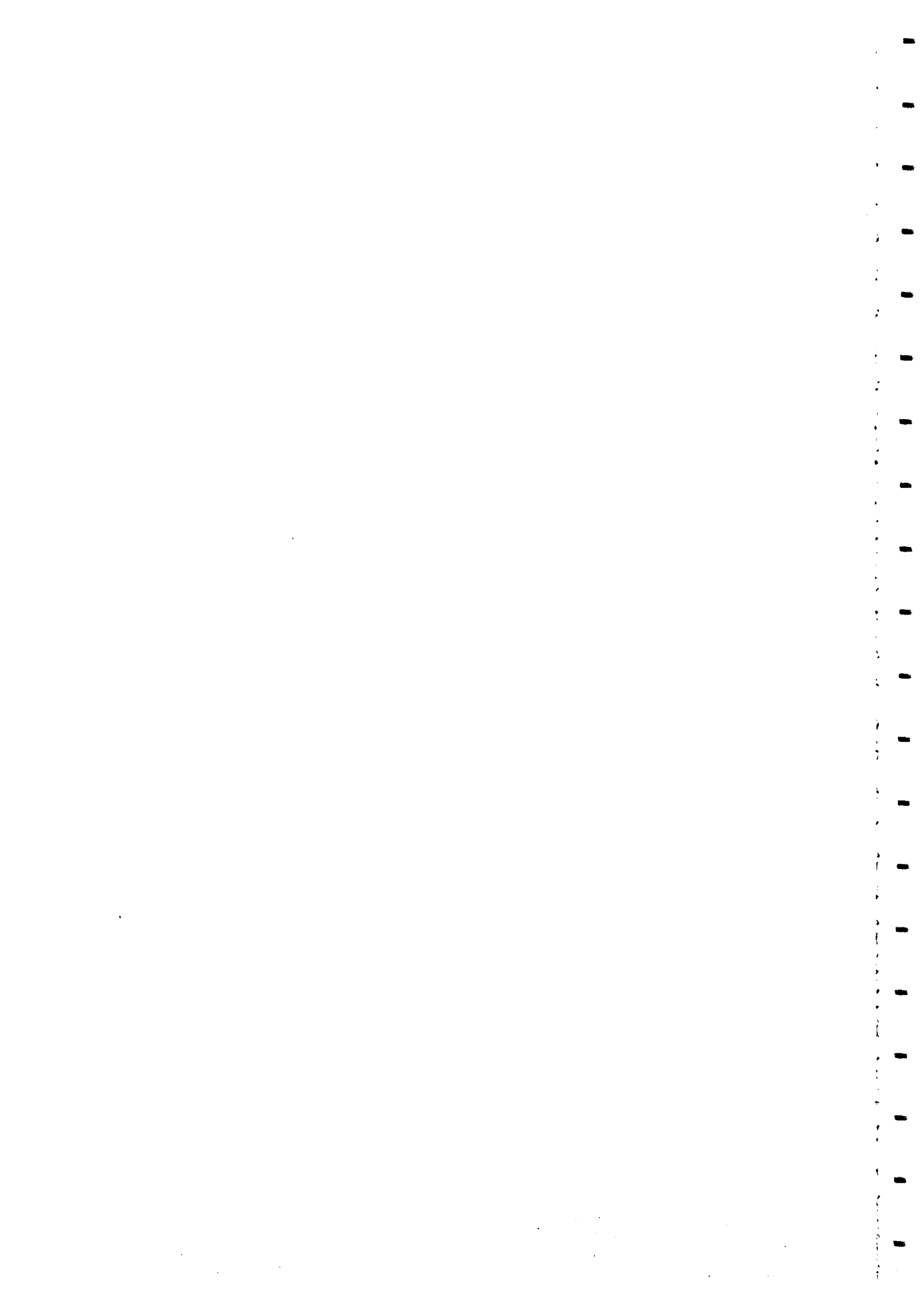
De quel espace peut-il alors s'agir si ni le langage comme phénomène total ni l'homme comme sujet complexe ne sont pas pris en considération ? Le domaine du son et du sens nous semble être le lieu propice aux investigations du linguiste. En clair, la linguistique doit s'occuper des formes et du sens, pour une raison qui tient à son statut de science particulière dans le contexte global des sciences humaines. Comme science, elle ne doit nourrir l'espoir d'embrasser la totalité des faits énonciatifs, au risque d'être une science prétentieuse à objet ambigu et insaisissable parce que voulant faire de la totalité ou du tout son objet. Or il n'y a pas de sciences du tout: il n'y a de science que de l'individuel, du simple (Aristote): toute étude sérieuse ou toute science doivent être par conséquent sérieuse et non totalisante et totalitaire. C'est donc par souci de clarté, de simplicité et de scientificité que le linguiste doit s'astreindre non à embrasser la totalité des faits énonciatifs, mais à déceler dans l'acte d'énonciation ce qui peut être saisi, à la manière dont un fait doit l'être du point de vue linguistique. Car s'astreindre à ne s'occuper que de ce qui, sur le plan linguistique est saisissable, c'est opérer un double mouvement important: spécifier l'ordre de la recherche linguistique d'une part, d'autre part, nourrir l'espoir que d'autres approches sur le langage sont possibles et les cautionner par voie de conséquence. Mais aucune approche ne peut prétendre à elle seule épuiser la totalité du fait linguistique ni "dicter des lois" de comportement à telle ou telle approche. C'est pourquoi, si l'on veut saisir et comprendre le fait énonciatif ou linguistique, il faut exiger l'établissement d'une coopération, d'une concertation ou, mieux, d'une interdisciplinarité dont les modalités restent encore à définir et à clarifier. Dans ce cadre, notons que l'institutionnalisation de cette interdisciplinarité, véritable dialogue des sciences et de leurs savants respectifs, requiert une certaine égalité, notamment celle des sciences et une volonté commune d'ouvrir de

la part des hommes de science. Dans ce souci d'oeuvrer pour la cause commune, aucune de ces sciences concernées ne bénéficiera d'un statut spécial: aucune place ne sera plus accordée à une "science pilote" ou "science patron", qui servirait de modèle aux autres.

Il n'y aura donc plus de science prééminente, mais des sciences juxtaposées qui ne se rencontrent et ne se rendent compte que par rapport (ἄπο...τι.) à ce que M. Hagège appelle l'homme de paroles, qu'elles s'efforcent par des voies spécifiques, de saisir dans son langage et dans la communication humaine. A ce titre la linguistique en tant que science, qui s'efforce de systématiser le domaine du son et du sens, n'aura pas à s'articuler ni à diluer dans les sciences voisines; pas plus qu'elles n'ont elles-mêmes intérêt à être, à leur tour, à la remorque et "aux petits soins" de celle-ci. Il y a donc une sorte de compartimentation, de spécification et de rupture à opérer. Non pas par pur sectarisme, mais bien par rigueur heuristique, scientifique et méthodologique. Et aussi parce qu'aucune des sciences en présence (la psychologie, la biologie, psycholinguistique, la linguistique, etc.) ne peut prétendre parler à la place de l'autre et se substituer à elle dans cet acte de coopération scientifique dont le but est de permettre et d'activer la compréhension du fait linguistique comme phénomène complexe et analysable par "faisceau".

Mais si l'avènement de cette coopération ou collaboration, au niveau des sciences, exige que la linguistique n'annexe pas des domaines qui ne lui appartiennent pas, cela suppose (et impose) que ces sciences récentes, qui ont acquis ces quinze dernières années une autonomie véritable, ne viennent dicter à la linguistique des "manières" pour rendre compte de la situation de "l'homme dialogal" qui institue des liens interlocutifs entre lui et son semblable par l'entremise de la langue; car ces sciences, dans leur état actuel, ne peuvent pas fournir une réponse spécifiquement linguistique à la situation particulière de communication ou d'énonciation des usagers de la langue. Il y a donc une autonomie et une spécificité à reconnaître à la

linguistique comme étude "scientifique du langage". Et nous pensons que c'est en étudiant la langue sous ses aspects du sens et de la forme que la linguistique participe à l'avènement des sciences humaines, se spécifiant ainsi, quant à sa méthode et à son objet, dans l'ordre des sciences dites humaines ou sociales.



## Bibliographie sommaire

- Adopo, A.F. (1986): "A propos des concepts austiniens d'illocutoire, de perlocutoire, de locutoire et leurs répercussions en linguistique", in ciril no 17, Avril 1985, pp.5-31, Université d'Abidjan.
- Adopo, A.F. (1983): Métaphysique et Anthropologie chez Aristote, thèse de Doctorat 3ème cycle, Université Paris Sorbonne, Paris IV.
- Adopo, A.F. (1984): "Les orientations pragmatiques dans l'analyse linguistique", in C.I.R.L. no 16 Oct. 1984, pp.111-169, Université d'Abidjan.
- Anscombre, J.C. (1981) : "La parole de l'autre dans mon discours, mention, polyphonie, délocutivité", Encontro internacional de filosofia de lingua gen campinas, Sao Paulo.
- Anscombre, J.C. (1975-1976) : "Il était une fois une princesse aussi belle que bonne", Semantikos vol. no 1, 1975 pp.1-28 et no 2, 1976, pp 1-26
- Anscombre, J.C. (1977) : "La problématique de l'illocutoire dérivé", Langue et société, 2, 1977, pp.17-41.
- Anscombre, J.C. (1979) : "Délocutivité benvenistienne, délocutivité généralisée et performativité", Langue française 42, pp.62-84.
- Anscombre, J.C. (1980) : "Quelques problèmes liés à la représentation sémantique de l'argumentation", R.P. Appliquée no 55-56.
- Anscombre, J.C. (1980) : "Voulez-vous dériver avec moi"? Communications 32, pp. 61-123.
- Anscombre, J.C. et Ducrot, O (1976) : "L'argumentation dans la langue", Langages 42, Juin 1976, pp. 5-27.
- Anselek, P. (ed) (1986): Théories des actes de langage, éthique et droit, P.U.F. Paris.
- Apel, K. O: (1963): l'idée du langage dans la tradition humaniste de Dante à Vico(traduction fran. de Die der..)
- Apostel, L. (1963) : "Rhétorique, psychologie et logique, logique, et analyse", 6(21-24) pp. (263-3) 4.
- Apostel, L. (1967) : "Syntaxe, sémantique et pragmatique", in Piaget (1967a), pp. 290-311.

- Apostel, L. (1971) : "Further remarks on the pragmatics of natural languages", in Bar-Hillel (1971), pp. 1-34
- Apostel, L.(1980): "Communication et action", in H. Parret: Le langage en contexte, Amsterdam, Benjamins.
- Aristote: Métaphysique, 2 vol. traduction J.Tricot  
Organon  
Analytiques premiers et postérieurs,  
Traduction J.Tricot.
- Armengaud, F.(1985): La pragmatique, P.u.f. QSJ. No.2236.
- Armengaud, F.. (1982): " Eléments pour une approche pragmatique de la pertinence", in philosophica Gand no 29, 1982
- Arnauld, A et Nicole, P.(1960): La logique ou l'art de penser, Flammarion, Paris, (1ère édition 1662).
- Attal, P.(1976): "L'acte d'assertion",  
Sémantikos, vol. 1 no3, pp.1-12.
- Aubenque, P. (1967): "Aristote et le langage",  
in Annales de la Faculté des lettres d'Aix, TX LII.
- Aubenque, P. (1968): "La dialectique chez Aristote", Padoue.
- Aubenque, P. (1958): "Science, Culture et Dialectique chez Aristote", Actes congrès G. Budé, P.144-49.
- Aubenque, P. (1962): Le problème de l'être chez Aristote :  
Essai sur la problématique aristotélicienne,  
P.U.F. Paris (1ère édition).
- Austin, J.L. (1962): How to do with words,  
Oxford University Press  
(Trad. Française) Quand dire, c'est faire,  
Paris, Seuil, (1970).
- Austin, J.L. (1956) : "Ifs and cans",  
in Austin Philosophical Papers,  
Oxford, University Press,  
(2e édition 1970) pp.205-232.
- Ayer, A.J. (1936) : langage, vérité et logique,  
trad. de J. Ohana (1956), Flammarion.
- Babut, O. (1969) : Plutarque et le stoïcisme, P.U.F. Paris.
- Baggioni, D. (1977) : "Contribution à l'histoire de l'influence de la "Nouvelle théorie du langage" en France",  
Langages 46, Juin 1977, pp. 90-117.



- Bally, Ch. (1969) : "Les notions grammaticales d'Absolu et de Relatif", in Essai sur le langage, Minuit, ("le sens commun"), Paris, 1969 (1ère édition, Genève, 1932) pp. 189-204.
- Baratin, M. Desbordes, F. (1982): "Signification et référence dans l'Antiquité et au Moyen âge", Langages 65, Mars, 1982.
- Bar-Hillel, Y ed: (1971): Pragmatics of natural languages, Doudrecht, D. Reidel
- Barnes, J.(1977): "Aristote et la philosophie anglosaxone", Revue philosophique de Louvain, pp.204-255
- Barthes, R.(1978): Préface à Flahaut (F.) La parole intermédiaire, Seuil, Paris, pp. 7-10.
- Barthes, R.(1964): "Eléments de sémiologie", Communications 4, Nov. 1964 pp.91-155.
- Bassano, D. Champaud, C.(1980): La compréhension d'énoncés modaux de type assertif (savoir que chez l'enfant de 6 à 11 ans), Paris, EHESS.
- Bates, E. (1976): Language and context: the acquisition of pragmatics, New-York, Academic Press.
- Bearth, Th.(1983) (ed): Perspectives dans l'analyse du discours, Publications ILA/SIL no 6, Université d'Abidjan.
- Bearth, Th.(1986): L'articulation du temps et de l'aspect dans le discours Toura, Peter Lang, Berne.
- Beauffret, J.(1955): Le poème de Parménide, Paris, Gallimard.
- Benveniste, E.(1966b): Problèmes de linguistique générale, T1, Gallimard, Paris.
- Benveniste, E.(1966a): "le langage et l'expérience humaine, in problème du langage", Gallimard, Paris, P 3-13.
- Benveniste, E.(1970): "L'appareil formel de l'énonciation", Langages 17, Mars 1970, pp. 12-18.
- Benveniste, E.(1973): "La forme et le sens dans la langue", in Rey Debove (J). Recherches sur les systèmes signifiants, Mouton, Lahaye, pp. 89-101.
- Benveniste, E. (1974): Problèmes de linguistique générale, TIII, Gallimard, Paris.
- Berrendonner, A.(1982): Eléments de pragmatique linguistique, Minuit, Paris.

- Berrendonner, A.(1977): "Le fantôme de la vérité. Questions sur l'assertion", Linguistique et sémiologie 4, Lyon, pp.127-160.
- Berthet, F. et Barthes, JR.(1979): Présentation de communication 30,"La conversation ", Mai 1979, pp.3-5.
- Beth, E.W, Grize, J.B. al.(1962): Implication, formalisation, et logique naturelle (Etudes d'épistémologie génétique, XVI) P.U.F,Paris.
- Bloomfield, L.(1933): Language, New York.
- Borel, M.J. (1975): Schématisation discursive et énonciation, Travaux du centre de Recherches sémiologiques de Neufchatel, Lad 1, no 23, Oct. 1975.
- Borrel, M.(1979): "Analyse du discours argumentatif. Quelques opérations", Neufchatel no 34, pp. 33-52.
- Borrel, A et Nespoulous, J.L.(1975): "La linguistique à la croisée des chemins: de la neurolinguistique à la psycholinguistique. Une application: le circuit de la communication", Grammatica IV, Université Toulouse-le-Mirail, pp.91-114.
- Bosson, G.(1980): "Variabilité propositionnelle et universaux pragmatiques," Bulletin de Société Linguistique de Paris, fasc I.
- Bourdieu, P. et Boltanski, L.(1975): "Le fétichisme de la langue et l'illusion du communisme linguistique", Actes de la Recherche en sciences sociales 4, Juillet, 1975, pp.2-32.
- Bouton, C.P. (1976): Le développement du langage, Presse de l'Unesco, Paris.
- Bouton, C.P. (1979): La signification: contribution à une linguistique de la parole, Klincksieck, Paris.
- Bréal, M. (1924): Essai de sémantique, Hachette, Paris.
- Bréhier, E. (1962): La théorie des incorporels, J. Vrin
- Bremond, C. (1970): "Le rôle d'influenceur", communications 16, pp. 60-69.
- Bresson, F. (1974): Problèmes actuels en psycholinguistique, CNRS, Paris.
- Brochard, V. (1948): Etudes de philosophies anciennes et modernes, J. Vrin, Paris.
- Brockway, D. (1982): "Connecteurs pragmatiques et principe de pertinence", Langages 67, p. 7-22.

- Bronckart, J.P. (1977): Théories du langage: une introduction critique Bruxelles, Mardaga.
- Bronckart, J.P. et Sinclair, H. et al. (1976): sémantique et réalité psycholinguistique in Ehrlich et Tulving, pp. 225-231.
- Brun, J. (1961): La conquête de l'homme et la séparation ontologique, P.U.F, Paris.
- ✓ Brun, J. (1985): L'homme et le langage, P.U.F.
- Buyssens, E. (1970): La communication et l'articulation linguistique, Paris, P.U.F.
- Calvet, L.J. (1975): Pour et contre Saussure, Payot, Paris.
- Carillon, V. (1959): Platon, Hermogenes y el lenguaje, San Marcos, Lima.
- Carnap, R. (1956): Meaning and Neccessity, University of Chicago, Press.
- Carnap, R. (1931): La science et la métaphysique devant l'analyse logique du langage, trad, frce, Hermann, 1934.
- Carnap, R. (1964): The logical syntax of language, London, Routledge and Kegan Paul, (1ère ed. logische syntax das sprache Wien, Springer 1934).
- Caron, J. (1978b): Pragmatique du langage et logique naturelle: Recherches psycholinguistiques sur quelques connecteurs du discours, Thèse pour le Doctorat d'Etat, Université de Bordeaux II.
- Caron, J.(1977): "Essai d'analyse sémantique expérimentale: la conjonction "si", Linguistique et sémiologie 4, pp.99-126.
- Caron, J.(1978a): "Stratégies discursives dans les tests projectifs", in stratégies discursives, Lyon, Presses universitaires de Lyon, pp.181-197.
- Caron, J.(1979): "La compréhension d'un connecteur polysémique: la conjonction "si", Bulletin de psychologique 32 (341), pp.791-801.
- Chabrol, Cl. (1973): "De quelques problèmes de grammaire narrative et textuelle" in Chabrol Claude, (ed): sémiotique narrative et textuelle, Larousse, Paris. pp. 7-27.
- Champaud, C. et Jakubowicz, C.(1979): "Situation hypothétique et condition de production des énoncés avec "si": étude génétique, in Bulletin de

psychologie 32 (341) pp. 773-790.

- Charaudeau, P.(1978): Les conditions d'une analyse linguistique, Thèse pour le Doctorat d'Etat, Université Paris-Sorbonne (Paris IV).
- Charolles, M.(1976): "Exercices sur les verbes de communication", pratiques 9, Mars 1976 pp. 83-107.
- Chomsky, N.(1957): Syntactic structures, the Hague-Paris Mouton, trad, française: Structures syntaxiques, Seuil, Paris (1969).
- Chauchard, P. (1956): Le langage et la pensée, Paris, PUF.
- Chevalier, J.C.(1968): Histoire de la syntaxe, Droz, Genève.
- Chomsky, N. (1984): "La connaissance du langage", Communications 40, 1984, pp.7-24.
- Chomsky, N. (1965): Aspects of theory of syntax, Cambridge Mit Press,(trad. f. Aspects de la théorie syntaxique, Paris, Seuil, 1971).
- Chomsky, N.(1969): C"ompte rendu critique du comportement verbal",in Langages 16, Déc. 1969, pp. 16-49.
- Chomsky, N. (1971): Deep structure, Surface structure and Semantic interpretation (trad. frce.In Chomsky, questions de sémantique, Paris, Seuil, 1975).
- Clark, H.H. et Lucy, P. (1975): "Understanding what is meant from what is said: a study in conversationly conveyed requests", Journal of verbal learning and verbal behavior, 14, 56-72.
- Cohen, J.(1969): "Do illocutionary forces exist"? in Symposium on J.L. Austin, London.
- Copleston, F. (1972): Contemporain philosophy: studies of logical positivism and existentialism.
- Cortes, J. (1983-84): "L'investigation du texte, un essai de lecture sémio-systémique", in cahiers du centre interdisciplinaire des sciences du langage no 5, Université Toulouse-le-mirail, 1983, 84 pp. 79-137.
- Coseriu, E.(1966): Les théories linguistique et leurs possibilités d'application: structures lexicales et Enseignement du vocabulaire, in actes du premier colloque international de linguistique appliquée.

- Creissels, D. (1974): Les constructions dites "possessives":  
Etude de linguistique générale et de  
Typologie linguistique, Thèse pour le  
Doctorat d'Etat université Paris-Sorbonne (Paris IV).
- Culioli, A. (1968): "La formalisation en linguistique",  
Cahiers pour l'Analyse 9, pp.106-177.
- Culioli, A. (1971): "A propos d'opérations intervenant dans le  
traitement formel des langues maternelles",  
Mathématiques et sciences humaines, 34, pp. 7-15.
- Culioli, A. (1973): "Sur quelques contradictions en linguistique",  
Communications 20, pp. 83-91.
- Culioli, A. (1974): "A propos des énoncés exclamatifs",  
Langue Française, pp. 6-15.
- Culioli, A. (1976): "Comment tenter de construire un modèle  
logique adéquat à la description des langues  
naturelles", in David et Martin, pp.35-47.
- Culioli, A. Fuchs, C. Pêcheux, M. (1970): considérations  
théoriques à propos du traitement formel du  
langage (Documents de linguistique  
quantitative no 7), Paris, Dunod.
- Darrault, I. (1976): Modalités, logique, linguistique,  
sémiotique, Langages 43.
- David, J. et Martin, R. (1976) (ed): Modèles logiques et niveau  
d'analyse linguistique, Actes du colloque  
tenu à Metz, 7 Nov. 1979.
- Davis, St. (1979): Perlocutoires, in linguistics and philosophy,  
vol. 3.
- Descles, J.P. (1976): "Description de quelques opérations  
énonciatives", in David et Martin (1976): pp. 213-242.
- Dillier, A.M. (1977): "Le conditionnel, Marqueur de dérivation"  
sémantikos, vol. 2, no1, pp. 1-17.
- Doixnes, W. (1977): The imperatives and pragmatics,  
journal of linguistics vol. 13.
- Dooley, R.A. (1982): Options in the pragmatics structuring of  
guarining sentences, language, vol. 59, fasc II.
- Dubarle. D. (1977): Logos et formalisation du langage,  
Klincksieck, Paris.
- Dubois, J. (1969): "Enoncé et énonciation",  
Langages 13, Mars 1969, pp. 100-110.

- Dubois, J. et al. (1973): Dictionnaire de linguistique,  
Larousse, Paris.
- Dubois J. et Sumpf. J. (1969): "Problèmes de l'Analyse du  
discours", Langages 13, p. 3-7.
- Dubois. P. (1972): Langage et Métaphysique dans la philosophie  
anglaise contemporaine, Klincksieck, Paris.
- Dubois-Charlier, F. Galmiche, M. (1972) (ed): La sémantique  
généralive, langages 27.
- Ducrot, O. (1966b): "Quelques illogismes du langage",  
Langages 3, pp. 126-139.
- Ducrot, O. (1971): "Langue et pensée formelle",  
Langue française 12, pp.3-12.
- Ducrot, O. (1973b): "Les présupposés, condition d'emploi ou  
éléments de contenu, in Rey-Debove, J.  
Recherches sur les systèmes signifiants",  
Hague-Mouton, 1973, pp. 243-258.
- Ducrot, O. (1978b): "Structuralisme, énonciation et sémantique",  
Poétique 33, Février 1978, pp. 107-128.
- Ducrot. O. (1966a): "Logique et linguistique",  
Langages 2, pp. 3-30.
- Ducrot, O. (1969): "Présupposés et sous-entendus",  
Langue française 4, pp. 30-43.
- Ducrot, O. (1970): "Les indéfinis et l'énonciation,"  
Langages 17, pp.91-111.
- Ducrot, O. (1972a): Dire et ne pas dire, Paris, Hermann.
- Ducrot, O. (1972b): De Saussure à la philosophie du langage,  
préface à la traduction française de Searle (1969).
- Ducrot, O. (1973a): La preuve et le dire, Paris, Mame.
- Ducrot, O. (1975): "Je trouve que",  
Semantikos, vol. 1, no. 7, pp. 63-88.
- Ducrot, O. (1977): "Illocutoire et perlocutoire",  
Linguistique et Sémiologie 4, Lyon II, pp.17-54.
- Ducrot, O. (1977): Le mauvais outil, Klincksieck, Paris.
- Ducrot, O. (1978a): "Présupposés et sous-entendus",  
in stratégies discursives Lyon,  
Presses universitaires de Lyon, pp.33-43.

- Ducrot, O. (1979): "Les lois de discours",  
Langue française 42, Mai 1979, pp.21-33.
- Ducrot, O. (1980a): Les échelles argumentatives, Paris, Minuit.
- Ducrot, O. et Anscombe J.C. (1976): "L'argumentation dans la  
langue", Langages 42.
- Ducrot, O et Todorov, T. (1972): Dictionnaire encyclopédique  
des sciences du langage, Seuil, Paris.
- Dupréel, E. (1941): Les sophistes, Protagoras, Gorgias, Prodicos,  
Hippias, ed. Griffon, Neufchatel.
- Ebel, M. et Fiala, P. (1974): "Présupposition et théories du  
discours", in Recherches sur le discours et  
l'argumentation, Centre de Recherches sémiologiques de  
l'Université de Neufchatel, tirage spécial no. 32 de  
la Revue Européenne des Sciences Sociales,  
Droz, Genève, pp.115-136.
- Fauconnier, G. (1976): "Remarques sur la théorie des phénomènes  
scalaires",  
Semantikos, vol. 1, no. 3, pp. 13-36.
- Fauconnier, G. (1981): "Questions et actes indirects"  
Langue française no. 52, pp. 44-55.
- Fauconnier, G. (1984): "Ya-t-il un niveau linguistique de  
représentation logique"?,  
Communications 40, pp. 211-228.
- Fauconnier, G. (1980): Pragmatic entailment and questions, in  
Speech acts and pragmatics, (J.L. Searle ed.)
- Fillmore, Ch. J. (1970): "Verbes de jugement",  
Langages 17, Mars 1970, pp. 56-72.
- Flahaut, F. (1973): La parole intermédiaire, Seuil, Paris.
- Flahaut, F. (1979): "Le fonctionnement de la parole",  
Communications 30, pp. 73-79.
- Fónagy, I. (1978): "A new approach to prosodic irregularities",  
in Actes du 4e congrès international de  
phonologie, Vienne, Juin 1978. Innsbruck,  
institut fur sprachwiss enschaft der  
Universitat Innsbruck, pp. 137-152.
- Fónagy, I. (1969): "Méthaphore d'intonation et changement  
d'intonation", in B.S.L.P. vol. 31, pp. 22-42.
- Fónagy, I. (1982): "Variations et Normes prosodiques",  
folia linguistica, vol. 16, pp. 16-31.

- Fónagy, I. et Judith. (1976): "Prosodie professionnelle et changements prosodiques",  
Le français Moderne, vol. 4, pp. 193-228.
- Fónagy, I. et Judith. (1983): "Le lu et le dit",  
travaux de l'Institut de phonétique.
- Fónagy, I. et Judith (1983): "L'intonation et l'organisation  
du discours",  
in B.S.L.P. TLXXVII, pp.161-109.
- Forquison, L.W. (1973): Locutionary and illocutionary,  
in Berlin et ali. (ed).
- Foucault, M. (1969): " Qu'est-ce qu'un auteur"? Bulletin de la  
société française de philosophie no. 3,  
Juillet-Sept. 69 pp. 77-100.
- Foucault, M. (1966): Les Mots et les choses, Paris, Gallimard.
- Fónagy, I. Lucci, V. et Boe, L.J. (1983): "Incidences des  
variables situationnelles sur quelques paramètres de  
l'intonation", Textes des 8e journées d'Etudes du  
groupe de la communication parlée,  
Aix-en- Provence, pp. 13-20.
- Frege, G. (1982): Sinn and Bedeutung, Zeitschrift für Philosophie  
und philosophische Kritik, 100,  
(trad. frçse C. Imbert, Ecrits logiques et  
philosophiques, Paris, Seuil, 1971, pp.102-126.
- Fuchs, C. et Legoffic, p. (1975): Initiation aux problèmes des  
linguistiques contemporaines, Hachette, Paris.
- Gadet, F. (1981): "Tricher la langue",  
in Matérialités discursives,  
B. Concen établi. éditeurs, Lille, P.U.F, pp. 117-126.
- Galmiche, M. (1975): Sémantique générative, Paris, Larousse.
- Galmiche, M. (1977): " Quantificateurs, référence et théorie  
transformationnelle",  
Langages 48, pp.3-49.
- Gauthier, M.: "Etude de l'acquisition et théorie linguistique",  
in Mélanges offerts à E. Benveniste, pp.179-184.
- Gazal, S. (1975): Compétence linguistique et problèmes  
d'énonciation, Dunod (Documents de linguistique  
quantitative), Paris.
- Gazdar, G. (1976): "On performative sentences",  
Semantikos, vol. 1 no. 3, pp.37-60.



- Gochet, p. (1979): La philosophie analytique,  
R. Métaph. et Morale no. 2, Avril-Juin, 1979.
- Gochet, P.(1980): "pragmatique formelle: théories de modèles et  
compétence pragmatique, in H. Parret: le langage  
en contexte, Amsterdam, Benjamins
- Gochet, P.(1981): " How to combine speech act theory with  
formal semantics", in possibilities and  
limitations of pragmatics, Amsterdam, Ben.
- Goldschmidt, V. (reprise 1981): Essai sur le cratyle de platon,  
Paris, J. Vrin.
- Gordon, D. et Lakoff, G. (1973): "Postulats de conversation",  
Langages 30, Juin, 1973, pp.32-55.
- Granger, G.G. (1976): "Syntaxe, sémantique, pragmatique",  
Revue internationale de philosophie 30, 3-4, (117-118),  
pp. 376-410.
- Granger, G.G. (1979): Langages et épistémologie,  
Paris, Klincksieck.
- Granger, G.G. (1971): "Langue et systèmes formels,"  
Langages 21, pp.71-87.
- Greimas, A.J. (1960): Sémantique structurale, Paris, Larousse.
- Greimas, A.J. (1970): Du sens, Paris, Seuil.
- Greimas, A.J. (1977): Analyse sémiotique d'un discours juridique,  
Documents de travail 7/C du Centre Internationale de  
Sémiotique et de Linguistique d'Urbino.
- Grésillon, A. (1986): La langue au ras des textes, P.U.L.
- Grésillon, A. (1983): Manuscrits-Ecriture, Production  
linguistique,  
Langages 69, Mars, 1983.
- Grice, H.P. (1979): "Logique et conversation",  
Communications 30, pp. 57-72 (1ere édition,  
New York 1975).
- Grize, J.B. (1981): Logique et Discours: Vers une logique  
naturelle, Séminaire EHESS, Paris.
- Grize, J.B. (1973a): "Logique et discours pratique",  
Communications 20, pp. 92-150.
- Grize, J.B. (1973b): Logique Moderne, fasc. III, Paris,  
Mouton/Gauthier-villars.
- Grize, J.B. (1974): "Argumentation, schématisation et logique  
naturelle", Revue Européenne des Sciences sociales,

12 (32), 183-200.

- Grize, J.B. (1976): "Logique et organisation du discours",  
in David et Martin (1976): pp. 95-102.
- Grize, J.B. (1978): "Schématisation, représentation et images",  
in stratégies discursives, Lyon,  
Presses universitaires de Lyon, pp.45-32.
- Gruning, B.N. (1979): "Pièges et illusions de la pragmatique  
linguistique",  
Modèles linguistiques 1,(2), pp.7-38.
- Guespin, L. (1971): "Problématique des travaux sur le discours  
politique,"  
Langages 23, Sept. 1971, pp.3-24.
- Gusdorf, G.C. (1960): La parole, Paris, P.U.F.
- Hagège, C. (1982): La structure des langues du monde,  
Paris, P.U.F.
- Hagège, C. (1984): "Les pièges de la parole. Pour une  
linguistique socio-opérative,"  
in Bulletin de la société de linguistique de  
Paris, Tome LXXIX, 1984, pp.1-47.
- Hagège, C. (1986): L'homme de paroles, Fayard, Paris.
- Hagège, C. (1976): La grammaire générative, réflexions critiques,  
Paris, P.U.F.
- Hagège, C. (1983): "Benveniste et la linguistique de la parole,"  
in Emile Benveniste, aujourd'hui, Colloques,  
Tours, 1983. pp.107-118
- Hansson, B.(1979): "A program for pragmatics", in S.Stenland(ed):  
logical theory and semantic analysis,  
Dordrecht, Reidel.
- Haroche, Cl. et Pêcheux, M. (1972): "Manuel pour l'utilisation  
de la méthode d'analyse automatique du  
discours "(AAD)", T.A. informations, 1972, pp.13-55.
- Harris, Z.S. (1969): "Analyse du discours",  
Langages 13, Mars 1969, pp. 8-45 (1ère Edition 1952).
- Hazael-Massieux, M. (1983): "Le rôle de l'intonation dans la  
définition et la structuration de l'unité du discours",  
in B.S.L.P. TLXVIII, pp. 99-160.
- Heidegger, M. (1967): Introduction à la Métaphysique, trad.  
française, Paris, Callimard.

- Henry, P. (1984): "Les faits sont têtus mais ne parlent point: quelques remarques sur l'énonciation et la pragmatique en linguistique"  
DRLAV 31, (1984), pp109-119.
- Henry, P. (1977): *Le mauvais outil, Langue, sujet et discours*, Paris, Klincksieck.
- Hjelmslev, L. (1963): *Le langage*, Paris, Minuit.
- Hjelmslev, L. (1971): "Pour une sémantique structurale",  
in *Essais linguistiques*,  
Paris, Minuit, pp. 105-121 (1ère édition 1957).
- Huismann, B.: *Les philosophes et le langage*, Sedes, Paris.
- Imbert, C. (1975): *Logique et langage dans l'ancien stoïcisme: essai sur le développement de la logique grecque*,  
Thèse d'Etat, Université Paris I.
- Jacob, A. (1973): *Genèse de la pensée linguistique*,  
Paris, A. Colin.
- Jacob, A. (1970): *Les exigences théorique de la linguistique selon G. Guillaume*, Paris, Klincksieck.
- Jacob, A. (1976): *Introduction à la philosophie du langage*,  
Paris, Gallimard.
- Jacob, P. (1984): "La syntaxe peut-elle être logique?"  
*Communications* 40, pp. 25-96.
- Jacques, F. (1981): "L'interrogation, force illocutoire et interaction verbale",  
*Langue française* 52, pp. 70-79.
- Jacques, F. (1982): *différencae et subjectivité: Anthropologie d'un point de vue relationnel*,  
Paris, Aubier-Montaigne.
- Jacques, F. (1983): "La mise en communauté de l'énonciation",  
*Langages* 70, pp. 47-71.
- Jacques, F. (1968): "La philosophie analytique",  
in *Encyclopaedia universalis*, vol. 12, 1968.
- Jacques, F. (1979): *Dialogiques: Recherches logiques sur le dialogue*, Paris, P.U.F.
- Jacques, F. (1980): "Espace logique de l'interlocution",  
*Bulletin de la Société française de philosophie*, Oct. Dec. 1980.
- Jakobson, B. (1973): *Questions de poétique*, Paris, Seuil.

- Jakobson, B. (1963): Essais de linguistique générale,  
Paris, Minuit.
- Joly H. (1980): Le Renversement platonicien, Logos, épistémé,  
polis, Paris, J. Vrin.
- Katz, J.J. (1971): La philosophie du langage, Paris, Payot  
(traduction française, J. Gazio).
- Katz, J.J. et Fodor, J.A. (1963): "The structure of semantic  
theory", *Language*, 31, pp. 170-210.
- Katz, J.J. et Languendoe, J.T. (1976): "Pragmatics and  
presupposition",  
*Language*, vol.52 no.1, pp.1-17.
- Kelkel, A:L. (1980): La légende de l'être: langage et poésie chez  
M. Heidegger, Paris, Vrin.
- Kerbrat-Orecchioni, C. (1977a): "Note sur les concepts  
"d'illocutoire" et de performatif",  
*Linguistique et Sémiologie* 4, pp. 55-98.
- Kerbrat-Orecchioni, C.(1978): "Déambulation en Territoire  
aléthique", in *stratégies discursives*, Lyon,  
P.U.L. pp. 53-102.
- kerbrat-Orecchioni, C. (1980): L'énonciation de la subjectivité  
dans le langage, Paris, A. Colin.
- Kerbrat-Orecchioni, C. (1983/84): "Pour une approche pragmatique  
du dialogue théâtral", *Cahiers du centre  
inter.disc. des Sciences du Langage*, no.5,  
1983/84. Université Toulouse-Mirail, pp.7-29.
- Kerbrat-Orecchioni, C. (1986): L'implicite, Paris, A. Colin.
- Kerbrat-Orecchioni, C. (1976); "Problèmes de l'ironie",  
*Linguistique et Sémiologie* 2, pp.10-46.
- Kerbrat-Orecchioni, C. (1977b): La connotation, Lyon, P.U.L.
- Kleiber, C. (ed) (1981): Recherches en Pragma-sémantique,  
Klincksieck, Paris.
- Kristeva, J. et ali. (1975): Langue, discours, société,  
Paris, Seuil.
- Kuentz, P. (1972): "Parole/Discours",  
*Langue française* 15, Sept.1972, pp.18-28.
- Kuentz, P. (1969): Tendances actuelles de la stylistique  
anglo-Américaine,  
*Langue française* 3, Sept. 1969, pp.85-89.

- Kuentz, P. (1970): "Remarques liminaires",  
Langue française 7, Sept. 1970, pp.3-13.
- Ladrière, J. (1967): "Les limites de la formalisation",  
in Piaget (1967) pp.312-333.
- Lakoff, G. (1976): Linguistique et logique naturelle,  
Paris, Klincksieck.
- Landowsky, E. (1983): "Simulacres en construction",  
Langages 70, Juin, 1983, pp.13-81.
- Larkin, S. Miriam Theresa. (1971): Language in the philosophy of  
Aristotle, Paris.
- Laroche-Bouvy, D. (1982): La conversation: Jeux et rituels  
Thèse de Doctorat es lettres,  
Université de Paris III.
- Leblond, J.M. (1939): Logique et méthode chez Aristote,  
Paris, J. Vrin.
- Lecointre, S. et Legallot, J. (1973): "Le j(eu) de l'énonciation"  
Langages 31, pp. 64-79.
- Lecointre, S. et Legallot, J. (1972): "L'appareil de  
l'énonciation dans Jacques le fataliste",  
Le français Moderne, Juillet 1972, pp.221-232.
- Lee Whorf, B. (1969): Linguistique et Anthropologie,  
Paris, Denoel, (1ere édition Cambridge, 1956).
- Leny, J.F. (1975): "Sémantique et psychologie",  
Langages 40, Déc.1975, pp.3-29.
- Leroy, M. (1963): Les grands courants de la linguistique  
Paris/Bruxelles.
- Levinas, E. (1974): Autrement qu'être ou au-delà de l'essence,  
M. Nijhoff-Lahaye.
- Louzoun, M. (1973): Structure de "Fin de partie" de S. Beckett,  
Thèse de Doctorat es Lettres, Université de Paris III.
- Lyons, J. (1970): Linguistique générale,  
Paris, Larousse, (1ere édition Cambridge 1968).
- Lyons, J. (1978): Eléments de sémantique, Paris, Larousse.
- Maingueneau, D. (1972): Initiation aux méthodes d'analyse du  
discours, Paris, Hachette.

- Maingueneau, D. (1981): Approche de l'énonciation en linguistique française: embrayeurs, temps, discours reporté, Paris, Hachette.
- Maldidier, D. Normand, Cl. et Robin, R.(1972): "Discours et idéologie: quelques bases pour une recherche", Langue française 15, Sept. 72, pp.116-142.
- Malmberg, B. (1966): Les nouvelles tendances en linguistique, Paris, P.U.F.
- Malmberg, B. (1973): Signes et symboles, base du langage humain, Paris, Picard.
- Marcellesi, J.B. (1974): Introduction à la sociolinguistique, Paris, Larousse.
- Marcellesi, J.B. (1971): "Eléments pour une analyse constrative du discours politique", Langages 23, Sept.1971, pp.25-56.
- Martinet, A. (1960): Eléments de linguistique générale, Paris, A. Colin.
- Martinet, A. (1986): Syntaxe générale, Paris, A. Colin
- Martins-Baltar, M. (1977): De l'énoncé à l'énonciation, Paris, Didier érudif.
- Massimo-Pialleli (1979): Théories du langage, théories de l'apprentissage, le débat entre J. Piaget et N. Chomsky, Seuil, Paris.
- Mc Cawley, J.D. (1973): "Le télescopage" Communications 20, 1973, pp.3-18.
- Meillet, A. (1948): Linguistique historique et linguistique générale, Paris, Champion.
- Metz, C. (1968, 1973): Essais sur la signification au cinéma, T1 et T II. Paris, Klincksieck.
- Meunier, A. (1974): "Modalités et communication", Langue française 21, Fév. 1974, pp. 8-25.
- Milner, J.(1973): "Eléments pour une théorie del'interrogation", Communications 20, pp. 19-39.
- Milner, J.(1977): "Négation Métalinguistique et négation métalinguistique", Sémantikos, vol.2, no.1, 1979, pp.47-62.
- Milner, J.C. (1973): Arguments linguistique, Paris, Mame "Répères".

- Milner, J. et J.C. (1975): "Interrogation, reprises, dialogue",  
in Kristeva (Julia) et al.: Langue, discours,  
société, Paris, Seuil, pp.122-148.
- Mittala, R. (1974): "Le souhait comme acte de parole",  
Revue Romane de linguistique, T.24, no.4, pp.24-34.
- Montague, R. (1970): "Pragmatics and intensional logic"  
synthese, 22, 68-94.
- Morris, C.W. (1938): Foundations of the theory of signs.
- Mounin, G. (1967): Histoire de la linguistique: des origines  
au XXe siècle, Paris, P.U.F.
- Nespoulous, J.N. et Borrel, A. (1977): "La linguistique à la  
croisée des chemins: de la neurolinguistique à la  
psycholinguistique",  
Grammatica IV, Toulouse-le-Mirail, pp. 91-114.
- Nique, C. (1974): Initiation Méthodologique à la grammaire  
Générationnelle, Paris, A. Colin.
- Nique, C. (1978): Hypothèses et argumentations, Paris, A. Colin.
- Ogden, C.K. et Richards, I.A. (1923): The meaning of meaning,  
Harcourt, New York.
- Pêcheux, M. (1969): Analyse automatique du discours,  
Paris, Dunod.
- Pêcheux, M. Henry, P. et Haroche, C. (1971): "La sémantique et la  
coupure saussurienne, langue, langage,  
discours", Langages 20, 1971, pp.93-106.
- Pak, Ty, (1977): "Searle's illocutionary fallacies"  
semiotica, pp. 145-188.
- Pariante, J.C. (1966): Essai sur le langage, Paris, Minuit.
- Parret, H. (1975): "La pragmatique des modalités"  
Documents de travail 49/A du centre inter de  
sémiotique et de linguistique, de l'université  
d'Urbino, Décembre, 1975.
- Parret, H. (1976): "Sémantique structurale et sémantique  
générationnelle", in B. Pottier sémantique et  
logique, Paris, Delarge/Mâme,  
univers sémiotiques, pp.85-108.
- Parret, H. (1979): "Ce qu'il faut croire et désirer, pour poser  
une question", Langue française 42, pp.85-93.
- Parret, H. (1983): "L'énonciation en tant que déictisation et

modalisation",  
Langages 70, Juin 83, pp. 83-97.

Perrot, J. (1982): La linguistique, Paris, P.U.F.

\*

Perrot, J. (1980): "Les composants du donné linguistique dans la communication verbale", colloque international et multinational sur la compréhension du langage pp. 12-14, Université Paris III.

Perrot, J.: "Fonctions syntaxiques, énonciation, information", B.S.L.P. vol. 73. pp. 85-101.

Perrot, J. et Louzoun, M. (1974): "Message et apport de l'information: à la recherche des structures", Langue française 21.

Petitgirard, P. (1976): Philosophie du langage: textes de Platon à M. Heidegger, Delagrave, Paris.

Piaget, J. (1963): "Le langage et les opérations intellectuelles", in Problèmes de psycholinguistique, Paris, P.U.F. pp.51-72.

Piaget, J. (ed) (1967): Logique et connaissance scientifique, Encyclopédie de la Pléiade, Paris, Gallimard.

Platon: le Cratyle, traduction frce, Belles lettres, Paris.

Pottier, B. (1967): Présentation de la linguistique, fondement d'une théorie, Paris, Klincksieck.

Pottier, B. (1974): Initiation à la linguistique générale, Paris, Klincksieck.

Pottier, B. (1962): Systématique des éléments de relation, Paris, Klincksieck.

Prieto, L.J. (1981): "Le sens comme but de l'acte de parole", in cahiers de F. de Saussure, pp.55-64.

Prieto, L.J. (1966): Messages et signaux, Paris, P.U.F.

Récanati, F. (1979b): "Insinuation et sous-entendu", communications 30, pp.95-106.

Récanati, F. (1982): Les énoncés performatifs, Paris, Minuit.

Récanati, F. (1979a): La transparence et l'énonciation, Paris, Seuil.

Revzin, I.I. (1969): "Les principes de la théorie des modèles en linguistique", Langages 15, Sept. 1969, pp. 21-31.



- Rey, A. (1973-1975): *Théorie du signe et du sens*,  
2 vol. Paris, Klincksieck.
- Rey, A. (1970): *La lexicologie*, Paris, Klincksieck.
- Ricoeur, P. (1975): *La métaphore vive*, Paris, Seuil.
- Ricoeur, P. (1965): *De l'interprétation, Essai sur Freud*, Seuil.
- Ricoeur, P. (1969): *Le conflit des interprétations*, Paris, Seuil.
- Robins, R.H. (1976): *Brève histoire de la linguistique  
de Platon à Chomsky*, (Trad française M.  
Borrel) Paris, Seuil.
- Ross, J.R. (1970): *On declarative sentences*, in R. Jacobs and  
P.S. Rosenbaum (eds), *Reading in English  
transformational grammar*, Boston, Blaisdell.
- Rougier, L. (1960): *La métaphysique et le langage*, Flammarion.
- Roulet, E. (1981): "Echanges, interventions et actes de langage  
dans la structure de la conversation", in  
*Etudes de linguistique appliquée*.
- Russell, B. (1950): *On denoting*, *Mind*, 14.
- Ruwet, N. (1967): *Introduction à la grammaire générative*,  
Paris, Plon.
- Ryle, G. (1966): "La philosophie et l'analyse du langage  
ordinaire", in *Revue de métaphysique et de  
Morale*, 1966.
- Sacks, H. (1973): "Tout le monde doit mentir",  
*Communications* 20, pp.182-203.
- Sadock, J.L.: "Towards a linguistic theory of speech acts",  
in *Whimperative, studies presented to Robert B.  
by his students*, J. M. Sadock and A. Vanck (ed.)
- Slama-Cazacu, T. (1973): "Sur le concept sociopsycholinguistique"  
in *Bulletin de psychologie*, 26, no 304, pp.246-251.
- Sapir, E. (1949): *Language, Race and Culture*, Hacourt.
- Saussure (de), F. (1976): *Cours de linguistique générale*,  
Paris, Payot, (1ere ed. 1916).
- Sauvageot, A. (1957): *Les procédés expressifs du français*

contemporain, Paris, Klincksieck.

- Searle, J.L. (1976): "A classification of illocutionary acts",  
Language in society, 5, (1), p. 1-23.
- Searle, J.L. (1969): Speech acts. An essay in philosophy of  
language, Cambridge university press, (trad.  
française, Les actes de langage, Paris, Hermann, 1972).
- Simonin-Grumbech, J. (1975): "Pour une typologie du discours",  
in Kristeva, J. et al. Langue,  
Société, Paris, Seuil, pp.85-121.
- Sinclair de Zwart, H. Berthond-papandropolou J. Bronckart J.P. et  
al. (1976): Recherches en  
psycholinguistique génétique, Archive  
de psychologie, 44, no.171, pp.157-175.
- Skinner, B.F. (1957): Verbal behavior,  
N. York, Appleton century Crofts.
- Skinner, B.F. (1971): L'analyse expérimentale du comportement  
humain, Bruxelles, Dessort et Mardaga,  
(1ere edition 1969, New York).
- Skinner, B.F. (1953): Science and human Behavior,  
New York Mc Milan.
- Slama-Cazcu, T. (1961): Langage et contexte, Paris, Klincksieck.
- Slama-Cazacu, T. (1972): La psycholinguistique,  
Paris, Klincksieck.
- Todorov, T. (1970): "Problèmes de l'énonciation",  
Langages 17, Mars 1970, pp.3-11.
- Todorov, T. (1973): "Analyse du discours: l'exemple des  
devinettes", journal de psychologie Normale  
et Pathologique, vol.70, 1973, pp.135-156.
- Todorov, T. (1977): Théories du symbole, Paris, Seuil.
- Todorov, T. (1967): "Les registres de la parole", journal de  
psychologie Normale et patho. vol.64 1967,  
pp.265-278.
- Todorov, T. (1966): "Recherches sémantiques et "anomalies"  
sémantiques",  
Langages 1, Mars 1966, pp.5-43 et 100-123.
- Todorov, T. avec O. Ducrot (1972): Dictionnaire encyclopédique  
des Sciences du langage, Paris, Seuil, 1972.

- Ullmann, S.(1965): Précis de sémantique française  
Berne, A.Francke
- Ullmann, S.(1964): The principles of semantics,  
Oxford, Basil Blackwell
- Valentin, P. (1980): Pour une linguistique de la compréhension,  
in Colloque inter. et multidis. sur la  
compréhension du langage, Paris.
- Van tu, I. (1980): "Remarques sur un acte de parole: faire  
connaître et solliciter une information",  
Revue Romane de linguistique no. 55, pp. et ss.
- Vendler, Z. (1970): "Les performatifs en perspectives",  
Langages 17, Mars 1970, pp.73-90.
- Verchueren, J.(1981): "A pragmatic approach to certain  
ambiguity", Linguistic and philosophy, vol. 4.
- Vignaux, G. (1981): "Enoncer, Argumenter, opération du discours,  
logique du discours",  
Langue française 50, pp. 91-116.
- Watson, T.J. (1972): Le behaviorisme,  
Paris. CELP, (1ere édition 1925, New-York Northon).
- Weiss, A.P. (1925): A theoretical basis on human behavior,  
Columbus.
- Wilson, D. et Sperber, D.(1979): "L'interprétation des énoncés",  
communications 30, 1979, pp. 80-94.
- Wittgenstein, L. (1951): Investigations philosophiques (trad.  
frce, P. Klossowski, Gallimard, 1961).
- Wittgenstein, L. (1921): Tractatus philosophicus, London,  
Routledge and Kegan Paul, 1971, (trad.  
1961, Gallimard).
- Wunderlich, D. (1972): "Pragmatique, situation d'énonciation  
deixis", Langages 26, Juin 1972, pp.34-58.
- Wunderlich, D. (1978): "Les présupposés en linguistique",  
Linguistique et sémiologie 5, Lyon, pp.33-56.
- Ziff, P. (1960): Semantic analysis, New York Cornell,  
University Press.
- Zuber, R. (1972): Structure présuppositionnelle du langage,  
Dunod, Documents de linguistique quantitative,  
no. 17, Paris.

## Notes du chapitre premier

- (1) Revue langages no 73, p. 7, Mars 1983
- (2) Benveniste, E.: Problèmes de linguistique générale, Gallimard, p 80. T.2. A la suite de E. Benveniste, d'autres chercheurs ont proposé des définitions. On peut à cet égard se reporter (entre autres) à la revue langages no 17 (consacrée à l'énonciation) puis à l'ouvrage de C. Kerbrat-orecchioni: L'énonciation de la subjectivité dans le langage, A. Colin, 1980
- (3) Ducrot, O-Anscombe, J.C.: " L'agent dans la langue", Revue langue française, pp.5-27.
- (4) cf. Kerbrat-orecchioni, C : L'énonciation de la subjectivité dans le langage, A. Colin, 1980. En 1983, le philosophe F. Jacques emboîte le pas à C. Kerbrat-orecchioni en plaidant en faveur de l'ouverture de la linguistique, cf. "La mise en communauté du discours", in Revue langages no 70, Paris, 1983, pp.47-71
- (5) Le lecteur peut lui-même aller au texte pour y découvrir les vues pertinentes développées par E. Benveniste lui-même. cf Problèmes de linguistique générale p. 80 et ss, Tome 2.
- (6) cf. Problèmes de linguistique générale. pp. 41-88. T.2
- (7) L'expression est de M. Hagège : "Les pièges de la parole": "Pour une linguistique socio-opérative", in B. S. L Paris, 79, 1, 1984 p.1-47.
- (8) Voir à ce sujet la préface qu'il consacra aux actes de langage de Searle, Hermann Savoir, Paris, 1972.
- (9) Derrida, J. De la grammatologie section: Linguistique et Grammatologie pose à sa manière le problème d'une science du langage, p. 53.
- (10). Charaudeau, P: Les conditions de l'analyse linguistique, Thèse d'Etat, université, Paris, Sorbonne, 1974.
- (11) Pour cet aspect du problème voir la 3e partie de ce travail.
- (12) Ici on tentera de poser les bases d'une linguistique pragmatique: c'est l'objectif que nous fixons à la 3e partie de ce travail.
- (13) Voir p. 67
- (14) cf pp. 77-192
- (15) de Saussure, F: Cours de linguistique générale p.317

- (16) de Saussure, F. Op. cit. p. 25, 30, 32.
- (17) La parole est perçue comme étant l'acte individuel par excellence(...) ; le langage est la faculté dont dispose tous les hommes dotés d'organes phonatoires et sachant les utiliser, Engler, 1968, p. 160. L'extra-linguistique, qui n'est l'objet d'aucune définition, peut être comprise comme l'étude du signifié et du référent.
- (18) Bronckart, J.P. Théories du langage, p.90.
- (19) Bronckart, J.P. op. cit. p.91.
- (20) de Saussure, F. déjà cité.
- (21) Ici se justifie pleinement la volonté jakobsonienne de rendre compte des fonctions du langage.
- (22) cf notamment Cours de linguistique générale, p.31
- (23) Porcher, L.: "Le sociolinguistique dans le linguistique", in le Français dans le monde, no 121, Paris. Hachette/Larousse, Mai-juin 1976, p. 6-22.
- (24) Porcher, L. op. cit. p 7.
- (25) Notre préoccupation n'est pas de présenter la philosophie linguistique de Chomsky dans sa totalité. On se propose plus modestement de chercher à savoir si cette approche dans son fondement a servi de blocage ou pas à la problématique énonciative qui nous intéresse. Pour ce qui concerne la présentation de la linguistique du linguiste outre atlantique nous avons l'essentiel dans N. Ruwet: introduction à la grammaire générative. Un travail critique, agréable à lire, est fait aussi par M. Hagège Claude(1976): La grammaire générative, réflexions critiques,
- (26) Bronckart, J.P., op. cit. p.217.
- (27) cf p. 217, de: Théories du langage ; une introduction critique
- (28) Les principaux ouvrages de la théorie standard sont: Aspects of the theory of syntax (1965) , Formal nature of language (1967).
- (29) Nique, C, Grammaire générative ; hypothèses et argumentations, p. 10.
- (30) voir Aspects de la théorie syntaxique, où Descartes et Humboldt sont mis à l'honneur, p. 72-75.
- (31) Chomsky, N.: syntactic structures, p.13.

(32) Syntactic structures, p.56

(33) Chomsky, N : Aspects de la théorie syntaxique, Seuil, p.14

(34) C'est ce qu'essaie de mettre en relief, semble-t-il, CH. Nique. cf grammaire générative ; hypothèses et argumentations en prenant soin de souligner que, dans ce cadre, "le travail du grammairien ne peut être que de type structuraliste" p.197, car "la démarche du grammairien générativiste est une démarche hypothético-déductive" p.198.

(35) Chomsky, N, Aspects, p. 31

(36) Il n'y a donc pas dans le cadre d'une analyse phonétique, de phonème hors système comme nous l'enseignait M. Serge Sauvageot (1981-83), puisque tout se tient dans le système.

(37) Chomsky, N, 1968(a) cité par Nique Christian, in Initiation méthodologique à la grammaire générative, p 73.

(38) Pour André Meunier la question ne se pose pas chez Sechehaye et chez Bally car leurs travaux ont fait une large place "à ce que nous appelons le sujet énonciateur", cf. A. Meunier, "Sechelaye, Bally : le sujet et la vie", in DRLAV No 30, 1984, pp. 145-155.

(39) M. Hagège Claude par exemple in: Grammaire Générative ; réflexions critiques , voir aussi Nicolas Ruwet: ouvrage déjà cité.

(40) Malgré la prétention de Chomsky de "rejeter le concept saussurien de la langue".

(41) voir Aspects... p.72 et ss

(42) Il faut rappeler ici le débat qui opposa Chomsky à Piaget sur l'apprentissage du langage, au cours duquel Piaget défendait les points de vue acquisitionnel du langage et Chomky son caractère inné, cf:Massimo-Pialleli(1979): théorie du signe, théorie de l'apprentissage.

(43) Chomsky, N,: Aspects de la théorie syntaxique, p.74 et ss.

(44) de Saussure, F.: Cours de linguistique générale, Payot, Paris, p.20.

(45) cf notammant Aspects de la théorie syntaxique, p.164.

(46) Partisan actif et inconditionnel d'une linguistique de l'énonciation.

- (47) F. Schelgel, qui proposa en 1808 la première typologie, affirme la supériorité du sanscrit par rapport aux langues isolantes primitives.
- (48) Revue "langages" no 73, Juin 1983, Paris, Larousse.
- (49) cf notamment Calvet, J. L.: Pour et contre Saussure, Paris, Payot, 1975.
- (50) Ce paradoxe allait être saisi par des linguistes comme T. Todorov pour annoncer la science de la parole, puisqu'aux yeux celui-ci l'activité de la parole n'est pas une activité "chaotique". cf. Revue "langages" no 17.
- (51) Son étude n'est que différée, souligne très justement M. L. Porcher cf. Le Français dans le Monde no 121 p.6-22, Mai-juin 1976.
- (52) Si l'on comprend le "sêmeion" saussurien comme recouvrant une double dimension: le signifiant et le signifié.
- (53) Perrot, J., La linguistique P.U.F, 1981.
- (54) Kerbrat-Orecchioni, C.: L'énonciation de la subjectivité dans le langage, A. Colin, Paris, 1980.
- (55) L'expression est de Bronckart, J.P., in Théories du langage
- (56) Fages, J.B. : Comprendre le structuralisme, p.20. Edouard Privat, ed. 1967.
- (57) Comme pourraient en témoigner tous les travaux portant sur la signification.
- (58) Jakobson, R., Hypothèses: trois entretiens et trois études sur la linguistique et la poétique, p.44, Seghers/Laffont, Paris 1972, présentation de J. Paris
- (59) Chomsky, N., Aspect de la théorie syntaxique, p.12
- (60) Chomsky, N., Aspects de la théorie syntaxique, p.13
- (61) Chomsky, N., Ibidem, p.13
- (62) Chomsky, N., idem, cf. pp. 46-47
- (63) Gordon, D, Lakoff, G.: "Conversational postulates", traduction française: "Postulats de conversation" in langages (1979) no 30, p 32-56.
- (64) Voir toutes ces questions chez J.C. Anscombe: "Voulez-vous dériver avec moi" : communications no 32, p. 79 et ss.
- (65) C'est ce que fait, si nous avons bien compris, M. Culioli qui reformule le champ ou l'objet de la linguistique en intégrant les questions du sens, de la référence et du discours (voir la

présentation de la pensée de M. A. Culioli faite par M. Bronckart in Théories du langage, p.309-335).

(66) Cf. notre deuxième partie qui se propose d'aborder la question des mutations en linguistique.

(67) Un numéro de la revue "communications" est spécialement consacré à la problématique des actes de langage: cf. no 32, Seuil, paris, 1980.

(68) Todorov, T., Revue "Langages" no 17, p. 3 et ss, Paris, Larousse, 1970.

(69) cf. Ce que parler veut dire de P. Bourdieu, qui est une sorte de procès des linguistes parce que, selon l'éminent sociologue, ceux-ci ignorent la portée du sens de la parole, c'est-à-dire sa dimension sociale.

(70) Nous avons cité le cas de Mme. C. Orecchioni. A cela, il faut ajouter les points de vue de M. Francis Jacques dans son article, in Revue Langages, que nous avons cité.



## Notes du chapitre deuxième.

- (1) C'est M. Bronckart qui le rapporte. cf Théories du langage p.298
- (2) Nous nous inspirons ici, s'agissant de N. Chomsky, des ouvrages de N. Ruwet et de CH. Nique cités dans la bibliographie.
- (3) Voir entre autres le compte rendu critique de N. Chomsky, in Revue "Langages no 16, Déc. 1965, p. 16-49, traduction française de Françoise Dubois-Charlier.
- (4) Cité par N. Chomsky, traduction française, Françoise Dubois-Charlier, p.16, in Revue langages 16
- (5) N. Chomsky cite un certain nombre de psychologues béhavioristes qui ont infirmé la thèse de Skinner. cf. p.17, de l'article traduit par F. Dubois-Charlier(voir bibliographie).
- (6) N. Chomsky, cf. "Compte rendu critique du comportement verbal" Langages 16, p.16-49, Déc. 1969, traduction française F. Dubois-Charlier.
- (7) voir page 68-71
- (8) cf pour l'analyse proprement linguistique, le travail de Desbordes (F) et Baratin (M) in: L'analyse linguistique dans l'Antiquité classique, Klincksieck, Paris, 1981 puis "Signification et référence dans l'Antiquité et au Moyen âge", Langages 65, Mars 1982, Paris, Larousse.
- (9) Aristote ; Histoire des Animaux, IV, 9, 536 a 32. traduction française, J. Tricot.
- (10) On distingue dans la pensée stoïcienne deux moments principaux: le stoïcisme ancien et le stoïcisme moyen.
- (11) Héraclite, fragment 93
- (12) Héraclite, fragment 12
- (13) Voir la présentation de Bollack-Wisman, Textes, traduction et commentaires, édition Minuit, Paris, 1972.
- (14) cf fragment 93.
- (15) Traduction française J. Bauffret.
- (16) Voir notamment toute la problématique du fragment 6, traduction française de J. Bauffret.
- (17) Ceci se dégage de la présentation que se propose de faire A. Rey de Parménide , cf. Théorie du signe et du sens, ed. Klincksieck, Paris, 1973.

- (18) cf p. 77-85 de ce chapitre.
- (19) cf p. 78-79
- (20) L'expression est de J. L. Austin: How to do with words, Oxford, 1962.
- (21) Platon. Gorgias, 456 c,
- (22) Platon. Phèdre 267c, voir aussi Euthyd. 227 c  
et Hippias majeur 285 cd
- (23) Selon Diogène Laerce, Protagoras s'est préoccupé aussi de discours, de propositions, il divise le discours en quatre espèces: la prière, l'interrogation, la réponse, l'ordre, cf. Diogène Laerce IX, 53.
- (24) Diodore XII, 53 nous apprend que Gorgias, était, dans l'Antiquité, considéré comme le fondateur de l'art oratoire.
- (25) Platon., Phèdre, 277e
- (26) M. Goldschmidt pose le problème dans Essai sur le cratyle de Platon J. Vrin, reprise 1981.
- (27) Proclus, cratylum, 429, ch. 37 cité par M. Aubenque: Le problème de l'être chez Aristote P.U.F. 1962.
- (28) Nous suivons ici l'interprétation de M. Pierre Aubenque. cf Le problème de l'être... op. cit.
- (29) Les "sceptiques grecs" textes traduits par Jean-Paul Dumont (cité dans la bibliographie).
- (30) Sextus Empiricus. Adv. Math. VII, 85.
- (31) C'est M. Pierre Aubenque qui fait cette remarque judicieuse; cf. le problème de l'être chez Aristote. p.102.
- (32) Aubenque, P. Le problème de l'être chez Aristote.. p. 103
- (33) P.88
- (34) Aubenque, P. op cit. p.103
- (35) Sextus Empiricus, Contre les logiciens, 1, 66-87
- (36) Cette remarque est faite par J.C. Fraisse, in Philia.. J.Vrin, 1974
- (37) Sextus Empiricus, Adv. Math. VII, 86.
- (38) Joly, H. Le renversement platonicien, logos, épistémé polis, J. vrin, Paris, 1980.
- (39) Jacques, F. in cours professé à l'université d'Abidjan, (Fév. Mars 1978).
- (40) Joly, H. op. cit. p. 14.
- (41) Platon, cratyle, 429b.

- (42) Platon, *cratyle*, 429cd.
- (43) cf. notamment Platon, *sophiste*, 251 ac.
- (44) voir Platon *Théétète* 251 c , *philèbe* 15d-15a
- (45) Platon, *Sophiste*, 251ac
- (46) Aristote parlera de "métaphores poétiques"
- (47) Essai sur le cratyle de Platon, J. Vrin, (reprise) 1981
- (48) Joly, H. op. cit.
- (49) Larkin (sister Miriam Theresa) , Language in the philosophy of Aristote, 1971, Paris.
- (50) Baratin M. Desbordes (F): L'Analyse linguistique dans l'Antiquité Classique, Klincksieck, Paris, 1983.
- (51) 387b-388c , 423b-426b, 428e-431c ,
- (52) Le *cratyle* sous cet angle ne vise fondamentalement pas une analyse de l'acte de parole comme le prétendent Desbordes et Baratin. cf. op. cit. p.15.
- (53) Ce débat sera repris en d'autres termes par Chomsky et Piaget. Celui-là défendant son caractère conventionnel comme Hermogène, tandis que celui-ci s'évertuera à montrer l'intérêt qu'il y a à poser ou à accepter qu'il existe chez l'homme des structures innées pour l'acquisition du langage dans une théorie qui fait un sort particulier à la compétence et à la performance.
- (54) Méridier, L. Introduction au Cratyle p.30.
- (55) Desbordes (F) et Baratin (M). L'Analyse linguistique... op. cit. p.15.
- (56) Pour tout ce qui concerne le sens du jugement attributif chez Platon et Aristote, le lecteur lira toujours avec profit le chef d'oeuvre de Pierre Aubenque: Le problème de l'être chez Aristote, PUF, 1962.
- (57) Nous empruntons l'expression à M. Henri Joly.
- (58) Le dialogue entre Hermogène et Socrate dans le *Cratyle* conduit à la légitimation du dire vrai et du dire faux: point de vue qui va à l'encontre de celui défendu par la sophistique, à savoir que le discours ne se situe que dans la vérité.
- (59) cf la partie que nous avons consacrée à la réaction platonicienne. p. 92-99
- (60) voir entre autres, sister Myriam Larkin in Language in the philosophy of Aristote, Mouton, Paris, 1975.
- (61) cf. le paragraphe consacré aux sophistes. PP.81-91

- (62) Méridier, L. cité par M. Aubenque,  
in Problème de l'être p.106.
- (63) Platon, Cratyle 387b
- (64) Platon, Cratyle 388b
- (65) Platon, Cratyle 439d
- (66) cf Le problème de l'être chez Aristote
- (67) Théorie contre laquelle s'élèveront Bloomfield  
(béhaviorisme) et Chomsky (l'innéisme).
- (68) Réfutations sophistiques, 1, 165a7, 165a9, 165a10
- (69) Aristote: de interpretatione 4, 16b28.
- (70) Aristote : ibidem 4,16
- (71) " : de interpretatione 4,17a1
- (72) Aristote ; Histoire des Animaux IV, 9,56a32
- (73) Platon : Cratyle 392e-393c , 398b-398e et sq.
- (74) cf Le problème de l'être...
- (75) Benveniste, E; Problèmes de linguistique générale, p. 63
- (76) Aubenque, P; "Aristote et le langage", Revue philosophique
- (77) Vuillemin, J; De la logique à la théologie,  
Flammarion, 1962.
- (78) Derrida, J.: Revue Langage No 24, Déc. 1977, p.19
- (79) Nous nous inspirons ici de la remarque de Derrida dans  
l'article que nous venons de citer.
- (80) Ici nous admettons que l'altérité introduite par Platon  
dans le sophiste pour concilier l'un et le multiple a la même  
valeur que le "pros ti" (relation) d'Aristote. Tout l'effort  
d'Aristote dans Physique I et dans le livre N de la  
Métaphysique(1, 1088a 20 et ss) sera de fonder, de légitimer cette  
conclusion de Platon, puisque dans le fond Aristote ne s'oppose  
véritablement pas à Platon. Ou plutôt loin d'être une opposition  
dans la conception même des choses, l'opposition n'est en  
définitive que méthodologique.
- (81) Heidegger, Martin Introduction à la Métaphysique, p.99  
trad.française
- (82) Heidegger, Martin op. cit p. 99.
- (83) Aristote: Métaphysique Γ 3, 1005b20.
- (84) Aristote: Métaphysique, Γ 3, 1005b 15-16
- (85) Aristote: Métaphy, Γ 3, 1005b 5-6
- (86) Aristote: Métaphy, Γ 3, 1005b 15

- (87) Aristote: Métaphy, Γ 3, 1005b 24-25
- (88) L'unique ennui que connaît ce principe, c'est de n'être pas soumis à un principe de démonstration: car toute démonstration est déjà une pétition de principe dans Métaphy Γ 4, 1006 a 5
- (89) voir Aristote: physique 1, 2, 185b 25
- (90) Aristote: Réfutations sophistiques 1, 5
- (91) Aristote: Métaphysique Γ 4, 1006 b20
- (92) Aristote: Métaphysique Γ 4, 1006 b15
- (93) Aristote: Métaphysique Γ 4, 1006 b15
- (94) Aristote: Métaphysique Γ 4, 1006 b20
- (95) Aristote: Métaphysique Γ 4, 1006b5 et ss
- (96) (de) Saussure, F: Cours de linguistique générale.
- (97) Précisons à ce sujet que le problème du cratyle est moins de savoir si les noms sont justes que de chercher à savoir comment ils le sont effectivement. Que les noms soient justes, Hermogène n'a jamais prétendu contester la question car, dit-il, à mon avis, le nom qu'on assigne à un objet est le nom juste: le change-t-on ensuite en un autre en abandonnant celui-là, le second n'est pas moins juste que le premier.... Car la nature n'assigne aucun nom en propre à aucun objet (Cratyle 384b). Et c'est parce que la nature assigne un nom propre à chaque objet que cratyle soutiendra contre Socrate, que tous les noms sont "justes" et qu'il est absolument impossible de parler faux" (429b,d).
- (98) Aristote: De interpretatione 1, 16a3.
- (99) Aristote: Réfutations sophistiques 1, 165 a 7.
- (100) Aristote: ibidem.. 1, 165 a 10 et ss.
- (101) Aristote: Réfutations sophistiques 1, 165 a 9
- (102) Aubenque, p. Le problème de l'être chez Aristote..p.108.
- (103) Aristote: De interpretatione 4, 16 b 28.
- (104) Aristote: De interpretatione 4, 16 b 28.
- (105) Aristote: ibidem 4, 17a 1.
- (106) Aristote: De interpretatione 4, 16a 6
- (107) Aristote: Analytiques pr. II, 27, 70a 7 ss.
- (108) Aubenque, P.: op. cit. p.109.
- (109) Passage déjà cité (De interp. 4, 16b28)
- (110) cf aussi Cicéron, Topiques VIII, 35.
- (111) Cité et commenté par A. Kelkel in La Légende de l'être...

p. 66-74.

- (112) Kelkel, A., op. cit. p 69 et ss.
- (113) Cité par A. Kelkel, op. cit. p 66
- (114) Cf. Kelkel, A., op. cit. p 66
- (115) comme le fait P. Bourdieu dans Ce que parler veut dire. Gallimard, Paris, 1983.
- (116) Jacob, A.: Genèse de la pensée linguistique, A. Colin, Paris, 1973.
- (117) C'est justement la voie que P. Bourdieu propose aux linguistes après leur avoir reproché leur sectarisme.
- (118) Baratin-Desbordes: L'analyse linguistique de l'Antiquité grecque, Klincksieck, Paris, 1981, p.13-15.
- (119) Aristote: Politique 1, 2, 1253.
- (120) Aristote: De interpretatione 2, 16a 19; 4, 16b26.
- (121) Sextus Empiricus, Ad. Math VIII, 275 (SVF II, no 135)
- (122) Platon: Sophiste 263e, 264a; Théétète 189e-190a.
- (123) A. Kelkel, op. cit. p. 75
- (124) L'articulation discours et intuition chez Platon est mise en lumière par H. Joly dans l'ouvrage que nous avons plusieurs fois cité. P. 101.
- (125) Cratyle 438 d *ἔτιναι... ὄνομα τῆ ἀληθεία*
- (126) " 438 d
- (127) " 438 b
- (128) Platon: Phédon, 91c
- (129) " : Théétète 90d.
- (130) Joly H.: op. cit. p. 107.
- (131) " " " p. 184.
- (132) La manifestation du daimon socratique se traduit par des *θηεῖα*. cf. surtout Apol.40bc, Phèdre 242c.
- (133) Pour la relation entre le signe et la phusis voir( entre autres) Philèbe 24e-25a.
- (134) Platon : sophiste ; 262 a, 263b cratyle ; 427c.
- (135) Platon: cratyle 423 bc ;
- (136) Cratyle 422e. *θηραίνεῖν... ταῖς χερσὶν καὶ τῆ κεφαλῆ καὶ τοῦ σώματος*
- (137) " 423c *(ἀλλὰ τίς ἄν... μίμηθῃς... εἶν. τοῦ ὄνομα*
- (138) " 423b
- (139) Sophiste; 262d
- (140) Joly, H. Le Renversement platonicien p. 187.

(141) Sophiste, 263d où le discours faux est défini comme "cette sunthésis de verbes et de noms qui, à ton propos, dit comme même ce qui est autre et comme n'étant pas ce qui est".

(142) Sophiste 263b *Λίξει δὲ... ὁ μὲν ἀληθεῖς ἔστιν ὡς ἐστίν*

(143) " ibidem *ἴσχυρι δὲ αὐτῶν*

(144) Joly, H., op. cit. p. 188.

(145) Joly, H. ibidem.

(146) Joly, H., Le Renversement platonicien, p.189

(147) M. H. Joly pense à l'opposé de M. P. Aubenque (Probl.de l'être, p 100-101) que Platon a été le précurseur de la doctrine de la signification (Le Renversement platonicien, p. 188)

(148) C'est l'avis de M. Aubenque in Problème de l'être... p.100-101.

(149) Cette tâche, selon M. Aubenque, est une tâche infinie par essence, puis qu'elle n'aura d'autre fin que la fin du dialogue entre les hommes. (in Problème de l'être .... p. 132.

(150) Aristote: organon I, traduction, J. Tricot, J.Vrin, paris 1956, p 3-4.

(151) Catégories, 5, 2 a 11-2b 2b , voir Métaph $\Delta$ 8.1017b 10-14

(152) Catégories 5, 3a 7-3b6

(153) Catégories 5, 2a 21-26 "synonyme se dit de ce qui a à la fois communauté de nom et identité de notion"(catégories,1,1a6-7)

(154) Catégories 5, 2a 27-34

(155) " 5, 3b 8-9

(156) Vuillemin, J: De la logique à la théologie. Flammarion, Paris, 1967 p.47.

(157) La notion d'analogie joue explicitement deux rôles principaux dans la métaphysique d'Aristote: l'analogie *πρὸς τὸ ἔν* et l'analogie proportionnelle ou mathématique (cf catégories, I, 1, 1a, 1-5 , mét $\Delta$ . 6, 1016 b31-1017a-2. Poétique, 21, 1457b16-25 et Rhétorique, III, 4, 1407a15 et III, II, 1412 b 32), cf. aussi Métaphysique  $\Lambda$ 4, 1069a30, 1070b18 , 1,5,1071a4, 27 et 32). A la suite d'Aristote, St Thomas développera cette double dimension de l'analogie dans une perspective philosophico-théologique.

(158) Aristote: Métaphysique Z,1, 1028b 5 ; "En vérité, l'objet éternel de toutes les recherches présentes et passées, le

problème toujours en suspens; qu'est-ce que l'être? revient à demander; qu'est-ce que la substance? (traduction Tricot)

(159) M. Décarie, V. pense que l'ousia est l'objet quasi unique de la recherche philosophique chez Aristote.

(160) Met. Z1, 1028a 30-35.

(161) Faute d'en avoir saisi l'enjeu, les sophistes ont ruiné la connaissance et ont abimé la quête de l'être dans la fragilité et la mouvance des sumbebekota.

(162) Moreau, J, Autour d'Aristote, Mélanges offerts à Mgr. MANSION

(163) On trouvera en français l'une des meilleures analyses de ces notions dans Le problème de l'être chez Aristote de M. P. Aubenque, P.173 et ss.

(164) Aristote: Top. 1, 18, 108 a 18

(165) Aristote: Rhétor. III, 2, 1405 b 6.

(166) Le terme est de E. Benveniste.

(167) Aristote: Métap.Γ4, 1006b5

(168) Voir entre autres Mét.Γ4, 1006a32.

(169) C'est l'idée que nous avons défendue dans une thèse de 3e cycle Métaphysique et Anthropologie chez Aristote, Univ. Paris-Sorbonne (Paris IV) Sous la direction du Prof. Pierre Aubenque, Juin, 1983.

(170) Voir F. Adopo, Métaphysique et Anthropologie, thèse 3e cycle p.65-71.

(171) Kelkel, A., La légende de l'être, p.158.

(172) Mais même si le discours scientifique sur l'être n'est pas possible, parce que l'être n'est pas un genre, il y a par contre une façon scientifique de le dire ; la distinction multiple de ses sens.

(173) Aristote: De coelo II, 13, 294b7

(174) Ce genre d'être qui est l'ousia première séparée et immobile commande plus l'homme à la vision, à la contemplation qu'à un discours véritable sur lui.

(175) Aubenque, P. Le problème de l'être, p.374

(176) Aubenque, P. op. cit.P. 294-5

(177) Platon, Rep. VII, 534e , phèdre, 256b, philèbe 16bc

(178) Dans Greek foundation of traditional logic N.Y. 1942 (chap I



et IV)

- (179) Aubenque, P.: "Aristote et le langage", conférence prononcée aux universités de Padoue et Bologne 5-6 Mars 1965
- (180) Voir O. Hamelin: Le système d'Aristote, p.235.
- (181) Aristote: Top. 1, 100 a 18
- (182) Aristote: Analytiques 1, 77 a 31
- (183) Aristote: Top.1, 100 b 21.
- (184) Aristote: Métap. a. 1,993 b 5
- (185) Marc Baratin et Françoise Desbordes: Signification et référence dans l'Antiquité et au moyen âge, Revue Langages 65, 1982, p.11
- (186) Mates Benson, dans Stoic logic a prouvé que la sémantique moderne, celle notamment de Frege et de Carnap, entretiennent des rapports de ressemblance avec celle des stoïciens.
- (187) Diogène Laerce: Vies et sentences des philosophes illustres VII, 41-48 DL VII 62 (SVF II3).
- (188) Sextus Empiricus: Ad. Math. VIII, 73 , Math.VII 38 (SVF II 42,2); elle est la science indicatrice de toutes les choses vraies.
- (189) Plutarque XXX, traduction française E. Brehier, in La Pléiade, P.161
- (190) Voir V. Brochard: Etudes de philosophie ancienne et moderne, J.Vrin, 1926. et E. Brehier: La théorie des incorporels dans l'ancien stoïcisme, J. Vrin, 1962.
- (191) Voir par exemple chez Sextus, Ad. Math X9,224
- (192) Sextus Emp. contre les dogm.X,218 ; voir La théorie des incorporels... de E. Bréhier.
- (193) cf Alexandre d'Aphrodise, SVF II, 329, comm. in Aristot.Topica IV, P 155 Ald p.301 1959 wal=SVF 329a; cf aussi Plutarque, comm.not c p 30p. 1074d=SVF II.335. Sur cette notion d'ὕψος; voir le résumé fait par P. Pasquino in Le statut ontologique des incorporels in les stoïciens et leur logique
- (194) Hadot, P.: Porphyre et Victorinus, Paris, 1968 T1, p. 159-160.
- (195) Pasquino, p. op. cit. p.376.
- (196) Stobée (Stobus) Eclog.I p.136,21w= SVF 1.65.
- (197) Plutarque, de Comm. not. 301073e= SVF II 525.
- (198) Il (...) semble que les principes de toutes choses sont au

nombre de deux: l'actif et le passif; et que le passif est la substance dépouillée de qualités, c'est-à-dire la matière; tandis que l'actif est la raison qui est en elle, c'est-à-dire Dieu, lequel étant éternel, façonne dans toute matière tous les êtres singuliers, Diogène Laerce, Vie VII, 134.

(199) cf Philon de Mund. op 8, SVF II, III 18

(200) Goldschmidt, V.: Le système stoïcien et l'idée de temps  
J. Vrin, Paris, p 20.

(201) Plutarque, St. rep. 43 (SVF II, 449)

(202) Simplicius, cat. f 42E SVF, II, 403, 17). Plotin pensera d'ailleurs que ces deux dernières catégories sont purement et simplement des incorporels (c'est-à-dire des irréelles par essence (cf Plotin Enn. VI, I, 25 que cite V. Glodschmidt in Les stoïciens et l'idée de temps, p 20).

(203) cf Simplicius, cat. f 57E, (SVF, II, 378).

(204) Goldschmidt, V., op. cit. p.23.

(205) Le discours stoïcien vise donc non pas une partie ou une fraction du réel mais le réel dans sa totalité, c'est-à-dire comme étant à la fois corps et incorporel.

(206) Voir entre autres, B. Mates: The stoic logic, univ. of California press, 1961, les travaux de Julia Kristeva sur la sémiotikè et ceux dernièrement entrepris par Marc Baratin et Françoise Desbordes sur la signification et la référence dans l'Antiquité que nous avons déjà cités.

(207) Sextus Emp. Hyp. pyrr 11-13 , Diogène Laerce VII, 39-41 , Plutarque (?) op. des philosophies I, Introduction , Aetius, Placita I Prooem. 2

(208) Diogène Laerce VII, 40.

(209) Sextus Emp. Hyp pyrr. 11-13

(210) Diogène Laerce VII, 39-41

(211) Kerferd, G.: "The problem of synkathesis and Katelepsis in stoic doctrine", in Les stoïciens et leur logique, pp. 251-272.

(212) Baratin, M.: "L'identité de la pensée et de la parole dans l'ancien stoïcisme", in Langages no 65,  
Paris, Larousse, 1982, p.10

(213) Baratin, M. op. cit. p. 18.

(214) Sophiste, 261-264b.

(215) Phèdre, 275e.

- (216) Simplicius, cat, 26 cité par V. Brochard, in études ... p.221
- (217) Parmi ces précurseurs de la philosophie du langage, V. Goldschmidt range Antisthène et le considère comme étant le premier philosophe du langage, in Essai sur le cratyle de Platon.... p 18.
- (218) Robins, R.H.: Brève histoire de la linguistique de Platon à N. Chomsky, trad. française, Seuil (1976)
- (219) On trouvera chez Desbordes-Baratin (L'analyse linguistique) les textes nécessaires , mais la traduction qu'ils proposent n'est pas toujours satisfaisante.
- (220) Pour Aristote, le langage est conventionnel puis qu'aucun nom ne se présente naturellement, cf. de interprétation 2, puis de interpretatione 1.
- (221) Selon l'opinion des stoïciens, les noms sont formés naturellement, les premiers sons imitant les choses qu'ils nomment, Origène, contra celsum, 1-24 (cité par Robins, op. cit. p. 23).
- (222) Les stoïciens dans leur étymologie accordèrent plus d'importance aux "protaiphonai" onomatopéiques à l'origine (...) mais qui auraient par la suite subi divers changements, Diogène, 7 192 (cité par Robins op.cit.p. 23).
- (223) Platon: Cratyle, 399c , 414c , 421D , 423B , 426c-427D ,
- (224) Voir, entre autres, les témoignages d'Aristote (Top I, 11) et de Platon (Euth. 285e)
- (225) Robins note que "ces vues opposées d'Aristote et des stoïciens sont importantes en ce qu'elles conduisent à la seconde controverse linguistique de l'Antiquité, celle entre l'analogie et l'anomalie", p. 23.
- (226) Diogène Laërce, vies..., VII, 41-48.
- (227) Platon, Phèdre, 267a.
- (228) Aristote: Rhétorique I, 1, 135 ab 17
- (229) Aristote: Réfutations sophistiques, 11, 171 b6
- (230) Platon: Rép.VII, 537c.
- (231) Platon: Philèbe 16c.
- (232) Platon: Rép. VII, 534e
- (233) Ici encore se confirme l'idée que la philosophie du langage chez Aristote est une réponse adressée non à Platon mais

aux sophistes.

(234) Hamelin, O: Le système d'Aristote, p 230

(235) Aristote: *Analyt. pr. II*, 16, 65 a35 , *Topiques I*, 1, 100a27. Pour Aristote l'opinion (endoxon) n'est pas seulement le probable, mais aussi le plausible, c'est-à-dire qui a la chance de provoquer la persuasion, (cf *Rhét. I*, 1, 135 a 24)

(236) Platon, *Rep. VI*, 501e et 511d.

(237) Aristote: *Top. I*, 2, 101 a 34 .

(238) " " : *Top. I*, 2, 101 a 36.

(239) Leblond, J.M: Logique et méthode chez Aristote J.Vrin, p.8.

(240) Le syllogisme dialectique est défini comme étant un discours dans lequel certaines choses étant posées, quelque chose d'autre que ces données en découle nécessairement par le seul fait de ces données: *Top. I*, 1, 100 a 25, *Analy. pr. I*, 24b 18-21.

(241) Aristote: *Top. I*, 1, 14, 105b 19-31

(242) Aristote: *Réfut. sophis.* 9, 170a 38, 9, 170b 7-11

(243) Aristote: " " 9, 171 b6, 11, 172a12.

(244) Le livre VIII des *Topiques* est consacré à l'interrogation.

(245) Aristote: *Top. I*, 1, 100a 18

(246) Aristote: *Top. I*, 10, 104a8

(247) " " : *Top. I*, 11, 104b 2

(248) " " : *Top. I*, 11, 104b19

(249) Aristote: *Mét.* 2, 1004b25.

(250) cf. Alexandre d'Aphrodise, in *soph. Elench wallies* 18-14 (cité par Leblond). Ce qui d'ailleurs correspond aux vues d'Aristote; voir à ce sujet Réfutations soph. 8, 169b25, 11, 171 b 4 , 11, 172 b 25.

(251) "Dialectique chez Aristote" ; *Actualita della problematica aristotelica*, Padoue 1968. Le père Jean-Marie Leblond apporte aussi de savantes précisions dans Logique et Méthode chez Aristote.

(252) Aristote: *Top. I*, 2, 101 a 36

(253) " " : *Anal. post.* 1, 10.

(254) Aristote: *Méta.* 3, 1005 a 9.

(255) Aristote: *Mét.* 2, 1004 b 25-26

(256) Aubenque, P.: "Dialectique chez Aristote", P. 32

(257) Aristote: *Top. I*, 2, 101 a 26 sq.

(258) Diogène Laërce: Vies... VII, 42-83

- (259) " " : Vies..., VII 62 (SVF III3)
- (260) Sextus Empiricus, Ad. Math. VII 38 (SVF II 42,2)
- (261) Diogène Laerce, : Vies... VII 43, Sextus Empiricus. Ad. Math VIII, 70.
- (262) Diogène Laerce: Vies.. VII, 44; on constate à partir de cette énumération que l'étude du langage couvre un champ très vaste de questions se rapportant à la grammaire, à la stylistique, à la rhétorique, à la poésie, à la musique.
- (263) Ils disent que le lekton est ce qui subsiste selon une (re)présentation rationnelle et une présentation rationnelle est celle où ce qui est présenté peut être transmis par le discours (Sextus, Adv. math. VIII, 70).
- (264) Dans le signifiant et le signifié sont rangés tout ce qui concerne les notions, les discours corrects, les jugements, les syllogismes, etc.
- (265) Origène, Contra celsum, I, 24 (p.341 Delarue) que cite G. Verbeke dans son article "la philosophie du signe chez les stoïciens" in Les stoïciens et leur logique p. 401 et ss.
- (266) Sextus Empiricus, pyrrh. hy. II, 214.



## Notes du chapitre deuxième (suite)

- (267) Diogène Laerce: Vies ; VII, 57
- (268) Sextus Empiricus: Ad. Math VIII, 80.
- (269) Sextus Empiricus: Ad Math VIII, 281.
- (270) Diogène Laerce: vies..., VII, 55-56;  
Sextus Empiricus, Ad. Math VIII, 12
- (271) Diogène Laerce: vies.. VII, 55
- (272) Verbeke, G., op. cit p.404.
- (273) Diogène laerce,: Vies. VII, 63 , Sextus Empiricus, Ad. Math, VIII,70. Pour simplici<sup>us</sup> le lekton est un objet de pensée, un noëma (in cat. comm. in Arist. graeca VIII p. 10). Philipon l'identifie aux sons articulés du langage (in Anal. pr. comm. in Arist. graeca XIII, 2 p.243). Aucune de ces deux interprétations n'est correcte; certes il est vrai que le lekton appartient au niveau de la pensée, mais il n'est pas un concept universel d'autre part, l'exprimable ne se traduit pas nécessairement par la parole extérieure, il peut se stiuer aussi au niveau de la parole intérieure (Verbeke).
- (274) Sextus Empiricus: Ad. Math, VIII, 11-12.
- (275) Depuis le stoïcisme, le système des signes dans le monde occidental avait été ternaire, puisqu'on y reconnaissait le signifiant, le signifié et la "conjecture" ( τύχαιον ). Encore conviendrait-il de retraduire τύχαιον comme "objet rencontré" par le signifié, comme la chose signifiée par le signifié et distincte du signifié lui-même. Cf M. Foucault, Les mots et les choses... Paris, Gallimard, 1966, p.57.
- (276) Sextus Emp: Ad. Math. VIII, 12
- (277) Le propre de la théorie stoïcienne est de mettre la vérité et la fausseté non dans le mouvement de la raison, mais en rapport avec le langage sans pour autant les identifier avec lui; c'est ce qui est signifié par la parole qui est susceptible de vérité ou de fausseté ( περί τῆς φωνῆς τοῦ ἀληθῆς καὶ ψεύδους ἀπολογισμῶν Sextus, Ad. M. VIII, 12). On comprend qu'Epicure et Straton, professant une philosophie matérialiste, refusent de situer la vérité dans un incorporel, ou l'exprimable, En somme, ils se refusent à distinguer le langage et sa signification (G. Verbeke).
- (278) Diogène Laerce: Vies, VII, 63-64
- (279) Diogène Laerce: Vies, VII, 64-65.
- (280) voir Diogène Laerce: Vies VII, 68-72.

- (281) On peut se rapporter à l'article de R. Goulet: "La classification stoïcienne des propositions simples selon Diogène Laërce", VII, 69-70, in Les stoïciens et leur logique p. 171-198.
- (282) Diogène Laërce, Vies VII, 68-69.
- (283) Verbeke, G. op. cit. p. 405-407.
- (284) Verbeke, G. (surtout p 406-407); cf aussi l'article de J. Moreau: "immutabilité du vrai, nécessité logique et lien causal", in Les stoïciens et leur logique, p. 341-360.
- (285) Sextus Empiricus: Pyrr. hyp, II, III,
- (286) Sextus Empiricus: Ad. Math VIII, 276
- (287) Sextus Emp.: Ad. Math VIII, 275-276.
- (288) On ne pourra jamais savoir si le nombre des étoiles est pair ou impair ni combien de grains de sable il y a sur les côtes de la Libye. cf Sextus Emp. Ad. Math VIII, 145-147.
- (289) Sextus Emp.: Adv. Math. VIII, 148-150
- (290) Sextus Emp.: Adv. Math. VIII, 151-153
- (291) Sextus Emp.: Adv. Math. VIII, 154-155
- (292) Sextus Emp.: Adv. Math. VIII, 163-164
- (293) Sextus Emp.: Adv. Math. VIII, 166-170
- (294) Selon Epicure le signe doit être sensible, tandis que les stoïciens prétendent qu'il est intelligible (Sextus Emp. Adv. Math VIII, 177.)
- (295) Sextus Emp.: Adv. Math. VIII, 258
- (296) Verbeke, G.: op. cit. p. 412.
- (297) Lucrèce: De Natura Rerum V. 1028 sq
- (298) Jacob, A.: Introduction à la philosophie du langage, idées/gallimard Paris, 1976, p.49-55
- (299) Elle resurgit de nos jours avec l'avènement de la linguistique générative et transformationnelle: elle est même devenue un objet de controverse; les uns la placent au centre de la théorie du langage, les autres la jugent illusoire. cf C. Hagège La structure des langues, PUF 1982.
- (300) Thomas d'Erfurt peut être considéré comme l'un des principaux représentants de la théorie modiste. Fondant sa réflexion sur la syntaxe et la morphosémantique (R. H. Robins, p. 87); Thomas a par ailleurs dégagé quatre critères ou principes



auxquels doit se conformer une phrase pour être acceptable (sermo congruus et perfectus):

- un principe matériel: les mots comme membres de classes grammaticales (constructibilia)

- un principe formel: leur union dans diverses constructions

- un principe efficient ; les relations grammaticales entre différentes parties du discours exprimées dans les formes flexionnelles (modi significandi), exigées par la construction et imposées par l'esprit du locuteur.

- un principe final ; l'expression d'une pensée. Mais l'acceptabilité exige que trois conditions soient satisfaites. cf R. H. Robins, op.cit. p.87.

(301) Jacob, A.: op. cit. p.52

(302) A l'exception de Kant dont le travail critique n'avait pas pris en compte les données du langage.

(303) Jacob, A.: op. cit. p. 55.

(304) Jacques, F: Cours professé en Sorbonne sur la philosophie du langage (1980-81)

(305) Wittgenstein (le premier) a montré les distorsions de ce langage en proposant une critique langagière qui prenne le contre pied des spéculations métaphysiques: les métaphysiques, conclut-il, sont une sorte de maladie du langage.

(306) Le "il" étant toujours considéré comme la non personne (selon Benveniste). Mais pour P. Charaudeau, le "il" est la référence. in Les conditions de l'analyse linguistique.

(307) Frege a vu l'importance qu'il y aurait à rendre compte de la manière dont la vérité d'une phrase dépend des aspects sémantiques de ses parties; il s'intéressa particulièrement à la structure sémantique des phrases et aux relations (sémantiques) entre elles dans la mesure où ces relations engendrent des implications logiques: la phrase est traitée comme une sorte de nom, le nom d'une valeur de vérité. Et pour systématiser la théorie, Frege considère la valeur de vérité de chaque phrase comme une fonction des rôles sémantiques de ses parties. Pour terminer cette brève présentation, mentionnons qu'on doit à Frege en sémantique l'élaboration des concepts de dénotation et de connotation.

(308) La notion d'acte de langage (speech acts) en tant qu'acte réalisé par la langue et dans le discours a été introduite par Austin pour rendre compte du pouvoir du langage ; pour lui le langage est performatif; il agit sur le monde, sur l'autre et sur le locuteur lui-même.

(309) Hottois, G.: La philosophie de langage du Ludwig Wittgenstein, Louvain, Paris, 1980.

(310) Wittgenstein, L.: Tractatus 4.22 , T.4.21.

- (311) Wittgenstein, L.: Tractatus 4022 , 4023.
- (312) Wittgenstein, L.: Tractatus 5. 32.
- (313) Le langage est constitué par des propositions (Satz) ; vouloir rendre compte du langage, revient donc à exploiter le concept de "proposition" et à découvrir l'essence du langage. Wittgenstein précise que la proposition est un signe composé (Carnets p. 106) susceptible d'être vrai ou faux mais qui a un sens (sinn) différent de ses valeurs ou conditions de vérité (Carnets pp. 170-171)
- (314) Hottois, G.: La philosophie de langage.. p. 60 et sq.
- (315) Wittgenstein, L.: Investigations philosophiques, P. 65-66
- (316) Wittgenstein, L.: Cahier Bleu, p.17 (cité par G. Hottois)
- (317) Hottois, G.: op. cit. p.55
- (318) Austin, J., Colloque de Royaumont sur la philosophie analytique pp. 333-334
- (319) Hottois, G.: Pour une métaphilosophie du langage, J. Vrin, 1981, p. 37
- (320) Hottois, G.: Pour une métaphilosophie du langage, J. Vrin, p.38-39.
- (321) Searle, J. R: Les actes de langage Traduction française, Paris Hermann, 1972.
- (322) Pour les divergences entre le maître (Austin) et le disciple (Searle), on peut se rapporter aux Enoncés performatifs de F. Récanati.
- (323) Katz, J.J., in Philosophie du langage au XXe siècle (traduction française, Payot) fait une présentation des deux tendances, celle de l'empirisme logique et celle de la philosophie du langage ordinaire et conclut à leur incapacité de parvenir à une connaissance philosophiquement profonde des structures des langues. cf. p.23.
- (324) Anscombe, J.C.: "Voulez-vous dériver avec moi" ? , in communications No 32, Paris, Seuil, 1980. p.82.
- (325) Ducrot, O., 1972, p.2-5.
- (326) Par analogie avec les verbes déverbatifs (dérivés du verbe) et les verbes dénominatifs (dérivés des noms), E. Benveniste appelle verbes délocutifs des verbes dérivés de locution, plus précisément des verbes dont la valeur sémantique est dérivée du sens d'une locution, c'est-à-dire de la valeur sémantique de l'énonciation de cette locution. Plusieurs critiques avaient été adressées à Benveniste par Ducrot-Anscombe notamment (cf.

"Délocutivité benvénistienne, délocutivité généralisée et performativité" de J.C. Anscombe, in *Langage et Société*, 2, p 17-41. Pour J.C. Anscombe il s'agit d'un cadre de travail ouvert qu'il nous fait découvrir un type de formation lexématique tout à fait nouveau (...). Il ne s'agit plus d'une dérivation morphologique qui part d'un mot et aboutit à un autre, mais de l'établissement d'une nouvelle valeur lexicale à partir d'une valeur énonciative (Anscombe, 1980, p.89). Anscombe appelle ce type de réalisation la délocutivité lexicale; à côté de cette délocutivité, il découvre la délocutivité formulaire (passage d'un lexème à une formule (p.89-90) et la délocutivité généralisée, qui consiste en la combinaison d'une délocutivité formulaire et d'une délocutivité lexicale(cf op. cit. p 91-92).

(327) Dans le locutoire se trouve regroupées chez Austin trois séries d'actes: l'acte phonétique, phatique et rhétique, chacun de ces actes assumant une "fonction" bien précise ; le premier montrant que dans l'accomplissement d'un acte locutoire, il faut d'abord articuler une certaine séquence sonore, le second fait valoir que la séquence articulée se vaut comme réalisation à part entière d'une phrase de la langue et qu'elle a été émise à ce titre, enfin pour que s'accomplisse l'acte locutoire, il faut que l'énonciation de l'énoncé du locuteur puisse valoir comme acte rhétique. Accomplir l'acte rhétique exige qu'il "faut connaître le sens de la phrase et l'énoncé en tant que tel a, non pas un sens, mais a ce sens; de plus, il faut actualiser ce sens en fonction de ce que l'on veut dire".F. Récanati: Énoncés Performatifs, p.87. L'acte de dire quelque chose s'articule à son tour autour du phème et du rhème; pour l'analyse de ces notions de phème et rhème, cf. L. Forguson (1973) et F. Récanati (op.cit).

(328) Berrendonner, A.: Éléments de pragmatique linguistique, Minuit, Paris, 1982.

(329) Anscombe, J. A.: "Marqueurs et hypermarqueurs de dérivation illocutoire", in colloque de Genève (1981) p.75.

(330) Ibidem, pp. 75-82

(331) Pour M. J.C., Anscombe (1981) il y a deux types de marqueurs dérivés: les marqueurs pleins qui sont des délocutifs et des hypermarqueurs qui, eux, sont à ranger dans la catégorie des éllipses.

(332) Citons au nombre de ces concepts ceux d'illocutoires dérivés marqués, dérivés non marqués d'acte illocutoires primitifs, chez J.C. Anscombe (1981, pp 81-96).

(333) Berrendonner, A.: op cit

(334) Austin, J.: Quand dire, c'est faire (tradition française) p.13

(335) Ibidem " p.111

(336) Anscombe, J.C., Revue communications no 32, p.67

(337) Ducrot, O.: Description sémantique en linguistique, in Journal de psychologie normale et pathologique, Janvier-Juin, 1973, p.125

(338) C'est sans doute ce "panlinguisme" qu'annonce Mme. Orecchioni avec la notion de "pragmatique illocutoire" qui, selon elle, se consacre à l'étude des valeurs illocutoires qui, s'inscrivant dans l'énoncé lui permettent de fonctionner comme acte de langage" cf. Pour une approche pragmatique du dialogue théâtral, in cahiers du centre interdisciplinaire des sciences du langage no 5/1983/84, p.7-31, Université Toulouse-le Mirail.

(339) L'acte locutoire "c'est l'acte d'utilisation du" code grammatical aux fins de former un énoncé; il comprend donc l'activité phonatoire, l'activité de combinaison syntagmatique par laquelle le sujet du discours assemble les mots en phrase et, au plan sémantique, l'activité qui consiste à construire un sens représentatif d'une certaine référence, c'est-à-dire à mettre en oeuvre la fonction dénotative du langage". A Berrendonner, op cit p.14. Cette définition montre non seulement le caractère "linguistique" de la notion de locutoire, mais elle frappe d'inutilité en linguistique tout au moins, la distinction ternaire qui fonde la structure de l'activité langagière chez Austin; seule n'est finalement intéressante pour le linguiste que la dichotomie locutoire/perlocutoire comme devait l'indiquer Searle.

(340) Aristote n'a donc pas manqué le "rendez-vous" du sujet énonciateur comme l'article de P. Legofic ("Aristote et le sujet énonciateur: un rendez-vous manqué", in DRLAV no 30, 1984 p.79-86) le note. C'est du moins ce que nous avons voulu montrer dans le travail que nous avons consacré à la Métaphysique et l'anthropologie chez Aristote (thèse de Doctorat 3e cycle sous la direction du Pr. P. Aubenque) où l'une des thèses défendues était justement de prouver que la sémantisation de l'être présuppose chez le Stagirite un "je" du discours, cf. L'homme et le langage p.10-71 de ce travail.

(341) On peut citer parmi les oeuvres originales la sémantique de B. Pottier. cf Théories et Description Paris, Klincksieck, 1974, surtout le chapitre L'analyse Sémantique. M. Pottier situe l'étude sémantique en priorité sur les trois niveaux fondamentaux de la complexité des signes: d'abord le niveau du morphème (sémantique analytique; son but est de se préoccuper de l'analyse en sèmes ou traits minimaux de signification); celui ensuite de l'énoncé (sémantique schématique); son but: étudier les schèmes d'entendement au niveau des unités d'énonciation); enfin le plan du texte (sémantique globale qui envisage la structuration narrative d'un texte clos) p.69.

(342) Hagège, C.: La structure des langues du monde, .PU.F, 1982, p. 30

(343) Ibidem p. 31.

(344) Ce sont toujours des facteurs extérieurs qui ont fait évoluer la linguistique; dans certains cas c'est la religion ou la philosophie; dans d'autres c'est l'impérialisme cf A. Culioli, in Séminaire 1975/76 reproduit par ses étudiants, p.206.

(345) C'est nous qui le soulignons.

(346) Dans un récent article Mme. C. Kerbrat-Orecchioni vient de préciser qu'il existe trois sortes de pragmatique: la pragmatique énonciative, la pragmatique illocutoire et la pragmatique conversationnelle (cf "Pour une approche pragmatique du dialogue théâtral", Cahier du centre interd. des Sciences du langage no5/1983/84, Université de Toulouse-le-Mirail: ce qui n'est visiblement pas fait pour arranger les choses.

(347) Calvet, L.J.: op cit.

(348) cf notamment : Présentation de la linguistique ; fondements d'une théorie, Paris,, Klincksieck, 1967.

(349) Cf Revue Langages no 41, Typologie du discours politique.

(350) Les no 30, 32 de la Revue "communications" exposent dans les grandes lignes ces principes. A ce principe dit de coopération ajoutons ceux élaborés par Goffman, (1973-74) Brown et Levinson (1978). Le premier pense que la pratique sociale de l'activité langagière est principalement guidée par le souci des participants à ne pas perdre la face (cf "Echanges, interactions et actes de langage dans la structuration de la conversation", in Etude de linguistique Appliquée no 44, p.7). Pour les deux autres tout discours en tant qu'il véhicule une force illocutoire "constitue, qu'il s'agisse d'une assertion ou d'une requête, une menace potentielle pour les faces positives, c'est-à-dire l'image publique ou négative des interlocuteurs".

(351) Pour B. Pottier le signe linguistique ne se manifeste pas sous la forme signifiant-signifié mais il est le lieu où se combinent plusieurs signes pour former un message, chacune de ces composantes entrant dans des combinaisons sémantique, syntaxique, signifiante, cf. Linguistique générale ; Théorie et description pp.24-27.

(352) C'est ici que M. Pêcheux pensait que "le gros des forces de la linguistique pense (...) "contre Saussure" (assimilé à la légifération d'un maître d'école-derrière-son bureau), et louche vers la sociologie, la logique, l'esthétique, la pragmatique ou la psychologie". cf "sur la (dé) construction des théories linguistiques", pp.3 et sq, in DRLAV, Revue linguistique 27, 1982

(353) Pottier, B., Linguistique générale ; Théorie et description, Paris, Klincksieck, 1974, p.35

(354) Ce terme est employé par certains linguistes pour signifier la distance que se concèdent les différents protagonistes du discours.

(355) Aristote a donc raison de penser et d'écrire que le discours sur l'être dévoile non seulement la polysémie de l'être, mais sert aussi à traduire les états d'âme (Toulmin al. 1970. T.J.S. 42. X. 1970)

(356) Le lieu du discours du linguiste c'est la forme et le sens, puisque les langues se servent de l'une pour transmettre et faire comprendre; l'autre pour entrer dans le système de la langue.

(357) cf. la fameuse théorie en "Y" dont faisait mention A. Berrendonner, in Éléments de pragmatique linguistique.

(358) Sur ce point, se rapporter à C. Hagège, 1976

(359) Jacques, F.: op. cit. p.67

(360) Hagège, C.: "Benveniste et la linguistique de la parole", in E. Benveniste Aujourd'hui, actes du colloque international du CNRS, Univ. François Rabelais, Tours, 28- 30 Septembre 1983.

(361) cf Hagège, C.: "Benveniste et la linguistique de la parole", p.110, 1983.

(362) cf Benveniste, E.: Problèmes de linguistique générale p.130, Gallimard, 1966.

(363) Benveniste, E.: op. cit. p. 254.

(364) Benveniste, E.: Revue langages no 17, p.11

(365) "L'usage de la parole", in Actes de la Recherche en Sciences Sociales, Minuit, 1983, p.7.

(366) ibidem.

(367) cf. à ce sujet Anscombe J.C.: "La parole de l'autre dans mon discours, mention, polyphonie, délocutivité", in Encontro internacional de filosofia de linguagem campinas, Sao-Paulo, Avril 1981.

(368) F. Jacques a montré par ailleurs comment le sémantisme de l'énoncé à la fois sens, référence et force illocutoire est travaillé par l'usage communicationnel, cf notamment Dialogiques, Recherches logiques sur le dialogue Différence et subjectivité, Anthropologie d'un point de vue relationnel, Paris, Aubier, 1982

(369) Voir langages no 70.

(370) cf à ce sujet A. Culioli al. 1970.

(371) Pour ce qui concerne la compréhension de la théorie de Culioli nous nous sommes surtout servis des ouvrages de J. Caron et de celui de J.P. Bronckart: Les théories du langage

- (372) Bronckart, J.P. op. cit. p. 310.
- (373) cf L'énonciation de la subjectivité dans le langage p.32 où les principes égologiques et égocentriques de l'énonciation sont fortement affirmés.
- (374) Caron, J.: Les régulations du discours. p.68.
- (375) Jacques, F: op.cit. P.59
- (376) Cf. C. Hagège,(1974):" Les pronoms logophoriques", B.S.L. T.69  
 (1982): La structure des langues, pp. 95-112  
 (1983): op. cit. pp.111.
- (377) H.P. Grice en plusieurs articles devenus maintenant classiques (Utter's Meaning and intention) in philosophical Review, Avril 1969, a tenté d'incorporer la naissance du partenaire montrant par là que l'énonciation n'est pas siloquiale, et qu'il faut tenir l'interlocution ou la relation de réciprocité pour fondamentale. Mais la réflexion depuis E. Benveniste n'a pas pris au sérieux ce principe dit de coopération. Actuellement le cours des choses donne raison à H. G. Grice; en effet on découvre que la situation d'énonciation est colloquiale: ce qui fait de l'énonciation un événement de structure dialogique qui procède d'une activité relationnelle de signifier-comprendre des agents du discours.
- (378) La deixis recouvre l'ensemble des références à la situation d'énonciation et aux sujets qui y participent Cf. J. Caron, op. cit. P.64
- (379) F. Jacques, F: op. cit. p. 57.
- (380) Cf. T. Fraser et A. Joly: Le système de la deixis, esquisse d'une théorie de l'expression en Anglais, Modèles linguistiques I, 2,1979, p.125.
- (381) Cf. notamment l'énonciation: procès et système, in Langages no 70 juin, 1983, pp. 35-40.
- (382) "Models for pragmatic analysis" in Journal of pragmatics 4 (1980) North Holland publishing company Ibidem, p. 114
- (383) Hammad, M.: op. cit. P.39
- (384) Hammad, M.: op. cit. P. 40
- (385) ibidem, : op. cit. P.40
- (386) Hagège, C.: La Structure des langues du monde (Q.S.J.) no 2006
- (387) Hagège, C.: "Benveniste et la linguistique de la parole", in actes de Tours,1983, p. 115

(388) Hagège, C.: Ibidem p.114.

✓ (389) Ce qui fait dire à H. Parret que "l'énonciation n'est pas dans l'énoncé sous forme de marqueurs ou d'indicateurs mais elle y est en tant que condition de possibilité et donc comme résultat d'une reconstruction transpositive". cf H. Parret: "L'énonciation en tant que modalisation et déictisation", in langages no 70 p 83-96.

(390) Ducrot, O. 1972, p.2-5

(391) Ibidem , ibidem

(392) C'est donc avec raison que B. Pottier affirme qu'il est nécessaire d'envisager en situation de communication, à côté de l'explicite discursif, une part d'implicite. Cf notamment B. Pottier: Théories et description p.21-50.

(393) Pour plus de détails, voir, l'article de M. Perrot, in colloque international et multidisciplinaire sur la compréhension du langage, pp. 12-14, paris 1980.

(394) Jacques, F.: op. cit. p.70

(395) C'est d'ailleurs pourquoi les travaux de O. Ducrot sur "Le dire et ne pas dire, sur Les mots du discours ou sur Les échelles argumentatives, etc. ont été généralement bien accueillis et font de lui l'un des maîtres à penser dans ce domaine.



## Notes du chapitre troisième

- (1) Voir, C. Kerbrat-Orecchioni: L'énonciation de la subjectivité, p.218
- (2) Kerbrat-Orecchioni, C. op cit p. 218
- (3) Kerbrat-Orecchioni, C.: "Pour une approche pragmatique du dialogue théâtral", in cahiers du C.I.S.L. no 5/ 1983-84, p.7 Université Toulouse-le-Mirail.
- (4) L. Apostel admet la trilogie de Ch. Morris autour de laquelle s'articule la sémiotique, c'est-à-dire la syntaxe, la sémantique et la pragmatique. Mais pour lui la syntaxe présuppose la pragmatique, la sémantique présuppose elle aussi la pragmatique, tandis que la pragmatique elle-même présuppose une théorie générale de l'action ou praxéologie, enfin cette théorie générale de l'action peut et doit utiliser des données syntaxiques et sémantiques parce qu'elle peut et doit être structurelle, Logique et connaissance scientifique, p.295.
- (5) Cf. H. Reichenbach, Elements of symbolic logic, N. Y. Mc Millan 1947 paragraphe 50-51 que cite F. Jacques dans l'article dont nous nous sommes abondamment servi.
- (6) Voir R. Carnap: Introduction to semantics, Cambridge Harvard, univers. press 1959 puis Y. Bar-Hillel, in Indexical expressions, Mind, 1963, pp.359-379.
- (7) Pour T. Todorov en effet, la force illocutoire se trouve partout: dans l'ordre des mots, dans l'accent tonique, dans l'intonation, dans la ponctuation, dans le mode verbal, dans le statut de la phrase. Cf. Revue langages no 17.
- (8) Pêcheux, M.: "Sur la (dé) construction des théories linguistiques", DRLAV. p.7
- (9) Ducrot-Todorov (1972), p.407.
- (10) Pour M. Verschueren, la pragmatique est analogue à cette branche de la sociologie qu'on appelle ethno-méthodologie (...) et qui a pour objet le monde de croyances qui est au fondement du comportement social (Verschueren (1980) p. 283 (cité par C. Fuchs 1975, p. 46)
- (11) Pêcheux, M.: op. cit. p. 15
- (12) Kerbrat-Orecchioni, C.: op. cit. p. 218

- (13) Flahault, F.: La parole intermédiaire, Seuil, Paris, 1978 p.11
- (14) Kerbrat-Orecchioni, C.: op. cit. p. 218.
- (15) ibidem p.219
- (16) Pêcheux, M.,: op. cit. p.23
- (17) Ibidem p.8
- (18) Kerbrat-Orecchioni, C.: L'énonciation de la subjectivité  
p. 221.
- (19) Pêcheux, M. op cit. p.15
- (20) Kerbrat-Orecchioni, C.: op. cit. p.220
- (21) L'emploi du langage tel qu'on l'observe ne saurait assurément constituer l'object effectif de la linguistique, si celle-ci doit être une discipline sérieuse, Cf. Noam Chomsky, Aspects... p.14
- (22) Kerbrat-Orecchioni, C.: op cit. p.202
- (23) Kuentz, P.: "Remarques liminaires", Langue française 7, sept. 1970 p.12-13.
- (24) Kerbrat-Orecchioni, C.: op. cit. p.9
- (25) Voir l'équipe d'Eddy Roulet ou celle de Birmingham, de Sinclair et Coultard, qui étendent à la description des échanges dialogaux une théorie, celle des "speech acts", qui s'est d'abord élaborée dans la perspective du discours monologal.
- (26) Mme Orecchioni fait le point de la question, Cf. op. cit.  
pp. 185-204
- (27) Cité par Paul Henry, DRLAV NO 31, pp.116
- (28) Kerbrat-Orecchioni, C.: op. cit. p. 221
- (29) Ibidem, ibidem
- (30) On parlera aussi de condition dialectique du langage (A. Jacob), d'épiphanie du langage (E. Lévinas) ou d'énonciatif-hiérarchique (C. Hagège).
- (31) La théorie tagmémique de K.L. Pike (1967) inclut l'ensemble du comportement humain pour expliquer le fait linguistique. Comme la pragmatique, telle que l'envisage Mme Orecchioni, cette tendance déborde le cadre de l'étude de la langue. Voir aussi Roulet E. (1975) et Inge Enger pp.52, in Perspectives dans l'analyse du discours (1983), (sous la direction de T. Bearth). Publications, ILA/SIL, Abidjan.
- (32) Voir p. de ce travail

(33) On peut se référer à l'ouvrage de J. Caron sur Les Régulations du discours (1983) pour mesurer la dimension psycholinguistique de ces notions.

(34) Hagège, C.: La structure des langues, P.U.F. 1982, pp. 30 et sq.

(35) Martinet, A., Langue et fonction, 1969, p. 46

(36) Martins-Baltar, M.: De l'énoncé à l'énonciation ; Une approche des fonctions intonatives, Crédif, Didier, Paris, 1977.

(37) Hagège, C.: op. cit. pp. 22-24.

(38) Caron, J.: op. cit. p. 86.

(39) Ce filtrage de la situation par les moyens de la langue instaure ainsi un système spécifique de relations, qui constitue le champ propre de la psycholinguistique (J. Caron, op. cit. p. 148)

(40) Cohen, J.: Symposium sur J. L. Austin, Londres, 1969.

(41) cf Colloque sur la pragmatique Genève, (1982) p. 35.

(42) La force illocutoire, si elle existe, ne peut intéresser, à notre avis, le linguiste qu'à titre secondaire.

(43) cf à ce propos, J. Caron, Les régulations du discours, Ch. XVII p. 210

(44) Pour cet aspect de la question, voir l'excellent travail de Mme C. Kerbrat-Orecchioni, L'énonciation de la subjectivité dans le langage

(45) Revue Langages no 43, Larousse, Paris, p. 9

(46) L'étude de M. Ducrot sur le "Mais" (communications no 32) et celle entreprise par M. Caron depuis 1978 et qui se trouve résumée dans Les régulations du discours, P.U.F., Paris, 1983.

(47) Bouton, Ch. P.: op. cit. p. 163.

(48) Kerbrat-Orecchioni, C.: op. cit. p. 203

(49) On peut citer M. Francis Jacques, après Mme Orecchioni, comme l'un des partisans de la pragmatique qui s'édifie autour de la force illocutoire. cf son article dans la revue "langages no 63", op. cit.

(50) Il n'est donc pas contradictoire et insensé d'aller à la recherche des structures dans une linguistique du message. cf à ce propos Perrot J. et Louzoun M.: "Message et apport de l'information": à la recherche des structures, Langue Française no 21, 1974, pp. 123-135.

(51) pp. 225 et ss de ce travail.

(52) Jacques, F., Dialogiques, Recherches logiques sur le dialogue, p.109

(53) Jacques, F.: op. cit. p.109

(54) Nous employons le terme de "règles" faute de mieux.

(55) cf la thèse d'Etat de J. Caron (voir bibliographie), cf aussi entre autres, C. Champaud et C. Jakubowicz : "situation hypothétique et conditions de productions des énoncées avec si ; étude génétique", in Bulletin de psychologie, T XXXII no 341 pp. 773-790, 1978-1979.

(56) On pose ici la question de savoir si l'on peut schématiser ou formaliser les langues naturelles ; toute formalisation ou schématisation ne sont-elles pas finalement réduction et simplification de la langue?

(57) Caron, J.: Les régulations du discours p. 147.

(58) Voir, en ce qui concerne l'analyse du concept de référence, de rétro-référence et de co-référence, l'ouvrage de F. Jacques, op. cit, p.80 et ss.

(59) Benveniste, E: Problèmes de linguistique générale, (TII), p.25

(60) Parret, H.: op. cit. p.88, Revue Langages no 70, juin ,1983.

(61) Pour plus de détails voir "L'énonciation: procès et système", pp.35-46.

(62) Voir à ce sujet l'article de Maurice Toussaint, in Revue Langage no 70,

(63) Benveniste, E.: Problèmes de linguistique générale T1, p.19

(64) Le moyen âge de l'occident chrétien saisira parfaitement le sens de la question et en fera pratiquement la pierre d'angle de la réflexion philosophique.

## Index des noms propres cités

- Abélard, pp.54,181,  
 Achille, pp.156  
 Adamczewski, H. pp.193, 267  
 Aétius, pp.153  
 Alexandre (d'Aphrodise), pp.141,152,169,  
 Alexandrie, pp. 181  
 Anscombe, J.C.pp.29,193,197,198,200,209  
 Anselme(st), pp.181  
 Antisthène, pp.77,81,84,85,89,103,105,163  
 Apostel, L.pp.183,242  
 Apel,K. pp.11, 183,184  
 Appolinus Dysco. pp.181  
 Aristote, pp.76,77,80,81,82,83,86,90,94,99,100,  
 101,102 sq 110sq..120 sq.. 130 sq..135 sq..140 sq..  
 150 sq 156 sq . . 160 , 161 , 162 , 163 , 166 , 167 , 169 ,  
 170sq..175,179,180,182,204,236,287,288,292  
 Armengaud, F. pp.10  
 Arnauld/Nicole, pp.54,182  
 Aubenque, P. pp.96,102,106,108,136,137,  
 Austin, J. pp.11,23,30,32,38,39,6573,76,127,184,185,188  
 190,191,193,198,199,200,201,202,204,228,243,244  
 275,276,287,288,289  
 Bachelard, G. pp.211.  
 Bally, C. pp.57,220  
 Baratin, M. pp.96,159,177,180  
 Bar-Hillel,Y. pp.11, 17,242  
 Bastille( la) p. 66  
 Batéson, G. pp.231, 286  
 Bendix, E.H. pp.22  
 Benveniste, E. pp.1,13,14,22,23,27,28,33,47,55,59,63,  
 64,66,69,77,107,108,122,123,192,193,194,198,205,212,220  
 223,227,228,230,231,241,250,284,288  
 Bergson, H. pp.8  
 Berrendonner, A. pp.197,199,200,201,202,210,219  
 Bloomfield, L. pp.18,19,68,70,71,211,212,283  
 Bopp, F. pp.27,53,206,239

Bourdieu, P. pp.28,31,201,223,246  
Bouton, C.H. pp.60,210  
Bréal, M. pp.6,206,210.  
Bréhier, E. pp.149, 150,175,180  
Brentano, pp.183  
Brochard, V. pp.149,158,180  
Bronckart, J.P. PP.47, 65,227  
Br/ondal, pp.43  
Brunot, F. pp.220  
Brunschvicq, L. pp.141  
Bülher, K. pp.45,69,216,237  
Calvet, L.J. pp.57,58,213,  
Carnap, R. pp.11,183,185,191,242  
Carnap-Quine, pp.288  
Caron, J. pp.74,224,262,267  
Cassirer, E. pp.184  
Cerquiglioni, B. pp.18  
Charaudeau, P. pp.33  
Collège( de France) pp. 194  
Chomsky, N. pp.5,6,20,25,32,39,40,46,47,48,49,  
50 sq. .60,61,62,63,70,72,122,227,243,245,251,267  
Chrysispe, pp.77,82,148,149,161,171,177  
Cohen, J. pp.274  
Comte, A. pp.45,68  
Copenhague (cercle de),pp.43,44  
Côte D'Ivoire, pp. 260  
Cratyle, pp.97,106,115,162,163,172  
Culioli, A. pp.1,23,34,37,76,193,208,211,221,224,225,227  
228,251,256,281,285  
Damourette, pp. 220  
Danesh, F. pp.256,262  
Denys de Thrace, pp.181  
Derrida, J. 33,108,134  
Desbordes-Baratin, pp.96,123,  
Desbordes, F pp.96,180  
Descartes, R. pp.53,287  
Diodore, C. pp.177  
Diogène de Ptomélee, pp.159

Diogène, L. pp.84,158,159,160,164  
Dion, pp.156,175  
Domat, pp.181  
Dubois, J. pp.63  
Ducrot-Anscombe, PP.1,23,74,193,199,208,244,284  
Ducrot, O. pp.1,20,22,28,29,36,37,38,64,190,193,  
197,200,203,218,228,233,234,241,244,246,247,253  
256,261,267  
Duns scot, pp.123,124  
Durkheim, E. pp.45,68,216  
Ebel, M. pp.246  
Encrevé, P. pp.223  
Epicure, pp.179  
Fabbri, P. pp.230  
Fauconnier, G. pp.193  
Fiala, P. pp.246  
Fillmore, C.J. pp.23,193  
Finck, F.N.pp.27, 53,206  
Flahaut, F. pp.246  
Fonagy, I.pp 268  
Formel(de), M. pp.223  
Foucault, M. pp.157  
France, pp. 197,206,268,289  
Franckfort (école de), pp.184  
Frege, G. pp.10,22,37,74,75,185,187,239,287,288  
Frei, H. pp.47  
Gadamer, H. G.pp.183  
Gadet, F. pp.247  
Genève, pp.41,57  
Gochet, P. pp.17,250  
Goldschmidt, V. pp.96, 153  
Golfman, E.pp.252  
Gorgias, pp.74,81,83,84,87,88,89,91,103,114,145,  
Granger, G.G. pp.188,244  
Greaser, pp.154  
Greimas, A. pp.184  
Grice, H.P. pp.238,246  
Grimm, J. pp.56,207

Grize, J.B. pp.4,74,79,281,285  
Guillaume, G. pp.6,220,267  
Gumperz, pp.252  
Habernas, J. pp.11  
Hagège, C. pp.1,9,47,74,193,206,222,231,256,262,266,267  
269,281,292  
Halliday, A.k. pp.256,262,267  
Hamelin, O. pp.166, 167  
Hammad, M. pp.230,231,284,286  
Hanson, B. pp.11,17,183,242,275  
Harris, Z. pp.29,69,261  
Hegel, L. pp.36,101,  
Heidegger, M. pp.119,142,147  
Helie(d'), P. pp.182  
Héraclite, pp.75,78,79,81,82,89,109,172,204  
Hermogène, pp.97,106,107  
Hinault, B. pp.268  
Hjelmslev, L. pp.43,44,47  
Hottois, G. pp.184,186,187,189  
Humboldt, W. pp.54  
Hume, D. pp.287  
Husserl, E. pp.69,125,183,214,239,287,288  
Imbert, C. pp.158,164  
Jack, pp.68,70,212  
Jacob, A. pp.122,181,182,183  
Jacques, F. pp.66,185,223,224,228,235,236,252,281,283  
Jakobson, R. pp.40,43,45,58,69,192,216,218,221,227,233,234,235  
236,237,279  
Janckendoff, R.S. pp.267  
Jankelevich, V. pp.257  
Jill, pp.68,70,212  
Joly, A. pp.286  
Joly, H. pp.91,96,125,127,128  
Kant, E. pp.183  
Katz, J. pp. 10  
Kapp, E. pp.152  
Karcevsky, pp.40  
Kelkel, A. pp.119,125



Kerbrat-Orecchioni, C. pp.5,23,26,27,29,37,38,60  
190,193,194,203,208,228,239,242,243,244,245,247,249,251  
252,254,257,265,273,283  
Kerferd, G. pp.159  
Kristeva, J. pp.22  
Kuentz, P. pp.251  
Lafont, R. pp.251  
Lakoff, G. pp.47,62  
Lancelot, pp.182  
Larkin, M. pp.96  
Lauria, A.R. pp.216, 237  
Leibniz, G, pp.53,182  
Levinas, E. pp.142,183,289  
Lucrèce, pp.181  
Lycophron, pp.112  
Lyons, J. pp.181  
Maingueneau, D. pp.263  
Maldidier, D. pp.251  
Malinowski, pp.69,220  
Malmberg, B. pp.27,193,275  
Martinet, A. pp.18, 19,43,264,266  
Martins-Baltar, M. pp.268  
Mc Cawley, pp.47  
Meillet, A. pp.28,55,207  
Mérilien, L. pp.96,97  
Milner, J.C. pp.254  
Mondobdo(Lord), pp.182  
Montague, R. pp.242,243  
Morris, C. pp.10,11,183,189,241,242,280  
Muro(de), pp.188  
Nespoulous-Borrel, pp.249  
Normand, C. pp.251  
Ogden et Richards, pp.159  
Oxford (école de), pp.76,184,185,190,234,243  
Panetius, pp.159  
Paolo, A. pp.231  
Parménide, pp.10,39,77,78,79,81,83,85,86,89,92,93  
95,101,102,144,147,150,151,185,204,287

Parret, H. pp.193,250,284,285  
Pasquino, P. pp.153  
Pêcheux, M. pp.245,246,247,251  
Peirce, C. pp.120,183,184  
Perrot, J. pp.60,236,256,262,266,267,268  
Philon (le mégarique), pp.177  
Piaget, J. pp.69  
Pinchon, J. 220  
Platon, pp.42,76,80,81,82,83,86,90 et sq..100 et sq..110 et sq..  
123,124,125 et sq..131 et sq..140 et sq..150,158,161,162,163,  
165,166,167,179,287 Plutarque, pp.154,155,  
Popper, K. pp.183, 185  
Porcher, L. pp.45  
Port royal, pp. 32,182  
Posidonius, pp.159,171  
Pottier, B. pp.213,262  
Prague (Cercle de), pp.43,44,47  
Prantl, C. pp.149  
Priscien, pp.190  
Proclus, pp.84  
Prodicos, pp.84  
Protagoras, pp.84,90  
Quine, W.O. pp.183,185,191  
Ramus, pp.182  
Rask, pp.239  
Récanati, F. pp.197  
Reichenbach, H, pp.191,242  
Ricoeur, P. pp.183,288  
Robin, R. pp.183, 251  
Robins, H. pp.162  
Rolland, D. pp.286  
Roulet, E. pp.74  
Rousseau, J.J. pp.182  
Russell, B. pp.17,37,75,185,239,242  
Ryle, G. pp.199,288  
Sacy (de), S. pp.182  
Sadock, J.L. pp.199  
Sanctius, pp.182

Saussure, F. pp.5,6,13,14,20,25,27,29,30,31,32,33  
39,40 et sq..51 et sq..60.63,68,70,73,114,120,121,  
193,194,196,200,207,208,209,218,239,240,245,250,251,261,  
280,289

Sbsisa, M.P. pp.230

Scaliger, J.C. pp.182

Schaff, A. pp.185

Schegloff, pp.252

Schelgel, A.W.pp.53,

Scheller, M. pp.183, 288

Schleick, pp.206

Schlick, pp.191

Searle, J. pp.11,12,29,33,39,64,65,73,184,188,190,191,  
193,228,244,276,288

Séchehaye, A. pp.57

Sénèque, pp.153

Sextus (Emp.) pp.87,123,124,148,151,152,153,158,159  
171,172,175,177,179

Shanron, pp.212

Sicard, pp.182

Siger de courtrai, pp.182

Simplicius, pp.155

Skinner, B.F. pp.68,69,70,71,72,

Socrate, pp.76,97,104,106,133,136,144,156,165,166,171,175

Stalnaker, R.pp. 11, 243

Stobée, pp.153,154

Strawson, P.H. pp.12,23,37,38,190,253

Tarski, A. pp.11, 243

Tesnière, L. pp.43,47

Thomas d'Erfut. pp. 181

Todorov, T. pp.20,21.64,193 245

Troubetzkoy, N. pp.40,43

Ullmann, S. pp.10

Vendreyes, J. pp.220

Verbeke, G. pp.1876,179

Vico, pp.182

Vienne (cercle), pp.10, 191

Vuillemin, J. pp.108

Watson, T.J. pp.68,69,154

Watzlawitch, pp.252

Weaver, pp.212

Wittgenstein, L. pp.11,29,74,183,184,185,186,187,188,189  
190,234,288

Wundt, pp.68

Zeller, E. pp.149

Zénon (d'Elée). pp.95,159,161

Zuber, R. pp.274

Index des termes qui nous semblent importants et qui ne se trouvent pas mentionnés expressément dans la table des matières

- acceptabilité p. 49
- acquisition p. 48
- acte (de langage) p. 10,12 17,29,63,64,97,189,189;191,  
199,204,205,218,220,237,240,241,243,244,245,252  
285
- aiguillon, p.144,165
- ✶ algorithme p. 50
- allocutaire p. 25,37,205,207,223,227,228,232,236,  
242,243,284
- allocutif p. 284
- allocution p. 24,251,277,278,279,281
- allophorique p. 229
- ancrage p.24,38,225
- analogie p.133
- analytique p. 63,74,76,146,183,191,219
- analyticité p.145
- anaphore p. 271
- antécédent p. 150,177,179
- anthropologisation p. 81,82,143
- aphilosophique p. 93,130
- apodicticité p. 145
- apodictique p. 168,170
- apologie p. 2,13,32,33
- apophansis p. 148
- aporie p. 22,31,93,98,99,110,124,131,137,138,161,166
- apport p. 256
- argumentation p. 145,168,169,193,264
- articulation (double) p. 18
- asémantisme p. 47,48
- atomisme p. 184,185,189.193
- atomisation p.13,14
- auxiliation p. 259
- axiomatique p.76,99,104,105,145,148,170
- catégorialité p. 100
- catégorisation p. 94,131,156
- catharsique(parole) p. 83,
- chorophore p. 229
- chronophore p. 229
- code p. 193,212,219,231,233,234,258
- coalition p.14
- co-énonciation p. 223,230
- cogito p. 148
- collégiale p. 67
- colloquiale p. 6,228,232,235
- commémoratif (signe) p,178,179
- communicabilité p,86,136,187,252,254
- conceptualisme p. 149
- connecteur p. 279
- connexes p.196
- connotation p.33,148,190,216,235
- conséquent/ce p. 149,150,177.179
- coprédication p.20

co-production p. 234  
 co-référence p. 184, 228, 236, 273, 192, 240, 285, 294  
 corporéité p. 151, 156  
 co-signification p. 193, 238, 240, 247, 285  
 création/recréation p. 49, 53  
 déficience (ontologique) p. 79, 229  
 deixis p. 229, 250, 275.  
 délocutif p. 270, 282  
 délocutivité p. 194  
 délimitation p. 196, 238, 240  
 dénominatif p. 24  
 démonstration p. 166, 168, 169, 229  
 dénotation p. 33, 235  
 déontique p. 274  
 déontologie p. 54  
 desontologisé p. 153  
 désontologisation p. 192  
 dialectique p. 2, 9, 15, 36, 60, 65, 71, 86, 92, 99, 104, 105  
     113, 122, 127, 129, 145, 146, 158, 162, 163, 164  
     165 et sq. 170 et sq. 216, 222, 229, 257, 265  
     287, 290  
 dialogique p. 66, 90, 223, 285  
 diaporie p. 169  
 dichotomies p. 3, 42, 54, 57, 61, 152, 192, 283  
 discret p. 3, 26, 142, 143, 197, 207, 211, 258, 260, 282  
 discursivité p. 98  
 dyade p. 66, 277, 283  
 égocentrique p. 66, 229; 285  
 égologique p. 224  
 égophorique p. 229  
 éjecté p. 270  
 embrayeur p. 279  
 emphase p. 259, 260, 262, 263  
 empreinte p. 25, 62, 66, 138, 192, 278, 282  
 endogène p. 36, 64, 122, 273  
 énonçeur psychosocial p. 1, 221, 236, 262, 290  
 énonciataire p. 242, 270, 282, 285  
 étalon p. 30  
 exogène p. 36, 64, 67, 122, 192, 201  
 exprimable p. 152, 156, 171, 174, 175, 176, 179, 180  
 extralinguistique p. 2, 4, 20, 21, 26, 42, 57, 61, 68, 75,  
     122, 189, 191, 201, 215, 218, 219, 256, 258  
     277  
 focalisation p. 227, 256  
 gnoséologique p. 135  
 grammaticalité p. 49  
 herméneutique p. 183  
 hiatus p. 60  
 hiérarchie p. 241, 257, 273  
 homonisation p. 57  
 hypermarqueur p. 198  
 hyperthrophie p. 19, 223  
 idéologie p. 32  
 illocutif(ve) p. 37, 270  
 illocutaire/illocuteur p. 246  
 imagination (discursive) p. 178



phonologie p. 40  
 phylognèse p. 56  
 pluridisciplinarité p. 30  
 polygenèse p. 55,56  
 polysémie p. 144  
 pragmatique(s) p. 2,3,10,11,16,17,24,36,37,38,183,188,189,  
 203,205,214,215,218,221,226,235,237,238,  
 239 et sq..247,248,249,250,251,273,274,275  
 289  
 praxélogie p. 249  
 praxématique p. 251  
 prédicabilité p. 98,163  
 prédication p. 91,93,113,130,132,133,136,150,156,265,270,  
 273,280,285  
 pré-dit p. 279  
 prélinguistique p.127  
 présémeiologique p. 129  
 présentatifs p. 259  
 pré-su p. 279  
 principe (de contradiction) p. 99,105,109,110,111,112.129  
 170  
 probable p. 118,146,225  
 protolangue p. 55  
 proxémique p. 210,219  
 purgatoire p. 64  
 quantification p.227  
 quiddité p. 96,134,140,161  
 quintessence p. 42,102  
 rappel p. 256  
 rapsodie p. 133  
 référenciation p.280 réfutation p. 113,169  
 repertoire (de signes) p.22  
 représentation p. 49,158,159,164,187,224,227  
 restructuration p.24  
 rétro-référence p. 281  
 rhématisation p. 263,264,270  
 rhétique p. 243  
 scolastique p. 54,119  
 sémantico-pragmatique p.5  
 sémantico-performantiel p.6  
 sémantique(s) p 9,14,22,32,47,48,50,62,69,123,139  
 147,157,158,159,160,175,181,184,189,  
 190,196,198,199,202 et sq..210,213,  
 216,224,225,230,236,255,266,272,277  
 280,285,289  
 sémantisation p. 14,22,23,97,98,124,148,175,204,  
 sémasiologique p. 217  
 sémeiologie p. 40,41,44,60,172.196  
 séminale p. 157  
 sémiotique p. 10,11,13,22,69,114,119,120,121,123,147  
 183,189,241,277,278,285  
 signifiante p. 1,20,69,288  
 signifiant p. 18,35,36,42,45,60,75,123,127,138,143,148  
 160,171 et sq..181 et sq..206,239,265,283  
 290  
 signifié p.19,35,36,42,45,60,75,113,123,126,127,129,143



148,163,171 et sq..181 et sq..206,219,265  
significabilité p. 123,133  
siloquiale p. 6  
sociologisme p. 70,201  
socio-opérative p.18,231,250  
socialisation p. 57  
subjectivité p.11,14,16,21,24,27,29,34,36,38,59,64,69,138  
194,212,214,221,240,241,276,282  
sublunaire p. 135, 164  
sui-référentielle p. 207,278  
support 256  
supra-humain p. 85  
syllogistique p. 145  
synchronie/diachronie p. 42,57  
synecdoque p. 11  
synoptique p. 145,166  
syntagme p. 49  
taxinomie p. 51  
télécommunication p. 232,234  
ternaire p. 208  
thématisation p.227,230,263,264,270...  
ton p. 260,279  
transcendance p. 79,93  
translinguistique p. 57  
transsubjectivité p. 121  
triade p. 190,212,216,218,  
trilogie p. 190,192,240,276  
universaux p. 51,54,62,160,181,  
vecteur p. 58,59,217  
volatisation p. 248  
vraisemblable p.146,166

